

MOZAÏK

Volume 13
JANVIER/FÉVRIER/MARS 2024

INTERNATIONAL MAGAZINE
OF THE INDIAN OCEAN

MAGAZINE TRIMESTRIEL GRATUIT
FREE QUARTERLY MAGAZINE

ARTS - CULTURES - LIFESTYLE - NATURE

MOZAÏK



International Magazine of the Indian Ocean

www.**mozaik-oi**.com

OCÉAN INDIEN / INDIAN OCEAN


Australie


Comores


Madagascar


Maurice


Mayotte


Réunion


Tanzanie

AUTRES TERRITOIRES INVITÉS / OTHER GUESTS TERRITORIES





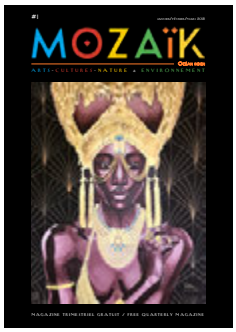




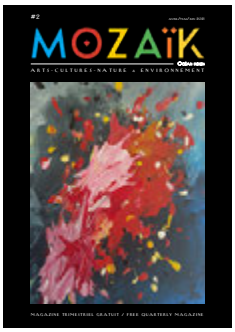




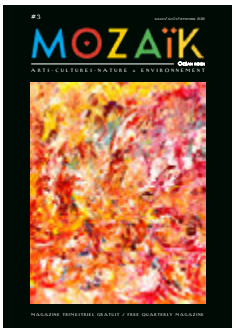




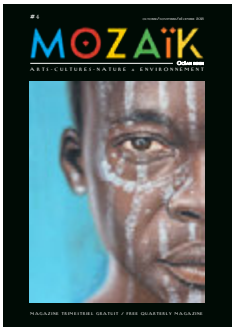
Mozaik #1
Janv / Fév / Mars
2021



Mozaik #2
Avril / Mai / Juin
2021



Mozaik #3
Juillet / Août / Sept
2021



Mozaik #4
Oct / Nov / Déc
2021



Mozaik #5
Janv / Fév / Mars
2022



Mozaik #6
Avril / Mai / Juin
2022



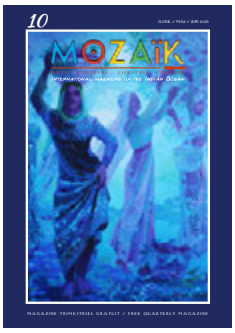
Mozaik #7
Juil / Août / Sept
2022



Mozaik #8
Oct / Nov / Dec
2022



Mozaik #9
Janv / Fév / Mars
2023



Mozaik #10
Avril / Mai / Juin
2023



Mozaik #11
Juil / Août / Sept
2023



Mozaik #12
Oct / Nov / Déc
2023



Mozaik #13
Janv / Fév / Mars
2024

Cliquez sur la couverture pour accéder au numéro.
Click on the cover to access the issue.

MOZAÏK

La culture est un bien commun, partageons-la.

The international magazine of the Indian Ocean

The cultural, digital, independent, and free quarterly

Directeur de la publication
Dominique AISS

Rédactrice en chef
Fabienne NEMOZ

Rédactrice principale
Na HASSI

Équipe rédactionnelle
Joël PELERIN
Vasanda VALIN
Joachin Michaël RAKOTOARISOA

Relecture & correction
Joël PELERIN
Alice PELERIN

Illustrations
Sabella RAJAONARIVELO
Véro YASUMI INUZUKA

Couverture
Carol Foote (Australie)

Conception graphique & mise en page
VV GRAPHISME & WEBDESIGN

Webmaster
Vasanda VALIN

Contacter Mozaïk
contact@mozaik-oi.com

Rédaction Mozaïk
redaction@mozaik-oi.com

Directeur de la publication
dominiqueaiss@mozaik-oi.com

Webmaster
webmaster@mozaik-oi.com

MOZAÏK est une publication
du "Club des Amis de Mozaïk"
MOZAÏK est une marque déposée auprès de l'INPI depuis le 28 janvier 2021 sous le N°4726331
Tous droits de reproduction interdits.

www.mozaik-oi.com

ÉDITO #13

Toujours plus audacieux, plus ambitieux et plus curieux, Mozaïk vous offre dans ce numéro une mise en lumière des cultures dans des coins reculés du monde. Votre magazine culturel indépendant a fait le pari d'explorer de nouveaux horizons. Nos pages deviennent ainsi de véritables confluences culturelles, un lieu de rencontre de formes artistiques, une intersection des expressions et des créativités de partout. Fidèle à ses promesses de départ, Mozaïk vous dévoile un panorama multicolore et vibrant, toujours avec passion et conviction.

Mozaïk #13 enrichit cette édition de deux grands dossiers : un Cahier Spécial « **Exploratrices de l'âme** » et un Cahier Spécial « **Zazavavindrano** ». Vous l'aurez compris, voici un mois de mars sous le signe de Vénus, qui met à l'honneur les femmes, dans toute leur pluralité et leur splendeur. Encore une fois, nous avons misé sur l'originalité pour satisfaire notre soif commune de découvrir les autres. En résultent des rubriques qui célèbrent l'humanité et sa diversité à travers des œuvres qui mettent en avant la beauté de nos différentes cultures.

Dans « **Les Exploratrices de l'âme** », quatre femmes photographes ont voyagé pour rencontrer des tribus de différents continents comme l'Afrique et l'Asie. Leur reportage fusionne traditions, richesses culturelles et identités multiples, formant un tableau vivant, une fresque colorée. Nos regards se croisent ainsi dans ces images saisissantes et puissantes, qui apparaissent comme des fenêtres sur l'ailleurs, au sens propre comme au sens figuré.

« **Zazavavindrano** » nous plonge dans un univers fascinant, le monde sous-marin. Ce cahier spécial perce quelques mystères sur ces êtres surnaturels qui peuplent les eaux douces et les mers. Surtout, dans la Grande île, l'histoire des filles des eaux (sirènes dans la pensée occidentale) ne relève ni d'un mythe ni d'une simple légende, mais constitue une réalité profondément ancrée dans la conception malgache. Pour vous révéler un pan de ces cultures, nous vous proposons un entretien avec une anthropologue et deux témoignages recueillis à ce propos. Nous arborons ce dossier avec une nouvelle ainsi que de belles illustrations. Ces muses inspirent nos artistes et nourrissent tant nos imaginations que notre imaginaire collectif. Rapprochons-nous de la richesse insoupçonnée de ces créatures qui émergent des profondeurs, qui nous émerveillent depuis des temps immémoriaux. Entre croyances séculaires et faits historiques, entre analyses et traditions, offrons-nous plus de magie. Mettant à l'honneur la complexité des mystères féminins, ce dossier rappelle l'importance vitale de l'eau pour toutes les formes de vie.

Chaque page de Mozaïk est travaillée avec soin pour estomper les frontières, élargir nos horizons et enrichir nos connaissances. Nous vous invitons à faire d'étonnantes découvertes à travers nos rubriques. Nous avons de nouvelles contributions, issues des contrées lointaines comme les USA, entre autres, nous ne cessons de vous inspirer. Embrassons la diversité avec curiosité et ouverture d'esprit. Flânons à travers nos pages pour découvrir les trésors cachés de notre planète.

Il est impossible de condenser toute la richesse et la diversité de ce numéro en une seule page. Ensemble, nous vous invitons à marcher à nos côtés pour saluer le travail d'équipe qui, comme toujours, permet à chaque numéro de sortir. Nous nous tournons vers nos artistes, qui nous font toujours confiance, pour partager avec nous leurs œuvres artistiques. Nous remercions vivement également les rédacteurs, les auteurs et les contributeurs qui, de leur plume, nous emportent loin de la routine quotidienne. Nous manifestons une profonde gratitude aux illustrateurs et à l'équipe de direction artistique qui, avec une créativité débordante, nous apportent un rendu visuel aussi captivant.

Pour Mozaïk, l'interaction entre traditions, culture, identité crée un dialogue riche et multidimensionnel. S'il nous fallait résumer Mozaik #13, nous déclarons que « **il existe une beauté universelle dans l'expression de qui nous sommes.** »

Na Hassi

Editorial no. 13

Always bolder, more ambitious, and more curious, Mozaïk offers you in this issue a spotlight on cultures in remote corners of the world. Your independent cultural magazine has taken the gamble of exploring new horizons. Our pages thus become true cultural crossroads, a meeting place for artistic forms, an intersection of expressions and creativities from everywhere. True to its initial promises, Mozaïk reveals to you a colorful and vibrant panorama, always with passion and conviction.

*Mozaïk #13 enriches this edition with two major features: a Special Notebook "**Explorers of the Soul" and a Special Notebook "Zazavavindrano.**" You will have understood, here is a March under the sign of Venus, which honors women, in all their plurality and splendor. Once again, we have relied on originality to satisfy our common thirst to discover others. The result is sections that celebrate humanity and its diversity through works highlighting the beauty of our various cultures.*

*In "**Explorers of the Soul,**" four women photographers traveled to meet tribes across different continents such as Africa and Asia. Their reportage merges traditions, cultural wealth, and multiple identities, forming a living picture, a colorful fresco. Our gazes thus intersect in these striking and powerful images, which appear as windows to elsewhere, both literally and figuratively.*

*"**Zazavavindrano**" plunges us into a fascinating universe, the underwater world. This special notebook reveals some mysteries about these supernatural beings that populate freshwater and seas. Especially, on the Great Island, the history of the girls of the waters (mermaids in Western thought) is not a myth or a simple legend, but constitutes a reality deeply rooted in the Malagasy conception. To reveal a part of these cultures to you, we offer you an interview with an anthropologist and two testimonies collected on this subject. We present this folder with a short story as well as beautiful illustrations. These muses inspire our artists and feed both our imaginations and our collective concept. Let's get closer to the unsuspected richness of these creatures that emerge from the depths, that have amazed us since time immemorial. Between secular beliefs and historical facts, between analysis and traditions, let us offer ourselves more magic. Honoring the complexity of feminine mysteries, this folder recalls the vital importance of water for all forms of life.*

Every page of Mozaïk is crafted with care to blur boundaries, broaden our horizons, and enrich our knowledge. We invite you to make astonishing discoveries through our sections. We have new contributions from distant lands like the USA, among others, as we continuously strive for inspiring you. Let's welcome diversity with curiosity and open-mindedness. Let's wander through our pages to discover the hidden treasures of our planet.

It is impossible to condense all the richness and diversity of this issue into a single page. Together, we invite you to walk alongside us to recognize the teamwork that, as always, enables each issue to come out. We adress our thanks to our artists, who always trust us to share their artistic works. We also warmly thank the writers, authors, and contributors who, with their pen, take us far from the daily routine. We express deep gratitude to the illustrators and the artistic direction team who, with overflowing creativity, bring us such captivating visual rendering.

*For Mozaïk, the interaction between traditions, culture, and identity creates a rich and multidimensional dialogue. If we had to summarize Mozaik #13, we declare that "**there is a universal beauty in the expression of who we are.**"*

— Traduction Hanta RAJOHARISON

SOMMAIRE / CONTENTS



ARTS VISUELS

Arts plastiques

014 David Delepinne
032 Karine Maussiere
060 Andra Daans
076 Charitini Thrasyvoulou
102 Déborah Roubane
128 Jean Bernard M'radamy
140 Tat Rosso
158 Miora Acker
176 Hélène Graff
196 Kristina Makeeva Aka Hobopeeba
216 Falhone Alice Ogoun
234 Kim Yip Tong
248 Mariam Amyra

Street-Art

266 Pandakroo
288 Lizre

Exposition

298 Nicolas De Stael
306 Celia Rakotondrainy

318 **Exploratrices de l'âme**

- 320 Aga Szydlik
- 338 Biljana Jurukovski
- 362 Carol Foote
- 380 Nancy Savage

Danse

398 Samwel Japhet

Cinéma

408 Zanatany, "L'empreinte des linceuls esseulés"



CULTURES

Poésies

424 Entretien : Martin Zeugma
432 Il y a des soirs qui sont si doux qu'aucun matin ne les mérite
436 Rencontre : Georges de Cagliari
442 Lecture
444 Florilège de poésies : Blandine Jacquet Johasy

Nouvelle

456 "L'Ile aux Parfums", Libertador

464 **Zazavavindrano, Sirène de Madagascar**

- 466 Entretien avec Sylvia Andriamampianina
- 470 La Fille des eaux
- 488 La danse de la sirène
- 490 Entretien avec Anse Etoile
- 494 Yasmine Fidimalala
- 506 Témoignage

Eclairages (Jean-Louis Cornille)

508 Guerre
514 Londres

Littérature

520 "De douleur, la Terre gémit"

Musique

530 Eat my Butterfly





LIFE STYLE

Fashion

542 Pinpin Khandan

Gastronomie

558 La Kaz A Kam

Bien-être

562 La philosophie profonde du Karma

Lieux de nos envies

566 Dans l'univers de Van Gogh

JOURNAL

598 > 617

Pour découvrir et lire, il suffit de se rendre sur SOMMAIRE, de CLIQUER sur le titre de l'article pour être directement redirigée à la page indiquée.

To discover and read, simply go to SUMMARY, CLICK on the title of the article to be redirected directly to the page indicated.


MOZAÏK
Volume 1
INTERNATIONAL MAGAZINE OF THE INDIAN OCEAN
ARTS
CULTURE
NATURE - ENVIRONNEI

ARTISTES & CONTRIBUTEURS /

ARTISTS & CONTRIBUTORS

Andra Daans
Charitini Thrasyvoulou
David Delepinne
Deborah Roubane
Miora Acker
Falhone Alice Ogoun
Helene Graff
Georges Assani
Jean Bernard M'radamy
Karine Maussiere
Kim Yip Tong
Mariam Amyra
Tat Rosso
Pandakroo
Lizre
Kristina Makeeva Aka Hobopeeba
Aga Szydlik
Biljana Jarukovski
Carol Foote
Nancy Savage
Sipakv
Nicolas De Stael
Hachimiya Ahamada
Samwel Japhet
Blandine Jacquet Johasy
Georges De Cagliari
Loviatiana Ravoavy
Libertador
Jl Cornille
Anse Etoile
Yasmine Fidimalala
Nivo Lalandy
Soraya De Sorzi
Fabienne Nemoz
Vasanda Valin

© Sabella Rajaonarivelo



ARTS VISUELS



[DAVID DELEPINNE]

« De la lentille au crayon pour créer l'inoubliable »

David Delepinne, artiste polyvalent né en 1976 à Charleroi, en Belgique, réside désormais paisiblement dans la campagne de la région liégeoise, aux côtés de sa compagne Mathilde et de ses enfants, Georgia et Gabriel. En tant que professeur de photographie à Saint Luc Liège, il partage sa passion pour l'art avec ses élèves depuis plus de 15 ans, les guidant avec enthousiasme dans la concrétisation de leurs projets artistiques. Après des études générales, il s'est perfectionné en photographie à Saint Luc supérieur à Liège dans les années 90, et en vidéographie à l'Académie des Beaux-Arts de Liège en 2018. Sa créativité s'étend également au domaine du dessin. Parallèlement à son parcours artistique, David a également suivi une formation en soins infirmiers, démontrant son engagement envers le bien-être des autres. Dans les années 2000, il a rejoint DPI, un laboratoire de tirages photographiques professionnels et « L'œil Nu », la galerie d'art associée au laboratoire. Il a contribué à des publications telles que "Playboy Belgique" et "Photo". Son expression artistique, explorant des thèmes universels tels que la vie, la mort, la mémoire et le temps, dépasse les frontières de l'art conventionnel pour capturer l'essence même de l'existence humaine. Dans une interview accordée à Mozaik, David partage sa quête existentielle à travers une création incessante, mettant en lumière la dimension pluridisciplinaire de son travail.

En savoir plus

daviddelepinne.be

@david_delepinne @david_delepinne

DAVID DELEPINNE

QUESTIONS À L'ARTISTE

Pouvez-vous nous parler de votre parcours professionnel en tant que professeur de photographie à Saint Luc Liège et de votre expérience dans l'enseignement de l'art aux élèves du secondaire et de la promotion sociale ?

Je suis professeur de photographie à Saint-Luc Liège depuis 18 ans. J'ai commencé par y donner des cours d'image numérique et Photoshop en promotion sociale à des adultes un soir par semaine. Trois ans plus tard, j'ai été engagé à temps plein en secondaire. Les trois premières années, j'ai formé les étudiants à la photographie argentique noir et blanc : prise de vue, développement des films, tirage à l'agrandisseur, sténopé. Par la suite, j'ai donné pendant 2 ans des cours de prises de vues numériques en studio. Depuis lors, j'enseigne toute une série de choses : la prise de vue photo, vidéo, la postproduction, Adobe Lightroom, Adobe Photoshop, Adobe Premiere… Aujourd'hui, je continue en parallèle la promotion sociale et le secondaire. J'adore mon métier d'enseignant. J'ai toujours trouvé cela très enrichissant. Pour moi, le partage de connaissances est quelque chose de très important, et permettre à l'autre d'accomplir ses projets est extrêmement gratifiant. L'enseignement permet également de se remettre en question régulièrement, de rencontrer toujours de nouvelles personnes et de voir s'épanouir de jeunes adultes.

Comment votre formation en photographie à Saint Luc supérieur à Liège et votre récente spécialisation en vidéographie à l'Académie des Beaux-Arts de Liège ont-elles influencé votre pratique artistique et votre approche pédagogique ?

Ma formation à Saint-Luc m'a appris les bases de la photographie. J'y ai découvert la photographie argentique avec le travail en laboratoire, que ce soit en photographie noir et blanc ou en photographie couleur. J'ai exploré la photographie de reportage, de portrait, de studio… J'ai pu appréhender le langage de l'image photographique avec ses codes, sa rhétorique… et au-delà de ces aspects techniques, esthétiques, artistiques, j'ai surtout rencontré des gens formidables. C'est le passage par cette école qui a fortement orienté ma carrière professionnelle. Mon passage par l'Académie des Beaux-Arts de la ville de Liège n'a, finalement, eu que peu d'impact sur ma vie professionnelle. J'y ai malgré tout appris à apprécier l'art contemporain que je ne connaissais pas réellement avant, ce qui a eu, par contre, un impact sur certaines de mes productions artistiques. Quant à l'influence que ces deux écoles ont eu sur mon approche pédagogique, c'est certainement une prise de conscience que l'humilité était très importante dans l'enseignement. Pendant mon parcours scolaire, j'ai souvent eu affaire à des enseignants « artistes » qui n'avaient aucune pédagogie et qui étaient généralement très imbus d'eux-mêmes. C'est quelque chose que je ne veux absolument pas répéter avec mes étudiants.

Vous avez également suivi une formation en soins infirmiers à la Haute École André Vésale de Liège. Comment cette polyvalence dans vos domaines d'expertise influence-t-elle votre vision artistique et votre engagement envers l'aide aux autres ?

Je suis issu d'une famille d'infirmiers, ma maman, mon papa, ma grand-mère, ma cousine, petite-cousine, bref, à une époque, j'ai cru que moi aussi. Je n'étais d'ailleurs pas mauvais dans ce domaine. Je pense que mon éducation et ces études ont particulièrement orienté mon approche sociale. Je ne suis pas fait pour le commerce, je suis fait pour aider, écouter, partager mes acquis. Pour moi, l'être humain, quelles

que soient ses origines, ses tendances philosophiques, son orientation sexuelle, son niveau social, son niveau culturel, … doit être écouté. On m'a appris à respecter l'autre, à m'ouvrir au monde et c'est ce que j'aimerais aussi faire passer dans mon enseignement. Cette ouverture aux autres, je la transfère aussi aux apprentissages, à l'art, à la culture, aux sciences... C'est pour moi la vraie richesse.

Pouvez-vous nous parler de votre expérience en tant que co-fondateur du laboratoire de tirages photographiques professionnels et de la galerie d'art "L'œil Nu" ? En quoi cette expérience a-t-elle été formatrice pour votre développement artistique et professionnel ?

Je ne fais pas partie de l'équipe qui a fondé le laboratoire ni la galerie. J'étais encore assez jeune à l'époque, je sortais de l'école. J'ai rejoint l'équipe un an après sa création et j'ai racheté des parts afin de faire complètement partie du projet. C'est pendant cette époque que j'ai réellement appris à travailler avec des professionnels de l'image, des photographes, des étudiants, des artistes divers, et que j'ai appris à être sérieux et méticuleux dans les productions. J'ai aussi appris à être polyvalent et à apprendre toujours de nouvelles choses afin de pouvoir répondre aux demandes de nos clients. C'est d'ailleurs à cette époque que j'ai commencé à travailler vraiment avec la photographie numérique et les programmes de retouche. À cette époque, dans notre région, nous étions les premiers à proposer un service photo complet, professionnel et de qualité en « full » numérique. Cette expérience dans le monde du commerce m'a permis de découvrir que je n'étais pas du tout fait pour ça. Hé non, je ne suis pas du tout un commercial. C'est pourquoi, quand j'ai eu la chance de pouvoir me diriger vers l'enseignement, j'ai sauté sur l'occasion. Quoi qu'il en soit, je ne regrette en rien cette période de ma vie. Elle a été enrichissante à tous les points de vue : expériences, rencontres. J'avais un collègue fabuleux, Jef, avec qui on a bossé comme des acharnés, on a ri comme des fous. Il m'a appris à être rigoureux dans le travail et à ne pas laisser tomber au moindre problème, à toujours chercher une solution et surtout, à relativiser.

En tant que retoucheur, vous avez collaboré avec des photographes renommés tels que Jean Janssis et contribué à des publications prestigieuses comme "Playboy Belgique" et "Photo". Comment ces expériences ont-elles enrichi votre pratique artistique et votre compréhension de l'industrie de la photographie ?

Je n'aime pas spécialement me mettre en avant. Comme je l'ai dit plus haut, je ne suis pas du tout un commercial, et je ne suis pas très doué pour faire de la lèche. Les quelques opportunités que j'ai eues sont souvent venues d'elles-mêmes. Je ne les ai pas du tout provoquées. Je me souviens d'un travail que j'ai réalisé pour une exposition aux Archives Nationales à Paris, ma présence était souhaitée au vernissage pour saluer Bernadette Chirac qui était l'invitée attendue par les organisateurs. J'ai fait l'impasse sur ce vernissage. Je préfère le calme de ma campagne et la sobriété des gens simples. En revanche, j'ai aimé réaliser les travaux pour ces différentes demandes. La partie travail sur les médias, sur les créations me plaît toujours, mais tout ce qui vient avant, les discussions, les réunions, les offres de prix, les courbettes, … ne me conviennent pas. Je sais que ça fait partie du boulot, et que beaucoup de gens pensent comme moi et sont obligés, pour gagner leur vie, de le faire. Tous les métiers, activités ont des contreparties. Aujourd'hui, je peux dire que ces expériences m'ont permis de comprendre qui je suis. Je pourrais encore faire ce genre de travaux, mais seulement si je me sens bien dans la demande et qu'elle n'implique pas de me sentir coincé dans une démarche qui n'est pas la mienne. J'ai la chance de pouvoir faire un métier que j'aime, qui a évidemment aussi son lot de difficultés mais qui me permet de m'épanouir tant sur le plan artistique que sur le plan social.

Quant à l'industrie de la photographie, difficile de dire ce qu'elle est et ce qu'elle va devenir. Depuis 25 ans, il y a eu beaucoup de changements profonds, l'arrivée du numérique, des réseaux sociaux, des smartphones et donc le fait que presque tout le monde a un appareil photo sur lui en permanence et des programmes de retouche de plus en plus accessibles… et aujourd'hui de l'IA avec les images génératives, du deepfake, … font que la photographie, en tant qu'industrie, est en plein bouleversement. Maintenant, toutes ces choses permettent également à beaucoup de gens de créer, de se révéler artistiquement, de s'amuser avec l'image, de montrer leurs créations, de découvrir les créations des autres… et malgré toutes ces inventions, en tant qu'enseignant dans le monde des arts et particulièrement de la photo et de la post-production, je me rends compte que les gens veulent toujours se former, apprendre de nouvelles choses, se dépasser, mais aussi revisiter les techniques anciennes. Je ne suis pas quelqu'un qui craint l'IA, je l'utilise d'ailleurs régulièrement pour diverses choses dans mon boulot de prof, mais ça me rassure aussi de voir que les gens continuent de s'intéresser aux pinceaux, au collage, à la gomme bichromatée, aux crayons de couleur, au super8, …

Vous avez exposé votre travail dans divers lieux, notamment à la Galerie du Gazomètre à Marcinelle et au Musée d'Art Contemporain de la Boverie à Liège. Pouvez-vous nous parler de votre approche de l'exposition de votre travail et de la façon dont ces lieux ont influencé votre création artistique ?

Je n'ai pas fait beaucoup d'expositions dans ma vie. Ça n'a jamais été une priorité chez moi. Encore une fois, je suis quelqu'un de réservé. Les quelques expositions que j'ai eues ont plutôt été des propositions qu'on m'a faites sans que je demande quoi que ce soit. Je n'ai pas une approche particulière, car j'ai chaque fois exposé des choses très différentes. J'ai exposé de la photographie de reportage. J'ai exposé de la photographie d'expression, j'ai exposé de la vidéo d'expression, j'ai fait des performances où je me mets en scène, bref, à chaque fois, ça a été une expérience nouvelle, avec des contraintes de lieux et de budget. Si je devais choisir l'exposition qui m'a le plus marqué, ce serait la performance que j'ai faite au Musée d'art contemporain de la Boverie à Liège. Ce que j'ai beaucoup aimé, c'est que pendant tout le temps de la performance, j'ai été dans ma bulle, au milieu du public, et que j'ai pu me réaliser jusqu'au bout, sans filtre, alors que je proposais quelque chose de peu accessible. Cet événement a aussi, c'est vrai, influencé mon approche, car aujourd'hui, quand je fais quelque chose, je le fais pour moi.

Quels sont les thèmes récurrents que vous explorez dans votre travail artistique, tels que la vie, la mort, la mémoire et le temps ? Comment ces thèmes reflètent-ils votre réflexion artistique et votre vision du monde ?

Dans mon travail artistique, je m'engage profondément avec des thèmes qui sont ancrés dans ma propre expérience et ma vision du monde. La vie, la mort, la mémoire et le temps émergent comme des fils conducteurs récurrents dans mes créations.

La vie, pour moi, trouve son expression dans la diversité, la complexité et la beauté de chaque être vivant. Mon travail artistique cherche à capturer ces nuances, à célébrer la singularité tout en explorant les liens universels qui nous unissent.

La mort, bien que souvent perçue comme sombre, est pour moi une source d'inspiration qui invite à la réflexion sur la temporalité de l'existence. Mon approche artistique face à ce thème délicat cherche à transcender la notion de finitude, à trouver la beauté dans l'éphémère et à susciter une réflexion sur notre propre existence.

La mémoire, en tant que gardienne du passé, joue un rôle central dans mes créations. Que ce soit à travers le dessin, la photographie ou d'autres médias, je m'efforce de jouer avec la mémoire, de créer des œuvres qui servent de témoignages visuels à des expériences passées, individuelles ou collectives.

Le temps, enfin, est une dimension que je considère comme essentielle. Mon travail explore souvent la manière dont le temps façonne nos perceptions, comment il peut être figé ou dilaté dans l'œuvre artistique, créant ainsi des réflexions sur la temporalité et l'évolution constante de nos vies.

Dans l'ensemble, ces thèmes récurrents dans mon travail ne sont pas seulement des sujets d'exploration artistique, mais aussi des moyens de partager ma propre compréhension du monde. Ils reflètent mon engagement envers l'humanité, ma fascination pour l'éphémère et ma volonté de créer des œuvres qui transcendent le moment présent, invitant le spectateur à une introspection profonde et à une connexion avec notre existence commune.

Pouvez-vous partager avec nous un projet artistique récent qui vous a particulièrement marqué ou qui représente une évolution significative dans votre pratique artistique ?

Je travaille sur un projet au long cours que j'ai commencé en 2018 et que je vais poursuivre tant que mes forces me le permettront.
Vous pouvez voir l'ensemble des planches à cette adresse : https://daviddelepinne.be/?p=73

Il est constitué d'une œuvre par an et il démarre en 1976, année de ma naissance. Je ne fais donc qu'une création par an depuis 2019 pour alimenter ce travail.
Pour chaque année depuis ma naissance, je choisi une personne décédée au cours de cette année. La personne choisie a marqué ma vie, soit pour son influence artistique, scientifique, humoristique, musicale… soit pour son coté anecdotique étonnant, bref la personne choisie m'a touché d'une manière ou d'une autre à un moment de ma vie.

Une fois la personne choisie, je cherche sur internet un portrait d'elle qui me plait et je peins (copie) ce portrait avec un mélange acrylique/gouache (en noir et blanc) en format A3 sur un papier 210g/m2.

Une fois le portrait terminé, j'incinère cette peinture dans un seau en métal. Je filme toujours l'incinération.

Je récupère ensuite les cendres dans un petit pot en verre, une petite urne, que je prends soin de bien étiqueter avec le nom et les dates de naissance et de mort de la personne choisie.

En tant qu'artiste polyvalent, comment équilibrez-vous vos différentes passions artistiques, notamment la photographie, la vidéographie et le dessin ?

Actuellement, mon approche artistique se fait surtout à travers le dessin et l'art conceptuel. Le dessin, car je me rends compte depuis quelques années que j'ai besoin de dessiner et de revenir à quelque chose de palpable, de matériel. Depuis mes 18 ans, je passe ma vie derrière des ordinateurs, que ce soit pour le travail, la création, ou le divertissement, et là, depuis 2 ou 3 ans, j'ai envie, besoin, d'autre chose. Le dessin m'apporte un bien-être, un moment où je me pose, un moment où je fais ce qui me plaît… J'apprends le dessin aussi par jalousie. J'ai fait des études en photographie et je n'ai jamais eu de cours de dessin. Cependant, je donne des cours dans une école artistique et je suis entouré d'élèves extrêmement compétents en dessin. J'aimerais secrètement être aussi bon qu'eux… donc je travaille. J'entends leurs professeurs leur répéter que c'est en travaillant qu'on y arrive (et je le dis moi-même à mes étudiants) donc j'essaie de mettre en pratique ce que nous enseignons ;-) J'aime l'art conceptuel pour son côté réflexif. Je ne suis pas fermé à une seule chose. J'aime les œuvres qui jouent avec nos émotions, nos sensations, celles qui nous font rêver, celles qui poussent l'esthétisme et le transcendent, mais j'aime aussi les œuvres dénuées d'esthétisme qui font travailler notre réflexion intellectuelle, nos références, qui se moquent, qui provoquent, qui nous font rire…

Quant à la photographie, pour le moment, je l'utilise plus comme un moyen technique, comme un outil. Je n'ai plus, actuellement (mais ça pourrait changer d'un instant à l'autre), de démarche artistique photographique. J'ai travaillé dans la photographie, j'enseigne la photographie, donc elle fait partie de ma vie quotidienne à 100%. Je travaille avec mes étudiants sur leurs projets artistiques, j'en parle avec mes amis, mes collègues… bref, ça fait 30 ans que je baigne dans la photo. Aujourd'hui, il est difficile pour moi de la lier de manière exclusive à une démarche artistique. De plus, comme je le disais plus haut, avec l'âge, j'aime me détacher de ce côté technologique. Cette réflexion fonctionne aussi pour la vidéographie.

Enfin, quelles sont vos aspirations et projets futurs en tant qu'artiste, et comment envisagez-vous de continuer à explorer et à développer votre pratique artistique à l'avenir ?

J'ai quelques projets en cours sur lesquels je continue de travailler : 4 projets de dessin et de peinture différents. Et pour me contredire (car j'aime ça) par rapport à ce que j'ai mentionné plus haut, je suis en réflexion active sur un projet photo, mais patience car il y a encore beaucoup de choses à régler. J'aimerais aussi mettre en place un projet audiovisuel avec mes étudiants dès le mois de septembre prochain.

Quelque chose qui me tient à cœur également actuellement est le soutien que je peux offrir, sur le plan photographique, audiovisuel et esthétique à mon amoureuse dans le développement de sa passion pour la création de savon.

Bref, je n'ai pas envie de m'arrêter. J'ai envie de laisser venir les choses, de prendre du plaisir, d'apprendre et de partager.



Dragon de mer



Tortue



Requin



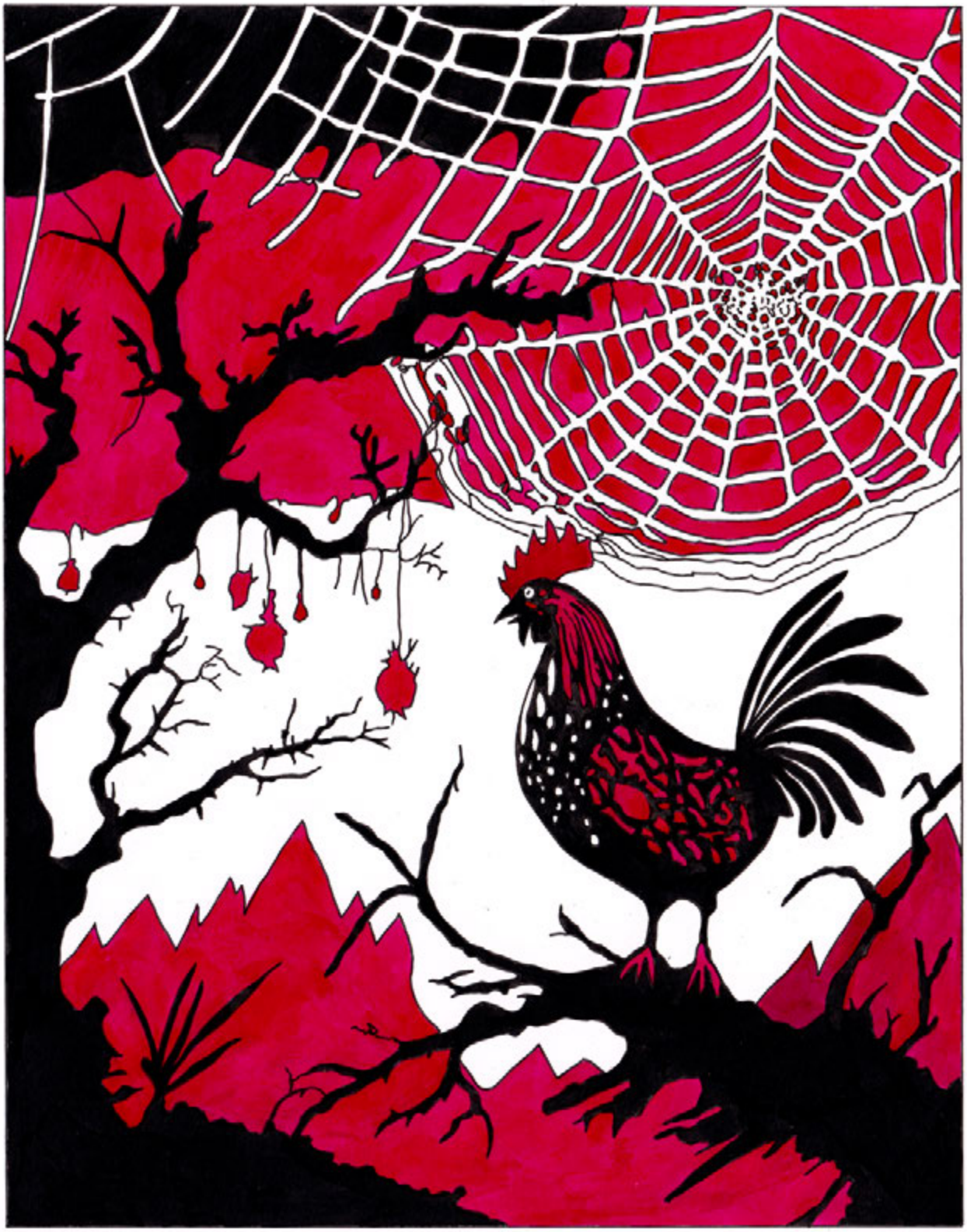
Hippocampe



Méduse



Sirène



Poule



cOQ



LÉOPARD



cHAT



Oiseau du paradis



Flamant Rose



MOZAÏK



[KARINE MAUSSIÈRE]

« Artiste visuelle, ici, là, ailleurs, au bout du monde »

L'artiste plasticienne Karine Maussière, établie à La Réunion depuis trois ans dans le cadre d'une résidence d'artiste soutenue par la DAC-OI, explore la relation complexe entre l'île, la nature et le vivant. Son travail artistique se concentre sur les liens entre l'histoire de l'île et son patrimoine naturel, en mettant en lumière les notions esthétiques tant formelles que conceptuelles de l'île. Elle aborde des sujets tels que l'île jardin et sa diversité morphologique, qu'elle étudie comme sujet, motif et métaphore, incarnant le concept du Royaume Vert ou de l'Océan des Possibles.

Karine Maussière construit son langage artistique autour de la question du point de vue, explorant les dialectiques de l'apparition et de la disparition, de la construction et de la déconstruction de l'image. Elle privilégie le paysage comme centre de ses préoccupations artistiques et traite souvent du vide, interrogeant s'il reflète l'absence de l'être ou au contraire une présence en attente d'être révélée et réalisée.

Son travail artistique, en constante redéfinition, se caractérise par un intérêt pour le mouvement plutôt que pour des formes statiques, favorisant la texture fluide et le glissement plutôt qu'une identité visuelle fixe. Ses œuvres ont été exposées en France, en Suède, au Portugal, en Bosnie-Herzégovine, en Italie, et plus récemment à La Réunion.

Dans une analyse récente, Laetitia Bischoff (2021) décrit Karine Maussière comme une artiste en quête de correspondance avec le monde qui l'entoure, s'inspirant des travaux de chercheurs et botanistes pour nourrir sa démarche artistique. Elle se fond dans le paysage de l'île de La Réunion, cherchant à s'y connecter profondément, à s'imprégner de sa nature et à dialoguer avec les êtres vivants qui la peuplent, dans une approche empreinte de poésie et de respect pour l'environnement.

En savoir plus

www.karinemaussiere.com

@kamukiwi

KARINE MAUSSIÈRE

QUESTIONS À L'ARTISTE

Pouvez-vous nous parler de votre parcours en tant qu'artiste plasticienne et de votre expérience de résidence artistique à La Réunion soutenue par la DAC-OI ? Comment ces trois années ont-elles influencé votre relation avec les territoires insulaires, la nature, et votre perception du vivant, qu'il soit visible ou invisible ?

Je réalise ma première série photographique en 1996, une série sur les friches urbaines nommée "*Lieux de fêtes*". Elle sera le début d'une recherche sur le lieu idéal - des espaces autres, définis comme hétérotopies, une localisation physique de l'utopie (TAZ- Hakim Bey).
Installée à Marseille, c'est dans la vallée de l'Huveaune que je découvre un passé industriel et ses mutations. Territoires qui deviendront terrains de jeu, lignes paysages en devenir, les photographies intitulées *Tiers Paysages – fragments indécidés* -, font références aux recherches de Gilles Clément et désignent la somme des espaces où l'homme abandonne l'évolution du paysage à la seule nature.
Depuis, j'interroge le statut des images et leur existence par un déplacement du documentaire vers les arts plastiques en me référant à la mouvance des grands paysagistes et des topographes comme les photographes Robert Adams ou Lewis Baltz, fidèles à une idée du bien commun, celui de la terre et sensibles à la montée de "l'environnementalisme politique".

Lors d'un tour du monde en 2006, arpentant les plus grandes mégapoles, j'initie le photophone.
Les images, numériques, se retrouvent postées sur kalucine_blog: Tenu comme un journal de bord, ce carnet de note visuel traite de ma relation intime au paysage et tout ce qui le conçoit. Toutes les images trouvent leur sens sur ce support et se succèdent dans un ordre antéchronologique. *Chambres d'ailleurs* est présentée lors du festival Itinéraires des Photographes Voyageurs à Bordeaux en 2013.

De retour en France, je rencontre Yannick Vigouroux et rejoins le collectif FotoPovera où la photographie prend une dimension artistique poétique et intemporelle en rejetant la perfection technologique.
"Pas vraiment documentaire, ni floue, ni nette, appréhender une «photographie pauvre» est aussi une expérience pour le spectateur, car la liberté formelle et l'accident visuel sont de la partie, et écartent les frontières d'une esthétique convenue, nous forçant alors à nous interroger sur ce qu'est une image riche ou une image pauvre, sur sa valeur, sur ce qui la légitime en tant que telle, etc." Yannick Vigouroux
Je fais face à la méditerranée… et la mer à perte de vue d'où émerge la ligne, la courbe, l'onde, le pli. Rechercher ce face-à-face, pénétrer du regard cette "eau infini", cette eau mouvante rythmée par le flux et le reflux des vagues. La mer devient motif et métaphore, la vague le mouvement pur.

Je réalise des polyptyques au film instantané et mes premiers dessins au fusain… mers et horizon … puis montagnes et cimes… Attentive à leurs mouvements, je cherche à révéler les lignes de leur singularité, en dévoilant l'essentiel des formes par l'épure. Proposer un polyptyque c'est offrir le reflet d'un déplacement, il est invention d'un tracé tout en recherchant l'harmonie entre intention et geste, il est un geste comme un déploiement linéaire de sa composition.
La série Hyperborées, *Eaux et montagnes*, fleurs est exposée à Rome à la Galleria Gallerati, à Paris à la Galerie Rivière Faiveley, au centre Photographique Marseille lors du salon Polyptyque et à Céret à Lumière d'Encre.

En 2019, Flore Gaulmier du Centre Photographique Marseille me propose une session de 3 semaines à La Réunion pour un regard croisé photographique. C'est une rencontre ! La découverte d'un jardin clos, d'une île aux contours mouvants.

Je postule pour une résidence au long cours, et c'est un déplacement avec ma famille. Soutenue par la Dac-OI, mon projet s'inscrit dans une recherche formelle qui vise à définir un ensemble de paysages lié à la formation et à la vie de l'île. Depuis, il est question d'observation, d'immersion, de glanage - d'objets totems, … et se dégage quelque chose de moins perceptible, avec une attention aux choses invisibles, je me laisse traverser par des formes et des présences.

Votre recherche artistique explore les liens entre l'histoire de l'île et son patrimoine naturel, en se concentrant sur les notions esthétiques telles que l'île jardin, le Royaume Vert ou l'Océan des Possibles. Pouvez-vous nous décrire comment ces concepts se manifestent dans votre travail et quelles sont vos motivations derrière ces explorations ?

C'est au milieu de l'océan indien, que l'île surgit. Des tréfonds de la terre, l'île de la Réunion naît de l'ancienne Lémurie, continent mythique.

Je m'immerge dans ses paysages sous le soleil ou dans la brume. Il est question de mon expérience physique et sensible du monde, où le déplacement me permet une entrée dans le paysage (cf Arpenter le Paysage, de Martin de La Soudière). Je parle de ma relation à la nature primaire, à la géologie, au volcan, à la météorologie et ses caprices, à l'espace et à l'astronomie.

L'île m'enchante, me charme et comme Ulysse, je navigue à flot. Vers l'est, sous la côte aux vents je me perds dans les forêts tropicales humides, reviens dans l'ouest où j'ai posé mes bagages et repars dans le sud, proche du grand brûlé où la roche est noire et brûle.

J'herborise dans des jardins lontans, grimpe dans les plaines y croiser l'Aubrac, entre ciel et terre me poste face au volcan qui trône au milieu de coulées de laves, magma figés, traces anciennes et récentes se croisent, se superposent, se patinent avec le temps. J'explore ces territoires avec un œil neuf, découvre des lieux qui m'attirent, me captivent, me fascinent, parfois diffciles d'approches, parfois exigeants, l'île se mérite. En scrutant le ciel j'y découvre d'autres constellations, celles qui se trouvent au-dessous de l'équateur. La voie lactée ici scintille.
L'île-intense est une île-jardin, et devient l'univers-île.

Mes sens en éveil, je *m'émerveille* - ce mot est important, il puise toute sa force dans les tréfonds, dans un sous-sol d'un fond terrien - et réalise des notes visuelles basées sur des instincts, des notions, en espérant que quelque chose émerge. En parallèle, je collecte, prélève sur les lieux de mes prises de vues, et classe, j'utilise la botanique comme forme artistique. C'est en m'inspirant des cabinets de curiosité que je propose un dialogue entre photographie, dessin et objets naturels. Il en résulte une recherche polysémique au rendu protéiforme.
Sur une invitation de Flore Gaulmier, je présente en 2022 *une introduction à*, à Maupetit Côté Galerie à Marseille: Le Royaume Vert ou l'Océan des Possibles.

« L'île est profondément paradoxale, ambivalente. Tout se change en son contraire. De là vient qu'il est si diffcile d'en saisir l'essence, de la définir, de la fixer. On oscille constamment entre la "banalité de base" et l'indicible. Quand on croit l'avoir bien cernée on la voit qui s'éloigne : certaines îles sont mal amarrées ; ce sont des bateaux qui dérivent et vous échappent » Anne Meistersheim, 1988

Vous mentionnez que votre écriture plastique repose sur la question du point de vue, en explorant les dialectiques apparition/disparition et construction/déconstruction de l'image. Comment ces notions se traduisent-elles dans vos œuvres, et pourquoi avez-vous choisi de placer le paysage au cœur de votre pratique artistique ?

Le point de vue "*est le lieu depuis lequel on a la vue sur le paysage mais il est aussi une façon de voir les choses, de les considérer*". Le paysage est un espace perçu et observé, il est le résultat d'évènements naturels (géologiques, climatiques) et culturels (façonnés par les sociétés). La quête de son appropriation habite ma recherche artistique. Cette appropriation se fait par le point de vue que j'ai de lui et par le mouvement du corps. Depuis, la notion du mouvement est comme un leitmotiv.

En 2013, lors de Marseille Capitale de la Culture 2013, en résidence à Istres, je sillonne le GR2013. Avec une attention particulière aux processus d'héritage et de résilience à l'œuvre, je porte un regard sur le patrimoine architectural, en friche, trouvé sur le chemin que je photographie au film instantané. Collées en triptyque, les images ainsi construites renforce le déséquilibre des architectures. La déconstruction du cliché s'ajuste au motif de la friche. Les imperfections du procédé renforce cette idée de disparition. La friche contemporaine questionne notre propre civilisation. *Le temps en friches* est présenté au Centre d'Art Fernand Léger à Port de Bouc.

En résidence à Sarajevo à deux reprises en 2024 et 2015, c'est en suivant le même protocole que je photographie les ruines de guerre. Ces images interrogent les notions de construction - destruction - reconstruction / apparition - disparition - révélation. Le film instantané accentue l'aura de ces architectures fantomatiques. La destruction du cliché s'ajuste au motif de la ruine.
*Le temps en ruines** - en référence à Marc Augé- est montré à la Galerie Rivière Faiveley à Paris et à l'Institut français de Sarajevo.

En 2020, nouvellement arrivée à La Réunion, l'île jardin et sa morphologie minérale, végétale, aux comportements et formes variés, liés à l'eau et à l'atmosphère, deviennent sujet d'études, motif et métaphore. Est, Ouest, Nord, Sud.. Dès lors, arpentant les paysages, je construis des *images-tableaux* au film instantané: savane, forêt primaire, ravine…
Ces polyptyques - de plus de 40 images - proposent d'être proche des formes et de leur élan, des paysages et de leur lumière, des choses et de leur caractère. C'est, comme le dit si bien David Hockney, "a*ugmenter le temps et proposer plusieurs points de vues*".

Je suis née près de la mer méditerranée bercée par les vagues, dans une famille passionnée de haute montagne et de nuits à la belle étoile. Je me familiarise très tôt avec la route et la marche en pleine nature. De cette enfance baladée, il me reste des paysages arpentés, écoutés, contemplés, humés, aimés. Les traces durables qui me font aujourd'hui encore m'émerveiller face à la beauté du monde. C'est dans cet élan que je positionne mon esprit dans un mouvement d'ouverture. Les paysages me procurent un sentiment d'être au monde en favorisant une appartenance commune à la terre.

Votre travail aborde le thème du vide, interrogeant s'il reflète l'absence de l'être ou une présence en creux, un "potentiel" à être réalisé. Pourriez-vous nous éclairer sur cette thématique et sur la manière dont elle se développe dans votre pratique artistique ?

Posant un vocabulaire de formes issues de la nature et du mouvement (eau, terre, air, feu, éther), je crée un jeu de dualité entre l'immobile et le mobile. Le paysage est ancré dans le réel tel que la montagne ou la mer, mais les élève à la spiritualité par l'épure en abordant les notions du vide et du plein. Et me rapproche des idées d'Anna Eva Bergman "*Je veux dessiner le mouvement - le mouvement lui-même et son rythme. Je veux créer la vie*".

Considérées comme formes d'expression graphique, les images interrogent les rapports de la présence et de l'absence. L'articulation des vides et des pleins structure le rythme de l'image et met en évidence le caractère éphémère et transitoire du paysage, ainsi que de toutes choses du monde qui n'existent, dans leur forme et état actuels, que pour un moment.

Votre recherche artistique est en constante redéfinition, privilégiant le mouvement à la forme fixe et explorant la texture de flux et de glissement. Comment cette évolution influence-t-elle votre approche créative et vos choix esthétiques ?

Je m'intéresse aux interactions entre paysage et photographie et interroge le rôle du support photographique. Je souhaite mettre en perspective une photographie hybride, questionner le croisement entre médium traditionnel et image contemporaine. Chaque paysage à sa propre histoire, que retranscrire? Que montrer ?
A l'île de La Réunion, je m'inspire de sa nature luxu-

riante, de la formation géologique de l'île, de ces paysages escarpés, des ravines creusées. Je commence par une exploration photographique du territoire, des forêts primaires aux plaines… mêlant poétique et subjectivité de l'image, je m'appuie sur une expérience sensible des lieux. C'est dans la petite kaz qui fait offce d'atelier-laboratoire que je fabrique d'autres images.

Le volcan dégage une force naturelle destructrice et créatrice, il émerge des expérimentations sur différents papiers photographiques (anciens ou périmés), le cyanotype facile d'utilisation me permet de construire des images abstraites ou des grands formats (voir *De quoi parlait le vent ?* qui a été sélectionné dans le cadre du dispositif Guétali de la Région Réunion et qui est exposé dans différents lieux à l'île de La Réunion). Les différents paysages suscitent des opérations plastiques tels que collages, pliages et/ou volumes.

*Le basalte étoilé du ciel** - dans le cadre du projet Volcanisme et Insularités -, se déploie sur deux axes : il est une exploration photographique de plusieurs îles volcaniques, une expérience sensible des lieux. Par ailleurs, il est une recherche sur l'observation des processus d'apparition de l'image et dans l'expérimentation des supports photographiques: matérialité de l'image, manipulation / expérimentation sur divers supports.

Ce projet en cours, est un voyage, une plongée dans ces lieux à haut taux vibratoire, aux origines de l'existant, *une verticale terre-ciel qui prend racine et cime* *LB .

Vous avez exposé votre travail dans divers endroits en France, en Suède, au Portugal, en Bosnie Herzégovine, en Italie et à La Réunion. Comment ces différentes expériences ont-elles façonné votre pratique artistique et votre compréhension de votre propre travail ?

Exposer son travail c'est répondre "à quoi montrer "et "comment le montrer", c'est réfléchir à une présentation qui met en évidence les relations entre des objets (images…) lisibles par un public.

Entre mise en vue et mise en œuvre, le déploiement différe en fonction du lieu qui accueille et des moyens qui sont proposés. On répond à un cahier des charges mis en place avec le lieu d'accueil, de ce fait, l'artiste n'est plus seul face à son travail. Il faut alors faire coexister intention et justesse.

La citation de Laetitia Bischoff décrit votre démarche artistique comme un élan de glanage et de décentrement, en dialogue avec des comparses-invisibles tels que jardiniers, botanistes, et éthologues. Pouvez-vous nous parler de ces influences et de leur rôle dans votre processus créatif ?

J'ai ce besoin vital de lire et me nourrir des mots des autres… Gilles Clément, Marielle Macé, Tim Ingold, Emanuele Coccia, François Julien, Belinda Cannone… la liste est longue…

Mon travail puise dans la poésie, la géopoétique, dans les écrits de nature writing avec la maison d'édition Gallmeister, dans des essais sur l'écologie avec WildProject, l'éco féminisme, dans les pages de La Relève et la peste ou de la revue Reliefs… Poètes et écrivains m'accompagnent et me confortent dans ma réflexion sur le monde vivant dans notre société contemporaine.

Quels ingrédients nourrissent votre esprit et galvanisent votre créativité, lecture, musique, loisirs ?

Comme énoncé, la poésie m'accompagne, je suis Recours au Poème - une revue de poésie sur la toile. La géopoétique avec Elisée Reclus et Kenneth White. "Où qu'ils aillent et quoi qu'ils fassent, les hommes tracent des lignes : marcher, écrire, dessiner ou tisser sont des activités où les lignes sont omniprésentes" Tim Ingold, dans "une brève histoire de lignes", l'Éco féminisme avec Françoise d'Eaubonne « *Ni les femmes ni la Terre ne sont des territoires de conquêtes* »… "Arpenter le paysage, un dialogue entre Martin de la Soudière et poètes, géographes et montagnards" où l'auteur *reven-*

dique une intimité du paysage féconde pour la réflexion et pour l'imaginaire,... l'anthologie sensible et subjective de poétesses regroupées dans "Je serai le feu" de Diglee, une découverte "Méfiez-vous des femmes qui marchent" de Annabel Abbs , le très riche RECLAIM, l'anthologie de textes éco féministes d'Emilie Hache, …

Tout dernièrement, je trouve sur les réseaux "Se tenir quelque part sur la Terre : comment parler des lieux" de Joëlle Zask, et "Le feu et les oiseaux "de Céline Cerny, Line Marquis, je les attends avec impatience dans ma boite aux lettres. Ces autrices et auteurs, ces textes me nourrissent et enrichissent un projet, mon propos.

A La Réunion, Patricia de Bollivier me conseille de lire le poète Boris Gamaleya *"Enfin, il nous est donné de pouvoir être tout cela. Une plaine de sable en surplomb du Cratère. Le vent glacé. Ses voix de fond. «Pahoé oé o Pahoé oé é»* et m'offre la revue Lettres de Lémurie… afin de comprendre un peu mieux où je me trouve.
L'image a aussi un rôle important, je suis sur les réseaux sociaux de nombreux artistes talentueux, utilisant la photographie ou le crayon.. Je suis très fan de dessin, de BD… j'aime le parcours de Catherine Meurisse - qui revient de loin. La radio diffuse sa mélodie au quotidien, je jongle entre FIP, France Inter pour "La tête au carré" de Vidar et "Réunion 1ere" pour suivre l'actualité à La Réunion et de l'Océan Indien. Cinéphile, je me déplace dès que je peux, dernier en date "Pauvres Créatures" de Yorgos Lanthimos une étrange expérience, un film superbement horrible excentrique et léché - entre un Bunuel et un Greeneway. Et puis, l'observation, l'écoute du monde, marcher, tout ce qui me rend vivante à l'émerveillement.

Quelles sont vos aspirations et objectifs pour l'avenir de votre pratique artistique ? Comment envisagez-vous l'évolution de votre travail dans les années à venir ?

Je suis fascinée par la force *tellurique et la puissance* du Piton de La Fournaise. Les volcans jonglent entre destruction et création, les éléments sont ici tout à leur honneur, leurs énergies se font sentir au quotidien, forces élémentaires qui régissent notre monde et l'univers.

De ce fait, je souhaite poursuivre Le basalte étoilé du ciel* avec une mobilité en Islande ou aux Açores. Avec peut-être une ouverture dans l'océan Indien ?

Continuer mes explorations photographique des îles volcaniques, en m'appuyant toujours sur l'expérience sensible des lieux et persévérer dans la recherche sur l'observation des processus d'apparition de l'image et dans l'expérimentation des supports photographiques.

Enfin, comment percevez-vous le rôle de l'art dans la société contemporaine, et Quel message ou émotion espérez-vous transmettre à travers vos œuvres ?

Avec une intention poétique et sensible, l'art doit amener le public à des valeurs de reconnaissance et d'émerveillement "de tout, du rien, du simple, de la feuille, de la brindille, du rocher, de l'eau, de l'autre". Reconnaissance et acceptation de l'autre, du monde vivant et de la terre comme entité vivante.

Considérer Gaïa, la terre, nous invite à repenser les fondements de notre rapport à la nature - notion polysémique - de notre rapport au monde.





Iles Eoliennes, Stromboli





Sicile, Ejecta - Cratère sommital





Sicile, Lave sur les pentes de l'Etna







Sicile, Etna, Cratère sommital de la Boca Nuova



Sicile, Etna, cratère sommital





Îles Canaries, Lanzarote, Gran Grieta - Ciudad Estratificada

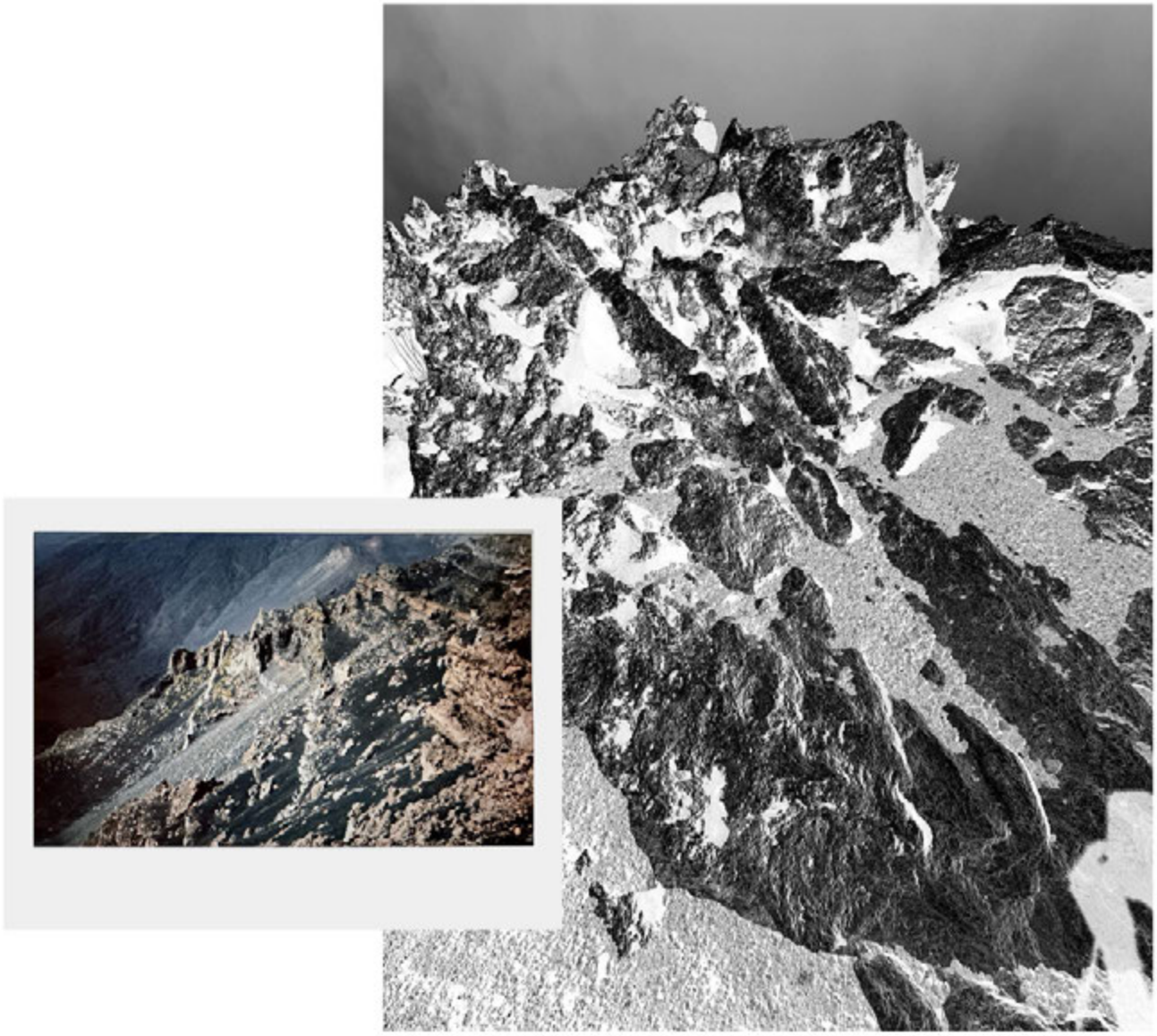


KARINE MAUSSIÈRE



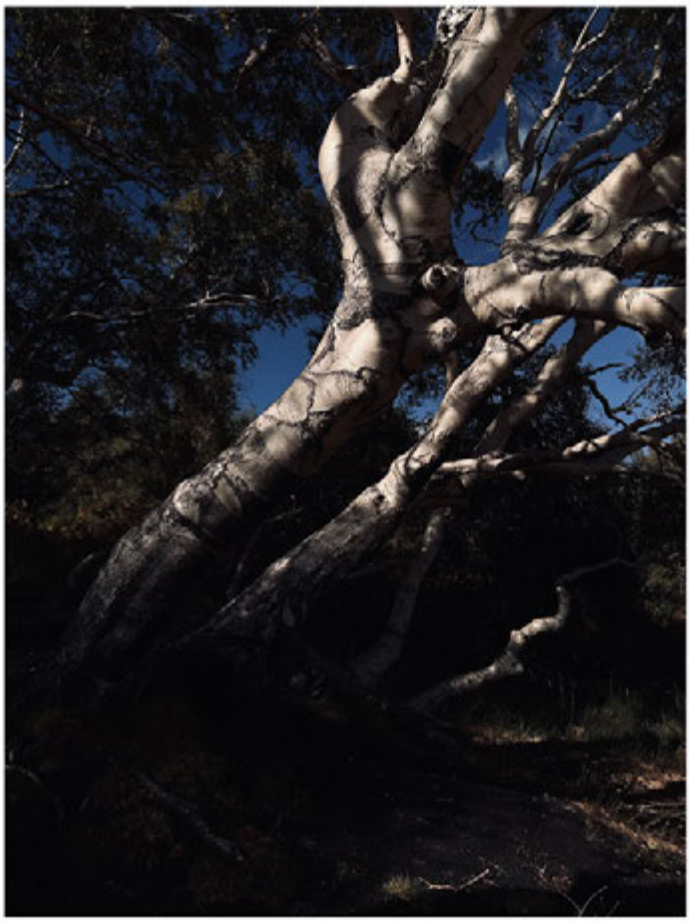


Sicile, Etna, Valle del Bole



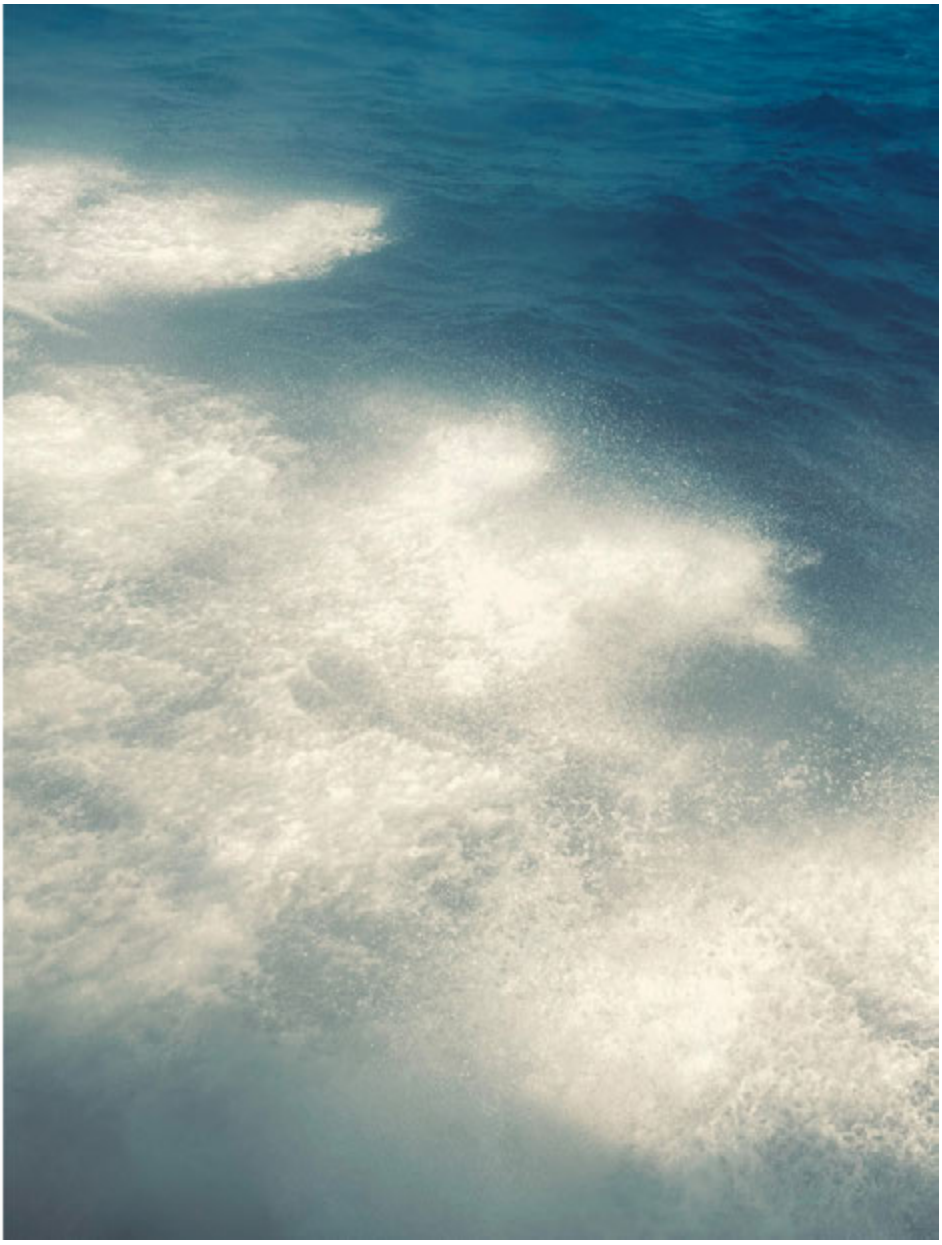
Sicile, Gole dell'Alcantara



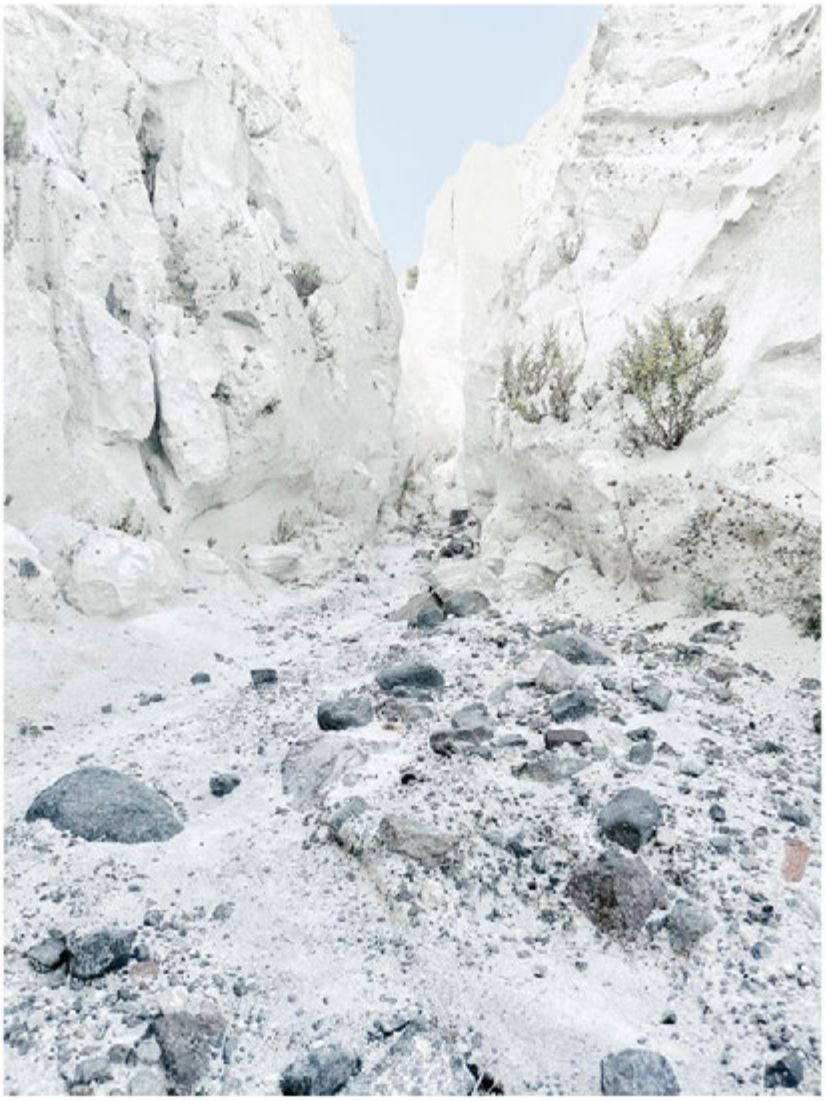


Sicile, sur les pentes de l'Etna
Forêt de bouleau





Iles Eoliennes, Lipari, Carrière de ponce - Obsidienne





Lipari Carierre Ponce
Obsidienne, Sicile





Iles Canaries, Lanzarote, Tunnel de lave



MOZAÏK

[ANDRA DAANS]

« Portraits of Life »

Andra Daans, a seasoned artist with a passion for storytelling through her visual narratives, embarked on her artistic journey at the Royal Academy of Art in The Hague (1983-1985). Her pursuit of creative excellence led her to the Free Academy of Fine Arts in Rome (1985-1989), where she honed her skills and showcased her works on the global stage.

Early in her career, Daans garnered international recognition, participating in prestigious events such as The International Biennale in Malta (1988) and a group exhibition in Rome (1988). Her artistic signature often involves the exquisite use of grisaille, a technique that paints her characters, predominantly children, in nuanced shades of gray. These figures stand out against vibrant and colorful backgrounds, creating a visually compelling contrast that captivates the viewer.

More

www.andradaans.com

@andra.daans @andradaans

QUESTIONS TO THE ARTIST

Can you tell us about your journey as an artist, from your time at the Royal Academy of Art in The Hague to your experiences at the Free Academy of Fine Arts in Rome?

My journey as an artist began at the Royal Academy of Art in The Hague, where I specialized in fashion and monumental art. This led me to Italy, where I pursued further studies at the Free Academy of Fine Arts in Rome. Italy's rich artistic heritage deeply influenced my artistic development and expanded my creative horizons, particularly in the realm of fashion. This journey has been a transformative experience, shaping me into the artist I am today.

What inspired you to pursue storytelling through visual narratives, and how do you approach the creation of your artworks?

The inspiration to pursue storytelling through visual narratives emerged from a deeply personal place for me. After my father's unexpected passing, I sought a way to honour his memory and cope with my grief. This led me to embark on a journey of creating 15 paintings that encapsulated the essence of his life. Through this process, I found solace in the power of art to convey profound emotions and narratives. My approach to creating artworks involves infusing each piece with heartfelt storytelling, capturing moments that resonate with universal human experiences.

Could you elaborate on your use of the grisaille technique in your art and its significance in portraying your characters, particularly children?

My preferred technique is the glazing technique, where I first create an underpainting in grisaille before adding colours. In my portrayal of characters, particularly children, I've made a deliberate choice to leave them in the colours of the underpainting. This decision serves to enhance the contrast between their vibrant surroundings and the often sober or challenging narratives of their lives. By doing so, I aim to emphasize the depth of their stories and evoke a poignant sense of contrast within the artwork.

Your series, "Portraits of Life," explores true stories and offers a glimpse into the lives of your protagonists. What motivated you to delve into these narratives, and how do you balance realism with artistic expression in your work?

My motivation stems from a desire to give voice to the silenced children of history and today, honouring their enduring spirit and humanizing their experiences. Through "Portraits of Life," I seek to remind viewers that every child deserves to be seen, heard, and remembered, even in the darkest chapters of our past. Balancing realism with artistic expression, I aim to capture the essence of each protagonist's story while underscoring the universal call for equality, regardless of background, skin colour, or place of residence.

How do you believe your art serves as a bridge across cultural divides, and what impact do you hope it has on fostering understanding and empathy among viewers?

I believe my art serves as a bridge across cultural divides by amplifying my dedication to portraying the human experience, invoking empathy, and advocating for the rights of every individual, especially children. Through my paintings, I aim to foster understanding

and empathy among viewers, sparking conversations and inspiring action towards a future where the rights of all are safeguarded and celebrated.

You've exhibited your work nationally and internationally, earning recognition for your innovative approach. Can you share a memorable experience from one of your exhibitions or collaborations?

Yes, a memorable experience was last year at Niffo Gallery in Rotterdam, the Netherlands, during the Pain of Slavery exhibition. Niffo Gallery, renowned for its commitment to community cohesion and youth development, provided the perfect platform for our artistic endeavour. Engaging with young minds at the exhibition led to impromptu, deeply moving poems, reaffirming the profound ability of art to awaken personal voices. Additionally, I'm honoured to exhibit the Pain of Slavery and the I Am series, representing the rights of the child, this month in Centric Place during Black History Month, thanks to Blackbird Gallery, Michigan -USA

Currently represented by the Blackbird Gallery in the United States, how has your experience been working with galleries and showcasing your art on the global stage?

Working with Pamela Eatman, owner of Blackbird Gallery in the United States has been a tremendously enriching experience. I'm thankful for the opportunity she provides to have my art seen and discussed on a global stage. Beyond selling my art, Pamela Eatman (Blackbird Gallery) is actively exploring the possibility of introducing the Pain of Slavery exhibition to schools, further extending the impact and reach of my work. Additionally, Zoë Cochia, owner of Niffo Gallery, has been instrumental in brainstorming ideas for school programs linked to the exhibition, ensuring that children not only see the artwork but also can get creatively involved.

What themes or issues do you aim to explore and address through your artwork, and how do you believe art can contribute to conversations about significant historical and societal matters?

Through my artwork, my primary focus is on children, the innocent without a voice. The Pain of Slavery exhibition delves into the stories of past and present slavery from a child's perspective, highlighting their lack of agency. My aim is to amplify their voices through art, shedding light on their experiences and advocating for their rights. Art serves as a powerful tool for sparking conversations about significant historical and societal matters, providing a platform for dialogue, empathy, and understanding.

As your creative journey continues, what aspirations or goals do you have for your future artistic endeavors?

As my creative journey unfolds, my main goal is to have my art, especially the Pain of Slavery exhibition, become a permanent part of a museum or art institute collection. It's not solely about selling art for me; rather, I aim to tell untold or lesser-known stories on canvas, ensuring they are seen and never forgotten.

Finally, how do you perceive the role of art in illuminating the human experience, and what message or feeling do you hope viewers take away from encountering your work?

The role of art in illuminating the human experience is paramount, and through my work, I aim to pay tribute to lost childhoods and advocate for societal progress. Each painting represents a journey of remembrance, reflection, and hope, inviting viewers to join in tirelessly working towards a brighter future.

Expositions:

February 2024
Farmington Hills, MI – USA - Black History Month - Centric Place
The Pain Of Slavery project
I Am series

August 2023
Martha's Vineyard - USA
I Am - Blackbird Gallery

August 2023
Detroit - USA
Chicago - USA
The Pain Of Slavery - Blackbird Gallery
I Am - Blackbird Gallery

June 2023
Rotterdam - NL
The Pain Of Slavery - Niffo Galerie

September 2022
Chicago - USA - Art On The Move
I Saw You, You See Me

July 2022
Detroit - USA - The Grand BLV Art Stroll
I Saw You, You See Me

June 2022
Detroit - USA - Juneteenth
I Saw You, You See Me

October 2021
Breda – NL - Brabant Art Fair

News and Publications:

August 2023 – television FOX2Detroit / Fox 2 News (USA)
June 2023 - article in Rijnmond Nieuws (NL)
December 2022 - special recognition Luxembourg Art Prize
November 2021 - special recognition Luxembourg Art Prize
September 2021 - Cover Kunst Vitamine Magazine (NL)



A Heart's Last Beat

Shadow Stories
80x80
2023



Whispers of a Hidden Symphony

Shadow Stories
80x80
2023



On My Own

I AM
80x120
2023



My Land Is Your Land

I AM
80x120
2023



Cinderelle Waiting For Her Promotion

I AM
100x100
2023



You Can't Break Me Down

I AM
100x100
2022



Red Poppies

I AM
80x120
2022



Indigo Daisies

I AM
80x120
2022



I'm Thirsty For More

I AM
100x100
2022



The World to Come

I Saw You / You see Me
140x100
2021



Sugar Blossom

I Saw You / You see Me
80x120
2021



Golden Age

I Saw You / You see Me
100x140
2021


POST
CHYPRE
MOZAIK

MOZAÏK

CHARITINI THRASYVOULOU

" Creative Odyssey "

Charitini Thrasyvoulou pursued her studies in French Language and Literature at the National and Kapodistrian University of Athens and Lumiere Lyon 2 in France. Over the past few years, she has devoted herself to expanding her knowledge by attending various courses and obtaining certificates in "Organization and Curation of Art Exhibitions" from Culture Webinars, and in "Prevention and Preservation of Works of Art" from the National and Kapodistrian University of Athens.

Married and the mother of two children aged 13 and 16, her journey with painting began at a young age. She has actively participated in numerous local and international group art exhibitions, garnering awards and accolades for her work. Notable exhibitions include 11 exhibitions in Cyprus (2018-2023), the Club for UNESCO of Arts, Letters, and Sciences of Greece, the International Kalaratnam Award India, and the Fondation Francois Schneider, as well as online exhibitions such as Art Online by Dimitris Lazarou (Art-Profiles.net).

Her achievements also extend to prestigious events such as the Panorama International Arts & Sculpture (Gold Award 2021), the Venice Biennale 2021 (Fluctuation 2021 Murano Exhibition), and the Artivism Multi-Venue Global Exhibition (April-May 2022). Additionally, she exhibited her work at the Club for UNESCO Art-Literature and Science of Greece Atelier an der Donau in Austria (June 2022), the Panorama Art and Sculpture Festival in July 2022 (where she received a Gold Award for her contribution to the War and Peace theme), and an exhibition at the Municipality of Ilioupolis Athens in September 2022.

Her artistic journey continues to evolve and inspire as she explores new horizons and opportunities for creative expression.

More

charitini.thrasyvoulou @charitini_thrasyvoulou

CHARITINI THRASYVOULOU

QUESTIONS TO THE ARTIST

Can you explain to us how your multicultural origins and experiences have influenced your artistic journey and the themes you explore in your works?

It is true that I grew up in Stockholm, Sweden. I came to Cyprus, which is my country of origin, at the age of 9, finished school and went to study French language and philosophy at the Kapodistrian University in Athens. I then completed my studies at the University of Lyon in France.

Of course, since I can remember I have always been involved in artwork, from my school and student years. While I was growing up, the subjects I was dealing with my art also changed. In the beginning, the topics were about youth concerns which until today they relate to social issues that are plaguing our world.

Especially in recent years I my artwork deals with issues such as war, peace, loss, injustice, uprising, pandemic, immigration and loss of life.

Your education includes studies in French language and literature, as well as courses in art conservation and preservation. How have these various fields of study influenced your perspective and artistic approach?

I was drawn to French literature due to my love of poetry and literature. It is the part where you get in touch with all your emotions. You learn to express yourself and through the written word you too can evoke emotions in your readers. Of course, I continued to express myself through my paintings. It's something I still do, each painting is accompanied by a text or a poem that inspired me to create it.

I got involved with art curation because I always had a feeling and an opinion on how an art exhibition should be set up. Therefore, I had to study it to acquire the appropriate knowledge beyond my innate instinct.

I got into art conservation and preservation when the canvas of my favorite painting got sick and I had a hard time finding a person to treat it properly so that my work is not lost.

It came to my understanding that the artist creator must know in depth how to maintain his works by himself and that's how I studied that too.

Your artistic journey has taken you from Greece to France and beyond. How have these different cultural environments impacted your style and artistic themes?

I have traveled to many countries and what always fascinates me is the way people live, what makes them happy and sad, how they deal and overcome obstacles in their life and how the impact of these problems are written on their faces and in the whole environment around them.

I can say that I am a social artist. That is dealing with the issues of the people around me, I wish I could only paint flowers, the sun and the moon, but this cannot be done nowadays.

Balancing your roles as an artist, mother, and spouse requires considerable dedication. How do you manage to find harmony between your family responsibilities and artistic activities?

It was never a matter of priorities since painting for me has always been and will be a part of me, so when marriage and children came, I felt more completed as a person and therefore I matured as an artist as well.

My daily life has definitely become more demanding, I have an innate perfectionism and I want everything to pass through my hand, from feeding my family to housework, reading to the children and of course my art so when the children were younger especially I set the my canvas on the kitchen table and every time I passed by, I would add a touch.

At that time it was not possible for me to work alone, children needed their mother to grow up, but I found a way and continued to paint.

The paintings of that period speak more of female power. To be fair, my husband is also a wonderful father and we raise our children together, so I have plenty of help.

You have participated in numerous local and international group exhibitions and received awards such as the International Kalaratnam Award and recognition at the Venice Biennale. How have these experiences shaped your identity and artistic approach?

It is true that I have taken part in many group exhibitions, in Austria, in Athens, in Venice, of course in Cyprus and with the help of the internet even further, in India, in China and I can say that the reason I always seek to take part in group exhibitions, which are very well organized and remarkable, is because my practice of art is an individual journey.

It requires isolation and great discipline, until the moment you present your works and then it becomes a journey with others. So in group exhibitions the artist has the opportunity to interact, see others artists work and come into contact with other techniques. The same way my own work can inspire others. At the end of the day, this is how our work and ourselves are enriched with experiences.

Your presence at the Panorama International Arts Festival (PIAF) 2023 underscores your ongoing commitment to your profession. Could you share your thoughts on participating in such events and their importance for artists?

In the Panorama festival I took part for the first time in 2021 winning the first prize for Cyprus, as well as in 2022 again taking the first prize.

The reason I take part in such international competitions, as long as I am inspired by the theme of the exhibition, is my belief that once the work is finished you should allow it to travel and reach as far as its destination.

So, through these international competitions and with the help of the technology, my artworks have the opportunity to reach their destination. Certainly, their place is not to stay in the art workshop once they are completed, so in a way I am freeing them to fulfill their purpose. Some of my paintings are in personal collections from Singapore, to Crete in Greece. That wouldn't happen if I confined my art within four walls.

Your art is described as reflecting the subtleties of life, emotions, and the human experience. Could you elaborate on the themes and messages you wish to convey through your works?

The process of giving birth to a new painting for me is always the same and has always been so. Images of a subject that deeply moves me, whether it's something I've experienced, seen on the news, or read, begin to flood my mind. Little by little all this information becomes an image in my mind and then I have the painting already ready in my mind and all that remains is to capture it on the canvas.

What will be the subject of my next painting I cannot know in advance; it is a sudden process that charges me emotionally. Like in the instances with the War in Ukraine, the War in Gaza, the death of people in Tempi in Greece after the collision of two trains, the pandemic, the abuse of Oliver, a dog in Arachova in Greece.

In addition, my paintings can be viewed as my diary, reflecting events of my life and my personal spiritual search over the years. These paintings have an atmospheric aura, they emit calmness, peace, the necessary loneliness that we must experience in order to gain resilience.

My main purpose is not to convey a message through my paintings. I believe that everyone has an understanding according to what fits with themselves but the right message will reach them only when they are ready to receive it. My paintings show my own truth which is usually combined with the common sense of justice.

As an artist, how do you manage to strike a balance between expressing your personal emotions and experiences in your art while creating works that resonate with a broader audience?

I always stay true to my feelings in all my paintings. The public and the artist live the same reality, so when people see my paintings, they connect with them because they can relate with the issues that they also have an interest.

My paintings touch issues, such as finding your place in today's society and reality, peace and war, protecting the refugees flooding the Mediterranean Sea, the pandemic, the abuse of the weak, marching and demanding a better and fairer life for all of us.

Could you share some insights into your creative process? How do you approach the blank canvas and transform it into a meaningful work of art?

The process is always the same, an event occurs in my life, I read or see something that shocks me, and then hundreds of images are automatically generated in my mind. Slowly these images are processed into one, which I can say that it is the essence of my work.

For example, in a painting about the war in Gaza, out of hundreds of images that we all saw on our televisions for days on end, on the canvas prevailed a man mourning over the coffin of his dead child, in the background they can be seen soldiers saying goodbye to their wives.

In another painting of mine, regarding the train accident that took place in Tempi that killed 57 people, a year ago in Greece, for many days processing all this information, the rotation of images led me to the final rally in Athens where a banner was raised that said, "call me when you arrive". A mother told this to her child who was travelling on the train.... Many mothers did not get this long-awaited message because in the year 2024 there are still train accidents because of outdated stations. The scene with the raised banner with the mother's message was the only thing that arrived on my canvas. The essence!

As your artistic journey continues, what aspirations or goals do you have for your future projects, and what is your ultimate ambition?

The goal is always the same. I want my paintings to travel and reach their destination. I don't wish for my paintings to stay closed in the four walls of my studio.

As far as ambitions are concerned, I can definitely say that I am not an ambitious person, in the sense that, I do not have and overwhelming desire for my works to be known worldwide. I am not interested in only this thing.

My paintings are a reflection of my soul and carry a piece of myself. I am more concerned with the people, that choose my paintings for their personal collections, to have a caring and loving attitude towards my paintings the same way that I love them. So, we can say that I am ambitious by conditions. I ask for my artworks to have the best route to their final destination!

Finally, how do you envision your art contributing to the broader cultural and artistic landscape, both locally and globally? What impact do you hope to have with your work?

My beloved Mosaic, my works move the public because they speak about issues that concern us all. As an artist, I express my truth and my feelings through my art. Beyond that, and because a picture is worth a thousand words, I believe that people who have the opportunity to see my work are emotionally satisfied!

I always wish and hope that my work speaks to people's hearts. I wish people to realize on a conscious level that we are only people with a certain life time on this planet 70 years, 80 years, so it is not worth wasting our lives doing harm to our fellow people but good.

I would like my work to make people realize that bad things just happen. Our response should be one of realisation of happenings in ourselves that can be either bad or good. We have to realise that we are part of each other, when something happens to someone else also affects you (something that became noticeable with the pandemic). So, let's all be more compassionate as possible in our daily lives.

It is certain that the artist in his creativity connects and emits good energy into the universe. You can be dedicated and committed to your art only if you have love in your heart and then your creation will have a life of its own!

People love and enjoy my paintings because they tell me they emit a MAGIC they need IN THEIR LIVES….



L' aurora

60×60 cm
Oil on canvas
(Mars 2024)



Miracles quotidiens

70x50cm
Oil on canvas (2017)



Le voyageur

60×90cm
Oil on canvas (2017)



Moonlight

60×60cm
Oil on canvas (2024)



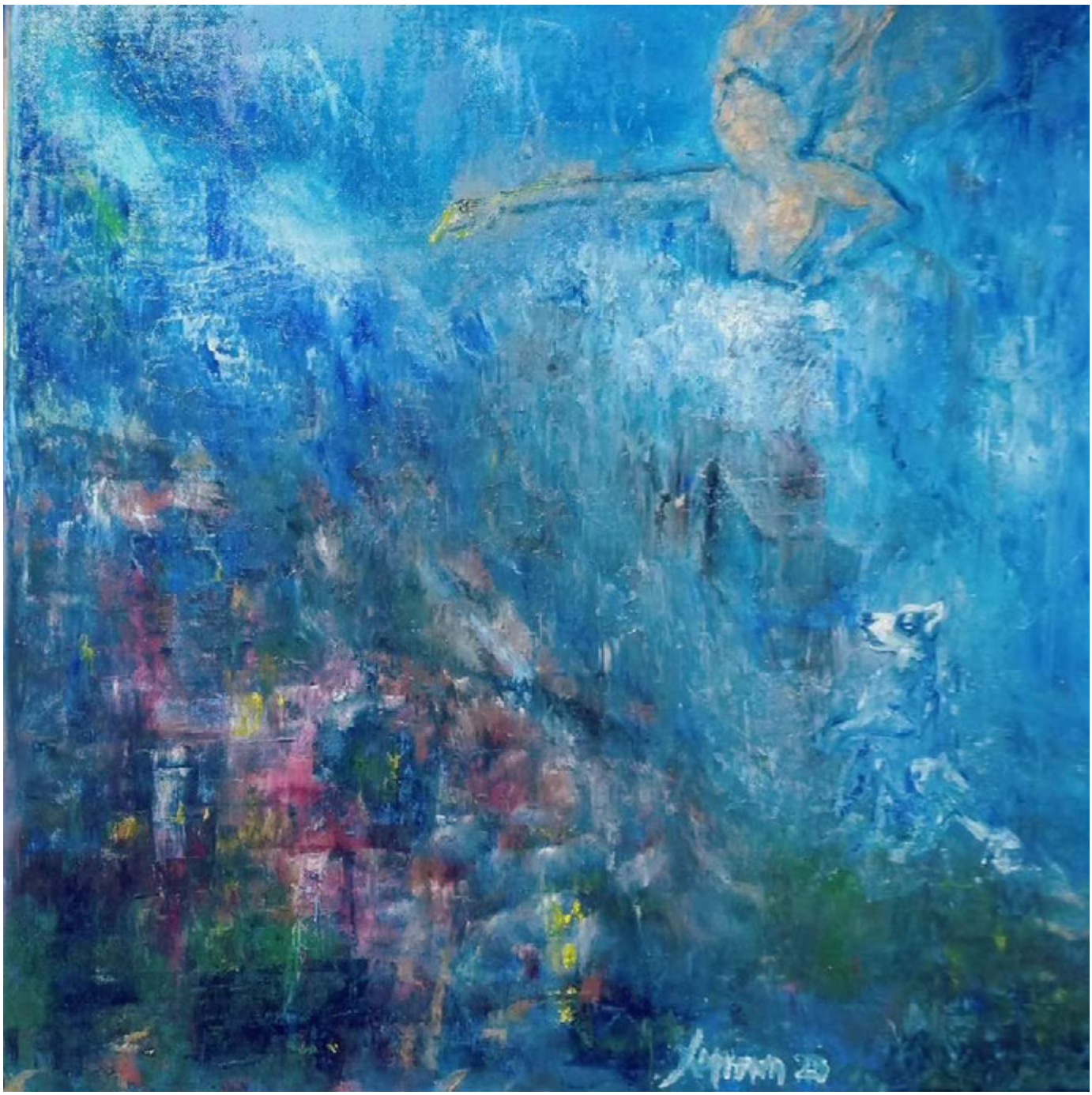
The Breath of Life

60×60cm
Oil on canvas (2023)



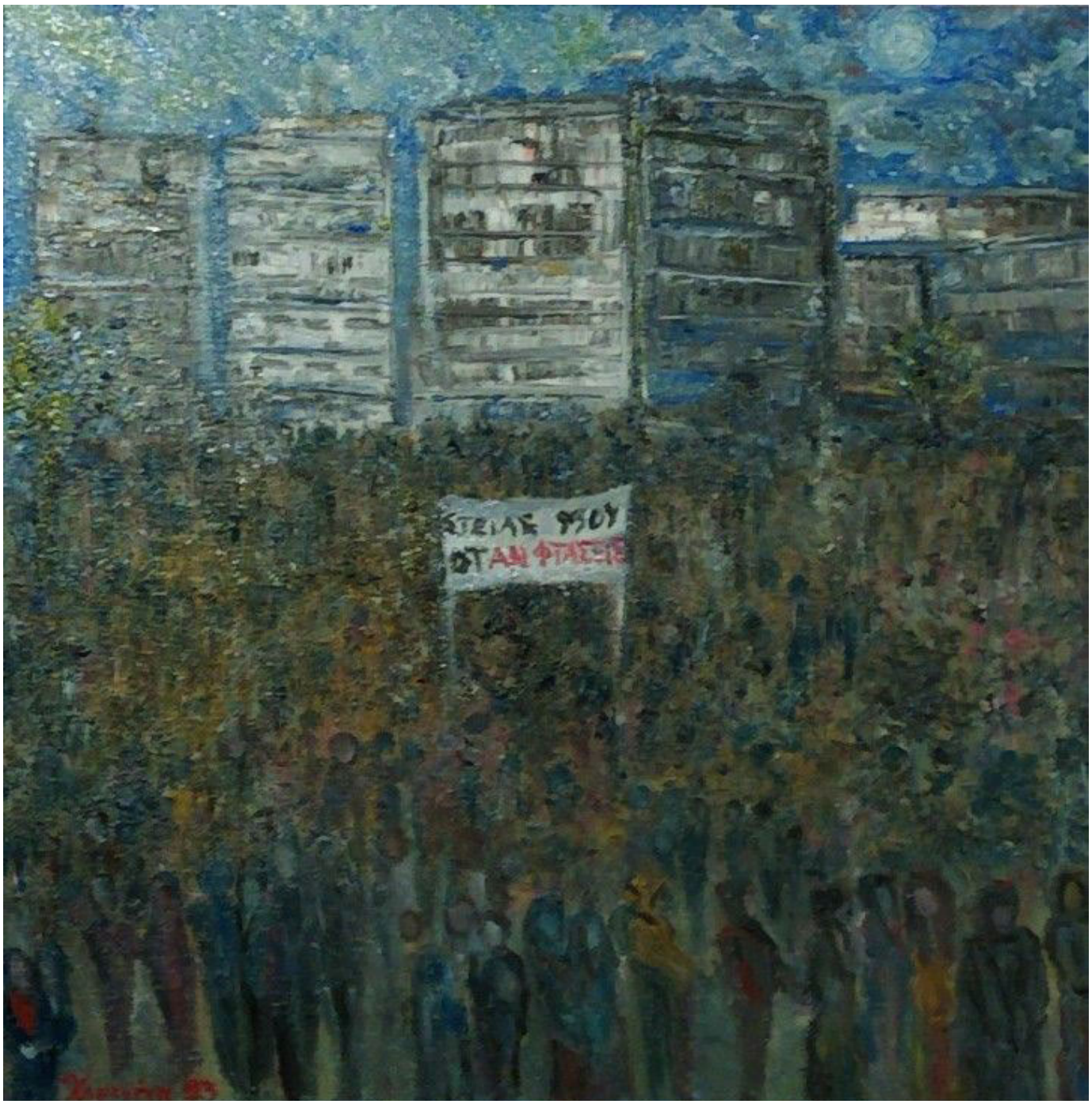
The Star

60×60cm
Oil on canvas (2023)



Oliver

70×70cm
Oil on canvas (2023)



People's Rally

50×50cm
Oil on canvas (2023)



The Breath of Life

60×60cm
Oil on canvas (2023)



Neighbourhood War (Gaza)

70×70cm
Oil on canvas (2023)



Adieu

60×60cm
Oil on canvas (2022)



Les enfants

Oil on canvas
63×93cm (2018)



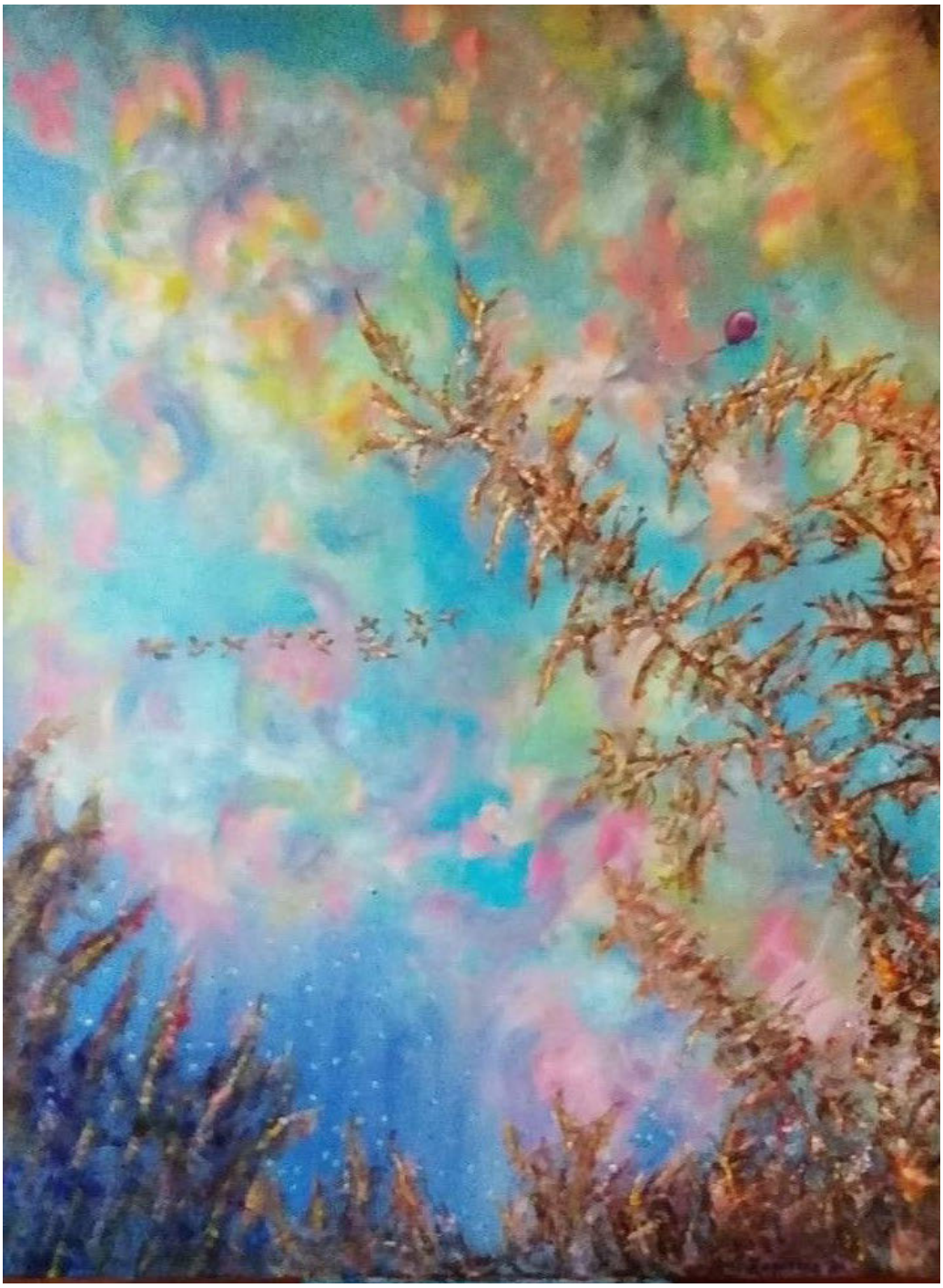
Regeneration

100×80cm
Oil on canvas (2020)



La Luna

60×60
Oil on canvas (2022)



Breathing

Oil on canvas
100×76cm (2020)



Ανάβαση

Oil on canvas
50×70 cm (2022)



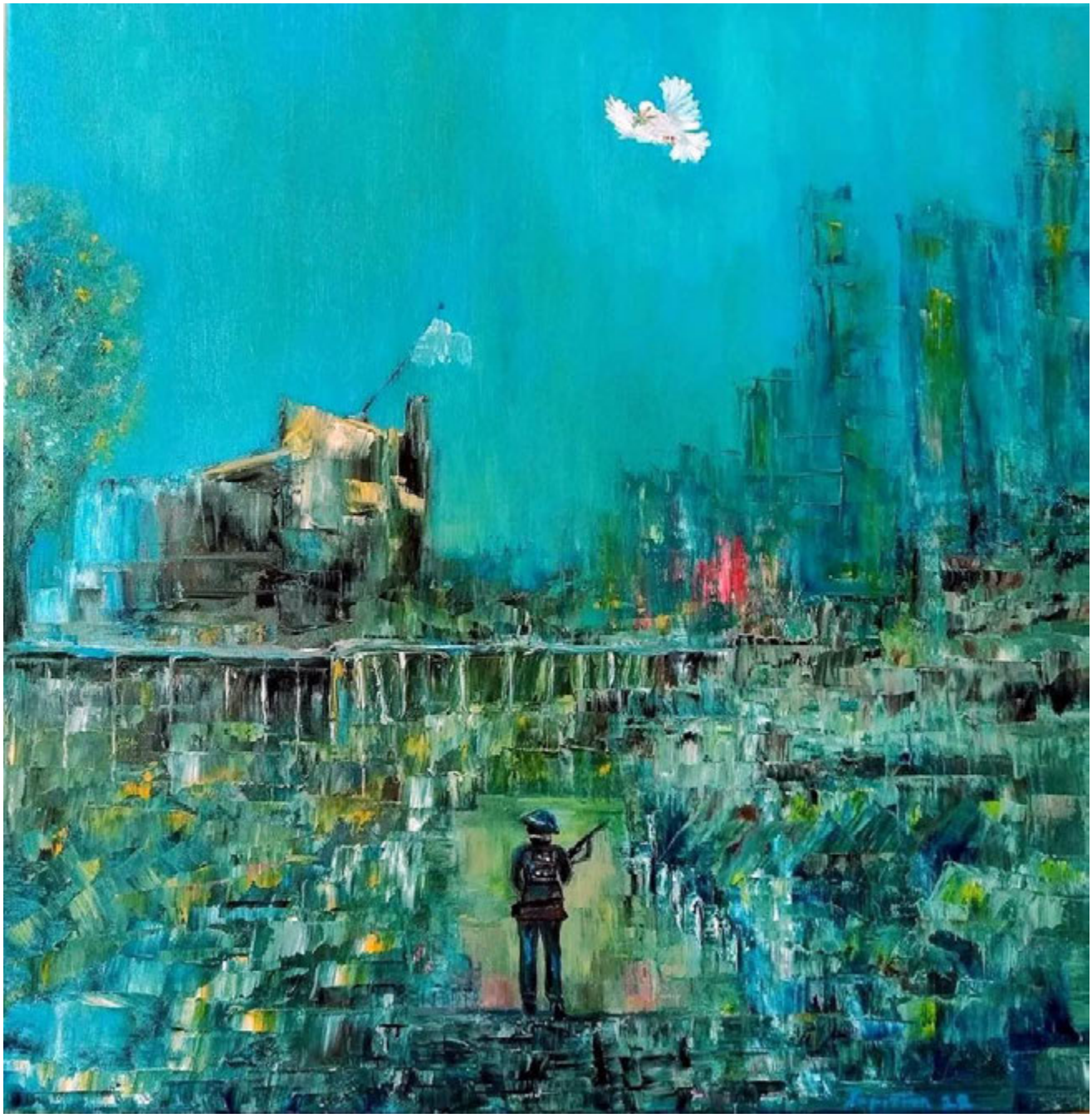
Woman at sunset

101×76cm
Oil on canvas (2020)



Stop the war (Ukraine)

61×92cm
Oil on canvas (2022)



War and peace

61×61 cm
Oil on canvas (2022)



Fallen-Rejection

80×97cm
Oil on canvas (2020)



Fool moon rise! *1*

01×76 cm
Oil on canva (2021)



MOZAÏK



DÉBORAH ROUBANE

" Évasion dans l'imaginaire "

Déborah Roubane, artiste autodidacte, a amorcé son périple artistique dès son plus jeune âge en laissant libre cours à sa créativité en peignant les premiers traits sur le visage d'une statue en pierre dans le jardin familial. Cette expérience précoce a enflammé une passion intarissable pour l'art qui a guidé chacun de ses pas depuis lors. Son parcours l'a conduite des modestes ateliers de la banlieue parisienne aux prestigieuses galeries d'art, en passant par des voyages inspirants en Orient et en Asie. Après avoir exploré diverses formes artistiques, elle a choisi de se consacrer entièrement à la peinture, trouvant son inspiration dans les paysages contrastés de La Réunion, où elle a posé ses valises en 1981. Son style singulier marie subtilement réalisme et imaginaire, bravant les conventions de la perspective pour captiver l'imagination du spectateur. En tant qu'illustratrice et restauratrice de tableaux, elle enrichit constamment son langage artistique, cherchant à transcender les limites de la perception quotidienne. Son œuvre, empreinte de symbolisme et de poésie, invite le public à redécouvrir le monde sous un angle nouveau, à travers le prisme de l'harmonie et de la créativité. Mozaik offre une plongée en profondeur dans l'univers artistique de Déborah Roubane à travers un dialogue enrichissant.

En savoir plus

@roubane @deborahroubane

Crédit photos : Daniel AUGUSTE
daniel@daniel-auguste.com

Déborah Roubane, artiste savanturière
Dessins et desseins

Je pensais connaître l'oeuvre de Déborah...Jusqu'à ce que par l'étrange magie interactive des réseaux sociaux, je découvre un travail nouveau, sur son « mur », où défilent à bonne fréquence des oeuvres dessinées, des esquisses, des accumulations de traits, de volutes...Je connaissais –comme tout l' monde – ses toiles caractéristiques, sa peinture historique, qui depuis son arrivée dans l'île nous invitent à transcender les frontières du réel et à plonger dans les profondeurs envoûtantes de son imaginaire. Une oeuvre fascinante, à mon sens sous-estimée, voire mésestimée aujourd'hui.

Et là, entre deux pérégrinations fureteuses sur le ouaib (l'autre « toile »), c'est une rencontre nouvelle que semblent proposer ses dessins... Plus qu'une rencontre, une visite des coins et recoins inexplorés d'une oeuvre peuplée de silhouettes éphémères et de paysages mentaux invitant à des parcours initiatiques, vers quelque quête spirituelle connue de l'artiste seule. Une alchimie onirique nous transportant dans des mondes parallèles, où les circonvolutions, les hachures et autres traits compulsifs du crayon créent des passerelles entre la réalité tangible et les fantasmagories qui nous parlent dans un langage qui nous reste à apprendre.

Les nouveaux dessins de Déborah nous content et racontent des aventures sensorielles, des histoires d'envoûtement par la danse... Dessins ou règnent des tensions sismiques avec la main de l'artiste comme curseur délivrant la grâce.

De ses premières rencontres avec les figures historiques de CoBrA à ses premiers voyages vers l'Orient en passant par sa découverte du bouddhisme, Déborah confie s'être laissée guidée dans sa quête comme les protagonistes d'un « cadavre exquis » se laissent tomber dans l'abîme de la création spontanée.

Aujourd'hui encore, l'essence de son art réside dans des techniques semblables ; une pratique qui abolit les contraintes de la pensée rationnellepour laisser place à une expression pure de l'inconscient.Tel un oracle, Déborah se laisse guider par les énergies qui la traversent, laissant les lignes se dérouler comme autant de fragments d'un langage secret.

Ce procédé, à la fois libérateur et mystérieux, donne naissance à des mondes qui paraissent émerger du royaume caché de la Lémurie, révélant des figures que l'âme d'un Jules Hermann aurait pu comprendre, des silhouettes que le poète et historien aurait pu inviter à sa grande table des Mascareignes.

Chacune des récentes oeuvres de Déborah est une rév(o)élation progressive, une aventure où le spectateur est convié à découvrir un paysage mental qui se déploie au fur et à mesure que les lignes se dessinent. L'observateur devient alors un explorateur (Vacanturier), un témoin privilégié de la genèse d'un univers en mutation constante.
Les contours prennent forme avec une douceur éthérée, les espaces réglant la métrique de sa cosmogonie se transforment en portails vers d'autres dimensions et les silhouettes semblent danser au rythme d'une mélodie cosmique.

Une oeuvre évoquant une harmonie troublante entre la fragilité de la vie et la puissance du subconscient. Chaque dessin est un instant figé dans le temps, un reflet des émotions brutes et des pensées cachées qui habitent notre être. Les silhouettes qui peuplent son univers visuel sont comme des fantômes de l'âme, des manifestations de notre monde intérieur qui prennent vie grâce à l'artiste / médium.

Aller à la rencontre de cette oeuvre dessinée, c'est se laisser gagner par une sorte de vertige, par cette sensation particulière de se tenir au seuil d'une réalité alternative.

Ses dessins sont bien plus que des représentations visuelles efficaces en devenant des ponts chevauchant des mondes, ouvrant sur des univers où l'invisible prend forme et où on peut enfin capturer l'insaisissable.

Déborah Roubane, savanturière, nous montre, par ses dessins, qu'elle est avant tout une exploratrice des mystères de l'esprit humain, une créatrice de mondes évanescents émergeant du monde mystérieux de notre inconscient.

Sully FONTAINE – Août 2023

DEBORAH ROUBANE

QUESTIONS À L'ARTISTE

Quelles influences ou les expériences de votre enfance qui ont contribué à votre choix de devenir peintre, et comment ces premières interactions avec l'art ont façonné votre parcours artistique jusqu'à aujourd'hui ?

J'ai donné mes premiers coups de pinceaux à l'âge de 6 ou 7 ans sur le visage d'une statue en pierre qui ornait le jardin familial. Mais le révélateur fut une branche de myosotis à peindre en classe de cours élémentaire. Son bleu si particulier, la justesse de ses formes ont déclenché l'admiration de l'institutrice dont le mari était peintre. Il m'a ensuite montré comment peindre à l'huile sur toile, des natures mortes, que j'ai vite abandonnées pour copier des photos, des cartes postales, surtout des paysages.

Peindre a toujours été facile pour moi, dotée d'une bonne mémoire visuelle, du souci du détail, de l'analyse et de la facilité à manier les couleurs. Ce qui, plus les innombrables heures de pratique, m'a permis de me perfectionner sans cesse.

En tant que directeur artistique dans des agences de publicité à Paris, comment avez-vous pu transférer vos compétences et votre expérience dans le domaine de la peinture, et quels enseignements en avez-vous tirés pour développer votre propre style artistique ?

Dans ce métier, j'intervenais dans la conception graphique, dessiner les visuels, choisir des artistes, photographes, illustrateurs. Il n'était plus question de peinture mais d'être branché avec les tendances du moment. J'en ai tiré des sources d'enrichissements par des rencontres avec des artistes qui m'ont ouvert la voie sur d'autres formes d'expression créatives.

Mettre en valeur les produits de consommation ne collaient plus avec la voie que je me préparais à suivre. J'ai intégré un studio d'illustrateurs, réalisé des couvertures de livres, des illustrations, mais cela ne me satisfaisait pas, illustrer c'était se mettre au service d'un récit, d'une idée, ou d'un concept imposé, et à fortiori être bridé dans son imagination. J'avais soif de liberté qui ne collait plus avec la voie que je me préparais à suivre.

Pendant votre périple en Orient et en Asie de 1973 à 1976, quelles découvertes culturelles et artistiques avez-vous faites qui ont nourri votre inspiration et votre exploration des thèmes universels dans votre art ?

Paradoxalement, c'est au cours d'un de mes séjours prolongés en Grèce, dans Les Cyclades, que je découvris l'existence des Thangkas, peintures tibétaines, d'un style à nul autre pareil. Et je formais le projet d'aller les voir in situ au Nepal.

Quelques mois plus tard, je m'envolais pour un périple de 6 mois à travers l'Asie, au gré de l'itinéraire d'un photographe américain que j'assistais, un périple basé sur des manifestations traditionnelles et/ou religieuses.

La diversité des rencontres humaines, des différences de culture et de croyance, de nombreuses expressions artistiques de grande beauté, mis en balance avec la culture occidentale furent une source de questionnements et d'inspirations très enrichissantes, tant sur le plan intellectuel mais aussi spirituel, puisqu'à peine de retour en France, je m'envolais à nouveau en Inde, sans savoir que quelques jours plus tard je me retrouverais dans l'université de Nalanda (la plus

vieille université du monde datant de 2000 ans) où y était enseigné le bouddhisme. Ce que j'y ai vécu d'extraordinaire m'a ouvert de nouvelles portes de perception. Une co-naissance limpide sur le sens de ma mission de vie, la soif d'apprendre, la confiance, la paix… et en cadeau, la révélation de l'amour absolu.

J'ai cherché à transmettre ce savoir en donnant des cours de yoga et de méditation.

Cette période d'introspection m'avait renforcée dans l'intime conviction que ma voie était de communiquer par les images.

Quels ont été les défis et les réalisations les plus significatifs lors de votre installation à La Réunion en 1981, et comment cet environnement a-t-il influencé votre style artistique ?

À Paris alors que je ne connaissais que de nom La Réunion, J'avais peint une série de paysages imaginaires : cascades, océan, montagnes, volcan, ravines, arcs en ciel qui se sont révélés à mon arrivée, ressembler à ceux de La Réunion, et vus comme tels lors d'expositions !

Après quelques mois d'exploration, émerveillée par l'Île, ses habitants, sa nature, sa lumière, ses couleurs, que je photographiais, j'ai commencé une série d'une quarantaine de tableaux sur l'Île. Il y avait peu d'ouvrages sur La Réunion et aucun en peintures. L'idée d'en faire un livre aboutit en 1986 avec la sortie « Des pitons aux lagons ».

À mon arrivée, nous étions très très peu de plasticiens. Les premières galeries s'ouvraient, ni le FRAC, ni l'artothèque, ou autre structure institutionnelle qui s'y consacrait, n'existait.

Vous avez exposé vos œuvres dans de nombreuses galeries à La Réunion et à l'étranger. Pourriez-vous nous parler d'une exposition qui a été particulièrement marquante pour vous et de son impact sur votre parcours artistique ?

À LA RÉUNION, ce sont les expositions que je faisais chez moi, à Saint-Pierre à l'ÉPINACOTHÈQUE les plus réussies. De belles fêtes, avec beaucoup de monde, des musiciens et un grand cari offert, le partage de mon univers de création et de la joie partagée.

À l'étranger, ce fut en Suède à la Nordic Art Fair, où j'étais l'invitée de l'espace de Bengt Lindström (peintre renommé en Suède). J'y ai vendu toutes mes toiles et passé des moments incroyables. Les Suédois sont de grands amateurs de peinture.

Et je me dois de citer à Paris, l'exposition à la galerie l'Œil de bœuf à Beaubourg. Sa directrice, Cérès Franco a été une rencontre marquante, de par sa passion, son amitié et ses encouragements à dépasser mes limites.

Pouvez-vous expliquer votre approche des pastels secs et des dessins à l'encre de Chine, ainsi que l'inspiration derrière ces médiums et techniques artistiques ?

C'est Bengt Lindström qui m'a mis sur cette voie. Invité à exposer à La Réunion par l'artothèque, il séjournait chez moi et passait du temps à dessiner avec des pastels, des idées jetées instinctivement sur de petites fiches en bristol. Cette forme si spontanée permettait une approche du dessin libre. J'y ai pris goût et cela a révélé un style de représentation de personnages et animaux qui m'était propre. Une découverte de moi-même, qui tranchait avec une production axée sur le beau et le plaire.

Les dessins à l'encre de Chine m'ont été inspirés par une commande d'illustrations des « Chansons madécasses » d'Evariste de Parny. Une vingtaine de planches en noir et blanc, à la plume. L'usage du noir et blanc, du vide et du plein, du trait pour les gris et le mouvement devinrent une pratique qui n'a jamais cessé et a libéré mon imagination. Sur ces dessins où on ne peut effacer l'encre, il faut mentalement anticiper devant la page blanche et bâtir les lignes de forces qui répondent à un sentiment d'harmonie. Il suffit ensuite sur ce canevas de laisser librement défiler les histoires qui apparaissent.

Comment décririez-vous votre processus créatif pour créer des œuvres qui défient les règles de la perspective et introduisent différents plans pour capturer l'imagination du spectateur ?

C'est un processus qui découle de nombreuses années de pratique, de recherches ininterrompues et de remises en question. Depuis la découverte des tangkas tibétaines et leur gestion de l'espace, j'ai appris la lumière, appris à reproduire la réalité, mais je m'ennuyais alors j'ai enfin pu ouvrir les portes de mon imaginaire par la voie de l'expression spontanée.

J'introduis différents plans de visions, car je trouve interessant de sortir du traditionnel sujet unique, en ouvrant des portes vers des ailleurs, des histoires que chacun s'approprie librement. La circulation de l'œil d'un plan à un autre est donnée par le mouvement du graphisme que je donne aux sujets.

À quoi ressemble votre lieu de travail – votre atelier ?

Mon atelier est une grande pièce inondée de lumière où je peux peindre à la lumière du jour. Il est ouvert sur la forêt d'Étang Salé et sur l'horizon de l'Océan. Mon regard peut s'évader vers l'immensité, celles de l'eau et du ciel, laissant ainsi place à une toile blanche où tout peut prendre forme.

Expliquez-nous comment vous procédez pour la création d'une toile ?

Comme pour un dessin, lors d'une peinture acrylique sur toile, Je pars de rien, je me vide l'esprit. Je construis d'abord les grandes lignes au pinceau, puis je vois des formes apparaître, je les affirme, les transforme ou les efface. Ensuite je mets les couleurs. Le tableau est en perpétuels changements pendant des journées, voir des semaines pour arriver à me sentir en accord et ne plus rien trouver à ajouter.

Quels ingrédients nourrissent votre esprit et galvanisent votre créativité, lecture, musique, loisirs ?

J'aime beaucoup le cinéma, des fois plus pour les images, les éclairages, que pour les scénarios. La musique est une alliée qui me porte quand je dessine ou je peins. J'apprécie les rencontres, les échanges, les partages. J'inclue la peinture dans mes loisirs, elle me fait voyager au-delà des limites de mon univers..

Pourquoi avez-vous choisi de restaurer des tableaux et quelles satisfactions retirez-vous de cette activité par rapport à votre pratique artistique principale ?

C'est une activité qui reste très occasionnelle, pour redonner vie à un tableau, c'est un sauvetage.

Comment votre travail en collaboration avec le cinéaste Jean-Jacques Beineix et d'autres artistes a-t-il enrichi votre parcours artistique et influencé votre vision créative ?

Je me suis formée au métier au contact de peintres qui m'ont transmis leur savoir et les réalités de ce métier. En aucun cas, ils n'ont interféré dans mon inspiration, car tous affirmaient et prônaient l'originalité. L'époque était très propice à la création dans tous les domaines. J'ai eu la chance de rencontrer des artistes qui m'ont tiré vers le haut et Jean-Jacques Beineix est certainement un de ceux qui ont le plus compté. Une amitié née alors que nous n'avions que 20 ans, une connexion avec le cinéma bien sûr, mais aussi avec ce qui est moins connu chez lui, la peinture, que je lui ai enseignais à chacun de mes voyages à Paris. Une amitié qui est restée vivace jusqu'à son départ sous d'autres cieux. Sa détermination à rester créateur, fidèle à lui-même et à ses convictions a toujours été un exemple pour moi. Il m'a toujours soutenu et beaucoup encouragée à produire des dessins.

J'ai eu le plaisir de travailler avec lui sur sa BD L'Affaire du siècle et de faire un livret sur son film « La lune dans le caniveau ».

Quel rôle joue la poésie et le symbolisme dans votre travail artistique, et comment espérez-vous que vos œuvres inspirent les spectateurs à voir le monde d'une manière différente ?

Si la poésie est élévation des émotions, du sentiment de beauté et d'amour, le symbolisme inspire de multiples interprétations propres à l'histoire de chacun. Il n'impose rien, il questionne, il évoque et laisse chacun libre d'imaginer et de voir le monde d'une manière différente, ce qui est le propre de la peinture, de l'art, de la création.

Si mon monde surprend, je le comprends, car lorsque j'ai fini une toile ou un dessin, je deviens spectateur, je découvre et m'étonne, amusée, je me surprends aussi.

Pouvez-vous partager vos réflexions sur la citation du poète Edouard Maunick sur votre travail artistique et sur la façon dont elle reflète votre vision artistique ?

D'emblée, je me suis retrouvée dans sa poésie et son exubérance. Nous avions des liens de sensibilité artistique qui nous rapprochaient. Il m'avait comprise rien qu'en regardant mes tableaux. je me situais et me situe toujours dans sa vision d'« Une chorégraphie à l'image d'un heureux, d'un très heureux désordre proche de celui des nuages, un fou maloya quand le vent dispose de l'arc en ciel… », car au delà de l'apparent désordre, comme celui des nuages, mes compositions s'ordonnent en mouvements, dans un rythme soutenu comme celui instinctif du maloya, qui exulte les souffrances et les transmutent en explosions de joie.

Comment percevez-vous les nouveaux modes de présentation et de consommation de l'art à l'ère du numérique? Cela affecte-t-il une éventuelle interaction avec votre travail ?

La diffusion de l'art sur les réseaux sociaux permet de toucher un grand public, ce qui est positif et je l'utilise comme galerie virtuelle. Mais sur les écrans, les photos de tableaux ne rendent pas la matière, la lumière et la présence de l'œuvre et pires sont les images créés par l'IA, glacées et impersonnelles. Je suis d'accord avec le philosophe Noam Chomsky qui voit l'IA comme « un logiciel de plagiat, car il ne crée rien mais copie en les dénaturant, des œuvres existantes, en les modifiant suffisamment pour échapper aux droits d'auteur. C'est le plus grand un vol de la propriété intellectuelle jamais enregistré."

Je ne participe pas non plus au business lié au commerce des images digitales.

Si vous pouviez revenir 15 années en arrière, que diriez-vous à l'artiste que vous étiez à cette époque ?

Je lui dirais la même chose que je me dis aujourd'hui : de continuer à poursuivre sa recherche en toute sincérité, hors des influences, des modes, des intérêts, pour être en accord avec soi-même.

Pour finir, quelle est votre vision dans l'avenir de votre pratique artistique et quels projets avez-vous hâte de réaliser ?

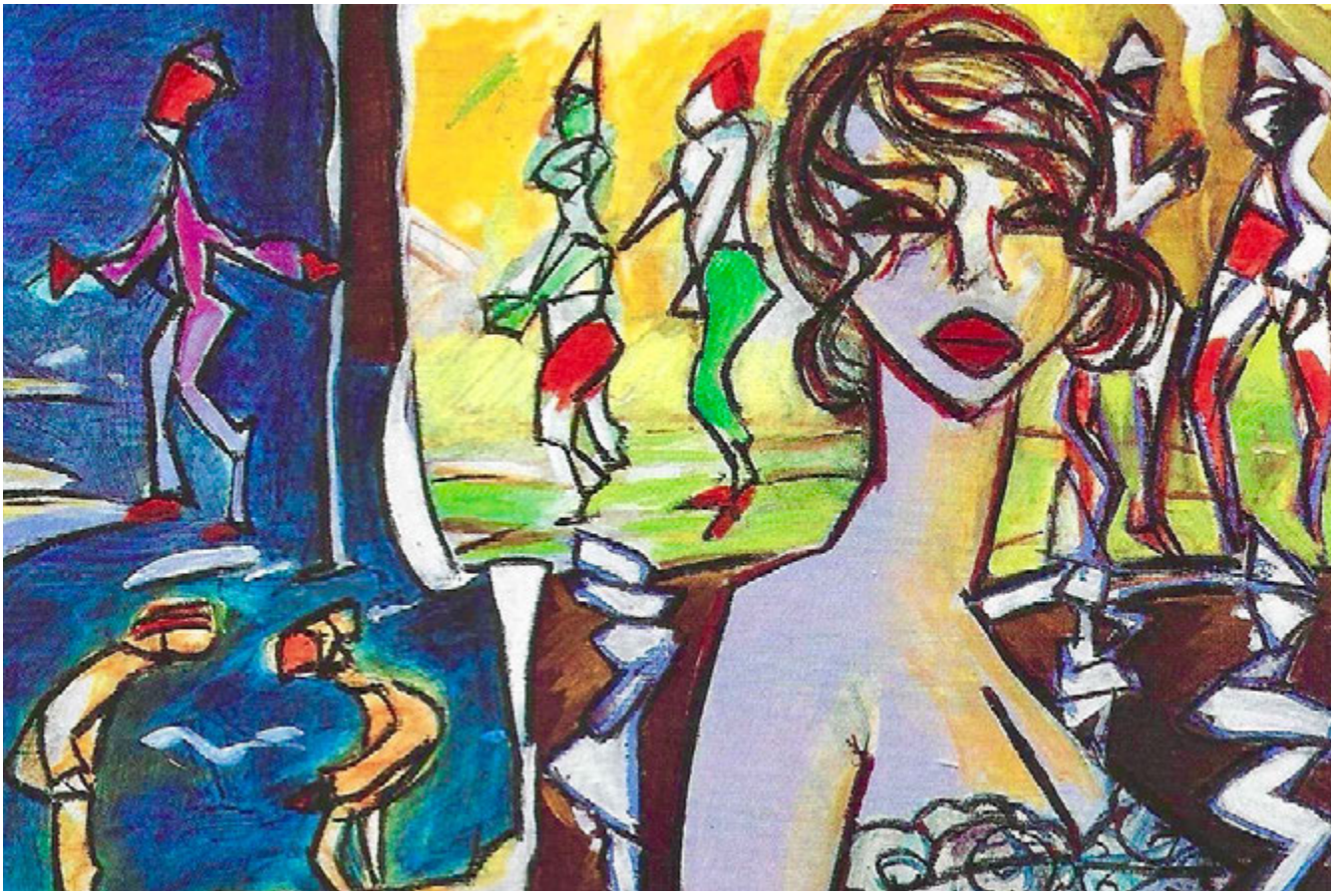
Continuer à produire des tableaux, des dessins, en renouvelant toujours mon inspiration pour avoir la surprise de découvrir de nouvelles facettes de mon imaginaire et les partager en exposant dans des lieux qui m'inspirent.



La dame en bleu 1984
Huile sur toile parues dans le livre des Pitons aux Lagons



Cascade à Langevin 1985
Huile sur toile parues dans le livre des Pitons aux Lagons



Pauline

46x33 cm
1992
Acrylique sur toile



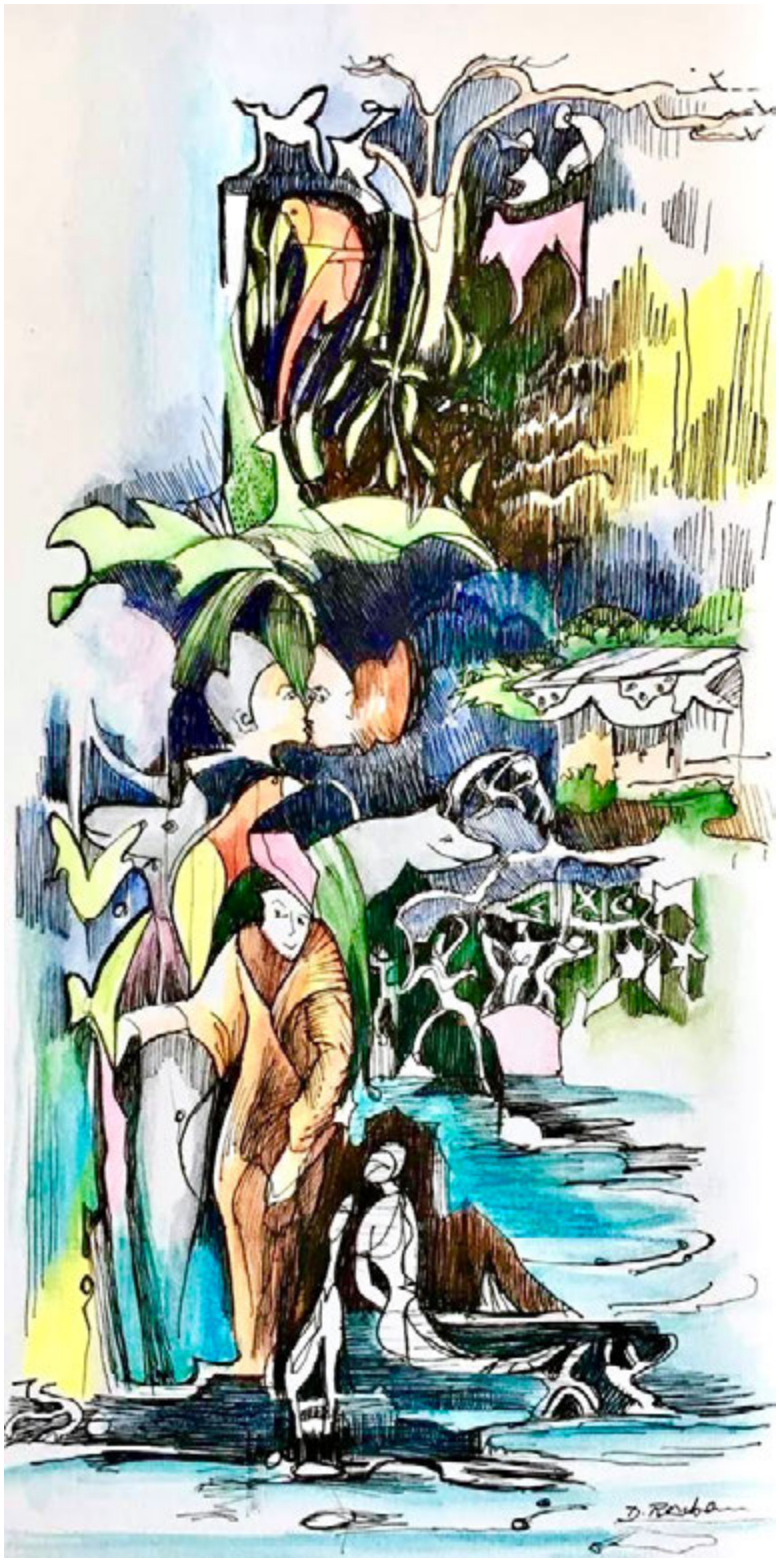
Vol libre

41x27,5 cm
1994
Acrylique sur toile



Rendez-vous

33x33 cm
2023
Encre de Chine et aquarelle sur papier



L'autre riive

24x30 cm
2021
Encre de Chine et aquarelle sur papier



Le clown

25x19cm
2023
Encre de Chine et aquarelle sur papier



Le poisson rose

21x29cm
2021
Encre de Chine et aquarelle sur papier



Le désarroi

92x73cm
2024
Acrylique sur toile



Dans la clairière

116x81cm
2021
Acrylique sur toile



Le kabar de la lune

33x33cm
2022
Acrylique sur toile



En l'air

26x37 cm
2023
Dessins à l'encre de Chine



Le film

36x25 cm
2021
Dessins à l'encre de Chine



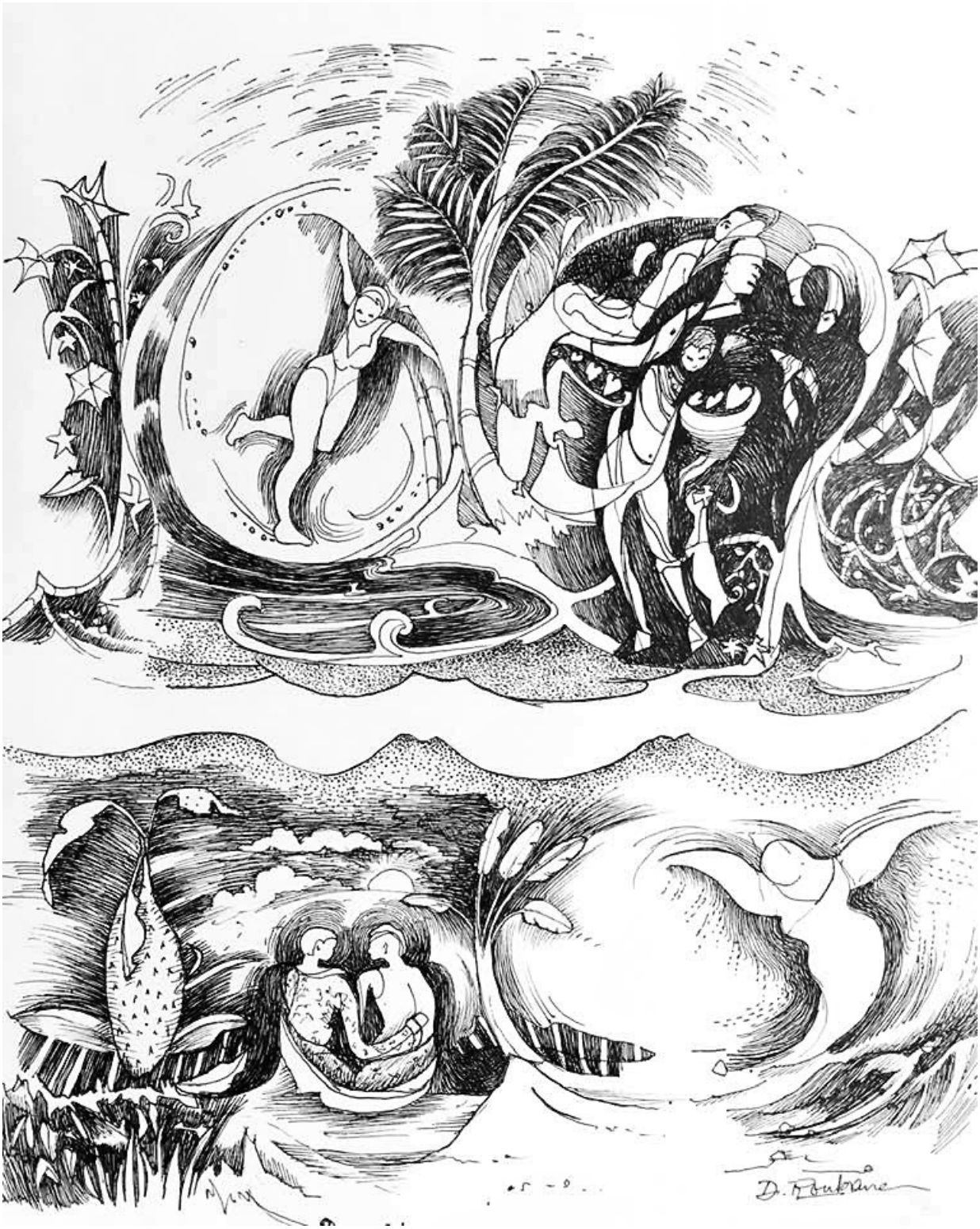
Chaud…chaud !

25x32 cm
2024
Dessins à l'encre de Chine



Chez les Tarzan

28x34cm
2021
Dessins à l'encre de Chine



La-roue-tourne

26x30 cm
2021
Dessins à l'encre de Chine



Sur un accord

26x40 cm
2023
Dessins à l'encre de Chine







JEAN BERNARD M'RADAMY

Un éloge à la beauté et une référence au Créateur

Joël Pelerin

Dans le monde de l'art, il y a des artistes qui transcendent les simples coups de pinceau pour créer des œuvres chargées de sens et d'émotion. Jean Bernard M'RADAMY, artiste peintre originaire de l'Île de La Réunion, incarne parfaitement cette vision. Son parcours, marqué par une enfance imprégnée de créativité et d'une vocation précoce, révèle une passion dévorante pour l'art et une profonde connexion avec la beauté et la spiritualité. À travers ses toiles, il célèbre la beauté du monde tout en explorant les mystères de l'existence et les liens entre l'homme et le divin. Dans cette interview, nous plongeons dans l'univers fascinant de cet artiste autodidacte, découvrant ses influences, ses réalisations et sa vision singulière de l'art. Entretien avec un créateur dont chaque coup de pinceau semble être un éloge à la beauté et une ode au Créateur.

En savoir plus

@Jean Bernard @fochroanbeja

QUESTIONS A L'ARTISTE

Bonjour Jean Bernard, pouvez-vous nous parler de votre enfance, de vos débuts comme artiste ?

Je suis né en 1960 au Port (Ile de La Réunion), dans le quartier Butte Citronnelle. Dans ma famille, du côté de ma mère, il y a des artistes musiciens et chanteurs (famille POULOT). Dès l'âge de 6 ans j'ai commencé à dessiner, et à 10 ans j'ai découvert la couleur. A 16 ans j'ai commencé à faire des toiles et à construire mon propre style. J'ai toujours su au plus profond de moi-même que j'étais destiné à être un artiste et rien d'autre. A l'école lorsque j'était petit il y a eu quelques frictions avec les instituteurs, les professeurs, parce que je ne pouvais pas m'arrêter de dessiner en cours, jusqu'au jour où ils ont compris… J'ai du respect pour eux.

Vous êtes autodidacte, mais y-a-t'il des peintres qui vous ont influencé ?

J'ai étudié les œuvres d'artistes comme Rembrandt, Léonard de Vinci, Salvador Dali, mais ceux qui m'ont influencé sont surtout le français Georges Mathieu, les américains William Turner et Contestable.

Vous faites autre chose à côté de la peinture ?

Pendant 2 ans je suis allé en apprentissage « métaux en feuilles » pour apprendre à maitriser le métal, le courber, le souder, dans le seul but de créer des sculptures métalliques. Mais je suis surtout connu comme artiste peintre.

Vous avez fait de l'enseignement ?

Oui j'ai fait beaucoup d'enseignement. A partir de 1978 j'ai développé mon propre art. J'ai créé les ateliers BAZ'ART LA KOUR et LA CAZE MOMON en association loi 1901, et sur une quinzaine d'années j'ai formé environ 400 personnes à la peinture.

Pour moi, la notion du « beau » est importante. L'idée que l'on puisse enseigner dans les Ecoles d'Art (anciennement Ecoles des Beaux-Arts, débaptisées…), que pour faire une œuvre d'art contemporain on peut prendre une serpillère, l'éclabousser avec du béton, puis l'accrocher au mur, ne me convient pas …

Actuellement j'ai intégré le Service Culture et Patrimoine de la ville du Port et je suis référent en Arts Plastiques et intervenant, j'anime des ateliers au Port et dans les centres de vacances. J'ai aussi formé beaucoup d'animateurs…

Vous avez fait beaucoup d'expositions, beaucoup d'œuvres ?

J'ai participé à environ 130 expositions, collectives ou individuelles, dont 85% à La Réunion (à la Maison du Volcan, avec la Région, avec le Département, dans des hôtels…). J'ai exposé aussi en métropole (Orléans, Barbizon, Marseille), en Australie…
Au total j'ai réalisé plus de 4000 œuvres.

Parlez-nous de votre travail, que faites-vous exactement comme peintures ?

Je qualifie mon style « d'abstrait-contemporain » et je fais aussi du figuratif. Les gens trouvent que c'est beau, mais la plupart ne comprennent pas la signification profonde de mes tableaux.

C'est l'occasion de nous éclairer ! pouvez-vous expliquer pour les lecteurs de Mozaik ?

Avec plaisir ! on va commencer ici, par le haut du tableau, au centre…

L'Homme, à la naissance, était en haut tout près de Dieu. Pas spécifiquement le Dieu des catholiques, je parle du Dieu universel, au-delà des religions. Puis il a chuté à la base de la création qui représente la Terre. L'Homme cherche à remonter, par l'Echelle de Jacob ou autre, vers le spirituel. Tous les pointillés dans mes œuvres représentent les Lois cachées, de l'Homme et de Dieu, il y en a beaucoup. Il y a le côté droit et le côté gauche, la loi de l'Homme et la Loi de Dieu. Ceci est présent dans toutes mes œuvres abstrait-contemporain. Et les chutes qui sont de chaque côté représentent la naissance, la Femme, l'enfant qui cherche à remonter. Tous les cercles sont les cycles de la vie. De la naissance, de l'apprentissage de la marche, des vies amoureuses etc… et aussi la fin de la vie, la mort, et ensuite la renaissance. Tous les pointillés sont les lois cachées. Dans chaque couleur il y a une signification, une profondeur, qui représente aussi la vie. Dans mes œuvres il y a habituellement deux sortes de couleurs qui sont opposées…

Quelles sont vos projets ?

Je considère que j'ai été étudiant pendant plus de 50 ans, maintenant j'en ai 64 et je souhaite mettre tout ce que je vous ai dit avec un côté plus figuratif avec de vraies images que je ressens, pour que les gens comprennent beaucoup plus facilement, avec par exemple des paysages qui vont s'interpénétrer… Mais ça sera toujours la naissance, la chute, la base qui est la Terre (ou la Vallée des Larmes), et la remontée vers le spirituel.

Je dessine depuis que je suis tout petit, on dit que j'ai reçu un don, certains disent que je suis peut-être quelque part la main du Créateur ? Je ne sais pas, ce que je sais c'est que je peins avec toute mon âme…



Constellation 1



Constellation 2



Espace



Extravagance



Fond marin 1



Fond marin 2



Fond marin 3



La Vie en Lumière



Réflexion



MOZAÏK

[TAT ROSSO]

"Until we extend our circle of compassion to all living things,
humanity will not find peace."

– A. Schweitzer

Tat Rosso, a talented artist hailing from Cyprus, was born on December 21, 1992. It was during the 2020 pandemic that Tat made the joyful discovery of her passion for art, a love she now shares through exhibitions across Europe and the United States. For Tat, art has played a vital role in her personal journey, acting as a catalyst for healing and helping her overcome life's challenges. Through her paintings, she strives to convey a profound message to the world: "keep your heart and mind open, as there is still vast potential for development and fulfillment."

Tat's artistic journey, born out of adversity, speaks to the transformative power of art. Her evolving body of work not only reflects her own growth but also aims to inspire others to embark on their own journey of exploration and self-acceptance.
With each brushstroke, Tat Rosso invites the viewer to delve into the depths of their being, encouraging them to embrace new experiences, perspectives, and possibilities. Her art, imbued with sensitivity, seeks to spark curiosity and motivate each individual to chart their own path towards personal growth.
Tat's works serve as visual representations of the beauty that can emerge from embracing vulnerability and growth. Her art, a true mirror of life, invites viewers to engage in deep introspection, reminding them of their own potential for growth and fulfillment.

As she continues her artistic journey around the world, Tat remains steadfast in her commitment to share her message of openness and transcendence. Through her art, she hopes to touch the hearts and minds of all, inviting them to embark on their own journey of self-discovery and to find comfort and healing in the transcendent power of art. For MOZAÏK, she passionately shares her vision of art and her artistic approach.

En savoir plus

linktr.ee/tatrosso

@tat.rosso @tatrossoart

QUESTIONS TO THE ARTIST

Could you describe the moment when you realized that art was more than just a hobby for you, but rather a passion and calling? What emotions and thoughts were going through your mind at that time?

I think it was after my first group exhibition that took place in 2020, in Cyprus. I saw people stopping by in front of my paintings for the first time, shared their thoughts and feelings with me. It felt really special.

In what ways do you approach each painting as a means of conveying your message of openness and flourishing? Could you describe your creative process and how you translate abstract concepts into tangible visual representations?

It is all based on my feelings. I am an extremely sensitive person and I feel all sorts of things in every day life, expressing it in my paintings. you can tell when I am not ok, but then again are we ever really ok? I guess I am just open to the possibility to allow myself feel whatever it is, and that's what my paintings are about. Faces are simply one of the forms, i love abstract as well, it gives you a room to wonder, certain elements and textures just give you this freedom of mind.

When you presented your work in exhibitions across Europe and the United States, what differences or similarities did you observe in how viewers from different cultural backgrounds interpret and react to your art?

It's all about people, at the end of the day. It is always special to stumble upon someone who can resonate with my work and my personality. Art unites people from all cultural backgrounds.

Your message of "keeping your heart and mind open" is at the core of your artistic philosophy. How do you translate this message into tangible elements within your paintings? Are there specific symbols or motifs that represent openness and development in your work?

I guess the visual element would be a distortion, disproportion, imperfection. There's an element of the glossy eyes, that represents daily struggle with my feelings and emotions. Every broken piece I represent in my art is an essential part, it is what makes us who we are. In other words, I believe that embracing our true selves is the key to growth.

Could you explain your creative process when starting a new painting? How do you channel your emotions and experiences into the visual language of your art, especially when conveying themes of vulnerability and flourishing?

I would say, it's either inspiration or at times simply the need to express, where the words fail me, I find it easier to envision what I have to say.

Your biography mentions that your artistic journey was born out of adversity. How has overcoming challenges and obstacles influenced the themes and narratives present in your works? Are there specific struggles that have inspired significant pieces of your art?

I suffer from chronic depression. every artwork is feelings I am going through. By titles "outcast", "Bipolar", "out of my f*cking mind", it's pretty much whatever I am going through, some sort of a visual diary.

In what ways do you believe vulnerability contributes to the beauty and authenticity of your art? How do you strike a balance between vulnerability and strength in your creative process?

I think the strength is in accepting being vulnerable and being at peace with it.

How do you perceive new modes of presenting and consuming art in the digital age? Does this affect potential interaction with your work?

Not at all. I am actually trying to combine both worlds into one functional and fun network. Digital world is a part of our days now, hence I don't see it as diverse to the real life as it used to be. My goal is to have digital and physical coexist and compliment each other on every level.

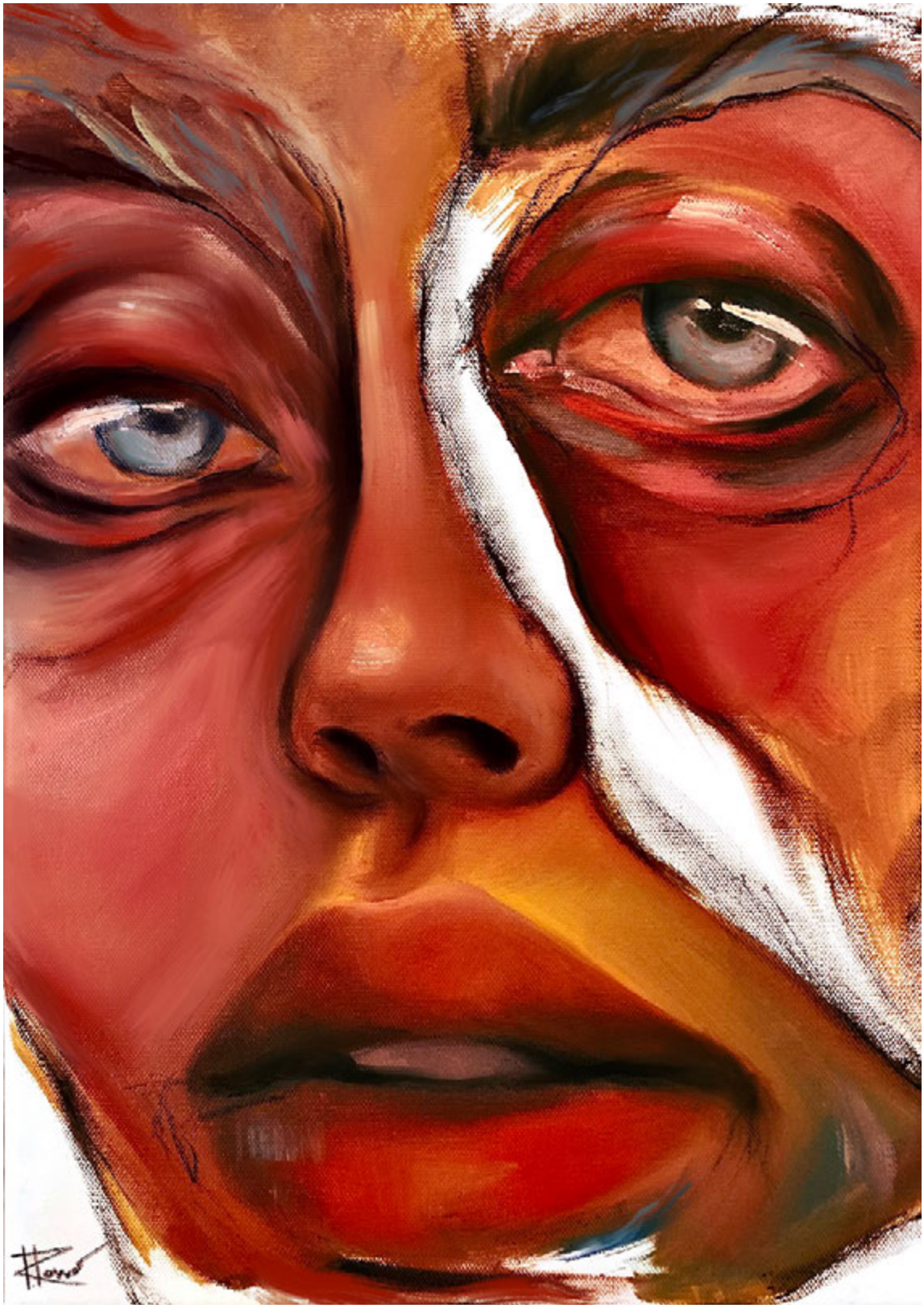
What ingredients nourish your mind and galvanize your creativity, such as reading, music, yoga, cooking, or nature?

All of the above. I have some of the music that just makes me inspired instantly, I put Noah Kahan whenever I enter my studio.
Nature has always been my go to, one getaway in the mountains will make me paint all weekend.

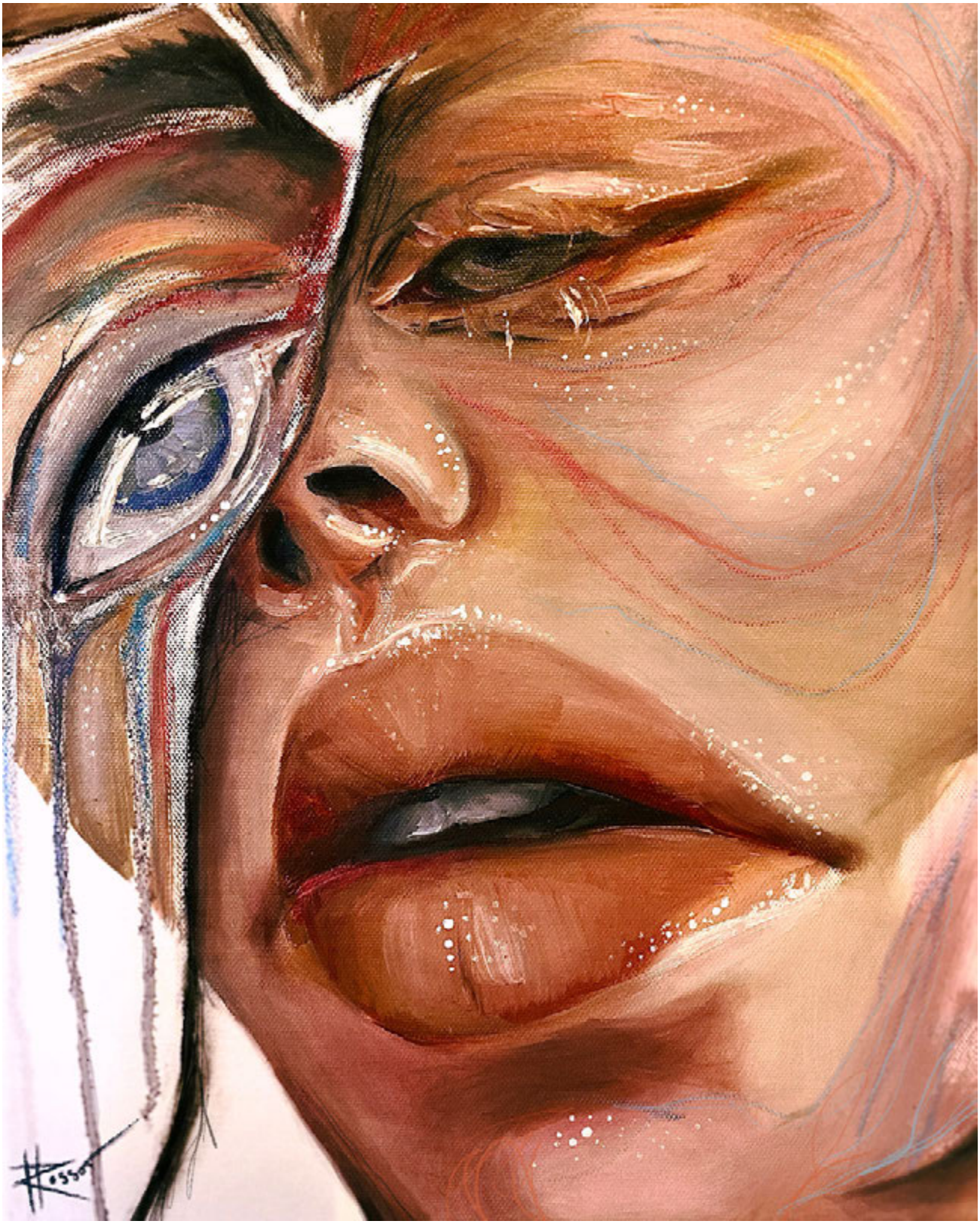
I love reading too, you can often find books in my landscapes series, i love nice cozy atmospheres vibes, painting cabins in the woods.

What are your aspirations for the future of your artistic career? Are there any specific projects or collaborations you would like to pursue? How do you envision the evolution of your art over time?

I actually never thought of that. I just want to continue doing what I love, connecting with people who gets me, being myself, feeling valued as an artist. I already do, because I believe that I am on the right path and whatever comes next is welcome. I am ok with not knowing what it is that the future holds.



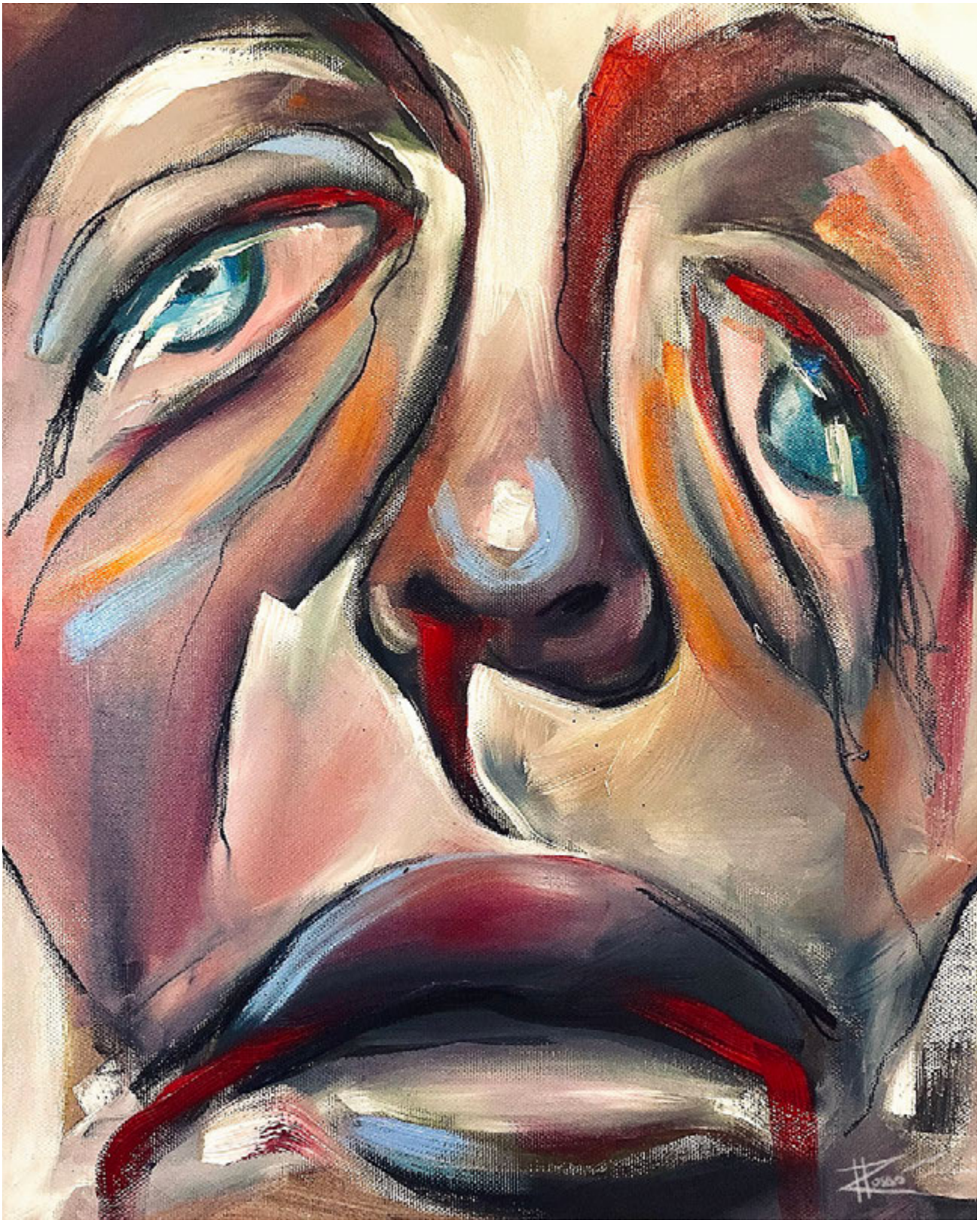
Allergic to your bs
2023



before her eyes
2023



Bipolar
2023



burn out
2023



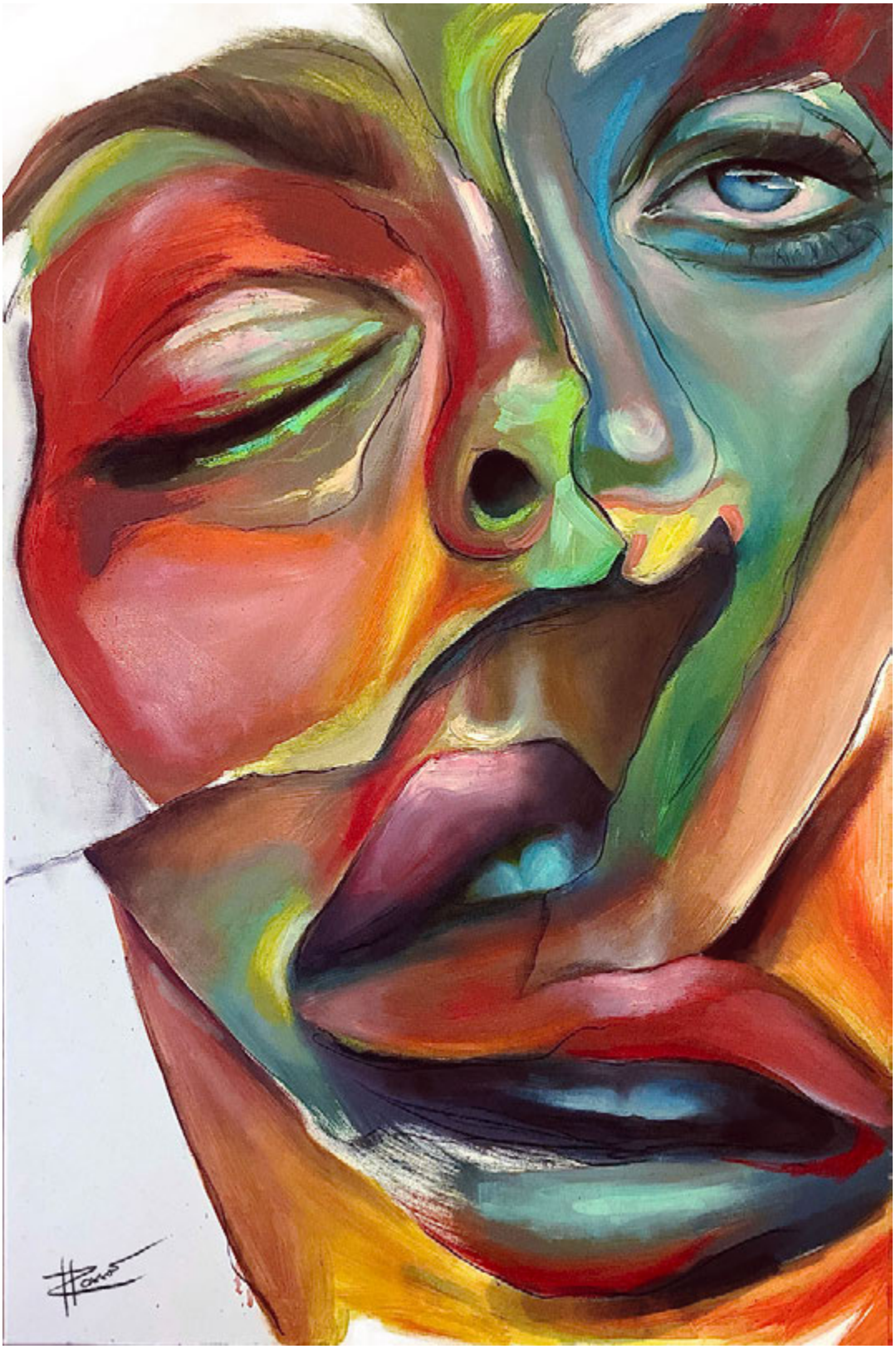
give me space
2023



Hysteria Cha Cha Cha
2023



Judith
2023



out of my f*ckin mind
2023



Please Remember Me
2023



shattered soul of mine
2023



"All" and "us"

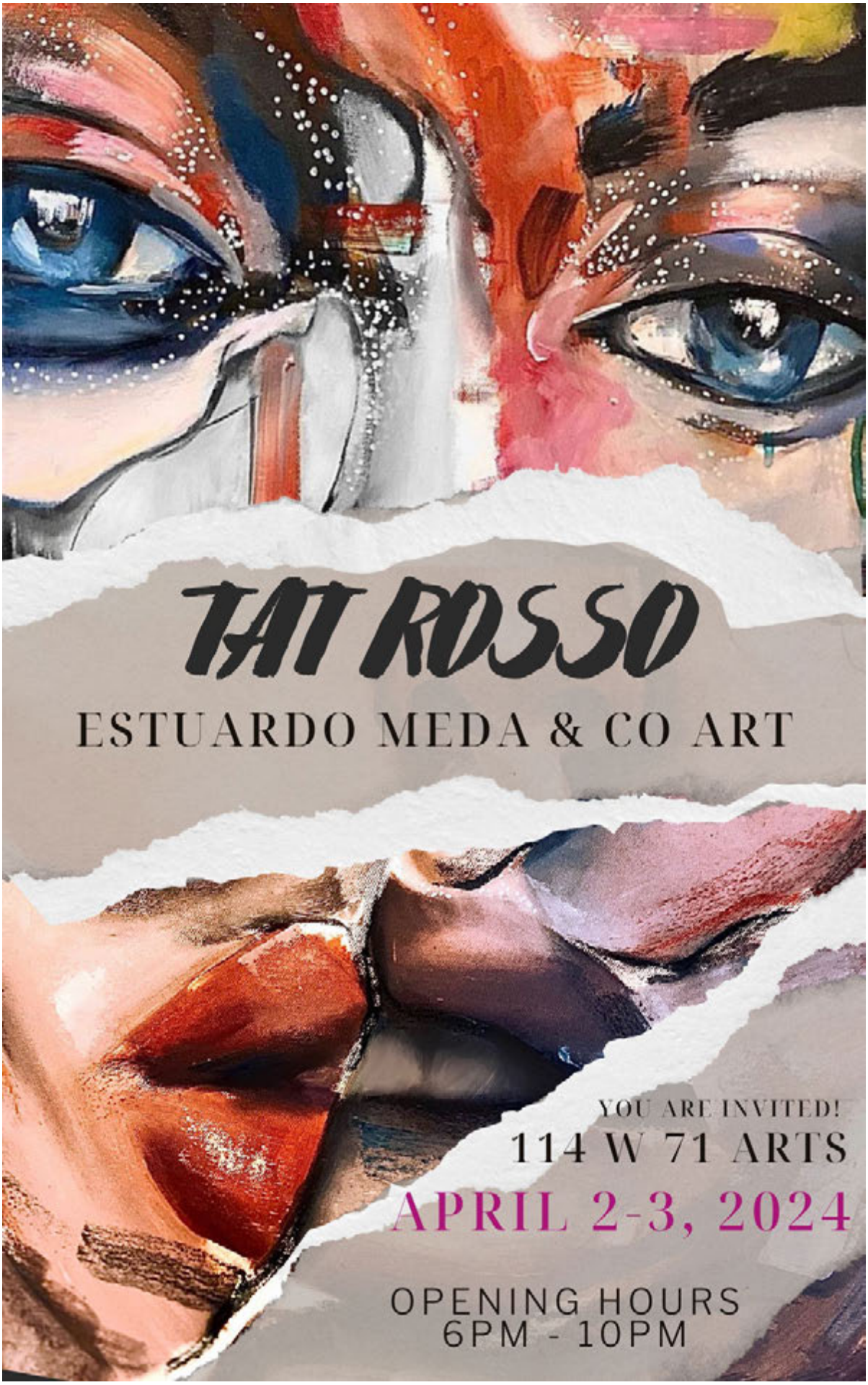


"All" and "us"





Inauguration



"Please, remember me"
Solo exhibition in NYC



MOZAÏK



[MIORA ACKER]

“ Explorer les rues de Madagascar
pour capturer l'essence même de la vie... ”

Née à Antanarivo à, Madagascar, Miora Acker (née en 1986) incarne l'épanouissement artistique contemporain de la diaspora franco-malgache. Ses études aux Ateliers Clouet et à l'ESAT à Paris ont façonné sa vision artistique. À travers une série d'expositions, elle a captivé les spectateurs avec des œuvres telles que "Antananarivo Streets" (Is'art galerie, 2024), "Nos Belles ne balancent pas leur porc : elles les dévorent" (Is'art galerie, 2019) et "Flux" (Gourmet, 2019) à Antananarivo, ainsi que "Appareil-Apparat" (Little Henessy, 2018).

Participante à des expositions collectives telles que la "Zwölften Tempelhofer Kunstausstellung" à la Haus Am Kleistpark (Galerie Im Tempelhof, Berlin) et "Line + Color" à la Lite-HAUS Galerie+Projektraum (Berlin), elle a également marqué de sa présence le WWW Festival (2020, Zimbabwe).

Les œuvres de Miora Acker ont trouvé leur place dans des collections privées à travers le monde, des terres natales de Madagascar à la France, en passant par l'Allemagne, les États-Unis, l'Île de la Réunion et l'Île Maurice.

Son art, concentré sur la peinture acrylique et la linogravure, fusionne habilement le visuel et le verbal dans un style socio-figuratif distinctif. En s'inspirant souvent de sa terre natale, Madagascar, elle explore des thèmes sociaux à travers des scènes de genre saisissantes, offrant un regard perspicace sur la vie quotidienne et les dynamiques urbaines. Ses tableaux révèlent les paysages sociaux et culturels contemporains, offrant une réflexion profonde sur notre société en constante évolution.

En savoir plus

mioraacker.com

@mioraacker.art @mioraacker_art

MIORA ACKER

QUESTIONS A L'ARTISTE

Comment votre enfance à Madagascar a-t-elle influencé votre style artistique et les thèmes que vous choisissez d'explorer dans votre travail ?

Les hauts plateaux de Madagascar et ses traditions, j'ai baigné dedans quasiment toute ma vie. Madagascar est imprimée dans mon être, mon ADN.

Mes origines franco-malgache m'ont permis dès mon plus jeune âge, d'acquérir une conscience des disparités de soi et du monde. Cette diversité culturelle, d'abord source de désorientation, m'a conduit à entreprendre un voyage d'exploration identitaire. A cause de mes origines et de mon éducation (très multiculturelle), il y eu une carence par rapport à la culture Malgache. Aujourd'hui j'embrasse pleinement mes racines, Madagascar est mon ancrage.

J'ai entamé depuis quelques temps la quête de l'histoire de Madagascar, sa culture et ses pratiques traditionnelles. Encore amateur, petit à petit l'univers met les bonnes personnes qui pourront m'accompagner sur mon chemin. Il est de ce fait évident que Madagascar soit récurrent dans les sujets que je traite : mon art est simplement une vitrine de mes recherches, ma personnalité et de mon identité.

« Avec le temps on en a oublié les côtés positifs de Madagascar et n'avons retenus que ses côtés négatifs » m'a confié une amie récemment. Il serait sympa de renverser la situation.

Pouvez-vous partager des informations sur vos expériences d'études en arts appliqués et en communication visuelle à Paris, et comment elles ont façonné votre parcours artistique ?

J'ai commencé par intégrer l'Atelier Clouet pour une année de prépa en art appliqués (classe préparatoire). L'objectif de la prépa est de préparer les élèves aussi bien techniquement que mentalement aux concours d'entrée des écoles d'arts. Ensuite j'ai intégré sur concours l'École supérieure des Arts et Techniques à Paris pour le parcours en communication visuelle.

Lors de ces études, il y a un facteur important qui mérite d'être soulevé. Il nous était obligatoire de visiter minimum 2 expositions par semaine à titre individuelle, la culture et l'art en particulier étant abondant à Paris. Le statut d'étudiant en art appliqués permettait d'obtenir des réductions pour les musée et expositions. Le but de cette démarche était que l'on s'enrichisse du point de vue culturel, mais également pour que l'on soit exposé à le plus de forme d'art possible et que l'on puisse s'inspirer.

Dans l'ensemble ce parcours m'a appris la rigueur artistique : le fait de pouvoir réaliser un projet de A à Z sans sauter les étapes. Au-delà de la rigueur artistique, ce parcours a également permis à renforcer les bases de mes techniques artistiques à travers l'exploration de matériaux et de sujets très variés, le tout avec l'accompagnement de profs qui étaient également des professionnels exerçant dans le domaine qu'ils enseignaient.

Ma capacité à composer et créer a été amplifié par ce parcours.

Vos expositions portent des titres divers, tels que "Antananarivo Streets" et "Nos Belles ne balancent pas leur porc : elles les dévorent". Qu'est-ce qui a inspiré ces titres, et quels thèmes explorent-ils ?

J'ai observé que le monde est structuré de telle sorte que les différences culturelles, au lieu d'être considérées et utilisées comme des atouts, sont souvent à l'origine de nombreuses afflictions. Les préjugés, les clivages sociaux et de genre, la religion, les stéréotypes qui ancrent des biais cognitifs dans l'inconscient commun induisent mon travail.

Je me plais à étudier les phénomènes sociaux qu'engendrent ces biais cognitifs et de suggérer à travers mon choix d'images et de mots une autre possibilité car je crois intimement qu'il n'y a pas qu'une seule vérité. Il d'autant plus rassurant de ne pas être borné.

« Nos Belles ne balancent pas leur porc : elles les dévorent » est une série que j'ai réalisé en 2018-2019. C'est le fruit de 3 années d'immersion et de recherches à Nosy Be. Au-delà de ce qu'évoque pour la majorité les échanges de service de ce genre entre un étranger et un local, j'ai voulu à travers cette série montrer qu'il s'agit de bien plus. C'est un travail au quotidien qui a démontré qu'au-delà de l'échange d'actes sexuels vs liquidité ; il y surtout de la tendresse, de l'écoute et une offre de temps qui brisent une lourde solitude. Chacun y trouve peut-être son compte ?

Antananarivo Streets fait partie de la série Streets que j'ai commencé en 2020 lors des confinements corona. Les rues qui étaient scènes de vies jadis étaient complètement vides ! quel inconfort. J'ai voulu en commençant cette série ramener le regard du spectateur à l'essentiel ; la vie qui l'entoure. Les rues sont témoins de nos vies : « Les rues : ces veines dont nous sommes le sang ! ».

Cela m'a pris une année pour préparer la série Antananarivo Streets pour l'exposition qu'il y a eu à l'Isart galerie en mars 2024. Mon intention était de portraire des scènes typiques de la capitale Malgache qui évoquent en moi une nostalgie, comme un arrêt dans le temps car ces scènes sont les mêmes que quand j'étais enfant. Dans une société où le clivage social est accru, ce sont des scènes qui méritent d'être vus.

Pourriez-vous nous dire l'importance de participer à des expositions collectives, telles que la Zwölften Tempelhofer Kunstausstellung à Berlin et le WWW Festival au Zimbabwe, dans votre pratique artistique ?

Faire partie des heureux sélectionnés pour les projets de « Haus am Kleistpark » et exposer à la galerie « Kommunalen Galerien Tempelhof - Schöneberg » ou représenter Madagascar au « WWW » au Zimbabwe peut être un tremplin dans le monde artistique ; on y rencontre différents acteurs du marché de l'art. Le partage entre artistes est souvent porteur d'espoir pour le monde. Rien de tel que de pouvoir voyager à travers les continents pour s'imprégner et être témoins des différences qui font nos richesses.

Le partage, les rencontres et surtout l'ouverture à d'autres façons de faire et de fonctionner. De telles expériences sont des mines d'informations inestimables. S'il y a une opportunité ; il faut la saisir.

Vos œuvres d'art font partie de collections privées à travers le monde. Comment vous sentez-vous en sachant que votre travail résonne avec des personnes de cultures et d'origines différentes ?

C'est un honneur. Je tiens à remercier ces personnes qui ont été touchés par mon travail et sensibles aux messages que je veux transmettre. Je laisse dans chaque œuvre une petite partie de moi et quand une œuvre trouve une maison, je suis honorée.

Pouvez-vous développer sur votre choix de mediums, en particulier la peinture acrylique et la linogravure, et comment ils contribuent à votre style socio-figuratif ?

Quand je peins (comme dans la vie), je suis très vive et spontanée malgré mon amour du détail. Il faut donc un médium qui puisse suivre mon rythme effréné, le flot de mes émotions et de mes idées.

J'affectionne particulièrement l'acrylique car j'estime qu'elle est facile d'utilisation, sèche rapidement et ses couleurs sont éclatantes. Mon travail est caractérisé mes couleurs éclatantes et souvent dépareillées. Cet aspect de mon travail est purement instinctif mais le résultat me plait toujours. L'acrylique est également soluble à l'eau : nul besoin de térébenthine ou autre. En plus de l'acrylique, j'utilise d'autre matériaux dont le pastel à l'huile, les sprays, les vernis, le collage … selon l'inspiration.

Contrairement à la spontanéité de l'acrylique, la linogravure est une technique qui nécessite que la majorité du travail soit fait en amont. La composition est à déterminer avant de graver la plaque de linoléum, car une fois celle-ci gravée, il est difficile de revenir en arrière. Le travail de gravure prend du temps. C'est au moment de l'impression que la seule démarche spontanée est à exploiter : la couleur. Ici encore ; elle est chez moi relativement instinctive et souvent dépareillée.

Je ne dirai pas que ce sont les techniques que j'utilise qui contribuent précisément à mon style socio-figuratif, elles contribuent à l'expression de ce dernier. Je les ai choisies parmi tant d'autres car les deux techniques sont à l'antipode l'une de l'autre : aussi bien en termes de processus de création, qu'en terme de rendu et c'est ce sont ces aspects qui ont déterminé mes choix. Je peux passer d'une technique à l'autre ou les mélanger selon le rendu que je désire : le rendu de la peinture à l'acrylique est doux et plus arrondi, alors que le rendu de la linogravure est très graphique et piquant. Mon style socio-figuratif se caractérise plutôt par le choix du thème, des images et des mots qui formeront une scène portant un message.

Vos œuvres d'art font souvent référence à Madagascar et à son paysage social. Quels aspects de la société malgache cherchez-vous à capturer dans votre travail ?

Visuellement, j'essaie de partager les scènes qui me sont familier et qui dégagent en moi une certaine nostalgie : « l'âme Malgache ». Une âme tellement belle malgré vents et marrées ; dont le sourire édenté a la longue, a fini par me crever le cœur.

Les messages que je veux véhiculer sont le fruit de ma réflexion sur les thèmes de la rupture entre les classes sociales, les inégalités et les dogmes très ancrées dans la vie de tous les jours à Madagascar (comme ailleurs, mais on parle essentiellement de Madagascar ici).

Je vais vous décrypter une de mes linogravures pour illustrer mes propos : « Ariary zato » (21 centimes d'Euros). Une scène tellement typique au quotidien à Antananarivo qui porte plusieurs vérités, une amère poésie. (Voir tableau p.166)

> Une dame trop âgée pour travailler (Mpisotro ronono / retraitée) passe ses journées debout au bord de la route pour essayer de vendre 2-3 tas d'agrumes et 2 ananas au ras du sol. Les joues creusées, le regard vague. Elle essaie surement de gagner 3 francs pour pouvoir payer ses frais au quotidien, mais on pourrait aussi imaginer qu'elle trouve là une source d'occupation car l'habitat chez nous n'est pas toujours cosy et la solitude peut peser quand les enfants sont tous partis … autant s'occuper dehors et regarder les passants.

Comment équilibrez-vous la représentation de la vie quotidienne et des scènes de rue avec un commentaire social plus profond dans votre œuvre ?

La réponse précédente participe à répondre à cette question. Les visuels sont les résultats de mes observations sur les thèmes que je travaille (rupture social, stéréotypes, inégalités, dogmes).

Certes la vie est rude à Madagascar et ce depuis bien longtemps, mais il n'y a pas que misère heureusement. C'est pour cela que malgré les sujets profonds que je choisi de traiter, je ne tiens pas particulièrement à rendre un visuel trop explicite. Je garde toujours une certaine légèreté et une ironie dans mon processus de création en y ajoutant l'amour que je porte pour mon pays et un peu de poésie.

Quels messages ou émotions espérez-vous que les spectateurs retiennent de l'expérience de votre art ?

Mon travail tourne autour de l'observation des phénomènes sociaux engendrés par les croyances et dogmes établis dans une société. A travers mon travail je suggère d'autres possibilités, une autre vision. Je peux pointer là ou ça fait mal pour certains comme là ou ça fait rire d'autres. Entre images, couleurs et mots : l'ironie et la légèreté sont toujours présentes.

Les messages que je veux transmettre sont assez explicités par le jeu d'images et de mots que je choisie. En termes d'émotions, j'espère secrètement que les spectateurs ressentiront toutes les émotions dont j'imprègne mes œuvres (douceur, tristesse, bonheur, vigueur, amour, amertume) … mais finalement mon but étant artiste est d'offrir un espace de réflexion au public, ce qui est intéressant est de voir les différentes émotions qu'une œuvre induit chez le public.

C'est pour cela que quand quelqu'un me demande ce que je veux transmettre comme message à travers une œuvre précise, je lui réponds : « Selon vous qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que vous ressentez en regardant cette œuvre ?» ce qui pousse le spectateur à réfléchir et non juste à réceptionner une information.

J'offre des scènes de vies Malgache contemporaines au public, en toute simplicité sans artifices.

Enfin, quels projets ou entreprises artistiques envisagez-vous actuellement d'explorer ou de poursuivre dans le futur ?

Après tant d'années à créer pour des expositions ou candidater pour des appels à projets et autres, je souhaite actuellement me faire plaisir sur le plan artistique. Mais seulement après un petit passage à Paris bientôt. Bien sûr, la série Streets continue et deux autres projets sont en cours dont les thèmes seront dévoilés le moment venu. Juste un indice : Madagascar.



Tompon-trano noir

29,7cm x 42cm
2024



Tompon-trano rouge

29,7cm x 42cm
2024



Ariary zato orange

29,7cm x 42cm
2023



Ariary zato vert

29,7cm x 42cm
2023



H-TAXI Forever sepia

29,7cm x 42cm
2023



H-TAXI Forever sepia

29,7cm x 42cm
2023



Kiala 122 noir

29,7cm x 42cm
2023



Dihy

59,4cm x 42cm
2023



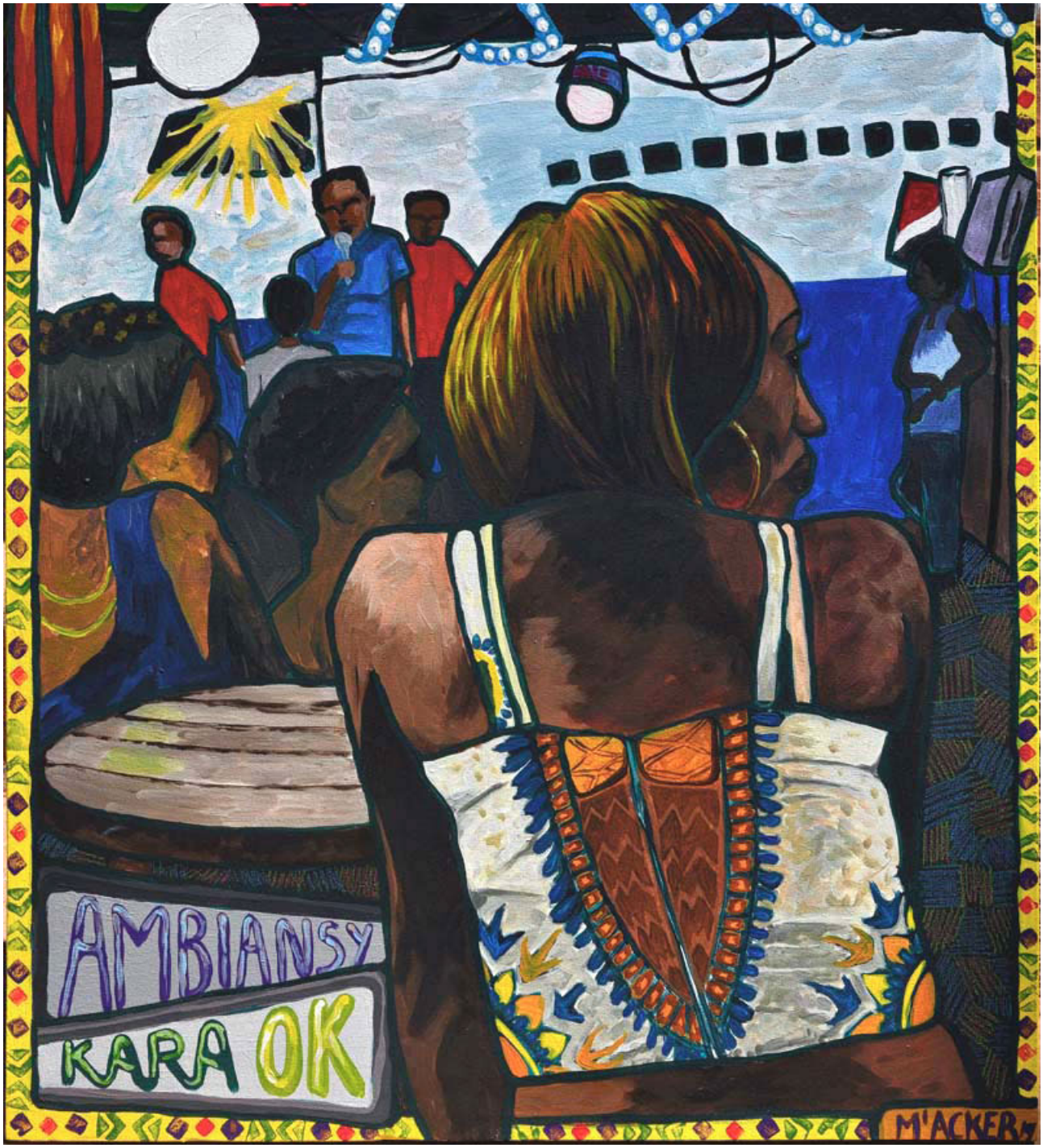
Makamaka kely

59,4cm x 42cm
2023



Tsy azo hivarotana bleu

59,4cm x 42cm
2023



Kara ok

80cm x 90cm
2018



Katakata

90cm x 110cm
2018



Papy blabla

150cm x 100cm
2018



Allo bb

100cm x 70cm
2018



MOZAÏK

[HELENE GRAFF]

“ Une exploration intime de l'humain où chaque coup de pinceau révèle la poésie cachée de la vie ”

Plongez dans l'univers captivant d'Hélène Graff, une artiste dont le parcours artistique est marqué par une passion intarissable pour la création. De ses premiers pas dans le dessin dans les carnets de sa mère à son travail actuel empreint de poésie et d'introspection, chaque étape de sa vie témoigne d'une exploration constante de l'âme humaine à travers l'art. Dans cette entrevue, Hélène Graff partage son cheminement personnel, ses inspirations et ses réflexions sur l'importance de l'art dans nos vies, offrant ainsi un regard profondément authentique sur son art et sur ce que signifie être artiste.

En savoir plus

@helene.graff.37 @helene.graff.37

Crédit photos : Thierry Vaudé

QUESTIONS A L'ARTISTE

Pouvez-vous nous parler de votre lien avec l'art depuis votre enfance ? Quels sont les premiers souvenirs artistiques qui vous viennent à l'esprit ?

Mes premiers souvenirs artistiques sont les personnages que je dessinais dans les carnets de ma mère. Je n'ai aucune idée de ce à quoi cela pouvait ressembler. Ma mère ne les a pas gardé. Je n'aimais pas dessiner à l'école. Je me souviens comme d'une purge du dessin de la pomme sur le bureau de la maitresse qu'il fallait dessiner et peindre sans dépasser. Sauf une fois ou il nous avait été demandé de dessiner un coin de nature. J'avais l'impression qu'il représentait un endroit ou j'aurais aimer être.

Les carnets de dessin de votre mère ont-ils eu une influence significative sur votre propre pratique artistique ? Pouvez-vous décrire le contenu de ces carnets et comment ils ont façonné votre créativité ?

Bien qu'ayant oublié les dessins que j'ai pu y faire, je me souviens très bien de ceux de ma mère. Il s'agissait de fusains représentant des femmes. A la réflexion, ils ont beaucoup influencé mon goût pour la représentation humaine.

Qu'est-ce qui vous a poussée à commencer à peindre à l'huile dans votre chambre pendant votre adolescence ? Quelles émotions ou pensées cherchiez-vous à exprimer à travers cette forme d'art ?

J'ai une une adolescence tourmentée et révoltée. La peinture représentait un exutoire à cette révolte. Je me souviens avoir eu un livre de Van GOGH qui m'accompagnait quand je partais me promener dans la campagne. J'avais l'impression de pouvoir regarder autour de moi à travers ses yeux. Pourtant ma peinture était loin de vouloir ressembler à la sienne. Ce qui me plaisait chez lui, c'était sa vie d'artiste maudit et sa fin tragique.

Quels étaient les sujets que vous préfériez peindre à cette époque et pourquoi ? Y avait-il des thèmes ou des motifs récurrents dans votre travail artistique ?

J'aimais peindre des personnages en souffrance. Je me souviens qu'en rentrant du lycée, dans le bus, je réfléchissais au sujet que j'allais peindre. J'étais contente quand j'avais une idée bien sombre. Par exemple des mains surgissant de l'eau figurant une personne en train de se noyer.

Comment avez-vous réagi lorsque vos parents ont détruit vos œuvres après votre départ de la maison ? Comment cela a-t-il influencé votre relation avec l'art et votre motivation à continuer à créer ?

Cela ne m'a pas traumatisé. J'étais passé à autre chose. J'ai eu différents passages dans ma vie artistique et de ces différentes périodes, j'ai gardé très peu de chose. Ce qui reste stable est mon envie de créer.

En quoi les études aux beaux-arts ont-elles été une déception pour vous ? Quels aspects techniques ou laborieux avez-vous trouvés difficiles à assimiler ?

L'école des Beaux arts de Luminy etaient très scolaire à cette époque. On apprenait le dessin académique, la perspective etc...Mais aussi je n'avais pas la maturité nécessaire pour comprendre qu'il fallait passer par des savoirs pour peindre. Je voulais m'exprimer de façon spontanée

Quelles étaient vos motivations principales pour continuer à peindre de manière obsessionnelle malgré vos autres engagements professionnels ? Comment avez-vous réussi à intégrer votre passion pour l'art dans votre vie quotidienne ?

Cette envie de peindre ne m'a jamais quitté. Elle semble me venir naturellement. Bien que vous m'avez amener à réfléchir à ce que je dois à l'exemple de ma mère. J'ai toujours trouvé le temps pour peindre. Même si à certaines époques je le faisais de manière moins engageante par des petits dessins dans un carnet.

Pouvez-vous expliquer en détail votre approche de la peinture collective et de la peinture sur les murs ? Quels étaient vos objectifs ou intentions artistiques derrière ces projets ?

Je ne voyais pas ça comme des projets mais comme une activité naturelle que nous faisions en groupe chez moi. Quand mes amies venaient, je les faisais peindre, Ma théorie étant que tous le monde peut peindre. A la demande d'amie, j'ai également peint sur les murs de magasin, MJC et centre social.

Quels enseignements avez-vous tirés de votre expérience de la gravure sur vous-même et sur votre pratique artistique ? Comment cette expérience a-t-elle enrichi votre compréhension de votre propre travail ?

La gravure m'a appris la patience. Il faut plusieurs étape pour arriver à l'œuvre. Mais aussi le plaisir qu'on peut avoir au travail manuel que cela représente.

Comment la rencontre avec votre compagnon en 1991 a-t-elle influencé votre pratique artistique ? En quoi sa profession de graphiste a-t-elle enrichi votre propre vision artistique ?

Mon compagnon était et est toujours le critique le plus utile mais aussi le plus bienveillant. Il m'a aussi incité à peindre sur autre chose que des toiles.

En quoi l'intégration à un atelier d'art plastique à Aubagne a-t-elle été bénéfique pour vous ? Quels aspects de votre pratique artistique avez-vous pu développer ou améliorer grâce à cet environnement collaboratif ?

Dans cet atelier j'ai trouvé un juste équilibre entre la technique et la spontanéité. Cela m'a permis de me confronter au regard d'autres personnes ayant des pratiques différentes. Nous travaillons sur des consignes communes tout en gardant notre regard personnel. Même si le résultat n'est pas ce que je vais conserver, cela influence mon travail personnel.

Qu'est-ce que vous appréciez le plus dans le fait d'être dans votre atelier, seule, et de peindre ? Comment cet environnement solitaire contribue-t-il à votre processus créatif ?

Ce que j'apprécie le plus est d'avoir une pièce à moi pour créer. Cela n'a pas toujours était le cas. Il fut un temps ou je trimballais une caisse avec mes peintures et me contentais d'un coin de table. Dans mon atelier je m'entoure de mes peintures. C'est mon refuge et mon univers.

Quel regard portez-vous sur l'art contemporain ?

On pourrait croire qu'étant donné les sujets de mes tableaux je serais plutôt attirée par l'art figuratif mais j'aime également la peinture abstraite. Je suis très admirative d'un beau tableau abstrait bien composé. L'art conceptuel m'intéresse également. Toute forme d'art m'intéresse

Que souhaitez-vous offrir au public ? La surprise, l'étonnement, un moment de délectation ou de réflexion ?

C'est une question difficile. Il me semble que je peins d'abord pour moi. Et ce que je veux m'offrir actuellement c'est un apaisement.

Selon vous, pourquoi l'art est important dans nos vies ?

L'art nous permet de sortir de notre quotidien et de nous promener dans la tête d'une autre personne. C'est déjà beaucoup.

Y a-t-il un engagement politique ou poétique dans votre travail en dehors d'apporter de la beauté dans une ville ou sur un tableau ?

J'aime souvent exprimer le lien entre l'animal et l'humain dans mes tableaux. Mais je ne sais pas si on peut qualifier ça d'engagement.

Quelle est votre devise en tant qu'artiste ?

Fais ce qu'il te plaît.

Trois mots qui décrivent votre travail ?

Amour, calme, féminité

Que diriez-vous à un artiste qui débute aujourd'hui ?

Tous les jours j'ai l'impression de débuter. Mais peut-être : fais toi plaisir.

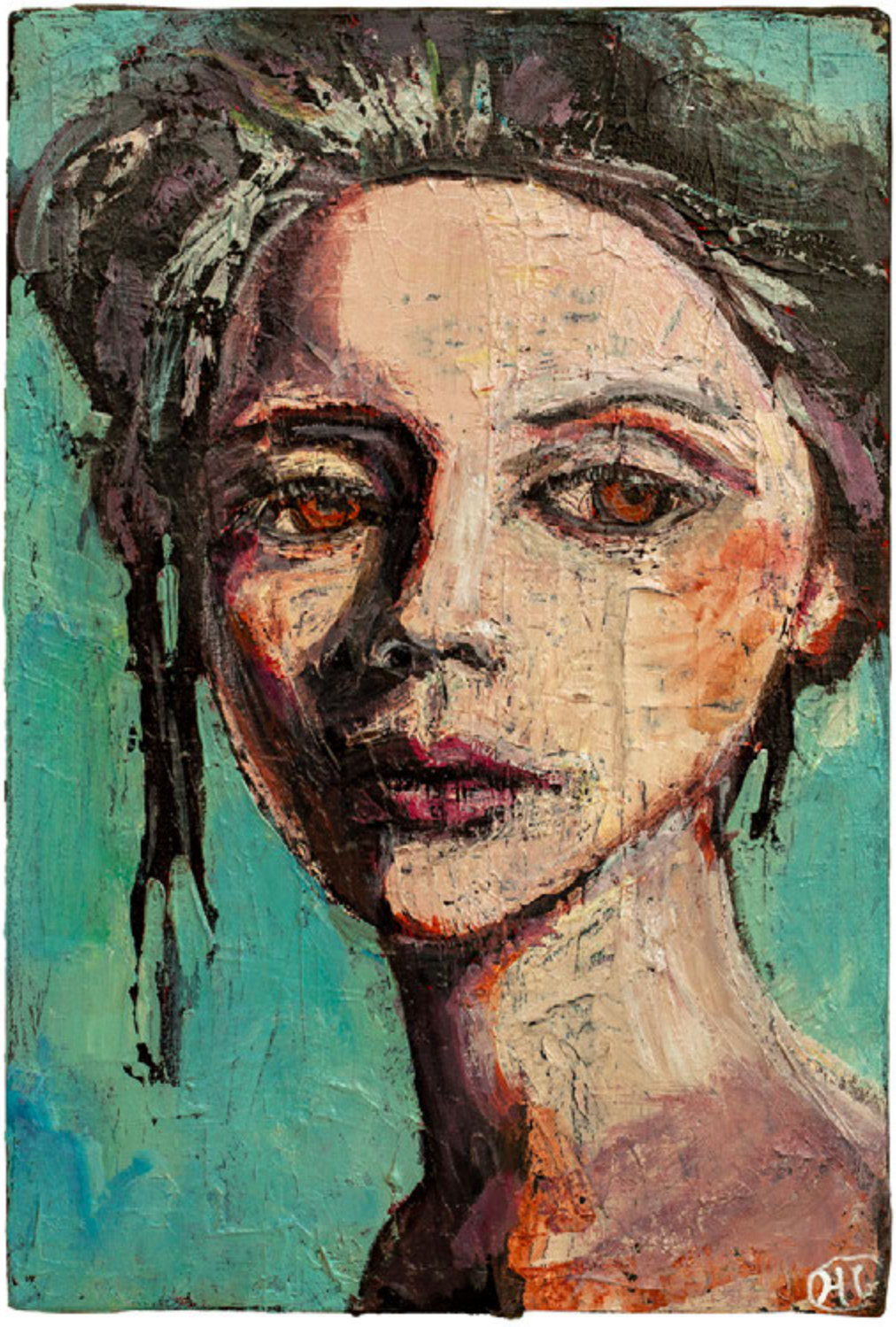
Que signifie, pour vous, être artiste ?

On commence tous par être artiste. Quel est l'enfant qui ne dessine pas ? Je dirais qu'être artiste c'est avoir gardé ça de son enfance.



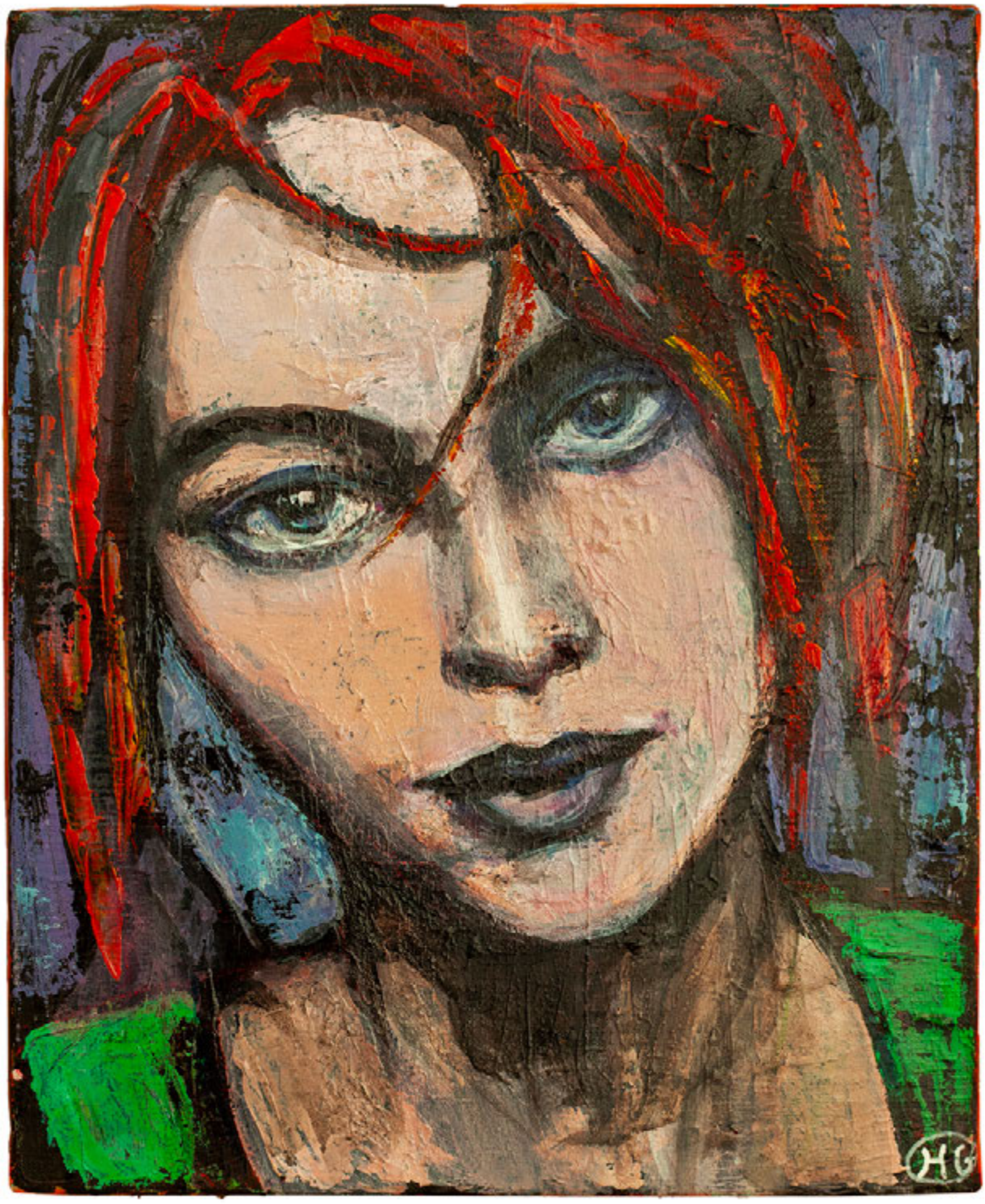
sans titre

Acrylique sur bois
35X35
2024



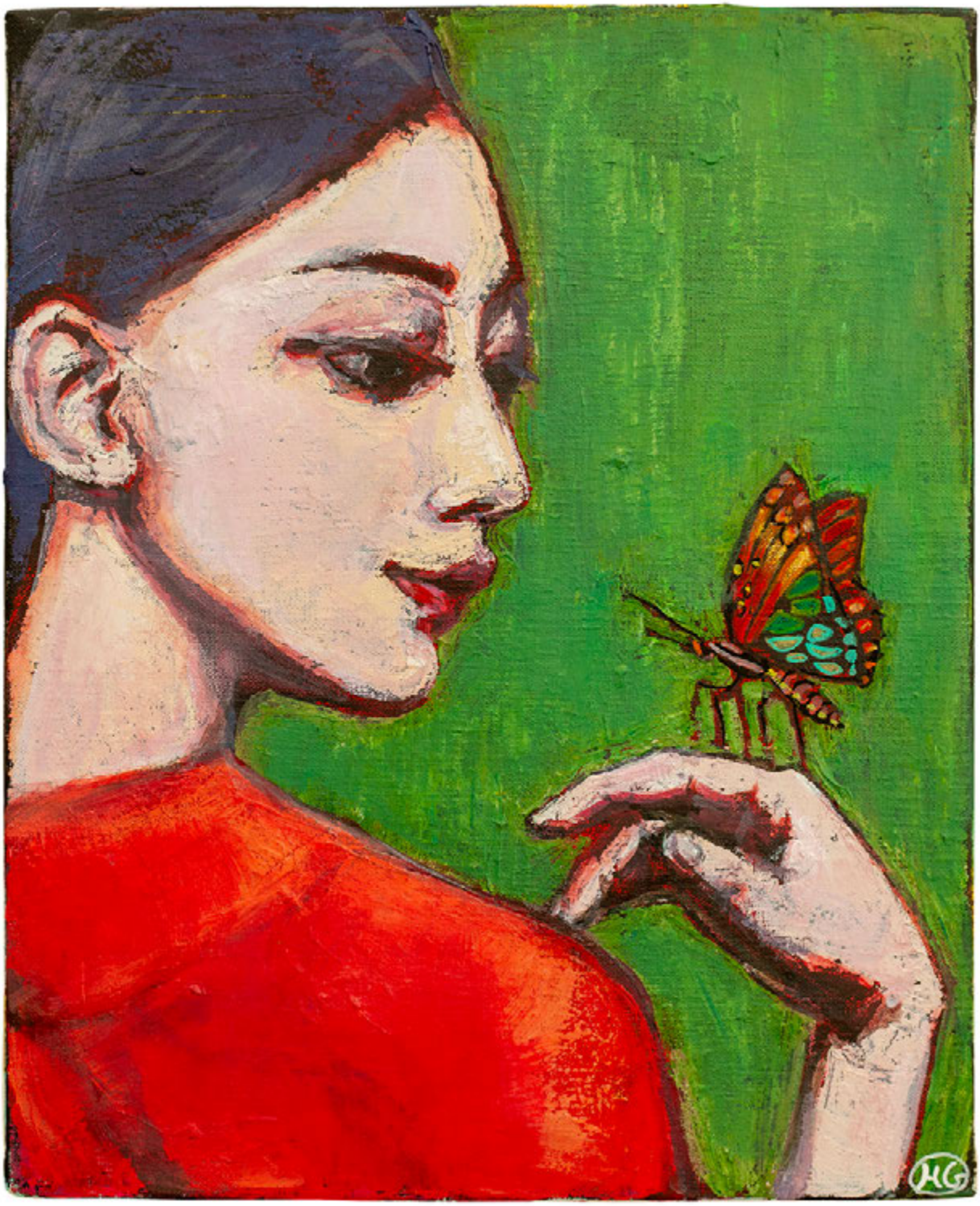
sans titre

Acrylique sur toile
26X40
2023



sans titre

Acrylique sur toile
40X33
2023



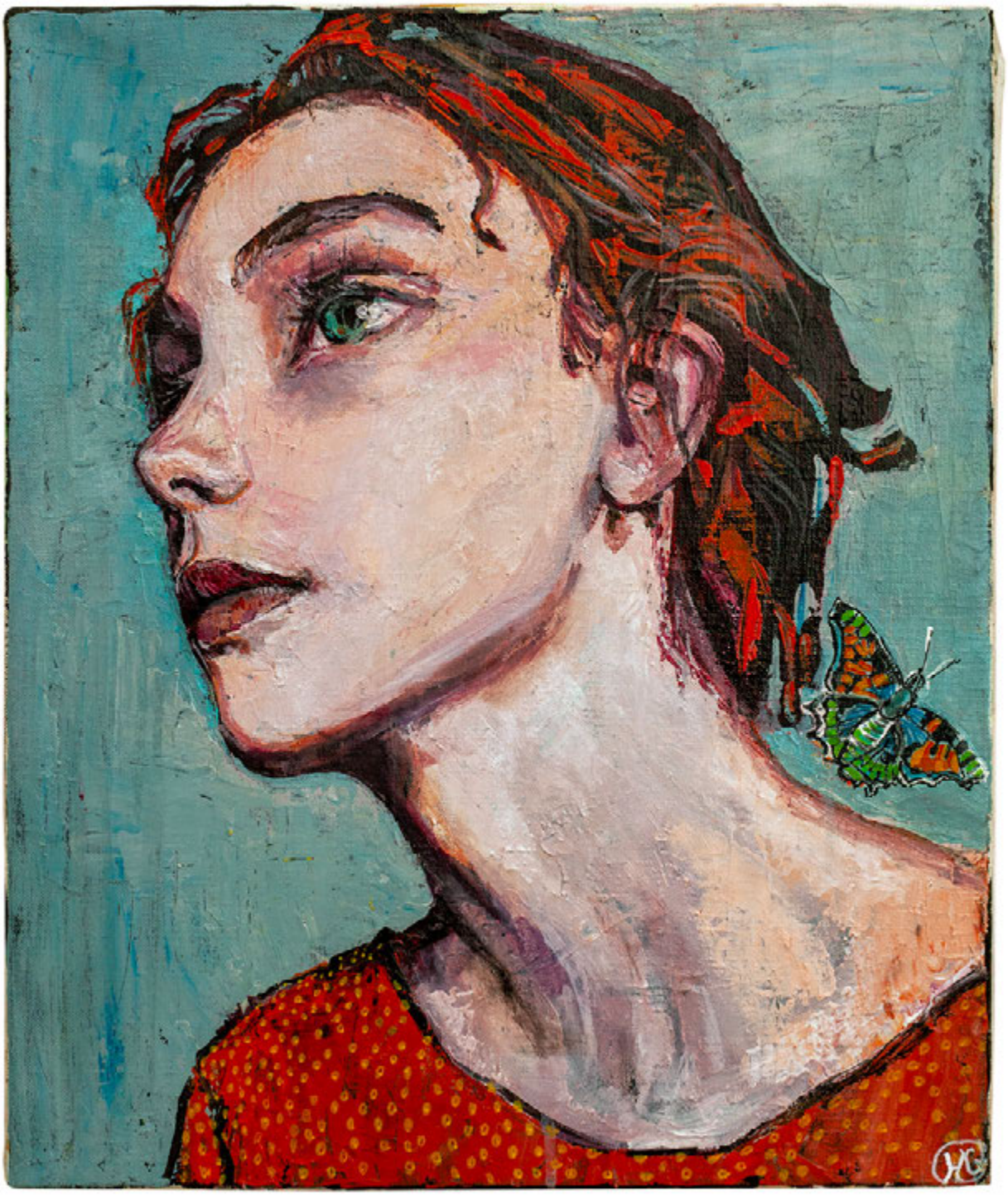
sans titre

Acrylique sur toile
32X41
2023



sans titre

Acrylique sur bois
28x52
2024



sans titre

Acrylique sur toile
38X46
2023



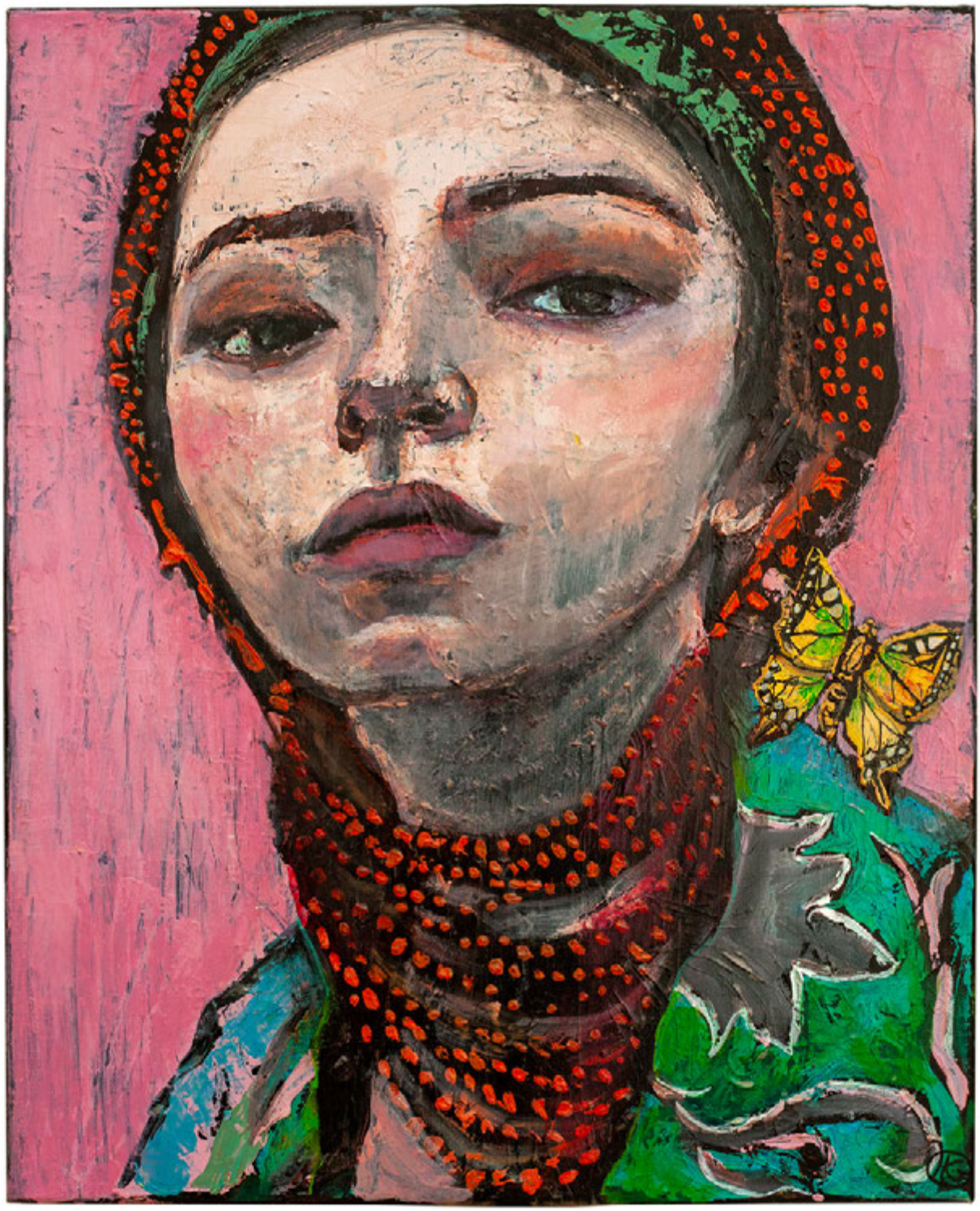
sans titre

Acrylique sur toile
50X50
2021



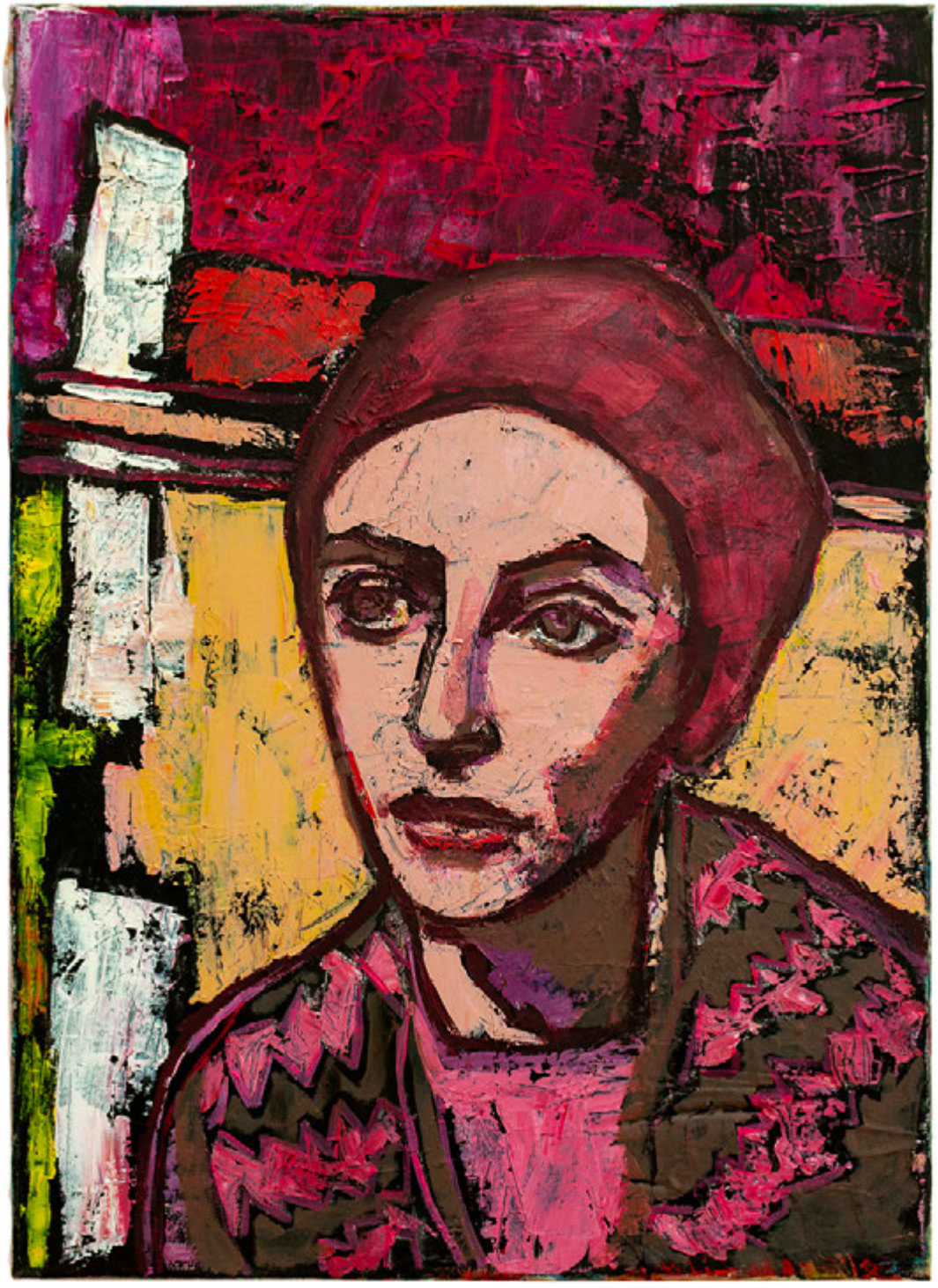
Ensemble

Acrylique sur toile
46X55
2015



sans titre

Acrylique sur toile
50X60
2021



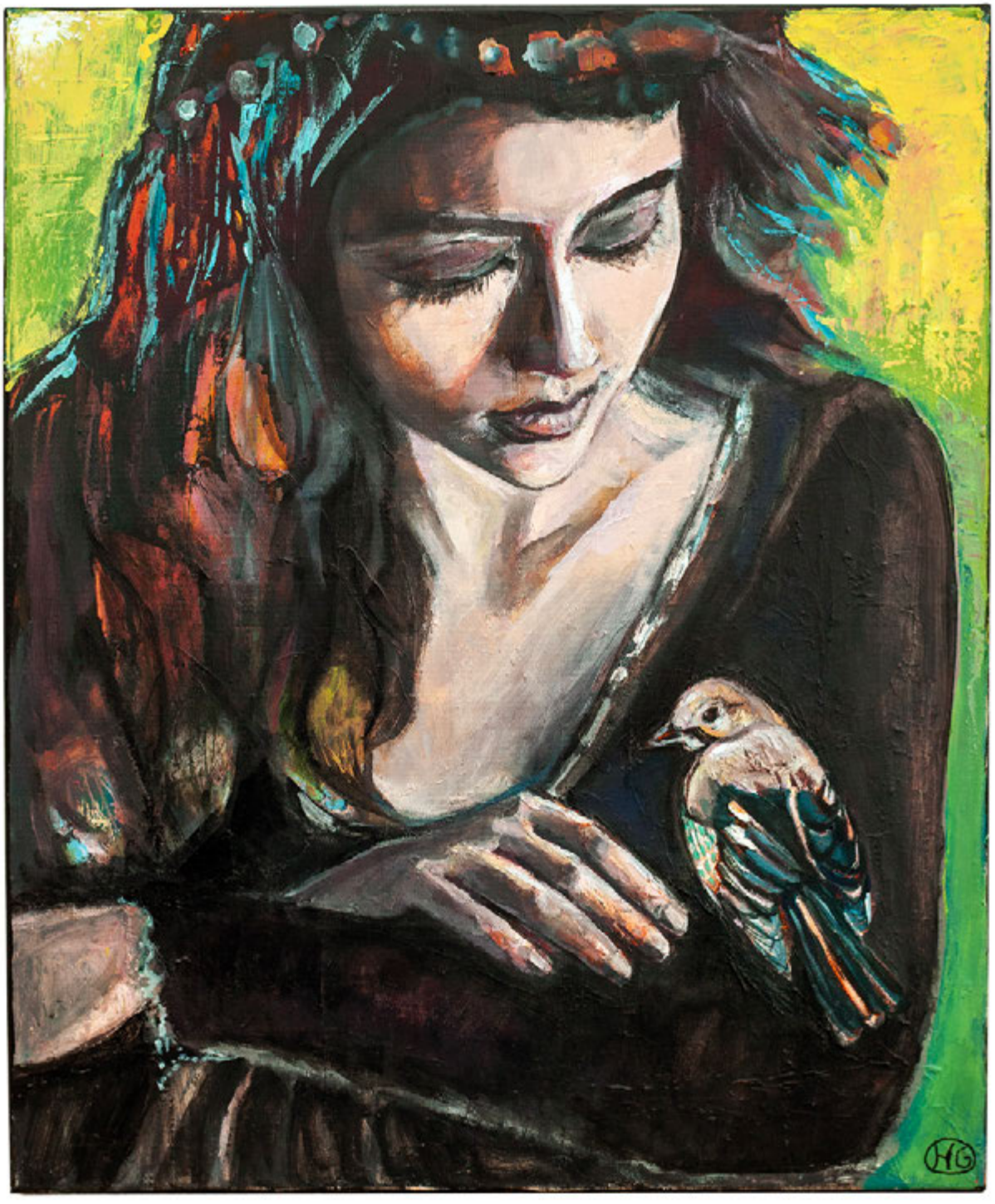
sans titre

Acrylique sur toile
59X69
2020



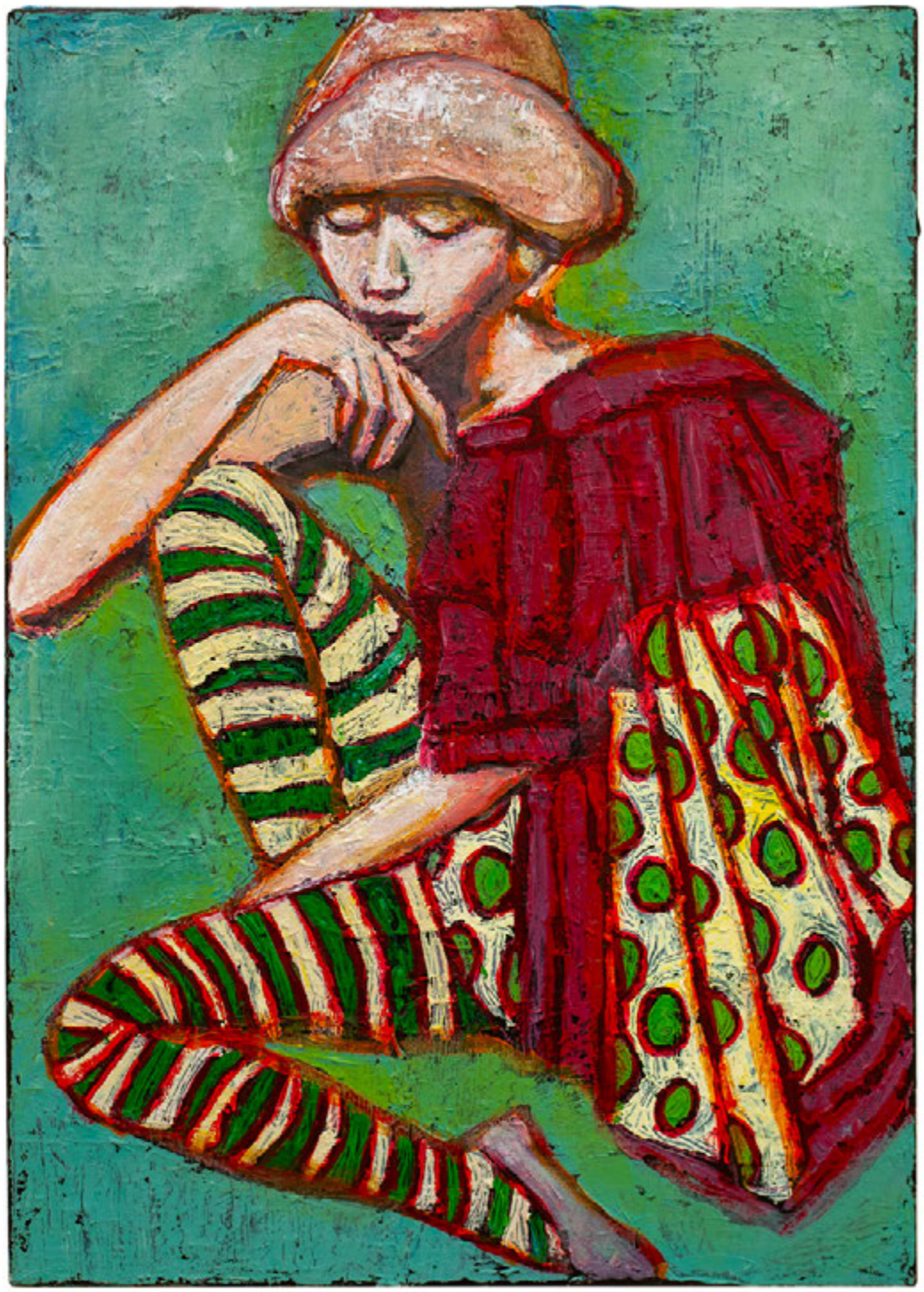
sans titre

Acrylique sur toile
50X60
2021



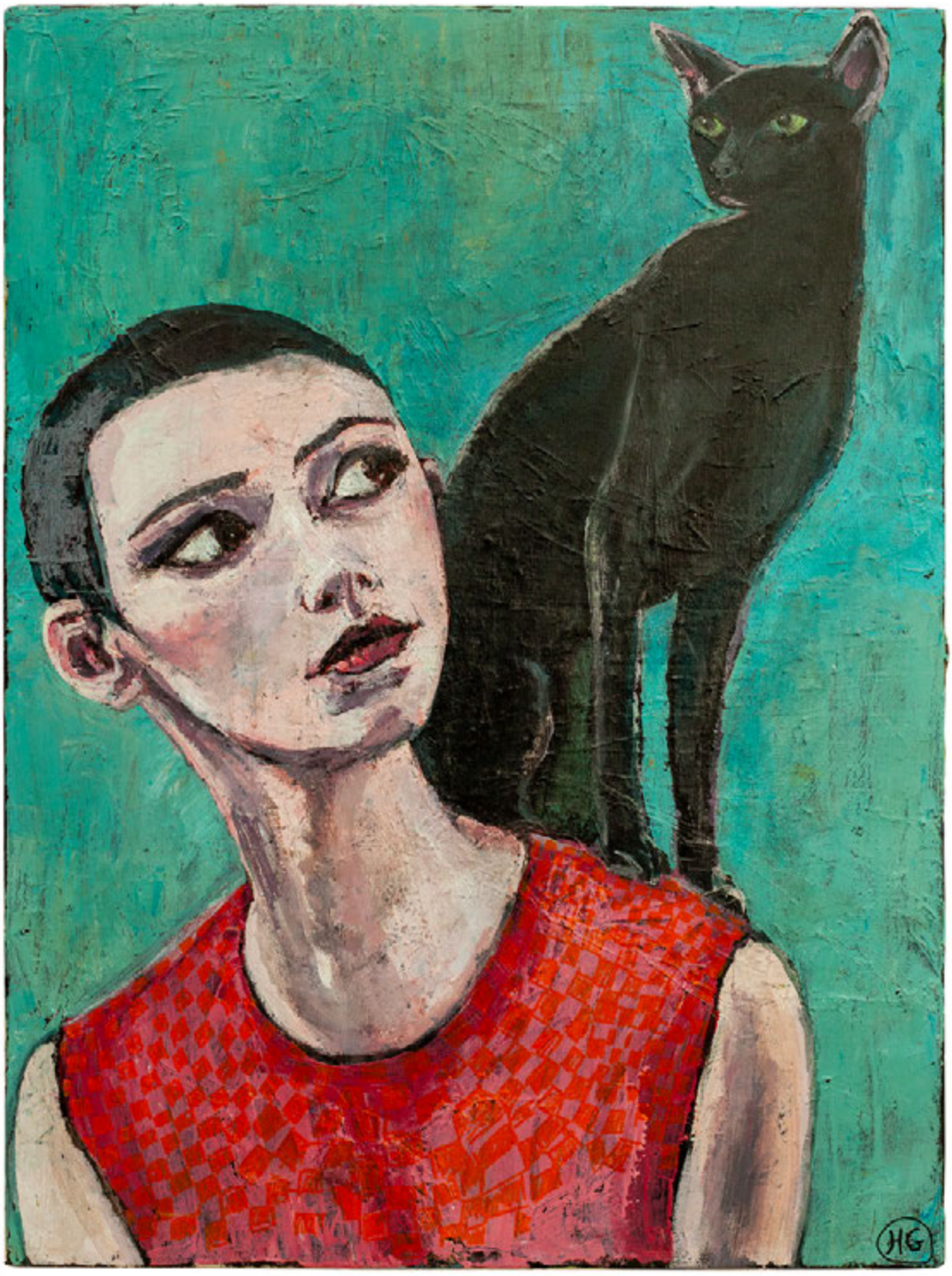
sans titre

Acrylique sur toile
50X60
2024



sans titre

Acrylique sur toile
50X70
2023



sans titre

Acrylique sur toile
60X81
2023


L'ART Evolution
Dernières Expositions
AVANT FERMETURE DEFINITIVE
HELENE GRAFF
Exposition
du 6 au 12 avril
VERNISSAGE
A PARTIR DE 19h
Samedi
06/04/24
5 bd Jean-Jaurès - AUBAGNE
L'ART love ution





KRISTINA MAKEEVA AKA HOBOPEEBA

"Today isn't just another day.
Today I'll create something beautiful."

Kristina Makeeva, also known as Hobopeeba, is a talented photographer born in 1987 in Noginsk, Moscow region, now residing in London, UK. Her journey with photography began during her early adolescence when she started learning Photoshop at the age of 14 and received her first camera at 16. Graduating from the Moscow State Institute of Culture in 2009 with a diploma in "Digital Image Processing in Photoshop Graphics Editor," she embarked on a career dedicated to capturing the beauty of everyday life.

Makeeva's photos are celebrated for their warmth, enchantment, and wonder as she endeavors to showcase the beauty of ordinary moments. Her initial acclaim in Russia came with endearing photos of her ginger cat, Cutlet, in 2013. Subsequent series capturing Christmas decorations in Moscow (2015) and the captivating winter landscapes of Lake Baikal (2016) propelled her to international recognition, earning her interviews and features in renowned publications.
Driven by a passion for travel, Makeeva has undertaken numerous projects exploring the intersection of fashion, nature, travel, and architecture. Among her notable projects is "Women in Dresses Around the World," celebrating the diversity of cultures and landscapes while highlighting the interconnectedness of humanity and nature. Her work has graced the covers and pages of prestigious magazines and online platforms worldwide, including Daily Mail, BBC, National Geographic, Vogue, and ELLE.

Makeeva's artistic endeavors have taken her to exhibitions across the globe, including prestigious venues such as the Florence Biennale and the Art Hall "President" in Moscow, as well as galleries in Seoul, New York, and beyond. She has received numerous awards, including the "Lorenzo il Magnifico" Lifetime Achievement Award at the XIVth Florence Biennale in 2023 and the World Photography Awards in 2021.

Despite adversity, including the necessity to leave her homeland in 2022 due to the Russian invasion of Ukraine, Makeeva persevered and found refuge in Cappadocia, Turkey, before eventually settling in London in December 2022. Her unwavering commitment to creating beauty is encapsulated in her motto: "Today isn't just another day. Today, I'll create something beautiful."

In an exclusive interview with MOZAÏK magazine, Kristina Makeeva passionately shares her love for travel and photography, inviting readers into a magical world of exploration and creativity.

En savoir plus

hobopeeba.com

@hobopeeba @hobopeeba

KRISTINA MAKEEVA AKA HOBOPEEBA

QUESTIONS A L'ARTISTE

What inspired you to pursue a career in photography, and how did your early experience with your first camera shape your passion for capturing images?

Long ago, when I was 14, I discovered Adobe Photoshop in 2002 and immersed myself in the world of creating my own fairy tales. Nonetheless, I got a camera two years later—a video camera that could capture stills at a 640x480 pixel resolution. It was with this camera that I recorded reality to later recreate it in Photoshop. I believe my early skills in photo editing and my education in design played a significant role in my creativity—I always strive to create my own world. I grew up in a very unattractive place during a difficult time in my country. They were ugly gray high-rise buildings, like in a ghetto, and I always wanted to escape from reality. Since then, I have disliked black and white photographs. Although preferences change over time, my attitude towards black and white remains strong.

Could you elaborate on the inspiration behind your "Women in Dresses Around the World" project and how you strive to integrate fashion, nature, travel, and architecture to showcase the diversity and beauty of our environment?

With this project, I aimed to merge people with their surroundings, showing that everything is unified: nature, human creations, cities, the individual, and their attire. Initially, I combined my three passions: fabrics and fashion, travel, and photography. Later, other arts were added: dance, ballet, and painters/decorators. When a multitude of details, crafted by top-class artists—both nature and people—are unified, it results in a completely different form of art. I showcased the entire world through this prism, and the project found its place in the hearts of audiences worldwide. Many saw my photos, and even now, upon meeting, people's faces light up when I show them my pictures. The project became so popular that now Turkey is unimaginable without dresses (although they now call it Turkish style), and no one visits Lake Baikal without dresses (after a film about me was shot there), and so forth. Many replicated the frames, and now many cannot trace the origins of this popularity.

Your photographs have been featured in many renowned publications and exhibitions around the world. What, in your opinion, distinguishes your photographs and resonates with such a broad audience?

The project with dresses notably showed the difference between the original and followers worldwide. In my work, I invest not just dresses, a girl, and a beautiful view, but a story and feelings. Experiences, my own experience, my sense of place. My works are like layered pies, consisting of what is understandable to most—something akin to Disney princesses—and what is already comprehensible to a more educated person. And people see this. And I think this fact played its role.

How did your move from Russia to London in 2022 affect your artistic vision and the themes you explore in your photographs?

It was a difficult period for my creativity because I became disillusioned with humanity. Everything I did was for people and about people: to show the world's beauty, to stay up nights, to heal souls...I believed in the beauty of the human soul, in its power, I helped. And at some point, seeing how foolish and aggressive people can be—my hands began to drop. But step by step, other people proved to me that not everyone is like that. Yes, maybe a minority, but still, there are those among people for whom it is worth staying up nights and creating.

Then I began to understand that I must show the beauty of this world even more for those who have also become disillusioned with life. So they could get back into taste. Understand that not only their environment—that's the whole world, that they have the strength and the opportunity to change everything, to see the beautiful and ignore the fools.

The series of photographs featuring your ginger cat Cutlet brought you fame in your native country. What inspired this series, and how has it impacted your photography career?

This series brought me fame worldwide, and then in my native country. It's customary with us—first, they don't believe in your talent for a long time until you prove it abroad. Cutlet brought me popularity. Because cats indeed rule the world—everyone likes a cat, everyone likes them. And Cutlet seems made to be photographed—regal, calm, looking like a king at his subjects. He won hearts, published by everyone: from Instagram's main account to all news and entertainment publics. And with him, my fame grew. Cutlet had an exhibition in Seoul, where he also has his own book.

In your opinion, what role does photography play in facilitating mutual understanding and recognition of cultures, especially in projects that illuminate various regions and traditions around the world?

Photography can do more than just offer a different perspective on a region; it can also draw attention to something—be it beauty or a problem, for example. Traditions and customs are very beautiful and inspiring. It's a big mistake to think that all carnivals and costumes are merely about generating waste, as many believe. They forget the most important thing in their life—the inspiration to live, the urge to create. It's the ability to create that sets humans apart from other animals. And your mental state will only be in harmony when you create more than you consume.

Receiving awards such as the World Photography Awards and recognition at prestigious exhibitions must be quite significant. How do you manage to achieve success and maintain the motivation to continue expanding the boundaries of your craft?

Honestly, I just do what interests me, even when it goes at a significant loss. Over time, it turns out that it's not only interesting to me.

Your motto is: "Today is not just another day. Today, I will create something beautiful." What does this motto mean to you, and how does it define your approach to photography and creativity?

It means exactly that when I create, I feel euphoria. And when I don't, I physically feel bad and sad.

Your ability to transform ordinary places and people into something magical through powerful inspiration suggests a hint of magic within you. Could you say you have the soul of a wizard?

I could. And I would also say that wizards are the most down-to-earth creatures in the world, skeptically minded. Because we know well how that magic is made—by us.

As an artist, how do you balance commercial collaborations while maintaining your creative integrity and vision?

I don't take on projects just for the money. If I don't like something, I won't be able to do it.

What ingredients nourish your spirit and inspire creativity, such as reading, music, yoga, cooking, or nature?

Travel, meeting interesting people who do a lot of new things, walks.

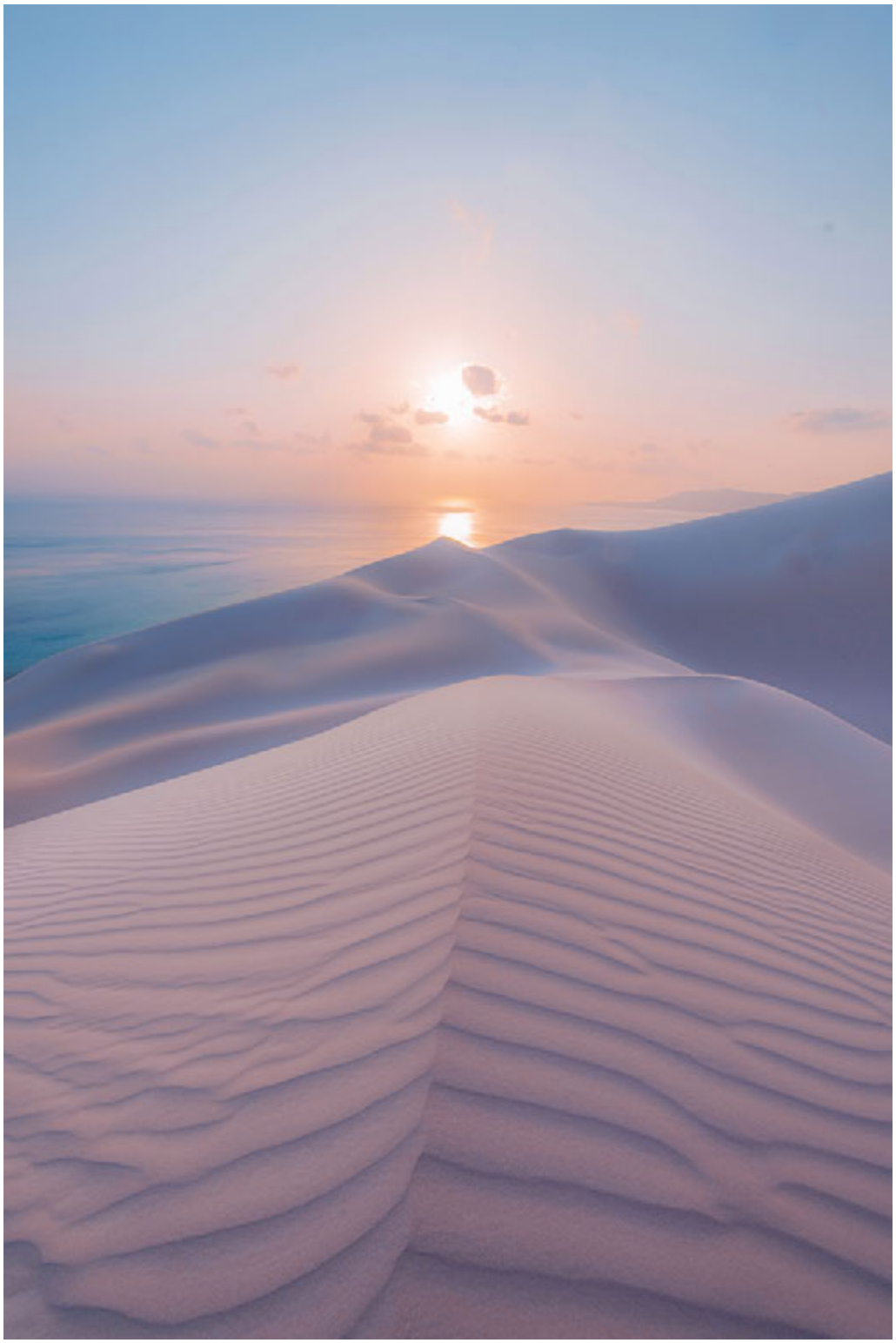
Could you tell us about upcoming projects or exhibitions that particularly interest you, and what can we expect from your future work?

I have a principle - not to talk about it until I've done it. And I stick to it.

My colorful London 2







The dunes of magic Socotra island (sunrise mood)



Ice Cave with shaggy icicles







Fire in the hall

El Nido

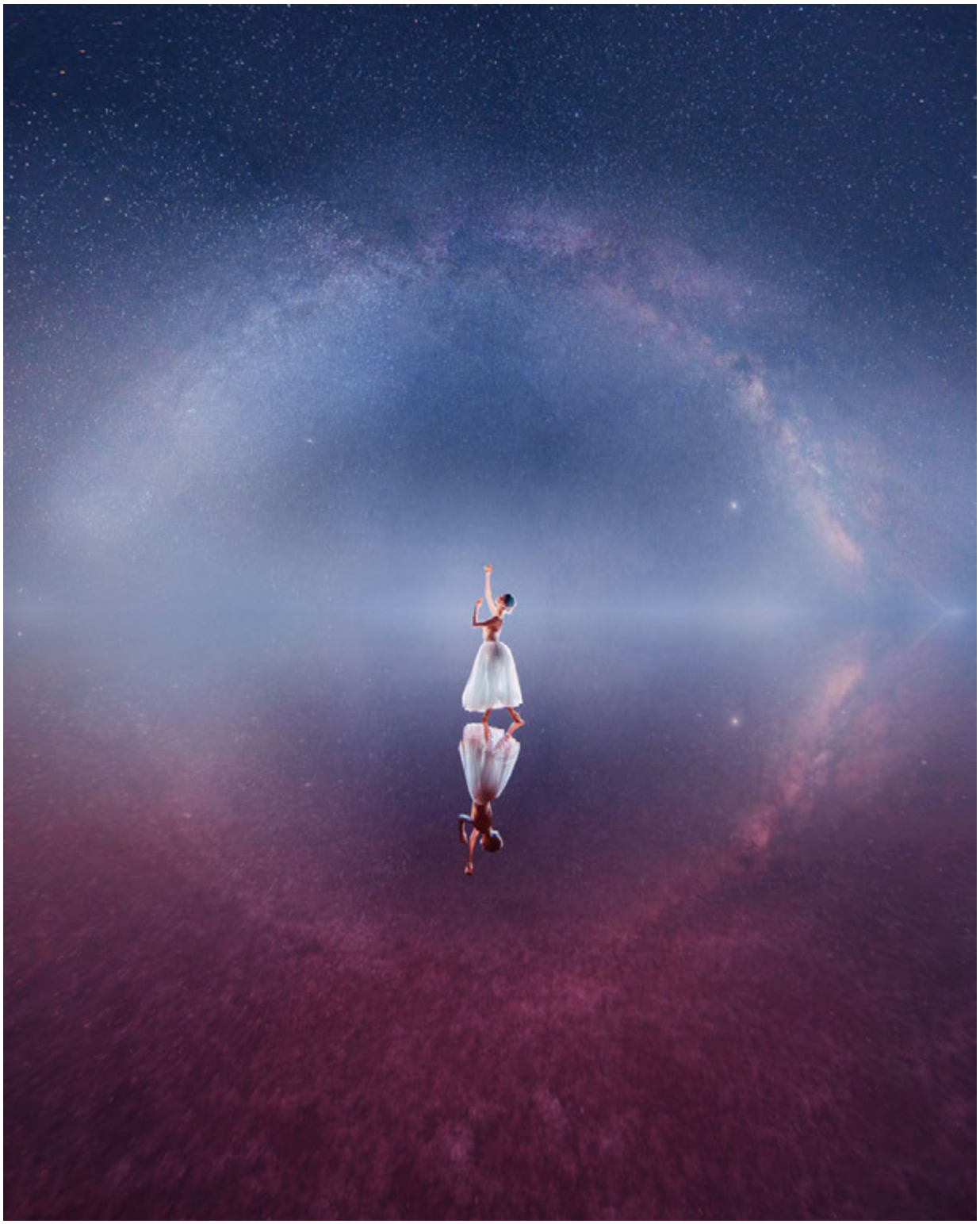


Beautiful child

Crystal chandelier on the Pacific Coast 4







Milky Way in July



Illuminated magic Cappadocia







Flooded Oxford



MOZAÏK

FALHONE ALICE OGOUN

Explorer les enjeux contemporains à travers ses créations visuelles

Falhone Ogoun est une artiste contemporaine béninoise autodidacte. Depuis son plus jeune âge, elle a été attirée par le dessin, notamment par la représentation des visages qui l'a toujours fascinée. Plus tard, après avoir obtenu sa licence en Administration Générale et Territoriale à l'ENAM BENIN, elle s'est initiée à la peinture. Basée au Bénin, son parcours artistique l'a menée à travers les frontières africaines et européennes, avec des expositions et des résidences au Congo-Brazzaville lors de la Rencontre d'Art Contemporain organisée par les Ateliers SAhM en 2021, au Burkina Faso pour des éditions du marché d'Art Contemporain Wékré Eclosion Urbaine à Ouagadougou, ainsi qu'à la résidence et à l'exposition Caravane Arkane AFRICA dans le cadre du projet RABBAT CAPITALE DE L'ART en mars 2023. Elle a également participé à la formation "ART ET DEVELOPPEMENT : Une rencontre à construire" organisée par l'Agence Française de Développement et la FERDI, à la suite de laquelle elle est devenue une artiste du projet Métis et a été engagée dans le projet hors les murs de la restitution des Œuvres du Bénin par la France. En mai 2022, l'Institut Français du Bénin a consacré à l'artiste une exposition monographique pour retracer son parcours et révéler son talent artistique.

Aujourd'hui, l'art de Falhone multiplie les formes d'expression : peintures, dessins, art de récupération, installations multimédias. Ses créations visuelles se caractérisent par une utilisation puissante de la texture et du symbolisme des couleurs, s'inspirant de son héritage culturel et des enjeux sociaux contemporains. L'art de Ogoun explore les thèmes de l'identité, de l'appartenance ethnique, de l'héritage, du rapport entre l'homme et la nature, ainsi que de la complexité de l'expérience humaine, tout en interrogeant la place et le rôle des femmes africaines à travers les préjugés et les traditions. À chaque exposition et création, Falhone s'est imposée comme une étoile montante dans le monde des arts visuels. Ses créations originales et uniques, ainsi que sa vision artistique, promettent de continuer à captiver le public et à imposer son art dans les années à venir.

En savoir plus

@falhone.alice @Ogounexpressions

QUESTIONS A L'ARTISTE

Vous avez mentionné que votre parcours artistique a débuté dès votre enfance, où vous étiez attirée par le dessin, en particulier les visages. Pouvez-vous nous en dire plus sur cette fascination pour les visages et comment elle a évolué au fil du temps pour vous inspirer à devenir artiste autodidacte contemporaine au Bénin ?

Mon premier contact avec le dessin et les couleurs a été au primaire .J'affectionnais particulièrement le dessin et le coloriage et ce fut la matière dans laquelle j'excellais le plus. Plus tard j'ai été fasciné par les visages ce qui m'emmenait à réaliser les portraits des membres de ma famille. Ce qui m'attirait dans les visages ce sont les yeux .A travers le regard on peut déceler l'âme d'une personne son caractère, sa personnalité. Ce n'est qu'après ma licence que j'ai recommencé a dessiné parce que mon travail au sein de l'administration publique m'ennuyais au plus haut point. J'ai donc commencé à faire des portraits que je postais sur ma page Facebook et j'ai été repéré par un caricaturiste bédéiste béninois qui m'a formé dans le dessin puis j'ai été dans l'atelier d'un peintre béninois j'ai toujours à la peinture et j'ai adoré ce nouveau médium qui me donnait des possibilités immenses d'expressions. Je me suis perdu dans ces couleurs intenses et vives il faut dire que j'aime les couleurs intenses. Plus tard avec ma pratique artistique j'ai compris que cette fascination pour les visages est lié à l'identité .Par cette pratique à travers des autos portraits je me suis réapproprié ma propre identité en tant que femme.

Comment la rigueur et l'organisation acquises lors de votre formation en Administration Générale et Territoriale ont-elles influencé votre expression artistique ? En quoi cette expérience académique a-t-elle contribué à votre développement en tant qu'artiste ?

La rigueur et l'organisation acquise lors de ma formation acquise en Administration Générale et Territoriale me pousse a toujours donné le meilleur de moi et a bien m'appliqué dans tout ce que je fais, à travailler sans cesse a la recherche de nouvelles techniques pour améliorer mon travail artistique.

Vous avez participé à des expositions et résidences artistiques à travers l'Afrique et l'Europe. Pourriez-vous partager une expérience particulièrement marquante lors de l'une de ces occasions et nous expliquer en quoi elle a enrichi votre parcours artistique ?

L'expérience qui m'a plus marqué dans mon parcours artistique est la résidence que j'ai effectué au Congo Brazzaville à travers la Rencontre Internationale d'art Contemporain .Cette expérience m'a beaucoup marqué parce que c'est ma première expérience du genre .C 'était une résidence avec des artistes déjà confirmé qui exposaient leur travail dans les plus grandes du monde. Moi en tant que jeune artiste cela m'a fait prendre conscience de mon potentiel et du travail et du sérieux que je devrais mettre dans mon travail pour avoir une carrière et atteindre les objectifs que je me suis fixé. Voir toutes ces variétés, ces particularités et ses richesses dans ces travaux m'ont nourri et m'ont faire voir beaucoup de possibilités d'avenir. J'ai aimé

avoir écouté ces parcours d'artistes et j'ai appris qu'il faudrait se lâché et s'exprimer librement.

Dans votre travail artistique, vous explorez des thèmes profonds tels que l'identité, l'appartenance ethnique, le rapport entre l'homme et la nature, et le rôle des femmes africaines dans la société. Pourquoi ces thèmes sont-ils si importants pour vous, et comment les abordez-vous à travers vos créations ?

Les sujets que j'aborde dans mon travail artistique sont le reflet de ma personnalité. A travers l'art je me libère et c'est le seul moyen pour moi pour non seulement pour aborder les sujets qui me tiennent à cœur mais aussi pour dénoncer et sensibiliser. En tant que femme artiste et femme africaine je trouve que la femme africaine endure et subi beaucoup sans pouvoir s'exprimer librement .Beaucoup de femmes vivent encore sous le poids de certaines traditions.

Vous avez mentionné que vous êtes attirée par la peinture, les dessins et les installations multimédias. Pourquoi avez-vous choisi ces formes d'expression artistique en particulier, et en quoi chacune d'entre elles vous permet-elle de communiquer vos idées et vos émotions de manière unique ?

J'ai commencé par le dessin et le dessin c'est la base en art le dessin te permet de donner vie à des idées des personnages. Ce qui m'attire en peintures ce sont les couleurs cette capacité à pouvoir créer à partir de presque rien le processus de création en elle-même me nourrit c'est une sorte de thérapie pour moi ou je me connecte à mon subconscient pour recevoir et transcrire. J'aime pouvoir commencer une œuvre et me challengé me fié à mon instinct pouvoir construire et déconstruire pour faire naitre un bébé. J'ai encore beaucoup à dire et je pense pouvoir m'exprimer à travers plusieurs médiums compte tenu de mes inspirations et le médium que je trouve adéquat pour m'exprimer selon les circonstances et le type de message que j'ai a passé.

Votre héritage culturel semble jouer un rôle central dans votre travail artistique. Pouvez-vous nous parler de l'impact de votre culture sur votre processus créatif, en particulier en ce qui concerne le choix des couleurs, des textures et des symboles dans vos œuvres ?

Je m'inspire de tout ce qui m'entoure des expériences vécu personnellement ou autour de moi. Je puise aussi dans ma culture parce ma culture fait partie de mon identité et l'art est lié à la culture. A travers ma culture je raconte l'histoire de mon peuple à travers cette histoire ma propre histoire et par ce biais je transmets aussi à la jeune génération. Concernant le choix des couleurs elles n'ont pas particulièrement une signification pour exprimer tel ou tel expression j'adore les couleurs surtout quand elles sont intenses elles frappent elles sont profondes et interpellent .Les textures quand a elles apportent de la richesse à mon travail et le rend profond j'aime pouvoir créer des effets pour donner matière à réfléchir et permette à celui qui observe mes toiles de pouvoir se balader dans des univers pour s'y perde.

L'exposition monographique de l'Institut Français du Bénin en mai 2022 a été un moment significatif dans votre carrière artistique. Quels étaient vos sentiments et vos pensées lorsque vous avez vu votre travail présenté de cette manière, et en quoi cette reconnaissance a-t-elle influencé votre parcours artistique depuis lors ?

L'exposition monographique de l'Institut Français du Bénin en mai 2022 a été une consécration pour moi elle est arrivé à un moment inattendu et a permis de mettre mon travail en lumière .Cette exposition a été pour moi une preuve que je ne me suis pas trompé de chemin. Voir mon travail présenté de cette manière ma ému c'était comme si je rêvais je n'en revenais pas parce que je n'avais pas d'opportunités sur le territoire béninois pour montrer ce que je faisais en tant que jeune artiste il faut dire que les gens ne s'intéresse pas beaucoup à vous vous avez souvent beaucoup de refus. Les notes qui m'ont été laissé sur mon travail m'ont fait comprendre que mon travail touche beaucoup et suscite de l'émotion .Cette reconnaissance m'a ouvert beaucoup de portes m'a fait croire encore plus en moi en mon travail artistique.

Quels sont vos projets et aspirations artistiques pour les années à venir ? Envisagez-vous d'explorer de nouveaux thèmes ou techniques, ou peut-être de vous engager dans des collaborations artistiques ?

J'ai toujours évolué solo en prenant ma carrière en main en travaillant dans mon atelier et en envoyant mon travail à des appels à candidatures .Il faut dire que j'expose beaucoup plus à l'étranger que dans mon

pays. Pour les années à venir j'espère vraiment impacté par mon travail j'espère pouvoir marquer ma présence dans le monde artistique par mes propositions. Bien sûr que j'envisage d'exploré de nouvelles techniques et thèmes. J'aime pas la monotonie et j'aime cette possibilité de pouvoir expérimenter beaucoup d'autres choses aller vers de nouveaux horizons .J'aime pas l'idée que mon travail soit figé dans le temps et qu'il n'évolue pas. J'ai rien contre les collaborations artistiques elles te permettent d'apprendre et de t'enrichir en expérience.

À travers votre art, vous cherchez à sensibiliser aux enjeux sociaux contemporains et à encourager le changement. Pouvez-vous nous parler d'un message ou d'une réflexion que vous espérez transmettre à votre public à travers vos créations, en particulier en ce qui concerne les défis auxquels sont confrontées les femmes africaines ?

A travers mon art je cherche à montrer que l'homme est intrinsèquement lié à la nature et qu'il est temps d'agir de façon écoresponsable pour transmette à nos enfants une planète vivable .Concernant les femmes en Afrique les femmes sur tous les continents ont toujours lutté pour avoir une place dans la société. En tant que femme africaine je trouve qu'il y a encore beaucoup à faire pour lutter contre les discriminations dont sont victimes les femmes tant sur le plan professionnel social que familiale. Sur les réseaux sociaux en Afrique il y a eu une polémique entre temps sur la place de la femme dans la société ou un artiste chanteur dans un de ses morceaux disait que « la place de la femme c'est à la cuisine ». Je trouve ce genre de propos complétement déplacé et rétrograde c'est désolant de voir que même la jeune génération d'hommes pensent ainsi .Malheureusement une femme n'est pas apprécié par son potentiel mais par d'abord son caractère sexuel je veux dire qu'elle est chosifié. Dès notre tendre enfance on nous apprend que la femme doit être soumise à son mari doit obligatoirement se marié et doit tout subir y compris des violences au nom de son foyer et de ses enfants sans broncher et personne ne se soucie des impacts phycologiques ; des cicatrices que tout ceci pourrait engendrer. Je suis heureuse de voir de constater que la jeune génération de femmes africaines a une autre vision de leur place et leur rôle dans la société et se battent pour leurs projets et vivent leurs rêves. A travers mes créations je montre ces femmes battantes qui au-delà de la féminité au-delà de leur rôle de mères se battent pour se faire un nom et réussir se battent pour se faire respecter.

Enfin, en tant qu'artiste, quel est votre vision de votre rôle dans la société ? Comment espérez-vous influencer votre public et la communauté artistique au Bénin et au-delà, et quelles actions pensez-vous entreprendre pour réaliser cette vision ?

L'artiste est un visionnaire celui qui à partir de rien crée, façonne sensibilise, dénonce influence éveille les consciences. Pour influencer mon public il faudrait aborder les sujets qui unissent il faut avoir quelque chose de véritable à dire questionner à travers son art .Ma vision est que mon travail atteigne un plus large public que mon art puisse toucher guider faire prendre conscience. Pour y arriver je pense pouvoir travailler plus pour arriver au sommet de mon art, travailler sur des projets artistiques ; organiser sur le plan local des ateliers avec des thèmes précis pour le jeune public et pour les femmes.



Womens

1m15/1m20
Acrylique et pastels à huile sur toile
2024



Zémidjan

Collage et Acrylique sur toile
1m70/1m70
2022



Kèkènon

1m50/1m50
Collage Acrylique et pastels a huile sur toile
2022



Kèmi

70cm/70cm
Collage Acrylique et pastels à huile sur toile
2022



Enfance

1m10/70cm
Acrylique et Pastels à huile sur toile
2023



Untitle

1m25/1m40
Acrylique et pastels à huile sur toile
2023



Grain de folie

70cm/70cm
Collage acrylique et pastels à huile sur toile
2023



Untitle

90cm/90cm
Collage, acrylique et pastels à huile sur toile
2023



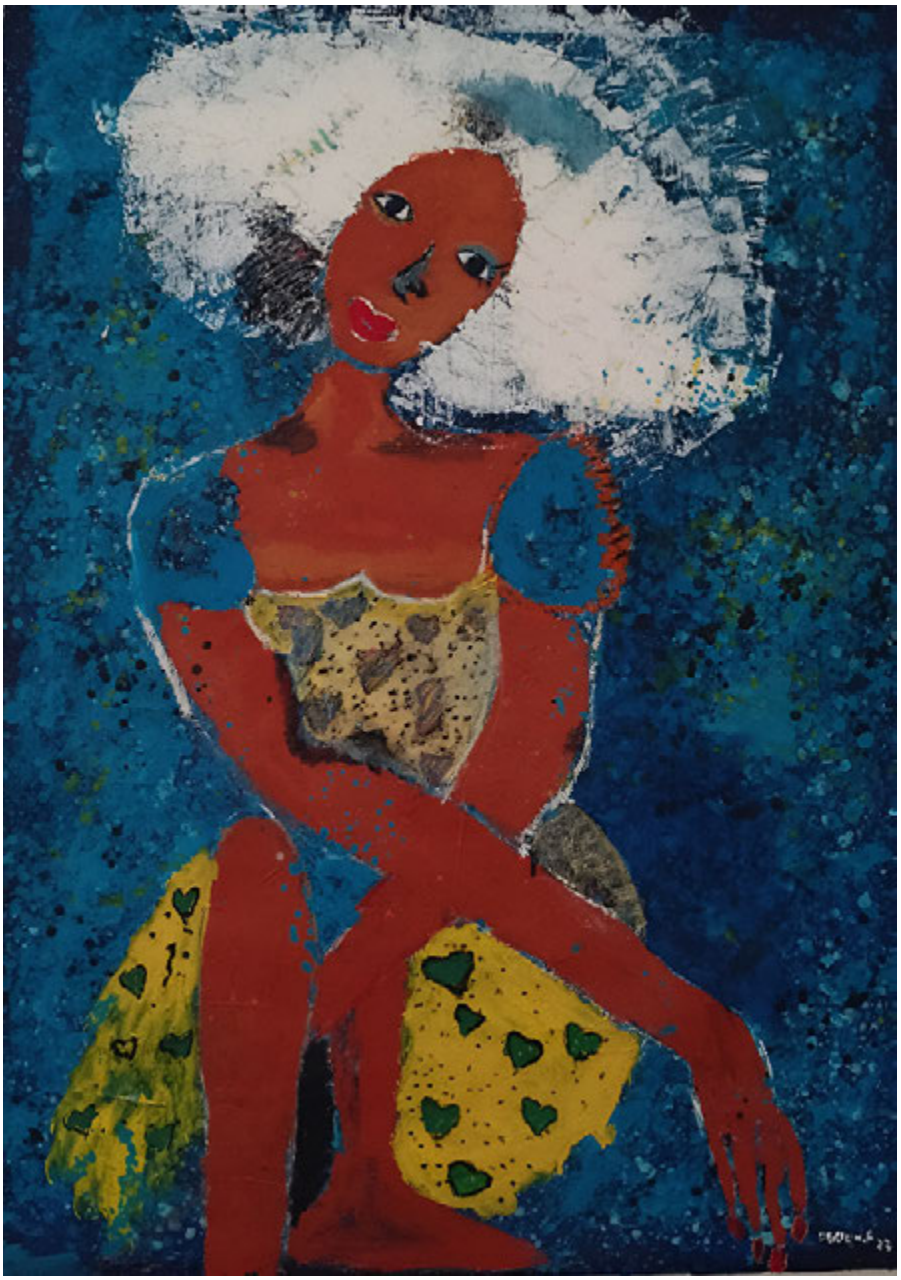
Untitle

1m10/90cm
Collage ,Acrylique et pastels à huile sur toile
2023



Untitle

1m10/90cm
Collage ,Acrylique et pastels à huile sur toile
2023



Sans titre

1m10/90cm
Acrylique et pastels à huile sur toile
2023



Untitle

Acrylique et pastels à huile sur toile
1m/1m10
2023



Sans titre

Acrylique et pastels a huile sur toile
1m/1m10
2023



MOZAÏK



[KIM YIP TONG]

Artiste pluridisciplinaire

Na Hassi

Kim Yip Tong est une artiste multidisciplinaire originaire de Maurice. Travaillant sur des supports et médias analogiques et numériques, sa pratique comprend des installations interactives et cinétiques, la direction artistique, la cinématographie, l'animation, la peinture et l'art textile.

En savoir plus

www.kimyiptong.com

@KimYTartist

KIM YIP TONG

QUESTIONS A L'ARTISTE

En tant qu'artiste pluridisciplinaire, vous travaillez sur différents supports. Quel est votre rapport à l'art et quelle approche avez-vous sur chacun des médiums que vous utilisez ?

Quel rapport j'ai à l'art ? Grande question. Je suis une personne rêveuse et assez idéaliste. Depuis petite, je trouve bien plaisir à me raconter des histoires, je jouais avec des petits personnages. De manière générale, je porte un regard assez poétique sur le monde et je suis quelqu'un qui s'émerveille devant toute la diversité de la vie qui m'entoure.

Ce sentiment d'émerveillement, j'éprouve spontanément le désir de transmettre. Pour moi, l'art, c'est porter un regard sur le monde. Un regard, parfois empreint de tristesse, souvent d'empathie, assez idéaliste aussi. Quelque part, j'ai un fond un peu activiste en moi.

Par rapport au médium, je suis particulièrement curieuse et cela me pousse à constamment expérimenter. Ce que je raconte, c'est continuellement un peu une fraction de plus ou moins la même chose.

Je me pose des questions sur comment vivre mieux ensemble ? Comment faire de la place à l'autre ? L'autre, j'inclus dedans les arbres, les oiseaux… Comment partager l'espace dans lequel on vit sur cette planète, sur cette île, sur le territoire où on est ?

Comme je suis curieuse, j'aime bien toucher à tout. Et je m'ennuie vite aussi. Tout cela joue dans ce désir de ne pas tout le temps faire la même chose.

Quand je passe de temps à peindre, seule, avec les couleurs et mes pinceaux, c'est un moment d'introspection. Une fois que j'aurai fait un tableau, je désirerai collaborer, travailler avec des gens, sur quelque chose de plus dynamique : animation, installations, des choses dans l'espace. C'est ma curiosité qui me fait changer de médium.

Néanmoins, j'ai un lien particulier avec le dessin et la peinture. Je viens d'une famille créative, et depuis enfant, on dessine, on bricole. Le dessin, c'est un moyen d'interpréter ce que je vois et comment je vois, ou comment j'aimerais que les choses soient. Le dessin m'aide à m'ancrer. C'est une zone de confort. Dessiner pendant que j'écoutais les profs m'aidait à être concentrée. Avoir ma main active, faisait que mes oreilles arrivaient à écouter.

Mon médium de prédilection, c'est le dessin et la peinture, mais je n'aime pas me limiter à ça.

Pensez-vous qu'on peut séparer l'artiste de l'homme, vous qui préférez parler des projets que de la personne.

Je ne pense pas qu'on puisse réellement séparer l'artiste de l'homme. L'artiste est un homme. Ou un humain, plutôt. En tant qu'humain, on est des êtres complexes avec plusieurs facettes de nous-mêmes. Faire un projet, c'est un peu synthétiser un propos ou un sujet dont on choisit de parler, de dévoiler et de partager avec le monde.

Je préfère parler des projets que de la personne, parce que je considère qu'il y a une partie de moi qui est privée et, l'art est un moyen d'expression.

Faire un projet, c'est faire un choix, c'est un acte de communication. En parlant de mes projets, je parle de ce dont j'ai envie de parler avec le monde, avec le public.

Quand l'artiste en vous s'est-elle exprimée au départ ?

On m'a toujours encouragée, félicitée, ma maman gardait mes dessins. J'ai dessiné avec mes sœurs et mes cousines. On nous demandait de dessiner des choses pour nous. Rétrospectivement, je dirais que je m'exprimais au départ par le jeu également.

J'ai joué avec tout un tas de personnages, en inventant toutes sortes d'interactions et de situations pour mes petits chevaux et mes petites poupées. Maintenant que je fais du cinéma, cette propension à raconter et à écrire des histoires vient de là aussi.

Et aujourd'hui ? Quel regard portez-vous sur votre cheminement artistique ? Les défis et les progrès ?

Alors, il n'est pas évident de répondre à cette question, parce que je suis de ceux qui aiment bien se laisser porter par le vent. J'ai toujours suivi mon destin et j'ai laissé les choses venir à moi.

Mon cheminement s'est fait en réponse à des interactions, à des opportunités, et finalement à ma capacité à y répondre. C'est une succession d'événements, de choses, d'opportunités, de personnes qui viennent vers moi, de rencontres.

Je suis quelqu'un d'assez obstinée, quand je décide de m'engager dans une voie, généralement, je vais jusqu'au bout. Il en va de même pour les projets, si je décide de répondre à un appel à résidence ou de commencer un projet, je vais jusqu'au bout et je suis capable de donner le meilleur de moi-même. Je ne pense pas que je sois la meilleure illustratrice, mais j'aime bien combiner les choses.

Le défi, c'est que je suis souvent stressée, toujours en train de faire quelque chose que je n'ai pratiquement jamais fait. Mes projets, finalement, dans le temps, je me rends compte qu'il y a quand même un pattern. J'aime le mix média, donc j'aime alterner médias artisanaux, peinture ou objet, avec le digital.

J'aime le mouvement, faire bouger des choses, que ce soit dans les installations kinétiques ou même dans l'animation.

Dans les progrès, le plus grand défi pour moi, c'est la gestion de l'angoisse, celle de ne pas être à la hauteur, de ne pas réussir.

J'ai un rapport particulier avec le temps. J'ai l'impression qu'il n'y a jamais assez de temps, que je suis toujours en train de courir après le temps. J'aime faire des choses minutieuses, qui demandent du temps, de manière générale.

Une des recettes magiques de mon travail, c'est que j'ai besoin de temps, parce que j'aime rêver, j'aime rentrer dans le flou quelque part. Je suis minutieuse, donc le temps, c'est un défi, toujours.

Dans ma gestion du stress, avec l'expérience, les choses deviennent plus familières, plus simples. Les progrès, c'est que je prends confiance en moi, avec l'expérience et le temps.

Enfin, dans les défis, pour chaque artiste, il y a la réalité financière de ce que c'est d'être artiste sur une petite île.

Dans votre processus créatif, vous vous interrogez souvent sur l'identité et les origines.

Oui, parce que je suis métisse. Ma mère est allemande, je suis née en Allemagne et mon père est mauricien, mais avec un fort goût pour tout ce qui est musique locale mauricienne, séga, ségué, musique caribéenne, notamment le reggae. Ma grand-mère paternelle est indonésienne, donc finalement l'identité de mon père est aussi métissée, complexe. D'autant plus qu'on vit sur une île avec des personnes d'origine diverse, l'île Maurice. C'est une île dont le peuplement est jeune, le statut d'île indépendante est récent.

Il y a deux sortes de questionnement : sur mon identité personnelle et sur notre identité collective en tant qu'État insulaire jeune. Qui est-ce que je suis dans ce territoire ? Cette question vient du manque de représentation. J'ai une identité pas commune. J'ai grandi dans un entre-deux. Je suis constamment entre plusieurs identités et il n'y a aucune case pour moi. Mon identité multiple se reflète dans mon travail. Par ailleurs, ma case n'existe pas dans le pays où je suis, donc qui je suis et quelle est ma place dans cette société ?

En revanche, je suis ancrée dans le territoire. Mon travail a un fort propos écologique parce que si d'un point de vue socioculturel, je ne m'identifie à rien, j'ai grandi sur la côte ouest de l'île Maurice et c'est un lieu où je me sens extrêmement ancrée. Quand je voyage, je m'identifie au climat mauricien, à la faune et la flore mauriciennes. J'ai grandi près de la mer, qui a forgé mon identité.

Comment cheminent vos questions vers les créations ? Et apportent-elles des réponses ?

Mes projets sont des prétextes pour passer du temps dans des milieux qui m'intéressent. Par exemple, dans les tableaux, c'est simple. Si je passe du temps dans un environnement où je regarde les mêmes montagnes tous les jours, je vais avoir envie de peindre ces montagnes. Je suis également triste et en colère de la façon dont on traite cet environnement, les arbres, les oiseaux, les coraux, le sable autour de nous.

Mes animaux préférés, ce qui arrive souvent dans mes tableaux, c'est des identités mixtes, des espèces auxquelles je m'identifie. Par exemple, les chauves-souris, c'est un mammifère qui vole. C'est extraordinaire. Les poissons volants, c'est un poisson qui vole. Je trouve ça incroyable. Les crabes, ce sont des espèces qui vivent entre l'eau et la terre. Ce sont souvent des animaux auxquels je m'identifie.

J'adore les chauves-souris, mais la question des chauves-souris est controversée à Maurice. Ainsi, je vais peindre des choses que j'aime. Je vais peindre la montagne derrière chez moi avec des chauves-souris parce que, finalement, c'est comme un statement. Les montrer, les mettre en avant, affirmer leur place finalement dans cet environnement. C'est une façon de les faire rentrer dans l'imaginaire collectif et de nous faire peut-être accepter leur présence, et dire que ces animaux font partie de cet écosystème, ils ont été là avant nous.

J'ai fait un projet sur l'histoire des forêts à Maurice. Ma question, c'est comment on en est arrivé là ? Comment est-ce qu'on en est arrivé à maltraiter le monde dont on fait partie de cette manière-là ? Cette question sur les forêts m'a fait me poser des questions sur l'histoire des forêts à Maurice.

Quelle association de techniques vous a-t-elle le plus marqué, en termes d'expressivité et d'émotions ?

En ce moment, je travaille sur un film d'animation depuis trois ans. Cela n'a rien d'original dans le domaine. Le fait d'associer mes dessins, de réussir à les faire bouger, c'est une association technique qui me marque.

Par exemple, je fais un tableau sur papier avec des aquarelles ou des gouaches. Après, je les scanne, je les mets dans un ordinateur et ça commence à bouger. C'est magique. Je trouve ça extraordinaire.

Comme je ne suis pas une animatrice pro, j'ai fait pas mal de rotoscopie. Aller chercher des vidéos, filmer des choses moi-même en vidéo, ensuite décomposer le mouvement, imprimer des feuilles, les décalquer pour créer le mouvement, les redessiner, les re scanner et puis les mettre dans l'ordinateur et voir bouger des raies que j'ai dessinés, voir bouger tous ces animaux. Cela m'a marquée et je suis émerveillée de pouvoir faire bouger mes dessins.

Couleurs, formes et lignes trouvent aisément leur place dans vos propositions artistiques. Quelle trajectoire leur offrez-vous pour qu'elles « agissent comme des stimulants sur les sens » ?

Je suis autodidacte, je n'ai jamais eu de véritables cours académiques de dessin ni de peinture, mais j'ai été 8 ans en école d'art. Ce n'était pas des enseignements académiques techniques. Tout ce que je fais est instinctif, notamment mon sens de la couleur.

Quelle trajectoire ? Ce qui compte pour moi, c'est réussir à transmettre une émotion. Je fais des projets dans l'objectif de faire ressentir des émotions aux gens.

L'île Maurice est au cœur de votre travail, principalement la nature et la langue. Pouvez-vous développer cet angle de vos projets et les dimensions qu'il revêt dans votre regard artistique ?

L'île Maurice est au cœur de mes projets parce que c'est une île jeune et divisée. On n'a pas une population autochtone ancienne. En même temps, on a une histoire qui date de quelques siècles qu'on connaît mal. On vit sur une île qu'on traite mal, d'un point de vue de la biodiversité et dont l'histoire humaine aussi est violente.

Il y a une question d'essayer de comprendre où je vis et pourquoi les choses sont comme elles sont. C'est un moyen de répondre à ces questions.

Je suis profondément amoureuse de mon île, absolument extraordinaire, tellement belle, tellement généreuse, tellement incroyable.

Pourtant, il y a aussi de la colère et de la tristesse par rapport à comment on vit sur ce territoire, sur cette île extraordinaire. Mon travail, c'est un moyen de transcender cette tristesse et cette colère quand j'observe l'île et d'essayer de transcender cette colère en de l'espoir, en quelque chose de beau, en quelque chose d'inspirant.

Je suis métisse et je parle quatre langues : allemand, français, anglais, créole. J'ai commencé à parler créole sur le terrain, parce que je n'ai pas grandi dans un milieu où on parlait créole à la maison, même si je comprenais évidemment. Par contre, la langue est un reflet de la conscience humaine et notre façon de parler reflète la société, et l'humain de plein de façons. En cela, la langue est intéressante à intégrer et à utiliser dans mon travail parce qu'elle traduit nos origines, notre façon de vivre et de penser.

Quelles émotions vous poussent vers la création ? Y a-t-il des contextes particuliers qui vous font dessiner dans l'immédiat ? Avez-vous un cadre de prédilection pour travailler ?

Pour être artiste et être inspiré, il faut vivre et ne pas que travailler. C'est un peu la complexité de la créativité. Pour être créatif, il faut pouvoir se reposer. Il faut passer du temps à vivre et à ressentir. C'est l'émerveillement qui me pousse. L'émerveillement puis, comme je dis plus haut, la colère et la tristesse aussi.

Par exemple, si je vais faire du snorkeling sur le récif près de chez moi, et que je vois un animal que je n'ai jamais vu, je vais avoir envie de le dessiner.

Autre exemple, pendant le confinement, j'habitais chez mes beaux-parents dans les Hauts, à Moka. J'étais face à d'autres montagnes que celles que je vois d'habitude, j'ai eu envie de les dessiner.

Un cadre de prédilection pour travailler ? Pour la peinture, j'aime être en extérieur, dans un lieu éclairé, avec une lumière naturelle indirecte. J'aime bien peindre sur ma varangue. Je n'aime pas trop être à l'intérieur, dans un bureau, derrière un ordinateur, même si ça m'arrive quand même souvent.

Quelles collaborations avec d'autres créateurs vous ont le plus enrichi ? Que ce soit humainement ou artistiquement ?

Travailler avec Sylvana Lautier, une créatrice française avec laquelle j'ai fait mon master à Londres et avec qui j'ai réalisé plusieurs projets. Elle est extraordinaire, hyper douée. J'ai des problèmes de concentration et Sylvana a la capacité d'être hyper concentrée, de travailler super vite et super bien. Je suis toujours en admiration totale quand je la vois travailler. C'est quelqu'un en qui j'ai confiance dans l'opinion. C'est une chance d'avoir un collaborateur en qui on a une confiance absolue dans le regard et l'opinion.

Un autre artiste avec qui je n'ai pas collaboré, mais qui m'inspire : c'est Azim Moolan, le réalisateur. Je l'ai vu travailler sur une prod, j'avais réalisé un film pour la chanteuse Annega, c'était ma première expérience de réalisation dans un cadre un peu professionnel. Comme toujours, j'étais évidemment stressée, parce que je n'avais jamais fait ça. Juste après, Azim a réalisé son deuxième clip et je faisais la direction artistique du projet. J'étais aussi sur les tournages et j'ai pu voir le calme et la bonne humeur avec lesquels Azim gère ses projets. Cela m'a inspiré cette capacité à dégager une énergie positive lorsqu'il travaille en équipe.

Je dois beaucoup à Avneesh avec qui j'ai travaillé en arrivant à Maurice, qui m'a permis de rencontrer plein de gens, grâce à qui j'ai eu de nombreuses opportunités.

Travailler avec Emilien Jubeau, voir comment il arrive à jongler avec plusieurs projets à la fois. Il y a l'équipe de House of Digital Art, tous mes amis aussi, que ce soit Patyatann, Karen Pang…

Tout le monde, toutes les collaborations m'inspirent et m'enrichissent d'une façon ou d'une autre.

Comment définiriez-vous l'art contemporain ? Quelles en sont les caractéristiques spécifiques ?

Le milieu de l'art est un peu un mystère pour moi, j'avoue. Il est plein de contradictions et j'ai un peu du mal à comprendre.

L'art contemporain, c'est la capacité de parler de questions contemporaines, de nos réalités individuelles aujourd'hui, avec les outils dont on dispose. L'art qui m'intéresse, c'est quand un artiste parvient à parler de sa réalité individuelle et de sa place dans le monde. C'est un moyen de lier l'individu au collectif, finalement.

Avez-vous des influences ou des artistes qui vous inspirent dans vos créations ?

Des artistes m'ont inspiré lorsque j'étais en Europe. C'est classique, mais il y a quelques artistes où, devant leurs tableaux, j'ai réellement été émue aux larmes. Ça m'a montré que l'art est capable de transmettre des émotions fortes.

La première fois que j'ai vu un tableau de William Turner, j'ai eu envie de pleurer. C'était au Tate Modern à Londres. Dans la même pièce juste à côté, il y avait un tableau de Rothko. Là, c'était pareil, j'étais estomaquée par la beauté et la poésie des couleurs. Rothko et Turner, sont deux artistes qui m'ont touchée et donc influencée.

Au tout début de mes études à Paris, il y a un artiste aussi qui m'a inspiré, c'est Gerhard Richter, plus justement par sa capacité à mêler les médias entre digital et analogue. Par le jeu qu'il était capable de mettre en place entre les deux.

Dans tout ce qui est digital et installation, Olafur Eliasson m'a inspiré quand je suis arrivée à Londres.

Récemment, il y a deux animations, deux films étudiants que j'ai regardés en faisant *Pié dan lo*. Barbecue de Jenny Jokela, qui a gagné le cristal du film d'animation Annecy 2018, m'a touchée, que j'ai vu souvent. L'année d'après, c'est aussi une étudiante du Royal College of Art en animation qui a gagné le prix d'étudiant en 2019. Happy Endings, d'EunJu Ara Choi. Ce film-là aussi, dans le cadre de la création de *Pié dan lo*, je l'ai vu et revu plusieurs fois.

Vous avez exposé presque dans tous les continents, de l'Asie à l'Europe, sans oublier votre région natale, l'océan Indien, et même jusqu'au Royaume-Uni. Comment ces voyages nourrissent-ils votre créativité ? Quelles rencontres vous ont fait le plus grandir ?

De tous mes voyages et mes résidences, celui qui m'a le plus marqué, c'était mon premier voyage à Madagascar, dans ma résidence à Is'Art Galerie. C'était en 2018, je venais d'arriver à Maurice. J'étais revenue de Londres après 8 ans à l'étranger, avec ce qui a fait grandir toutes mes questions identitaires, sur Maurice mais aussi l'océan Indien. Le voyage à Madagascar, c'était extraordinaire.

C'était un dépaysement total, et en même temps une confrontation à une réalité. Cette île a une part tellement importante dans notre histoire à Maurice, pourtant, on connaît très peu.

J'ai compris que la réalité insulaire, on est des mondes à part. On est séparés, et on se connaît mal. C'est assez impressionnant de voir à quel point Maurice, Madagascar et La Réunion sont liés historiquement et biologiquement. Dans cette question de l'origine, aller dans les forêts malgaches était une expérience très forte. J'ai vu un peu les similitudes avec nos espèces endémiques ici. Il y a un pont entre l'histoire humaine et l'histoire des au espèces, la faune et la flore locales.

D'ailleurs, Madagascar, c'est l'île mère, donc il y avait quelque chose de l'ordre d'aller à la source des origines en allant à Madagascar.

Pouvez-vous nous parler du film d'animation sur lequel vous travaillez depuis quelques années ? Quelle en est la genèse et que souhaitez-vous exprimer à travers cette création ?

Le film sur lequel je travaille s'appelle *Pié dan lo*, un court-métrage documentaire en animation.

Il a été initialement commissionné par une fondation d'art qui s'appelle PCAI, Polyeco Contemporary Art Initiatives, Polygreen maintenant. Il est produit par le studio Gaoshan Pictures à La Réunion, en coproduction avec WeFilm et Gaoshan Animation Studio.

Quand la marée noire a eu lieu, je me souviens très bien, j'étais volontaire. Déjà, quand j'ai vu ça dans les médias, mon cerveau a juste complètement court-circuité. J'étais là en mode OK, c'est impossible. Comment une chose pareille peut arriver ?

J'habitais à l'ouest. La marée noire avait lieu dans le sud-est. J'ai pris ma voiture toute seule. J'ai appelé une copine qui habitait à Pointe d'Esny, là où ça arrive. Je lui ai dit : "bon, écoute, est ce que je peux venir chez toi ?" J'arrive. Là, je ne peux rien faire de toute façon.

J'ai été volontaire comme tout le monde, on était tous sous le choc. C'était un moment unique dont je me souviendrai toujours. C'était à la fois l'horreur de voir tout ce mazout dans le lagon et imaginer ce que ça

représente. C'était juste au-delà du possible. En même temps, il était extraordinaire de voir tous ces gens différents venir de leur plein gré. Aider, faire ce qu'ils pouvaient, c'était tellement magique. C'était un peu la fête sur Waterfront, il y avait de la musique, il y avait à manger gratuitement à gogo. Il y avait plein de gens qui étaient juste venus donner à manger. J'ai mangé des glaces, des crêpes, des rôties.

Quelques mois plus tard, une compagnie de dépollution, Polyeco, aujourd'hui Polygreen, spécialisée dans le nettoyage marées noires a été embauchée. Elle a recruté plein de gens dans la région. Elle a une fondation d'art en Grèce qui se spécialise sur la commission d'œuvres d'art vidéo sur l'environnement. Ils m'avaient d'abord contacté pour un film en collaboration avec une école de la région, Mahébourg. J'avais fait toute une proposition autour de ça. En voyant mon portfolio et mon travail, ils m'ont aussi commissionné une œuvre libre, tant que c'est lié à la marée noire.

On était entre les deux confinements. J'habite à l'ouest, les gens impactés sont ceux de l'est. Je me suis dit, il faut que je donne la parole aux personnes qui ont été les plus directement impactées. Avec mon partenaire, on est partis faire des interviews de gens qui vivent exclusivement de la mer : des skippers, des pêcheurs et des kitesurfeurs. On a été voir des personnes de communautés différentes, pour avoir une diversité de voix, parce que c'était un événement unificateur à l'échelle nationale.

Pieds dans l'eau est une lettre d'amour à l'océan. En même temps, c'est un événement tellement fort en symbolique, qu'il est important de s'en rappeler.

Pour moi, l'art sert aussi à ça.



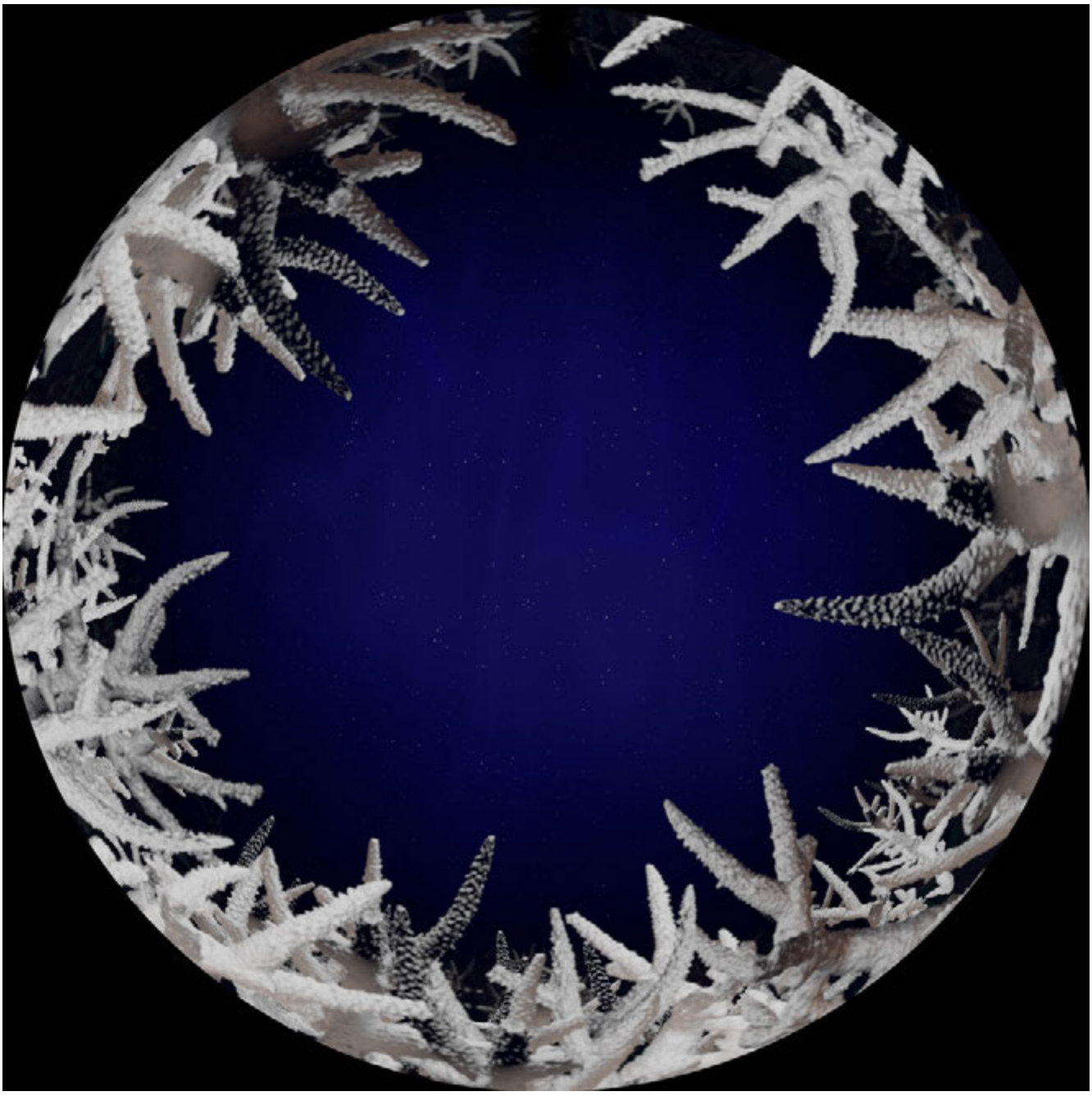
Pie dan lo



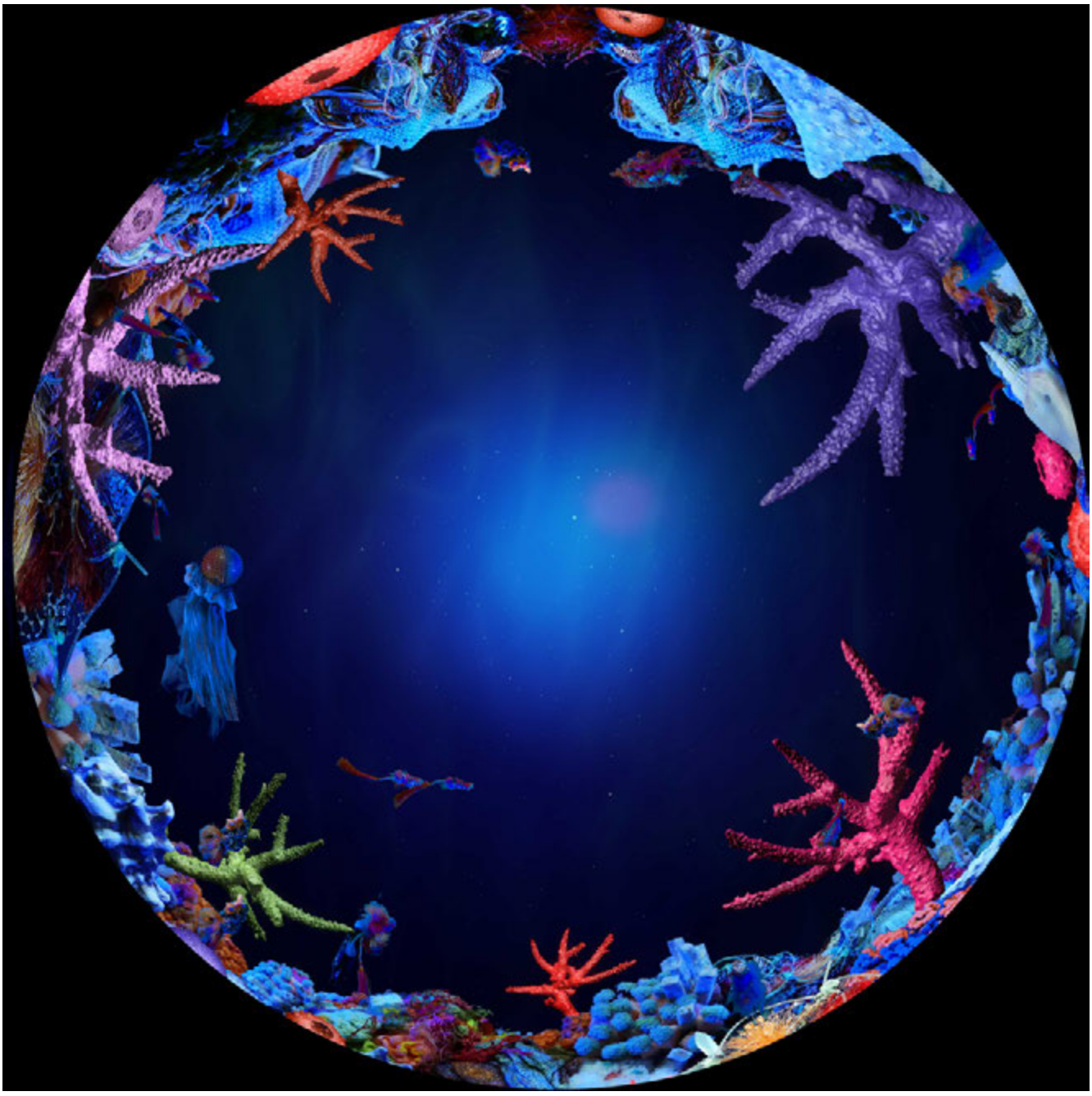
A Moment pour l'hotel Lux le Morne



Mourgate pe Danse



Anthozoa 1



Anthozoa 2



Fresque colaborative pour IFM_Maurice



Laforé palmié



MOZAÏK



MARIAM AMYRA

Artiste peintre

Na Hassi

Mariam Amyra est un artiste-peintre franco-égyptien. Passionnée de dessin depuis son enfance, elle a fait des études en informatique, avant de suivre des formations à Gobelins Paris. Depuis trois ans, elle est artiste à plein temps et le hall de l'Hôtel de ville d'Antananarivo a accueilli sa toute première exposition : *Fun & Flow*.

En savoir plus

www.mariamamyra.com

@mariamamyraGallery @mariamamyra

MARIAM AMYRA

QUESTIONS A L'ARTISTE

Vous avez toujours dessiné depuis votre plus jeune âge. Que ressentez-vous lorsque vous êtes face à une toile vierge ?

Je n'ai jamais eu peur de la toile blanche ou de la panne d'inspiration parce que je n'y crois pas. Je pense que ce que certains artistes peuvent appeler la panne d'inspiration, c'est juste des moments de pause nécessaires. Parce qu'on apprend constamment, on évolue constamment. Et parfois, on a juste besoin de temps calme, de pause pour assimiler tout ce qu'on vient d'apprendre et tout le chemin qu'on vient de faire. Ce n'est pas une panne d'inspiration, c'est juste un temps d'assimilation. Et après, cela se développe. Vu comme cela, on n'a plus peur de la panne d'inspiration, cela n'existe plus. Il faut se donner le temps.

À huit ans, vous plongez des heures et des heures dans un dessin et n'en sortez que satisfaite. Pouvez-vous partager avec nous ce que représentent l'art et le dessin pour vous ? Une journée sans peindre ou sans imaginer une création, pourriez-vous y survivre ?

Pour moi, c'est vraiment exprimer ce qu'on a à l'intérieur. La créativité, ce n'est pas juste la peinture. C'est comme si j'avais le cerveau en ébullition. J'ai toujours été ainsi. Il suffit qu'on parle d'une chose et tout de suite, j'ai des images qui viennent et je sais exactement « ah ouais, je pourrais faire cela, cela, cela ». Et cela peut toucher n'importe quoi : créer un costume pour mon fils, les décorations de la maison… C'est comme si j'étais constamment en train de créer plein de choses dans ma tête. La peinture me permet de canaliser cette énergie créative dans un domaine. Sinon, je touche-à-tout et je m'éparpille.

On est tous des créateurs, la peinture, l'art, sert à exprimer cette énergie créatrice qu'il y a en chacun de nous. Chacun a sa façon de l'exprimer, cela peut être dans un autre domaine. Moi, j'ai choisi la peinture.

Ce qui m'intéresse, quand je peins un tableau, c'est de générer une émotion. J'aime l'harmonie, la lumière et la beauté. Je n'ai pas spécialement envie de choquer les gens, cela ne m'intéresse pas. Mais j'ai juste envie d'amener un peu de sérénité, de paix, d'un petit moment où les gens se posent et disent : « Ah, cela fait du bien de regarder cela. » Et j'espère vraiment que, quand une personne regarde mon tableau, cela génère une émotion forte. Si je vois quelqu'un d'ému devant un de mes tableaux, c'est la plus belle récompense que je puisse recevoir.

Est-ce que je peux imaginer une journée sans créer ? Sans créer, non, parce que c'est comme si c'était un état naturel. Je crois réellement qu'on est tous des créateurs. Il y en a juste certains qui ont fermé le robinet, et qui ne savent plus comment l'ouvrir. Moi, c'est comme si je l'avais ouvert trop fort. Du coup, il y a ce flux constant. Cela fait partie de ma nature et je ne pourrai juste pas l'arrêter, si cela ne va pas être la peinture, ce sera autre chose. Mais je ne pense pas qu'il se passe une journée où je ne suis pas, soit en train de créer quelque chose, soit en train d'imaginer une création.

À quatorze ans, vous exposez votre première toile chez un marchand d'art. Pouvez-vous revenir sur cette expérience et ce qu'elle vous a apportée ?

Je peignais déjà depuis quelques années, et un ami de mon père avait une boutique, un mélange entre brocante et galerie d'art. Un jour, il a vu ce que je faisais et cela lui a beaucoup plu. Bien sûr, mes parents, ma sœur m'encourageaient, mais c'est ma famille, ce n'était pas pareil. Il s'appelait Pierre Agamon, et il était la première personne extérieure à mon cercle proche qui m'a encouragée, qui m'a dit qu'il y avait vraiment quelque chose.

J'ai peint un petit tableau du Pont de Sarajevo, je me rappelle que j'avais vu cela dans une encyclopédie. J'ai voulu le reproduire en peinture à l'huile. Cela avait un style un peu impressionniste, avec des tâches, tout cela. Il l'a vu et m'a dit : « il est super celui-là, je te le prends ». Cela m'a juste donné confiance, de me dire que j'ai peut-être ma place.

Après, j'ai arrêté de peindre, j'ai fait des études scientifiques. Mais cette anecdote a été le premier élément déclencheur. Je m'en rappelle encore.

À quinze ans, vous êtes illustratrice en chef d'un magazine pour enfants. Comment avez-vous vécu cette période, surtout à votre âge ? En quoi consistait votre mission ?

À l'époque, je vivais en Égypte et j'aimais beaucoup dessiner. La mère d'une amie savait que je dessinais bien et elle travaillait pour un magazine qui s'appelait Egyptian Reporter. Ils voulaient lancer un magazine pour enfants, et elle m'a demandé si cela m'intéressait. Je les ai rencontrés et ils ont adoré ce que je faisais. On m'a demandé de créer des personnages. C'était l'histoire d'un petit garçon, d'une petite fille, d'un génie, et de leurs aventures.

J'ai commencé à dessiner les personnages et cela leur a plu. On a commencé l'aventure. Bien sûr, il y a une partie de moi qui avait un petit peu peur de ne pas être à la hauteur, parce que je n'avais jamais fait cela. Une partie de moi jubilait, parce que c'était mon rêve de petite fille, et que c'est un magazine. C'était le premier magazine en bonne et due forme pour enfants en Égypte. Il y avait des grandes pubs sur l'autoroute entre Alexandrie et le Caire. Je voyais mes dessins en grand sur l'autoroute, c'était incroyable.

Ma mission était de faire la BD : sur ces deux enfants et ce génie, la page de couverture, toutes les petites illustrations, les pages découvertes, les expériences scientifiques, etc. Il y avait des personnages qui revenaient à chaque fois.

L'aventure a duré un an. Après, ils ont eu des problèmes financiers, ils ont dû arrêter. Pour moi, cela a été une expérience extraordinaire, parce que c'était vraiment un rêve qui devenait réalité, un rêve de petite fille.

Je me rappelle une fois, j'étais au supermarché et j'ai vu un petit garçon à la caisse qui disait à sa maman : « Attends, attends, j'ai oublié quelque chose ! » Il a couru au stand de journaux et il a attrapé le magazine qui s'appelait « Cool ». Et là, j'ai fait « Ah ! C'est génial ! » Cela m'a donné un peu de confiance en moi.

Le dessin et la peinture, c'est différent. Pouvez-vous développer ?

Il ne s'agit que de mon opinion, cela peut être contesté. Pour moi, le dessin, c'est quelque chose de technique. Beaucoup de gens peuvent se décourager par le dessin parce qu'ils se disent « je ne sais pas dessiner ». Il faut tout un temps d'apprentissage avant de réussir à avoir quelque chose qu'on estime être joli.

La peinture, c'est beaucoup plus ouvert à tous, parce qu'on peut très bien faire de la peinture qui n'a rien de technique derrière. Il n'y a pas besoin d'apprendre une théorie ou une technique.

Il faut juste se donner la chance et se faire confiance. On peut commencer demain si on a envie. On s'achète un peu de peinture, on s'achète quelques cartons entoilés et on se lâche.

Le secret, c'est réussir à se lâcher. Parce que si on laisse dans le contrôle à vouloir faire quelque chose de technique, on va se décourager. Alors qu'on peut très bien réussir à faire de très jolies toiles si on est à cœur ouvert, qu'on se donne à fond, qu'on exprime ses émotions à travers les couleurs, les outils, qu'on fait travailler sa créativité.

Le but de l'art, c'est de s'amuser, de profiter, de ressentir des choses. Et pour cela, la peinture est un outil extraordinaire.

Le dessin vous a toujours accompagné, jusque dans vos études. Pourtant, vous n'avez pas emprunté une voie artistique dès le départ, en vous inscrivant à une école de beaux-arts, par exemple. Pourquoi avoir suivi une formation en informatique spécialité Synthèse d'images et réalité virtuelle ?

On m'a dit qu'il n'y avait pas beaucoup de débouchés dans les beaux-arts, parce que j'ai vraiment hésité entre les beaux-arts et la fac de sciences. Et on m'a dit : « écoute, au lieu de te fermer des portes, vu que tu es nourrie en sciences, fais des sciences et après tu feras un choix. »

J'ai fait des sciences parce que je crois que j'ai eu peur. La peur est le plus gros frein de l'humanité. En première année, j'ai fait le tronc commun comme tout le monde, avec de la physique et des mathématiques.

Après, je me suis demandé comment est-ce que je pourrais me rapprocher un petit peu de l'art ? J'ai vu qu'en toute dernière année d'informatique, il y avait justement « synthèse d'images et réalité virtuelle. » Cela me rapprochait un petit peu du monde du film d'animation, des films d'animation et tout cela. Je me suis dit : « pourquoi pas, on va tenter.

En revanche, j'étais vraiment nulle en informatique au début. Tout le monde savait programmer, moi, je ne connaissais rien. Heureusement, je suis quelqu'un de persévérant, j'ai appris. J'ai travaillé deux fois plus dur que les autres pour y arriver, mais j'ai réussi à avoir la spécialité que je voulais. La spécialité « Synthèse d'images et réalité virtuelle » est très demandée. Il n'y a pas beaucoup de postes, du moins dans la fac où j'étais.

À partir de la spécialisation, j'ai vraiment aimé ce que je faisais. C'est génial parce qu'il y a beaucoup de trigonométrie, de géométrie. C'est le cœur même de la 3D, avec beaucoup de mathématiques derrière. Ce parcours m'a vraiment formé l'esprit sur un certain plan. Aujourd'hui, quand je fais de la géométrie sacrée, je trouve que cela me donne une certaine facilité, de pouvoir visualiser tout de suite en 3D ce que cela peut donner, etc. Je pense que dans la vie, il n'y a pas de hasard. Les choses arrivent pour une raison.

J'ai travaillé deux ans dans la recherche après mon master en informatique. À la fin de ces deux ans de recherche, j'avais vraiment envie d'intégrer les studios d'animation, pour aller me rapprocher de mon rêve. Encore une fois, on m'a découragée. « C'est un milieu très fermé, tu n'y arriveras pas. Ils ne prennent que les gens des grandes écoles de graphisme, etc. » Je me suis dit que j'allais tenter ma chance. J'ai mis toutes mes économies en l'école des Gobelins à Paris pour faire une formation de graphiste, cette fois-ci en 3D. Ce choix m'a permis d'avoir la double compétence informaticienne spécialisée dans la 3D et graphiste spécialisée dans la 3D. À partir de là, cela m'a ouvert les portes, car deux mois plus tard, j'étais prise dans un studio d'animation à Paris.

On a travaillé sur un film d'animation qui s'appelle « La mécanique du cœur », je développais les outils pour les graphistes. Dans une équipe d'informatique, dans un film d'animation, il y a l'équipe R&D qui développe les outils et il y a les TD, les Technical Directors. J'étais TD, qui sont en prod. Ils côtoient vraiment les graphistes. On travaille avec eux, on corrige tous leurs problèmes, on fait remonter les problèmes à l'équipe R&D. On est un peu dans le feu de l'action. Quand cela commence à piquer dans tous les sens, c'est nous qui reprenons tout à la tête.

Vous êtes née en Égypte, avez étudié en France, vécu au Maroc, en Thaïlande et au Vietnam. Actuellement, vous êtes installée à Madagascar, où vous avez d'ailleurs exposé « Fun & Flow ». Avez-vous observé des évolutions ou des différences dans vos techniques, votre démarche artistique ou votre parcours au cours de ces voyages ?

Je n'ai pas l'impression qu'il y a un pays en particulier qui a influencé ma technique ou ma façon de peindre, mais plutôt mon cheminement intérieur. Ce cheminement intérieur a eu un impact sur ma peinture. J'ai rencontré des gens extraordinaires dans chaque pays, et à chaque fois, cela m'a fait avancer un peu plus. C'est ainsi que j'ai réussi à me libérer petit à petit.

Madagascar a été un élément déclencheur, parce que c'est une terre très inspirante, les énergies sont très fortes ici. J'ai rencontré des gens extraordinaires ici qui m'ont beaucoup aidée dans mon chemin personnel. C'est comme un déclic depuis que je suis là. J'ai fait un bond en avant, et ma peinture aussi, cela a été assez magique.

C'est la première fois que vous exposez à Madagascar ?

C'est ma première exposition, tout court.

Depuis votre installation à Madagascar, vous êtes artiste à temps plein. Pouvez-vous nous raconter ce qu'est une vie d'artiste ? Comment vivez-vous chaque journée ?

Cette question m'avait fait rêver. Parce qu'il y a la journée idéale et puis il y a la vraie journée.

La journée idéale, c'est : je me lève le matin, avant mon fils, je fais mon yoga, je fais ma méditation, je

vais réveiller mon fils. Les oiseaux gazouillent, tout va bien. Il prend son petit-déjeuner, il va à l'école. Et moi, je monte dans mon atelier et je commence à peindre.

Mais cela ne se passe pas toujours comme cela. Des fois, je me réveillais tard parce que je faisais mes vidéos pour Instagram et du coup, je me suis réveillée plus tard que prévu. Je n'ai pas eu le temps de faire mon yoga et encore moins ma méditation. Je réveille mon fils en panique. Il râle parce qu'il n'est pas content, il ne veut pas aller à l'école. Et ma journée commence comme cela. Non, j'exagère un peu !

En réalité, pour moi une journée balancée, c'est vraiment un temps calme le matin où je suis seule, où je peux justement faire un yoga pour me réveiller en douceur, faire une méditation, pour me recentrer.

Au début, je m'occupe de mon fils. Ensuite, il part à l'école. Gros souci en ce moment, ce sont les réseaux sociaux. Parce que j'essaie d'étendre mon réseau social, le matin, il faut que je poste quelque chose. Et cela casse ma routine saine. Je trouve que c'est très accaparant les réseaux sociaux. Ils ont un côté perturbateur, je trouve.

Ensuite, je vais dans mon studio et je peins. Soit, je continue une toile que j'ai commencée, soit je médite devant une toile vierge. En général, je vais peindre jusqu'à midi.

Ensuite, je vais m'occuper de mon fils.

Après, si je suis vraiment à fond dans un tableau, dans une création, cela peut m'arriver de peindre le soir, même si l'éclairage n'est pas toujours extraordinaire. Parfois, jusqu'à tard dans la nuit, cela m'est arrivé d'avoir des insomnies et de peindre toute la nuit, mais c'est rare.

Vos toiles, du moins celles de l'exposition « Fun & Flow », font émerger des sentiments profonds, entre quiétude, sérénité et réflexions. Pouvez-vous nous parler de ce projet, de sa genèse et de votre démarche ?

J'étais allée voir des galeries et je m'étais rendue compte qu'il fallait un style, un fil directeur, un thème. Je me suis dit qu'il faut que je choisisse entre mes deux styles et je n'ai pas envie.

Il était important, du moins pour la première expo, de montrer les deux styles. C'est l'opportunité que m'a donnée l'Hôtel de Ville. Je pouvais faire ce que je voulais et j'ai pu exposer ce qu'on appelle le fun and flow. Le « fun », c'est le côté pop, le « flow », c'est le côté intuitif.

D'un côté, des œuvres plongent dans une ambiance mystérieuse et mystique, avec des clins d'œil à des cultures et des symboles divers. D'un autre, quelques tableaux révèlent un autre aspect de votre talent, avec des portraits et des personnages en mode « décontracté ». Pouvez-vous nous parler de votre processus de création ? Comment et dans quelles conditions créez-vous ?

Cela va dépendre. D'abord, j'ai deux styles : le pop et l'intuitif.

Pour le premier, c'est-à-dire le pop, il n'y a pas de blocage devant la toile blanche. Je retombe en enfance, je ne mets aucune règle et aucune limite, dans le sens où j'ai le droit de tout utiliser. Je m'amuse avec les couleurs et les outils, parfois, j'utilise des pochoirs, cela ne me dérange pas. Je commence toujours par le fond qui est assez abstrait et où je m'amuse. Ensuite, le tableau reste un peu en stand-by, le temps de savoir ce qui serait bien sur ce fond, sur ces couleurs, ce que je vais rajouter au tableau pour lui donner une forme globale. En général, c'est des silhouettes de femmes avec des coupes afro dans les pops.

En revanche, en intuitif, c'est complètement différent, il n'y a aucune intention, dans le sens où je ne sais pas ce que je vais mettre sur la toile. Le but, c'est d'éteindre le mental, de ne plus du tout réfléchir, d'être dans l'espace du cœur et de me laisser guider par les énergies. Je vois cette toile blanche et j'attends. Des fois, je me mets à utiliser des couleurs, mais ce n'est pas du tout ce qui va apparaître à la fin, parce que je travaille toujours plein de couches. Je peux commencer avec des couleurs et finalement, quand je me laisse guider, cela se transforme complètement. Dans ces cas-là, il peut m'arriver de rester devant une toile, sans me dire ce que je suis supposée faire parce que j'attends que cela vienne.

Cela m'est arrivé avec le tableau Pure Feminine Energy. Je me suis d'abord amusée à faire la texture. Après, je suis restée devant ce tableau et je me suis dit : qu'est-ce que je vais faire de ce tableau ? J'attendais que les énergies viennent à moi et de me laisser guider. Il y avait comme un blocage. J'ai médité. Et quand j'ai médité, il y a vraiment une énergie qui est venue me voir. J'ai su en ouvrant les yeux que c'est cette énergie que je devais essayer d'exprimer sur cette toile.

Les couleurs ont-elles une signification particulière pour vous et comment les utilisez-vous dans vos propositions artistiques ?

Cela va dépendre de mon style de peinture. À la base, j'aime beaucoup tout ce qui est couleur terre, des couleurs très chaudes qui rappellent la terre rouge de Madagascar d'ailleurs. Quand je vais faire un tableau intuitif, ce n'est pas moi qui décide des couleurs, je vais me laisser guider et des fois, je suis très surprise des couleurs que j'utilise.

Dans le côté intuitif de l'exposition Fun & Flow, il y avait beaucoup de bleus. On me l'a fait remarquer, on m'a dit : « ah, mais est-ce que c'est votre couleur préférée ? » Pourtant, à la base, je n'étais pas du tout bleu dans mes peintures, je n'utilisais que très rarement du bleu et ce n'est pas une couleur qui m'appelait. Mais, c'est le côté intuitif qui a fait ressortir cette couleur-là en moi, et je me suis mise à aimer le bleu au bout d'un moment parce que tous mes tableaux étaient bleus. Franchement, ce n'est pas le choix que j'aurais fait, si c'était moi intentionnellement qui avait peint ce tableau, mais comme je me laissais guider par les énergies et que les énergies étaient visiblement beaucoup côté eau, et bien, c'est ce qui est ressorti dans les tableaux.

Pour les tableaux pop, je vais utiliser beaucoup de couleurs flashy, parce que c'est vraiment ce côté un peu festif, pétillant, gai. On a envie de danser, sortir, faire la fête avec les amis, rire, et je voulais des couleurs très vives pour ces tableaux. Là aussi, cela a été un challenge, parce qu'au début, j'étais tonalité douce, plutôt pastel, plutôt terre, plutôt neutre. Devoir utiliser des couleurs fluorescentes et pétantes, au début, je me suis dit que c'est trop criard pour moi. Au final, je me suis vraiment amusée en les faisant et c'était libérateur de sortir de sa zone de confort, d'adopter des nouvelles couleurs qui ne me parlaient pas à la base et de voir le style final.

Qu'en est-il des textures et des supports ? Avez-vous des préférences ? Pourquoi ?

Pour les supports, jusqu'à présent, je n'ai fait que de la toile. C'est un support qui me parle, que je trouve agréable. Je peux créer des cadres et étendre la toile moi-même. Pour les textures, c'est quelque chose de très important pour moi. La plupart de mes peintures contiennent de la texture. J'aime qu'il y ait un peu de relief, cela donne un côté croustillant, un côté bien contrasté. Cela donne un peu de vie à la toile.

Il m'est arrivé de faire des toiles très plates, mais souvent, j'ajoute de la texture qui reste assez fine et légère. Celle-ci va juste apporter un peu de croquant à la toile, cela attire le regard, attise la curiosité. Les gens voudront y toucher, même s'ils ne devraient pas le faire.

La texture permet de créer de grands contrastes avec la peinture. Couche après couche, la texture granuleuse peut vraiment apporter de très jolis effets.

Pour réaliser mes textures, j'utilise de la terre rouge de Madagascar dans mes peintures, j'essaie de laisser apparaître la couleur du sol. Ce n'est pas toujours facile, car au fur et à mesure que je travaille couche après couche, souvent la texture est recouverte par la peinture, et la couleur primaire de la terre disparaît sous les couches de peinture.

Parfois, j'utilise les cendres de ma cheminée, cela reste des matériaux Mada. J'utilise parfois du sable. J'ai de l'argile. Je n'en ai pas beaucoup utilisé, mais c'est quelque chose que j'aimerais explorer, car entre l'argile jaune et l'argile verte, il y a aussi une manière de l'utiliser comme pigment naturel.

Ma deuxième étape, c'est de créer mes pigments naturels à partir de matériaux que j'ai trouvés lors de mes voyages, et de les utiliser sur la toile suivante.

Ce serait vraiment génial de voir ces couleurs naturelles, qui seront assez pâles et un peu effacées, car il ne sera jamais aussi fort qu'un pigment que l'on peut trouver dans le commerce.

En arts plastiques, vous êtes autodidacte et assumez d'être « non conventionnelle ». Pouvez-vous nous dire pourquoi ce choix et quelle approche avez-vous de la création et de la créativité en général ?

Oui, je n'ai jamais pris de cours. J'ai toujours aimé peindre, j'ai toujours aimé dessiner, j'ai appris toute seule. Quand on est passionné, on peut tout apprendre dans la vie. Tout dépend de ce que nous voulons et de ce qui nous passionne.

À un moment donné, je me suis posé la question : « est-ce que je prends des cours parce que j'ai le temps et j'ai les moyens ? » J'aurais pu prendre des cours à un moment donné et j'ai décidé de ne pas les prendre. Quand on apprend par soi-même, on passe beaucoup de temps, on fait des erreurs, mais on apprend de ses erreurs. D'ailleurs, ce ne sont pas vraiment des erreurs, cela fait partie du chemin.

Parfois il y a des frustrations, et on passe plus de temps que si on avait quelqu'un pour nous montrer le chemin. Mais cela permet d'explorer beaucoup et de découvrir potentiellement de nouvelles choses, d'écouter vraiment sa propre créativité, sans être influencé par des règles ou des personnes extérieures.

Je n'ai pas pris de cours, je ne voulais pas entrer dans une boîte ou être formaté par un tas de règles, et avoir beaucoup de mal à m'en sortir après. J'ai appris la technique toute seule, et cela me suffit.

Probablement, si je faisais un dessin, un portrait d'une personne, je prendrais probablement deux ou trois fois plus de temps que quelqu'un qui a appris une technique derrière. Mais cela ne me dérange pas. Je suis comme cela, et de toute façon, ce n'est pas vraiment la peinture technique qui m'intéresse. Il me suffit d'écouter mon cœur, c'est tout ce qui compte.

On n'est pas là pour peindre ce que les gens veulent voir. (Vous êtes là pour peindre une réalité. Et cela va affecter certaines personnes, et moins d'autres, et c'est comme cela.

Comment vos œuvres sont-elles reçues ? Aimeriez-vous partager avec nous les impressions qui prédominent chez ceux qui ont pu se tenir face à vos tableaux ?

J'étais énormément touchée parce que jusque-là, je ne montrais mes tableaux qu'à mon cercle proche, mes amis, etc. Ils m'ont énormément encouragée. Ils ont joué un grand rôle sur le fait de mettre en lumière.

Pendant l'exposition, avec toutes les visites que j'ai reçues, j'ai été énormément touchée du retour des gens. Je ne m'attendais pas à ce retour-là. Cela a donné encore plus de sens à ma vie. Ils ont été dans le cœur. Il n'y avait pas d'ego dans les échanges que j'ai eus avec les jeunes. Ils disaient réellement ce qu'ils ressentaient. Du moins, c'est ce que j'ai ressenti. Il y en a d'autres qui m'ont dit que cela leur donnait beaucoup de paix intérieure. Cela dégageait du calme et de la sérénité.

Il y en a qui, en parlant du côté pop, m'ont dit que cela reflétait vraiment la joie de vivre et que cela mettait de bonne humeur, et que cela redonnait un peu de joie et de baume au cœur. Il y en a qui m'ont remercié d'avoir mis en avant la beauté de Madagascar, parce que je leur avais expliqué la série des Splash avec ce que j'ai voulu mettre en avant sur Madagascar : la beauté des paysages, les couchers du soleil extraordinaires, la rencontre avec les baleines, la forêt sèche qui est vraiment extraordinaire.

Des Malgaches qui ne s'en rendent plus compte, mais j'ai pas mal voyagé, et je n'ai jamais vu une terre aussi riche que Madagascar : avec des paysages tellement différents, des plantes endémiques, des arbres endémiques, des animaux endémiques, des paysages à couper le souffle, des baleines qui viennent se reproduire sur cette île…

On peut se balader à la campagne, n'importe où et il y a des cristaux partout dans le sol. C'est juste incroyable, on marche sur du quartz, il y a des pierres précieuses, des pierres semi-précieuses, il y a de l'or.

À un moment donné, j'étais à Ranomafana, je me baignais dans une cascade, et je regarde le sable, et le sable, il brillait, il brillait. Je vais voir la guide, je lui montre le sable, je lui demande : c'est quoi ces paillettes dorées ? Elle me dit : c'est de l'or, cela n'a pas un bon caractère, mais c'est de l'or. Le sable était fait d'or.

Je suis émerveillée par Madagascar, et c'est ce que j'avais essayé d'exprimer dans certains de mes tableaux. J'ai des jeunes qui ont écrit dans le livre d'or, et qui m'ont dit merci de nous avoir donné confiance, d'avoir montré la beauté de notre île, et cela, cela m'a énormément touchée.

À votre avis, qu'est-ce qu'un(e) artiste accompli(e) ?

Un artiste ou une artiste accomplie, c'est quelqu'un qui se suffit à lui-même. Pas dans le sens indépendance financière, mais c'est un artiste qui est heureux de peindre, qui le fait avec plaisir et qui n'attend pas de retour.

Avant, je manquais beaucoup d'assurance et le retour des gens était très important pour moi. Je pouvais modifier certaines œuvres parce qu'on m'avait fait certains commentaires. Aujourd'hui, je ne suis plus du tout comme cela. Je suis plus accomplie qu'avant. C'est que maintenant, je peins ce que je ressens que je dois peindre. Et l'avis des gens n'est plus important.

Je sais que cela plaira à des gens. Je sais que cela ne plaira pas à d'autres personnes. Et ce n'est pas grave.

Quel message ou sentiment voudriez-vous qu'on retienne de votre travail ?

J'aimerais que mes tableaux transcendent les sentiments terrestres. Cela, ce serait vraiment un accomplissement incroyable. J'ai envie que les gens se mettent devant un tableau et disent :

« Wow, qu'est-ce que je ressens là ? Je ne comprends pas. C'est beau, c'est un peu magique. »

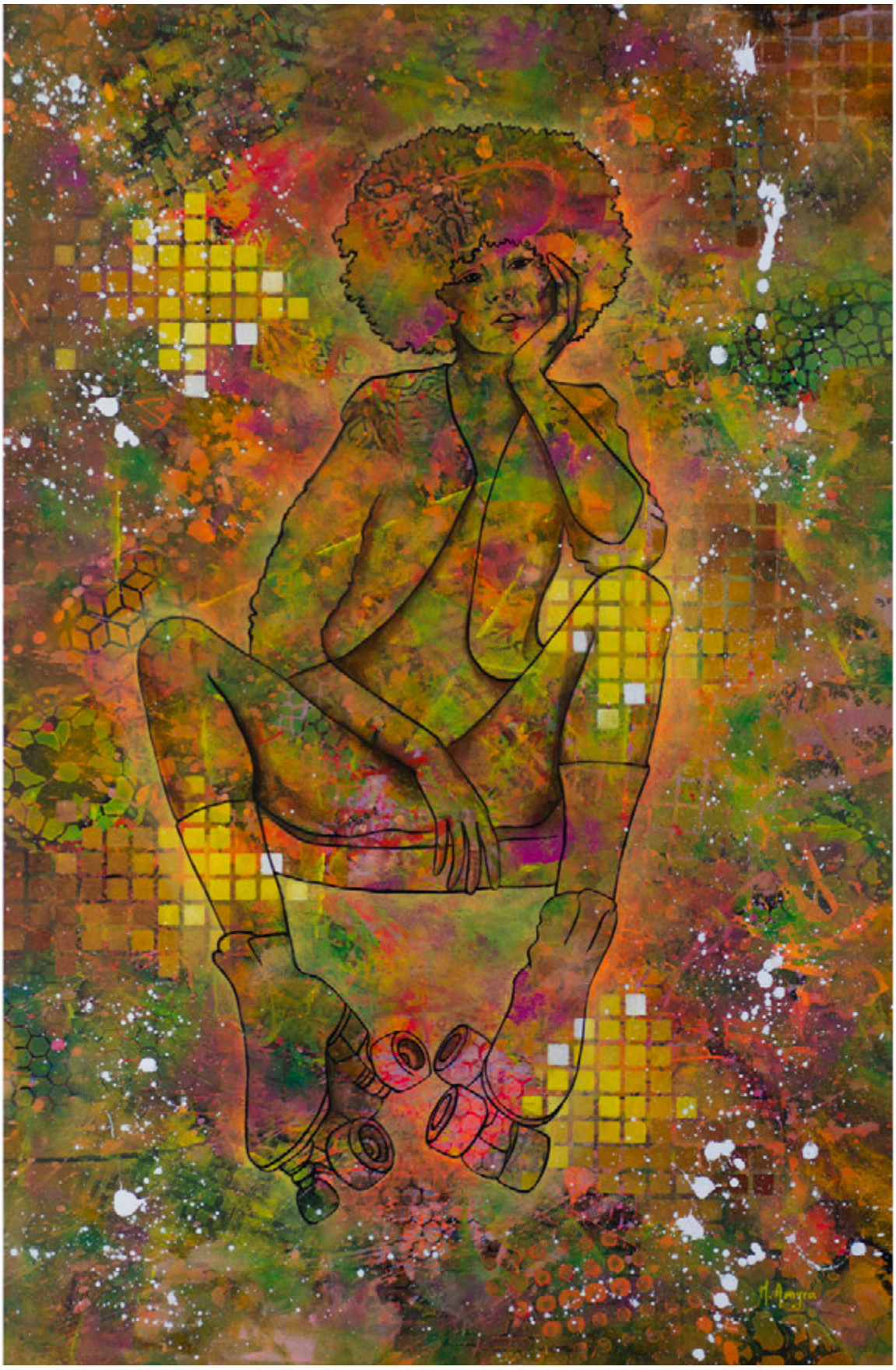
Cela, ce serait super. Je n'ai pas spécialement envie de peindre des tableaux où les gens se disent : « Tiens, mais qu'est-ce qu'elle a voulu dire ? On ne comprend pas trop. On va se faire des nœuds à la cervelle. » Je n'ai pas envie que mes tableaux (1:08) fassent travailler votre mental.

Je n'ai pas envie qu'on vienne réfléchir sur mes tableaux. Pour moi, cela n'a aucun sens. J'ai plus envie que cela génère une émotion intense à la personne qui le regarde.

Un dernier mot ?

J'ai envie de dire à vos pinceaux, pinceaux, outils, peu importe ce que vous utilisez. On est des êtres créateurs, il ne faut pas l'oublier. On a tendance à nous faire oublier qu'on est sur terre pour créer, peu importe ce que c'est. Cela peut être n'importe quoi, cela peut être un pain, cela peut être une toile, cela peut être créer quelque chose dans les sciences. On est des êtres extraordinaires, et on l'a oublié. Vous êtes largement capable de créer tout ce que vous avez dans votre tête, il faut juste y croire et y mettre un peu de passion.

Et surtout, créez avec Plaisir, c'est important



Chilling

Acrylic sur toile
120x80cm



Terre rouge

Acrylic sur toile
100x100cm



La Forêt Argentée

Acrylic sur toile
100x100cm



La grande ile

Acrylic sur toile
100x100cm



Mora mora

Acrylic sur toile
100x100cm



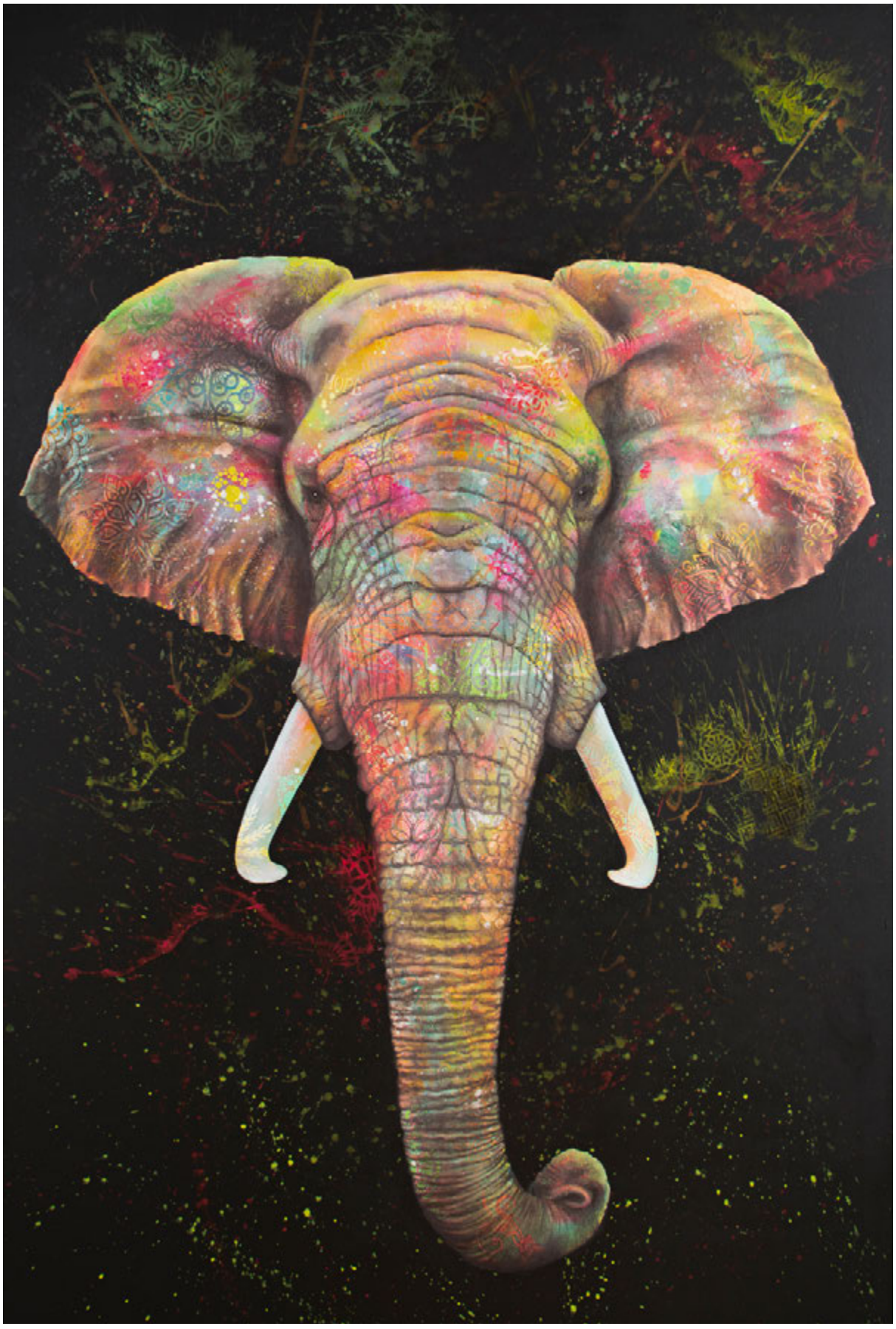
Osirion



Stargate



Éléphant profil



Éléphant face



MOZAÏK



PANDAKROO

« Créateurs de Pandas graphiques entre Street Art et BD »

Vasanda V.

Fondé en 1999 à Saint-Étienne, le collectif de dessinateurs Pandakroo, composé d'Etc, Ant, Tez et Blaa, crée des personnages de pandas aux styles graphiques uniques, mêlant influences du street art et de la bande dessinée.

Leurs œuvres, empreintes d'humour et de poésie, évoluent dans un univers vivant de graffitis et de stickers, témoignant de leur passion pour la culture graffiti. Le collectif expose régulièrement ses créations, allant de dessins sur papier à des œuvres sur cartons de récupération ou bois, malgré la distance géographique entre La Réunion et la France métropolitaine. Connus d'abord pour leurs stickers, ils ont récemment élargi leur présence dans les rues en collant des affiches sur les murs de l'île de La Réunion.

En savoir plus

www.pandakroo.com

@pandakroo @pandakroo

QUESTIONS A L'ARTISTE

Pourriez-vous nous éclairer sur le commencement de l'aventure artistique Pandakroo, en précisant quand et où elle a débuté ?

Elle a commencé en 1999 à Saint-Étienne, lors de ma rencontre avec l'artiste ETC.

Quelles ont été les sources d'inspiration à l'origine de votre choix de faire des pandas le pivot central de votre œuvre artistique, et comment cette orientation s'est-elle développée au fil du temps ?

En fait, nous avons créé un fanzine de bande dessinée, des photocopies en noir et blanc au format A5, que nous vendions localement. À l'époque, nous avons été un peu influencés par le magazine de bande dessinée "Lapin" de la maison d'édition indépendante "l'Association", alors nous avons décidé d'appeler notre fanzine "Panda". Par la suite, le panda est devenu notre mascotte et notre signature, même si au départ nous ne dessinions pas spécialement de pandas.

Pouvez-vous partager votre perspective sur les défis spécifiques et les avantages inhérents à l'utilisation récurrente du panda comme motif récurrent dans votre pratique artistique ?

C'était une opportunité pour nous car nous apprécions le noir et blanc et sommes des fervents dessinateurs, ce qui nous a incités à créer une variété de personnages dans ce thème. Cela s'est révélé pratique car les gens se souviennent facilement du personnage, et cela me permet également de m'amuser à en concevoir une multitude de versions différentes.

Comment abordez-vous la diversité des médiums artistiques, notamment le dessin, la peinture, l'encre, et les collages, lorsqu'il s'agit de représenter les pandas dans votre travail ?

J'aime beaucoup varier les techniques, cela permet de changer. Au début, je me concentrais principalement sur le dessin sur papier et l'aquarelle. Ensuite, j'ai exploré le collage de papier pendant un certain temps, et depuis quelques années, je me suis davantage investi dans la peinture.

Comment parvient-on à concilier les éléments spontanés et rapides avec la précision du dessin dans vos œuvres mettant en scène des pandas ?

En ce moment, je me concentre principalement sur les grandes toiles. Ce processus de création comporte deux phases distinctes : tout d'abord, une phase spontanée où j'applique de larges traces de peinture, laissant place aux hasards et aux accidents. Ensuite, une fois la peinture séchée, je reviens minutieusement dessiner sur certains endroits de la composition, créant ainsi un contraste saisissant de taille et de technique.

En quoi les pandas que vous créez fonctionnent-ils comme des vecteurs pour communiquer des messages ou des émotions particuliers à votre public ?

Il n'y a pas véritablement de messages, mais plutôt un état d'esprit général qui se dégage des compositions et illustrations.

Pourriez-vous nous guider à travers la symbolique attribuée aux pandas dans votre art et expliquer comment cette symbolique peut évoluer d'une œuvre à l'autre ?

Oula, alors je ne sais pas quelle symbolique est attribuée au panda en ce qui concerne la protection de la nature, mais il est clairement associé au WWF. Pour moi, c'est simplement une mascotte parmi tant d'autres, bien que ce soit un animal vraiment remarquable dans la réalité.

Comment procédez-vous pour intégrer des éléments de récupération et une variété de matériaux dans la création de vos pandas, et quel rôle ces éléments jouent-ils dans la représentation de ces personnages ?

J'apprécie l'utilisation de matériaux de récupération, bien que cela ne soit pas déterminant dans la représentation des personnages. Je me sens plus à l'aise avec des matériaux moins précieux, car cela me permet d'expérimenter et de recommencer si nécessaire. Au fil du temps, j'ai commencé à réaliser des peintures sur toile, mais j'apprécie toujours autant travailler sur du bois, des skates et surtout des cartons.

En tant qu'artiste, quelle est votre perception du rôle des pandas en tant qu'alter-égos, et de quelle manière ces personnages contribuent-ils à votre expression artistique personnelle ?

Je ne sais pas vraiment, ils doivent me ressembler un peu par certains aspects, mais je ne saurais pas trop dire. Ils sont calmes, pas bruyants...

Pour conclure, pourriez-vous partager vos projets à venir ?

J'ai plusieurs expositions prévues. Ma prochaine exposition solo aura lieu à la galerie Veryyes à Saint-Pierre le 3 mai, suivie d'une exposition en duo à Paris le 7 juin.



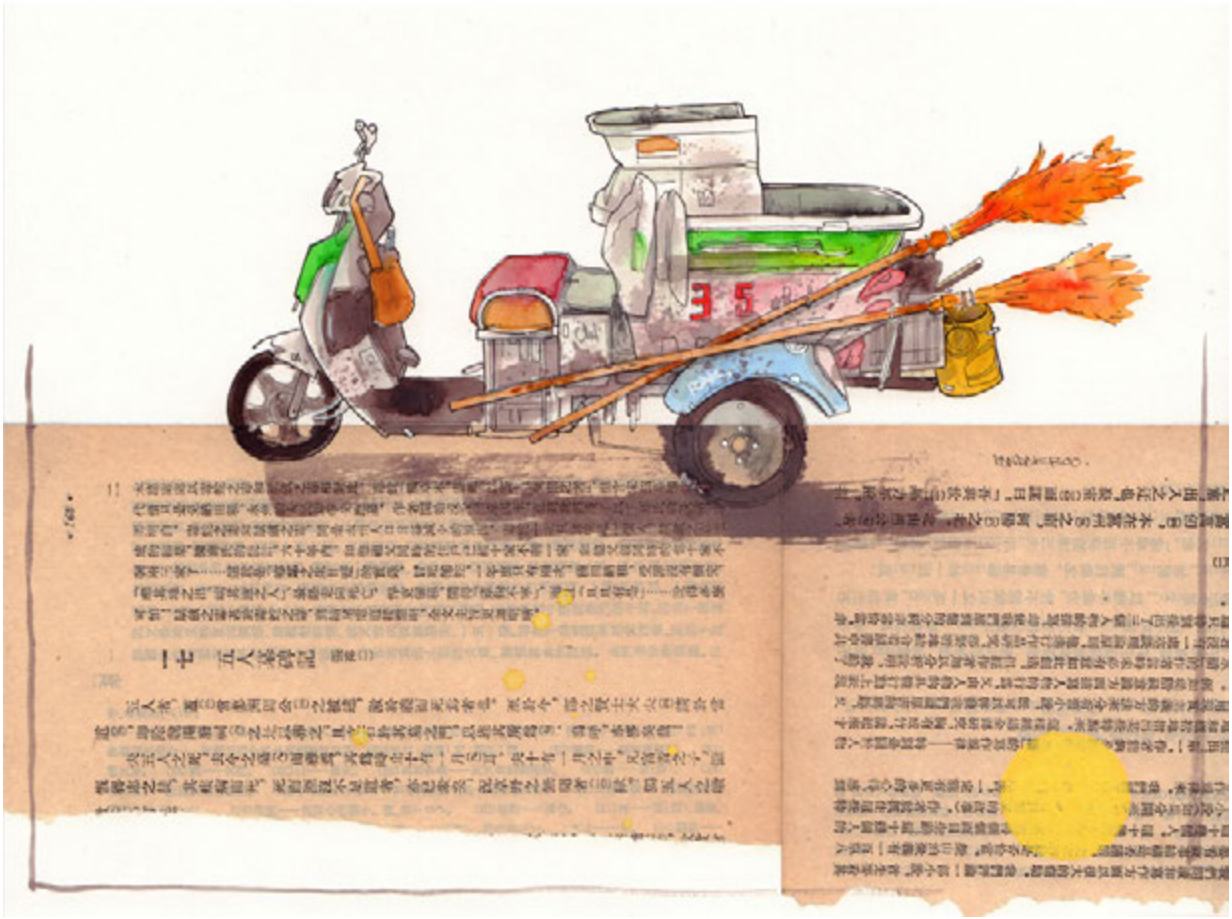
aquarelle sur papier



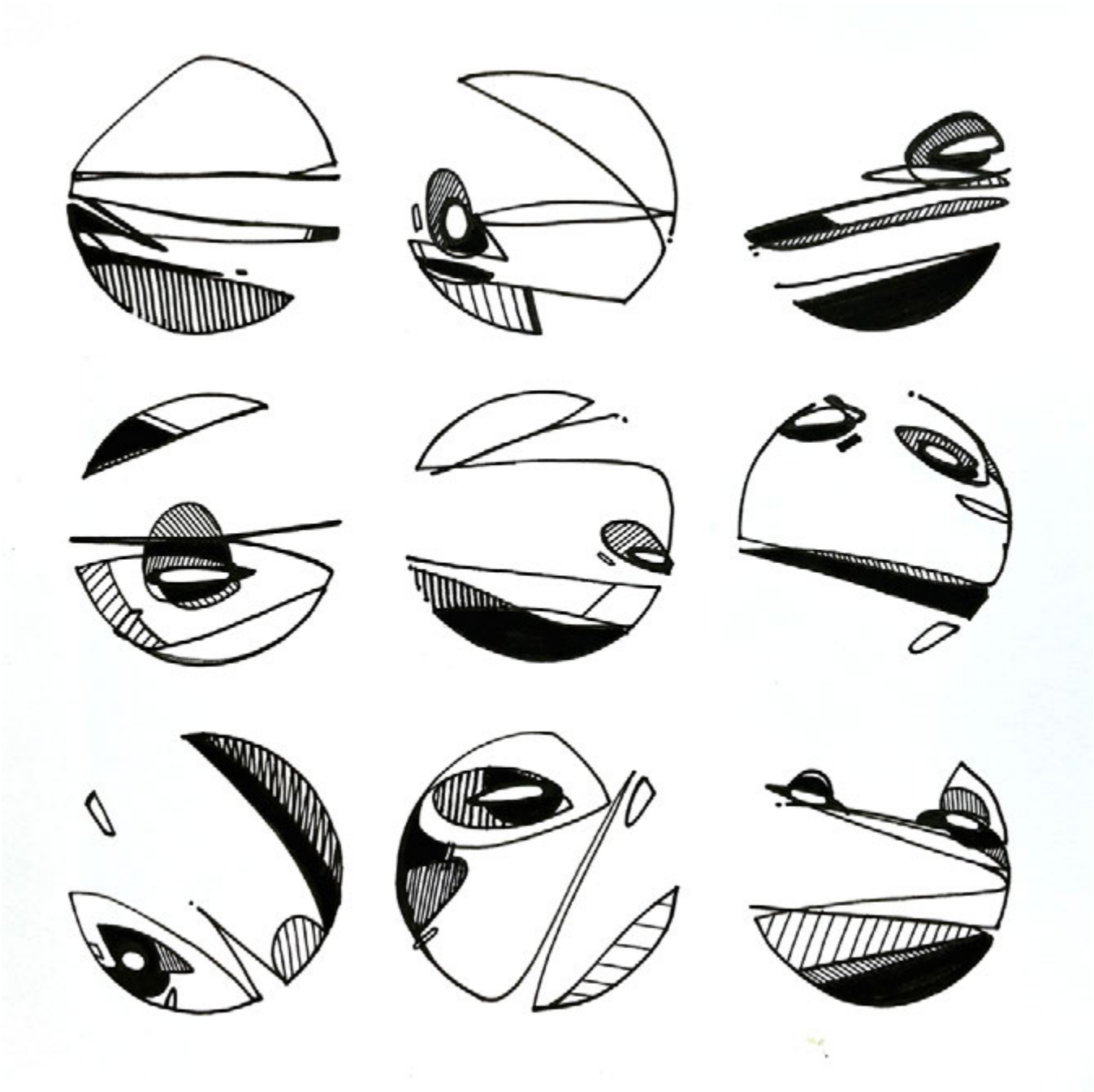
collage de papier et aquarelle



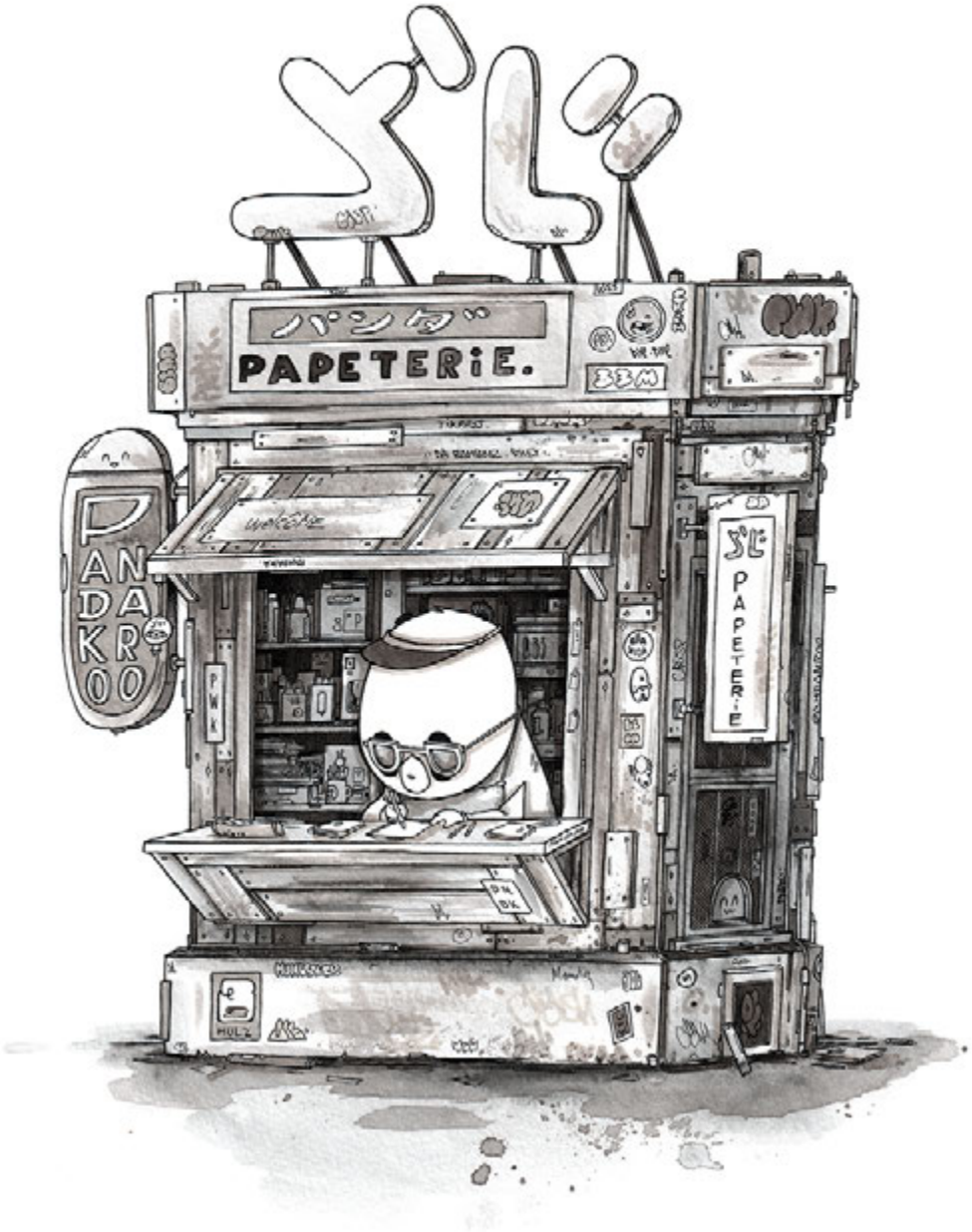
collage de papiers chinois



sketch urbain



recherches abstraites



dessin à l'encre, papeterie japonaise



peinture dans la rue, saint leu



peinture dans une ancienne usine electrique lors des journées du patrimoine en 2022



peinture sur un compteur electrique



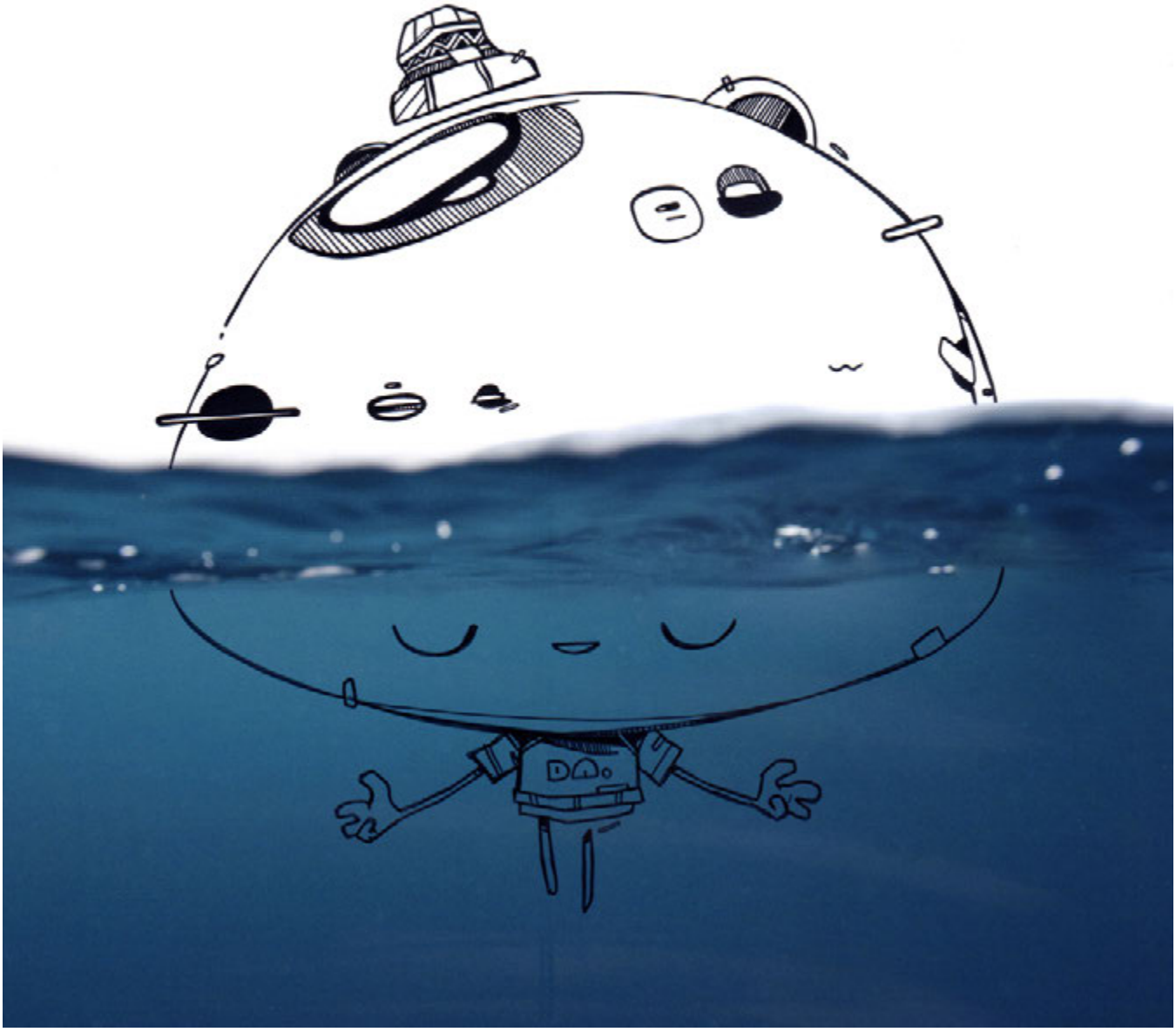
personnage en papier, camargue



fresque sur l'arriere d'une librairie, Saint Gilles les Bains



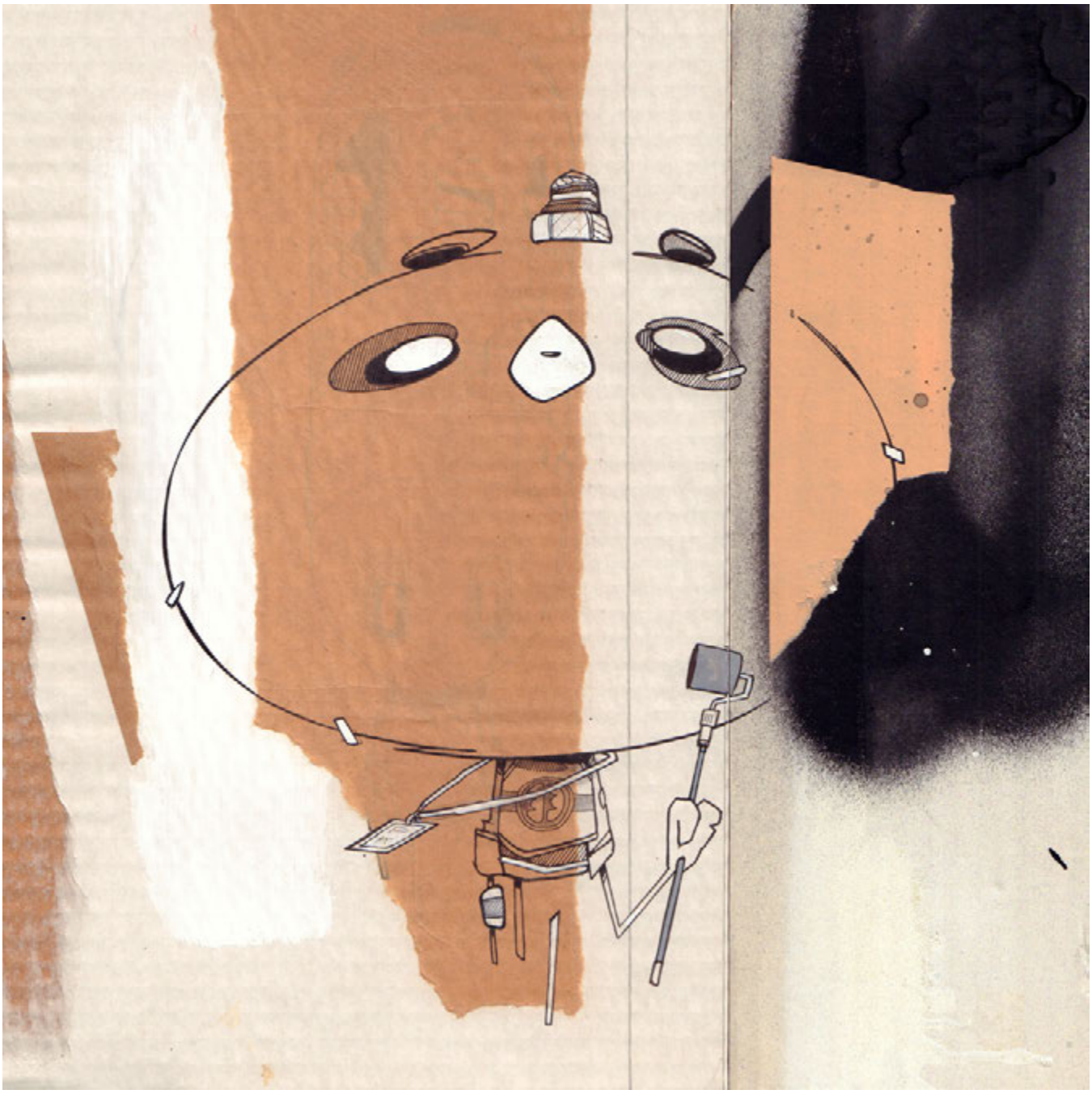
peinture sur toile



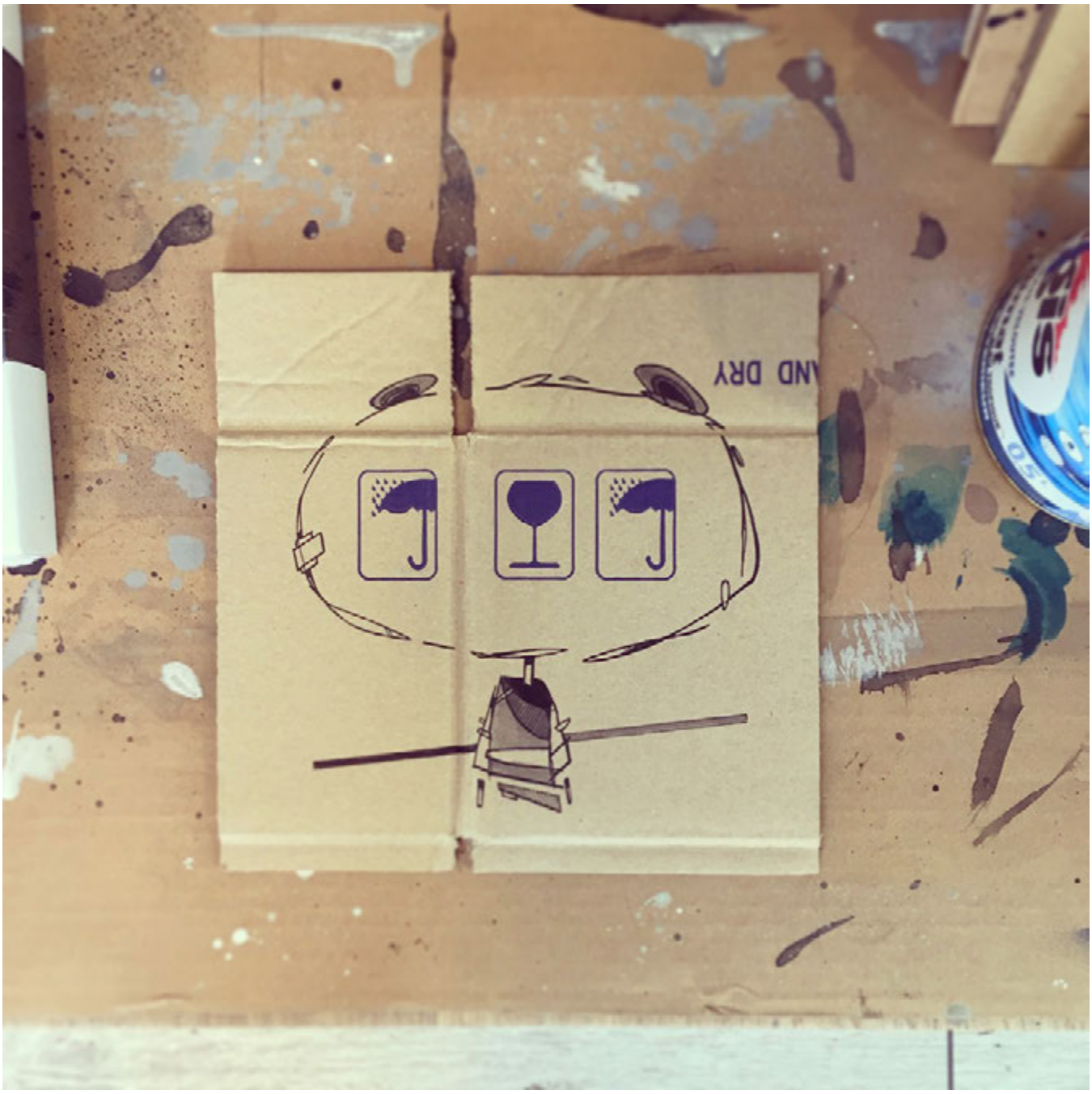
dessin sur photo



dessin sur photo



dessin au trait sur composition de papier et carton



dessin sur carton



bazar d'atelier



vue de l'atelier



MOZAÏK



[LIZRE]

“ Exprimer l'énergie en visant l'harmonie et la positivité ”

Vasanda V.

Découvrez l'univers fascinant de Lizré, un artiste graffiti dont le talent transcende les frontières. Originaire de l'île de la Réunion et désormais établi à Barcelone, Lizré nous plonge dans son parcours artistique où l'art urbain se mêle à la créativité sans limites. À travers ses œuvres captivantes, Lizré nous invite à explorer les rues et les espaces publics d'une perspective nouvelle, où chaque mur devient une toile vivante racontant une histoire unique.

Plongez dans l'univers coloré et dynamique de Lizré en suivant notre interview exclusive avec cet artiste visionnaire.

En savoir plus

@_lizre_

QUESTIONS A L'ARTISTE

Qui êtes-vous ? Pouvez-vous nous parler de votre parcours artistique et de ce qui vous a inspiré à devenir artiste ?

Mon pseudonyme est Lizré. Je suis un *graffiti writer* originaire de l´ île de la Réunion et je vis en Espagne actuellement (Barcelone). Je me suis initié au graffiti à la fin des années 90s à la Réunion. La découverte du graffiti localement m´a tout de suite attiré : Les règles du jeu, l´illégalité de la pratique, l´outil *spray* qu´il fallait apprendre à dompter et de part également le développement créatif qu´il pouvait offrir. C´était vraiment cool sous les cocotiers à cette époque, que de bons moments et souvenirs. Depuis, je développe constamment mon graffiti avec des périodes moins productives et des années plus prolifiques. Le graffiti est une longue route initiatique pour moi et le rapport avec l´espace public créée une dimension différente à tout autre courant artistique. C´est ce qui le rend passionnant á mes yeux. Ce n´est pas simplement développer un thème artistique tranquillement assis dans son atelier, c´est davantage le jeu avec l´espace public et les surfaces qui a su réveiller en moi cet intérêt. C´est le graffiti qui m´a poussé à développer mon côté artistique.

Quels sont les thèmes ou les sujets principaux que vous explorez dans votre travail artistique, et pourquoi sont-ils importants pour vous ?

Mon travail réside principalement sur le travail de la lettre et la combinaison des couleurs. L´idée c´est de faire des murs simples et équilibrés dont la pièce (le lettrage) est l´élément principal et passer du bon temps bien sûr. Une pièce et un petit fond simple et graphique, quelques heures et je suis heureux. En parallèle, Je cherche à faire progresser le style de mes lettres tout en essayant des phases et des combinaisons nouvelles. Mon style est principalement graphique et j´essaye d´y ajouter un peu d´illustration pour agrémenter le tout si le temps et l´énergie me le permettent.

Quelles sont vos principales sources d'inspiration, que ce soient des artistes, des mouvements artistiques ou des expériences personnelles ?

Je m´inspire du graffiti principalement et des différentes scènes graffiti où j´ai pu vivre (comme La Réunion, Toulouse et Barcelone maintenant) mais également d´autres courants créatifs tels que le dessin, le design graphique, l´architecture, les comics, la photographie, etc...Tout peut être source d´inspiration concrètement, ou influence aussi, comme ma famille, la nature qui nous entoure, les gens, la société et mes racines aussi...Il y a beaucoup de talent globalement et une pléthore de «maestros» en la matière mais personnellement j´aime les artistes touche à tout, qui testent des trucs et qui ne s´enferment pas dans une voie, un style seulement. Que ce soit évolutif dans le temps, c´est ce que j´aime. Après il y a les doués en dessin qui te donnent envie de tout laisser tomber à chaque fois qu´ils prennent le crayon. Très inspirant mais rageant à la fois.

Comment décririez-vous votre style artistique, et comment pensez-vous qu'il a évolué au fil du temps ?

Dans le graffiti, mon style au niveau des lettres est classique avec une touche fraîche que j´essaye de donner mais avant tout mon style est mouvant

je dirai. (Rires) J´aime essayer des styles différents, jouer avec la symétrie et surtout savoir-faire un peu de tout dans le graffiti : Maîtriser un simple tag et savoir faire une bonne pièce équilibrée c´est ce que m´intéresse. Mes influences viennent de la scène parisienne, qui m´a fortement inspirée à mes débuts, et de la scène new-yorkaise indéniablement pour être le berceau du graffiti. Mon style s´est construit à la Réunion avec la scène locale et ses influences et a constamment évolué avec le temps. Il est devenu plus confirmé maintenant je pense après beaucoup d´apprentissage et de pratique. Mais il n´est pas fixe en soi, il reste évolutif et mouvant.

Quels médiums ou techniques artistiques préférez-vous utiliser, et comment les choisissez-vous en fonction de vos idées et de vos projets ?

Mon outil de prédilection est la spray et la peinture acrylique au rouleau pour le fond et les grands aplats si nécessaire. La spray demeure encore un outil à maîtriser pour ma part. Il le sera toujours un peu je crois. Ensuite, c´est la combinaison des couleurs, la colorisation qui joue un rôle important dans le résultat, ce qui n´est pas à négliger et a son poids pour un bon rendu. J´aime surtout le rendu de la spray, c´est énorme ce que cet outil peut faire entre de bonnes mains, ça fait vibrer.

Quel rôle joue l'émotion dans votre processus créatif, et comment cherchez-vous à communiquer avec le spectateur à travers votre art ?

L´émotion ou bien l´énergie a une place importante dans tout processus créatif je pense. Même si je ne fais pas de figuratif et ne traite pas de sujet précis, l´émotion se ressent moins je pense, mais elle y trouve sa place tout de mème. Que ce soit dans l´énergie globale que l´on donne à son mur ou le temps que l´on consacre à le développer, cela se ressent directement. Personnellement, je ne cherche pas trop à communiquer mes émotions à travers mon travail comme cela peut l´être dans d´autres courants artistiques. Je cherche surtout à m´améliorer personnellement et à passer de bons moments en harmonie avec moi mème ou avec des amis. Le spectateur est surtout l´initié ou celui qui s´intéresse au graffiti réellement. En soi je ne cherche pas à lui transmettre un message, c´est plus à moi mème que je veux prouver quelque chose je crois. J´aime aussi l´interaction avec le non initié qui est naïve et curieuse et je tente de rendre l´image de cette pratique plus positive et faire en sorte qu´on la respecte.

Comment percevez-vous le rapport entre l'art et la société, et pensez-vous que l'art a un rôle à jouer dans le changement social ou politique ?

L´art et la société évoluent main dans la main depuis toujours et s´influencent l´un l´autre constamment. La société à travers son évolution modifie l´art et le fait évoluer. Pour le graffiti et l´art mural globalement, la pratique s´est beaucoup démocratisé de nos jours, la société l´accepte davantage mais surtout instrumentalise la pratique au bon gré des saisons politiques.

L´art a un rôle représentatif de la société indéniablement, mais au-delà de cela il devrait être plus revendicatif et plus brut au vu de ce qui se passe actuellement dans le monde.

Quelles sont les principales difficultés auxquelles vous êtes confronté en tant qu'artiste, que ce soit sur le plan technique, financier ou créatif ?

La principale difficulté pour moi est de trouver du temps à consacrer au développement de ma pratique : Avec la vie de famille et le travail, il reste peu de temps pour cela vue que je n´en fait pas mon métier. C´est un peu cela la contrainte principale je dirai. La créativité aussi est parfois une difficulté, savoir se réinventer, trouver du sens à ce que l´on fait. Cela serait mes difficultés principales auxquelles je me confronte, sinon que du plaisir.

En quoi consiste votre processus de création, de la conception de l'idée initiale à la réalisation finale de l'œuvre ?

Généralement, je travaille peu en amont et aime bien laisser un peu de place à l´improvisation, au mood et à l´énergie du moment. Bien souvent, j´ai un sketch peu élaboré ou simplement quelques phases de lettres griffonnées. J´ai une idée globale de base, des couleurs établies mais l´improvisation sur place est bien présente. Elle fait partie du processus. Rien n´est établi à 100%. J´aime bien répéter la mème pièce en série et l´adapter ou l´améliorer au fur et à mesure que je la produis une nouvelle fois. C´est un peu mon mode opératoire. Je dessine aussi un peu pour essayer de développer quelque chose en parallèle de mes pièces. Pour le moment rien d´abouti et satisfaisant personnellement pour vouloir le présenter.

Enfin, quelles sont vos aspirations ou projets futurs en tant qu'artiste, et comment envisagez-vous votre développement artistique à long terme ?

Je souhaite surtout continuer à faire évoluer mon graffiti, me perfectionner, continuer à peindre avec
d´autres writers et passer du bon temps. J´aimerais participer à quelques projets en parallèle et m´ouvrir à de nouveaux horizons, voyager et peindre.

Je remercie en tout cas votre magazine pour donner de la visibilité à différents artistes de l´Océan indien et divulguer l´art au plus grand nombre.
Merci encore.
Tiembo, larg´ pa. 974 dan´ ker.



Barcelona 24



Barcelona 24



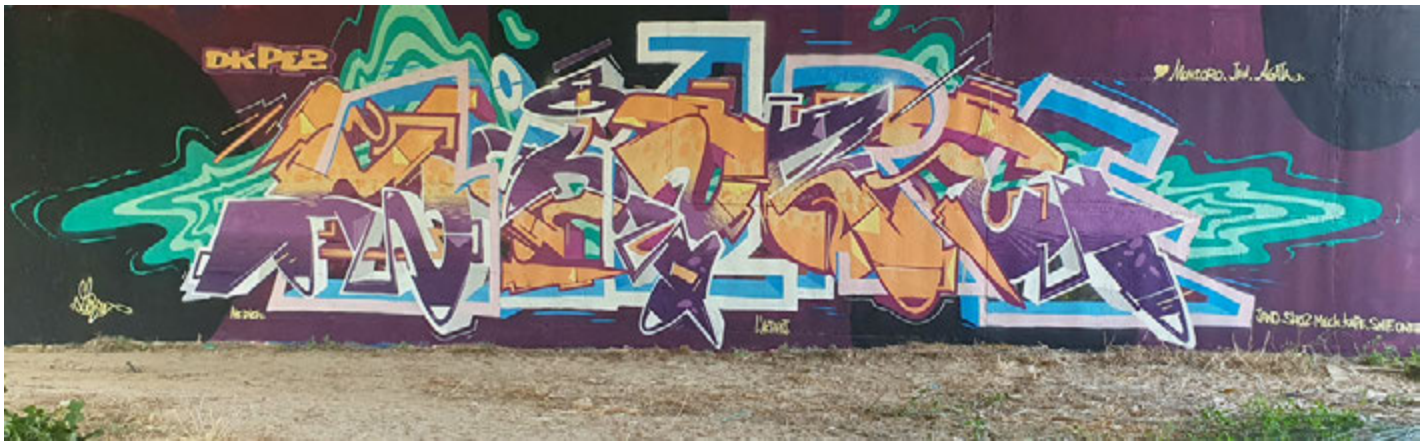
Barcelona 24



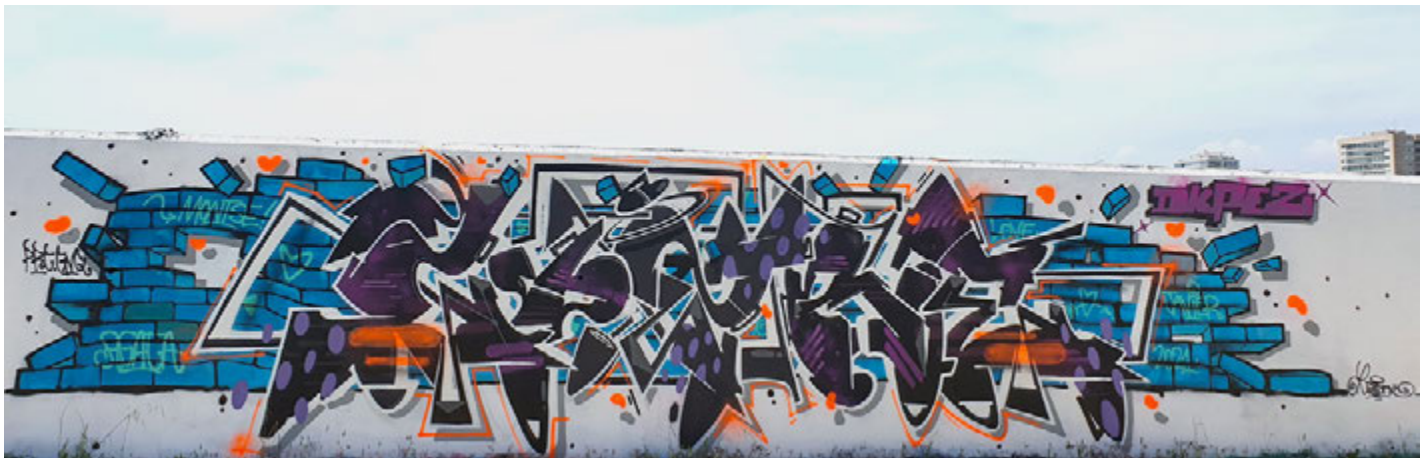
Barcelona 2023



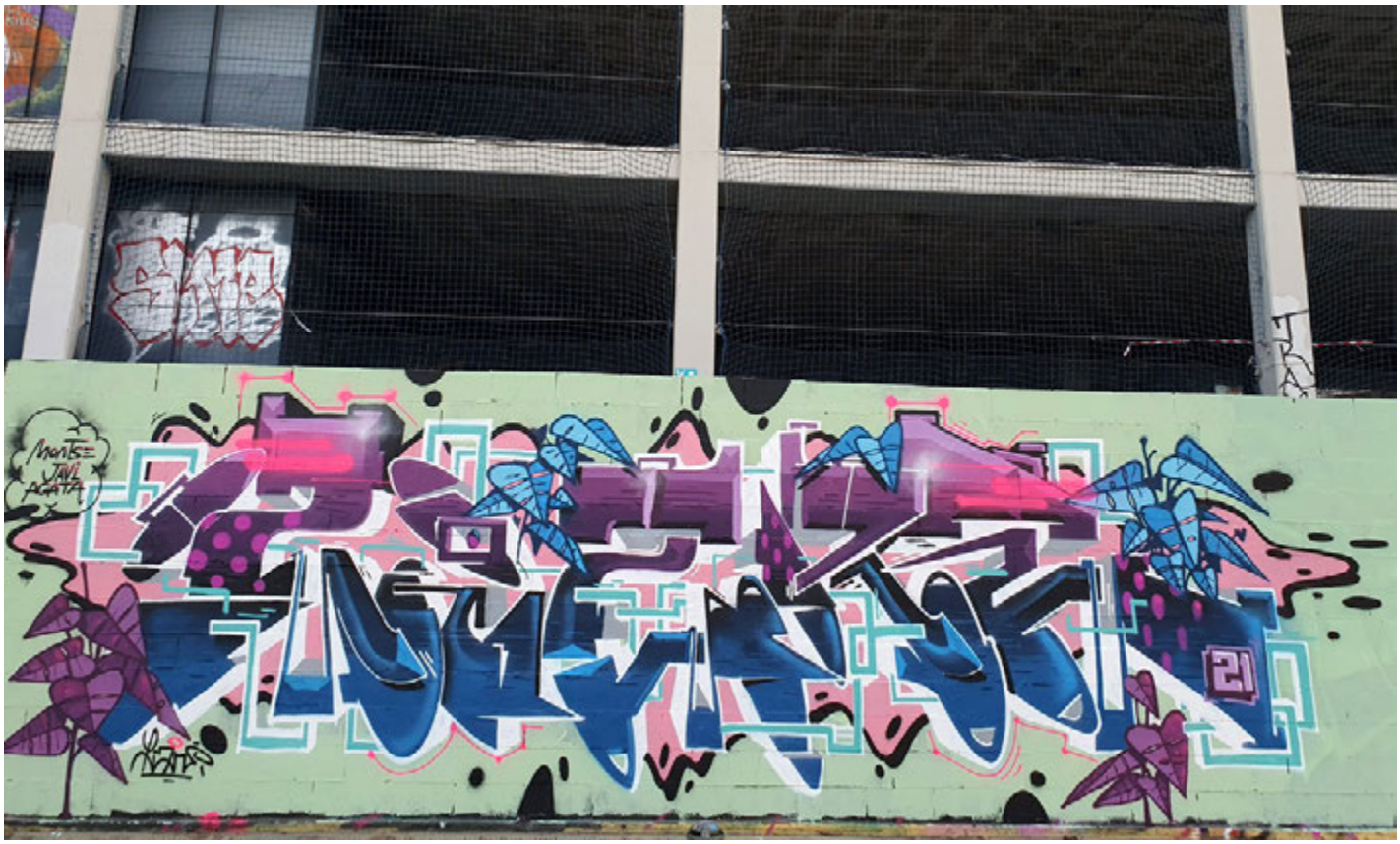
Feat Bemie Barcelona 2023



Montmelo 2023



Barcelona 2021



Barcelona 2021



Barcelona 2017



Feat doubleV Toulouse 2014



Sketch 2018

Sketch 2017




15 septembre 2023 – 21 janvier 2024
VILLE DE PARIS
Nicolas de Staël
MAM
MUSÉE D'ART MODERNE DE PARIS
Réservation conseillée sur mam.paris.fr
PARIS MUSÉES
ING
Linklaters
arte
france
mam.paris.fr
#expoNicolasdeStael

MOZAÏK

[NICOLAS DE STAËL]

Exposition sur les œuvres de Nicolas de Staël du 15 septembre 2023 au 21 janvier 2024 au Musée d'Art Moderne de Paris

Déambulation d'une artiste malgache dans l'exposition dédiée aux œuvres de Nicolas de Staël à Paris.

Noro Rajaoson

Nicolas de Staël, un écorché vif, un artiste qui a consacré toute sa vie à son art. Une âme tourmentée. Peindre dans l'urgence. Peindre comme si sa vie en dépendait. Peindre parce qu'en dehors de son art, point de salut. Nicolas de Staël était prisonnier de son univers intérieur et de ses blessures indélébiles.

Je me suis décidée à aller voir cette exposition à Paris le 27 décembre 2023 au Musée d'Art Moderne de Paris. Dès le premier regard sur un des tableaux de Nicolas de Staël, je me sentais subjuguée et transportée dans un autre monde. Mais qui était donc Nicolas de Staël, ce peintre russe ? Il est né en Russie à Saint Pétersbourg le 5 janvier 1914 et il s'est éteint le 16 mars 1955 en se jetant du toit de l'immeuble de son atelier à Antibes.

Affiche de l'exposition / Paris 2023

Au fil de cette exposition, je me suis intéressée aux femmes de sa vie pour mieux m'imprégner de ses œuvres. En 1936, il rencontra Jeanine Guillou (1909-1946) au Maroc, à Marrakech qui devint sa compagne. Elle aussi était peintre. Le couple s'installa en France en 1938 mais vivait dans la misère à cette époque. Jeanne Guillou disparut en 1946. La même année, Nicolas de Staël se maria avec la jeune Françoise Chapouton (1925-2012) avec qui il eut trois enfants. Une épouse fidèle qui l'a soutenu dans son art jusqu'au bout, en dépit des infidélités de son mari. Et on ne peut pas parler de Nicolas de Staël sans citer la dernière femme de sa vie, Jeanne Polge, cette femme qu'il a passionnément aimé avant de se donner la mort le 16 mars 1955. Et dans le parcours artistique de Nicolas de Staël, j'ai également découvert Jeanne Bucher qui était sa première mécène. Une galeriste qui a également soutenu des artistes connus tels que Pablo Picasso et George Braque. C'est Jeanne Bucher qui a organisé la première grande exposition monographique de Nicolas de Staël en 1945. A travers cette exposition à Paris, le public découvrait également la collaboration entre Nicolas de Staël et Réné Char, poète majeur et grand ami des artistes (Picasso, Braque et Matisse). Un premier projet de livre Poèmes est né de cette première collaboration entre les deux hommes. C'est sur le conseil de René Char en 1953 que Nicolas de Staël et sa famille s'installèrent à Lagnes, un village près d'Avignon. Et c'est bien en Provence qu'il est tombé éperdument amoureux de Jeanne Polge, elle est devenue son modèle et son amante. Cette exposition au Musée d'art moderne de Paris mettait également en lumière l'amitié qui lia Nicolas de Staël à un autre grand artiste, Georges Braque.

Un artiste a besoin d'être soutenu par un galeriste avec qui il a des affinités, et c'était le cas pour Nicolas de Staël avec Jacques Dubourg, galeriste et collectionneur. Jacques Dubourg a mis en avant le travail de Nicolas de Staël à partir de 1950. Un artiste se doit de faire connaître ses œuvres en Amérique. C'est le marchand américain Théodore Schempp qui a eu le privilège de promouvoir les œuvres de Nicolas de Staël aux Etats-Unis. La première exposition de Nicolas de Staël à New York a eu lieu en 1952 à la galerie Knoedler. Trente-six œuvres de Nicolas de Staël y furent exposées et cette exposition sur le sol américain remporta tout de suite un grand succès. Les peintures de Nicolas de Staël Parc des Princes et Le parc des Sceaux (1952) faisaient partie de cette exposition. J'ai vu cette œuvre de Nicolas de Stael Parc des Princes lors de l'exposition au Musée d'Art Moderne de Paris, huile sur toile, 200 x 350 cm. Ce tableau m'a interpellé, tout particulièrement, car il a été peint suite au match France Suède auquel assista le peintre russe avec son épouse le 26 mars 1952.

Comment retrouver les joueurs dans une composition abstraite ? Je devinais le dynamisme et les contours de ces joueurs grâce au savoir faire de l'artiste et la texture de sa matière, cet enchevêtrement des formes dont Nicolas de Staël avait le secret. Avec les Jeux Olympiques de Paris en juillet 2024, ce tableau est un avant-gout du lien entre l'art et le sport.

D'ailleurs, j'ai appris lors de cette exposition que Nicolas de Staël ne prêtait pas une attention particulière aux titres de ses tableaux. Pour ma part, dans mon processus de création, j'aime réfléchir au titre de chacune de mes œuvres. J'ai été surprise que de nombreuses toiles de Nicolas de Stael s'intitulaient *Composition* tout particulièrement au cours des années 1940 et au début des années 1950. Et à travers cette exposition on sentait la passion de cet artiste russe pour la musique. Il a mis en

avant son amour démesuré pour la musique à travers son œuvre intitulée Le Concert, 1955.

A travers son art tout au long de sa carrière, Nicolas de Staël, s'est vraiment détaché de la figuration pour se plonger corps et âme dans un style qui le caractérise. Il cherchait à travailler la texture, la matière et la couleur. La couleur devient le sujet même de la peinture. A travers les premiers tableaux de Nicolas de Staël, on a cette impression que sa peinture se rapproche d'une danse joyeuse, mais au fil des années le spectateur sent le combat du peintre avec la matière. Et à la fin de sa carrière on est confronté à ce style minimaliste avec des formes complétement épurées.

J'ai été particulièrement touchée par le tableau de Nicolas de Staël intitulé Plage de Calais, Beach of Calais, 1954 (Collection particulière/ Courtesy Vedovi). Un tableau que j'ai trouvé lumineux avec cette association singulière du bleu avec l'orange. Une autre œuvre m'a intrigué Le Saladier, Antibes, 1954, Huile sur toile, 54 x 65 cm. Ce tableau figurait à la fin du parcours chronologique proposé par le musée. Et le spectateur ne peut qu'être subjugué devant l'œuvre de Nicolas de Staël intitulée, Sicile Ménerbes 1953-1954. Une impression de toile inachevée alors que chaque détail était pensé. Une incroyable superposition des couleurs vives et intemporelles. Cette œuvre évoqua également une période singulière de la vie de l'artiste. En effet, en aout 1953, Nicolas de Staël est parti avec sa femme Françoise Chapouton, ses enfants et sa maitresse Jeanne Polge en Sicile à bord d'une veille camionnette. Et dans son processus de création, c'était seulement au retour de son voyage, dans son atelier en Provence qu'il a peint les paysages vus en Sicile.

On dit souvent de Nicolas de Staël peignait dans l'urgence, comme s'il savait que le temps lui était comptait. En tout cas, tout l'univers était une source d'inspiration pour cet artiste au destin extraordinaire. Il s'intéressait à la musique et à la poésie. Ses œuvres témoignent d'une grande sensibilité. A la fin de cette exposition les mots de Nicolas de Staël à son ami poète Réné Char, le 26 avril 1952 résonnaient en moi, l'artiste malgache « Je fais pour toi des petits paysages des environs de Paris pour t'apporter un peu de mes ciels d'ici […] Cela me rassure un peu en pensant à toi des couleurs plein les mains à ciel ouvert »

Et évoquant ces mots de ce grand artiste russe, l'inspiration a frappé à ma porte pour réaliser mon tableau de grand format, Les Jeux Olympiques de Paris 2024, 1m50 sur 50cm, huile sur toile.



Nicolas de Staël dans son atelier rue Gauguet, été 1954.
Photo © Ministère de la Culture – Médiathèque du patrimoine et de la photographie, Dist. RMN-Grand Palais / Denise Colomb. © RMN-Grand Palais.



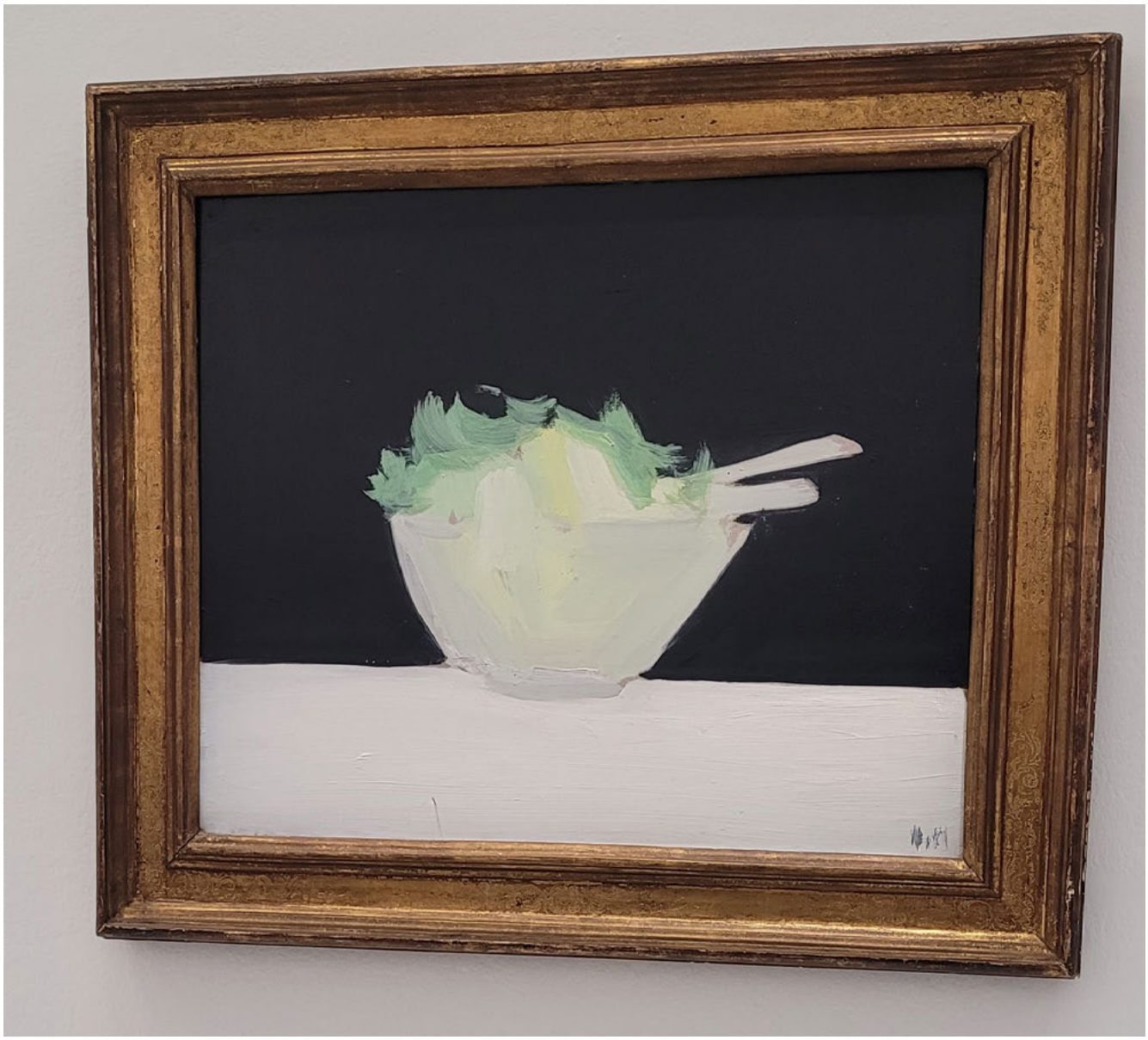
Agrigente
50 x 70cm, 1954
Nicolas de Stael



Pots et pinceaux dans l'atelier
Huile sur Toile, 1955
Nicolas de Stael



Exposition publique de Nicolas de Stael



Le saladier
54x65cm, 1954
Nicolas de Stael



Noro à l'exposition de Nicolas de Stael

Musée Moderne de Paris
2023



Noro Rajaoson
Jeux Olympiques
Paris, 2023



MOZAÏK

CELIA RAKOTONDRAINY

" Windows on The World "

« Rising tide », Célia Rakotondrainy, Union Market, Washington D.C.

SipaKV

Union Market is a Washington D.C. neighborhood that has undergone tremendous changes in the last decade. It used to be a hodgepodge of wholesaler warehouses and it still has that vibe, with remaining purveyors of fish, African and Asian food. It has since become a thriving food scene with upscale food hall, cafés and restaurants, and of course sleek newly built condos and apartment buildings. There are of course the requisite urban murals in an exponentially gentrifying neighborhood. Many of them of Star Wars characters! Union Market is conveniently ten minutes away from the federal capital's more established neighborhood, Capitol Hill, with its more sedate iconic Italianate and Queen Anne row houses.

Crédits photos : Amber Logan et la galerie Chela Gallery Mitchell Gallery DC

En savoir plus

www.celiarako.com/link

@celia.rako

I am walking around Union Market today trying to find the Chela Mitchell gallery. I have been alerted on social media that the French-Malagasy artist, Célia Rakotondrainy, is exposing her work at the Chela Mitchell gallery until the middle of the month. « Rising tide ».

The pictures of the work as posted online are quite intriguing. The background of the artist is extremely compelling. And of course I absolutely have to visit her exhibit, due to her beautiful Malagasy self!

A look at her website describes Célia as an artist « *born in Paris in 1994 and currently resides and works between São Miguel, Paris and Nosy Be. After completing her studies at Iéseg Paris, she decided to focus entirely on painting. While pursuing her passion for art, she also enrolled in the Art History program at Oxford through their distance learning program. In 2019, Rakotondrainy furthered her curatorial training at the University of the Arts in Berlin and the Freie Universität in the art market. Represented by Chela Mitchell Gallery, Rakotondrainy is a self-taught French artist with Malagasy origins.* » https://www.celiarako.com/

The Chela Mitchell gallery is proving elusive so far. I have entered the address, 300 Morse St NE Suite #8, into my Google Map and listening to my phone's directions, according to which I am now one minute walking distance from the gallery. I pass by « Blue Bottle café», « El Presidente », a Mexican restaurant with attractive décor and a mouth watering menu. My stomach is growling already reminding me of its empty status. I finally enter Blue Bottle Café and ask the café barista if he knows where the Chela Mitchell gallery might be. He asks if I am looking for the blue-haired girl who reminds him of a mermaid. And one minute later, here I am entering the Chela Mitchell gallery front door. Indeed, there is a blue-haired person who welcomes me, with brown skin and wide smile. However her hair has been cut short and she laughs when I relay to her how her neighbor has described her physical appearance.

Célia's large paintings adorn the white walls of the gallery. They are oil portraits on linen. She has a smooth classical oil painting technique while her personages and theme of multiculturalism are decidedly contemporary.

Two persons inhabit each portrait. One person reflects the other, « un dédoublement de personnalité », as one would be tempted to say. One personality is painted in darker, more solid strokes, hinting at an established personality that rises to the surface, while the second being floats beneath, more introspective, shier, less obvious, but oh so very present. They blend and harmonize. Two cultures marrying into one individual. The present being pushed up by the past. Light and water reflections levitate and surround the individuals in the portraits. Depending on the individuals, their multiplicity of personalities, cultures and time manifest more or less strongly : might the first culture dominate the entire being (Athena, 2023), or the past aggressively lurk beneath the surface and jumble the present (Miangaly, 2023)?

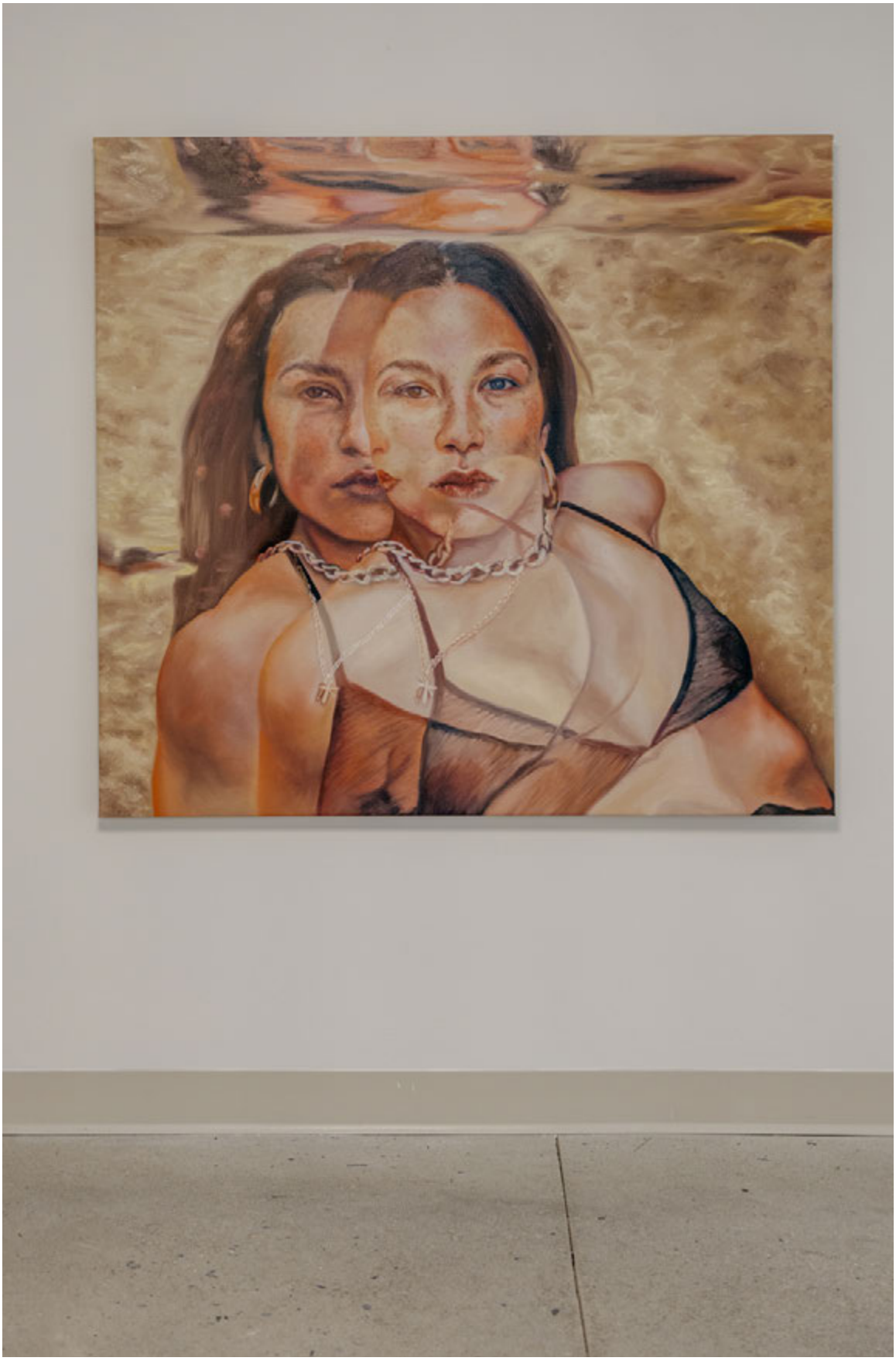
Movement and light infuse each portrait. There are fluidity and unity in each superposed portrait and the sense of an ever moving construction of self, reminding us that each of us, multicultural or not, is a work in progress, a maturing and ever changing piece of humanity.

In a corner of the gallery, a looping short film is projected. Fluid water bubbles and voices embody a search for identity. They are French and Malagasy.

Washington D.C. is the perfect venue to exhibit for an artist exploring themes of identity and multilayered cultures. It is a fairly transient city. It is home to many international organizations and embassies. The neighborhood itself is an example of growth, change, multilayered cultures and people : old generation Washingtonian cohabit with young college graduates looking to impact the world, African-South American-European-Asian immigrants. The old and the new. The future and the has been. The decrepit warehouse and the shiny condo building. I could imagine « split » portraits of Washington DC scenes in the signature fashion of Celia Rakotondrainy, where these multiworlds fuse and merge, no beginning and no end. As I exit the gallery, enchanted by Célia Rakotondrainy's vision of the world, I face the « European Wax Center » across Morse street. Union Market has ingurgitated and changes in time and culture already. We live in its mixture, stretching and swelling human pieces in a flourishingly constructed world:

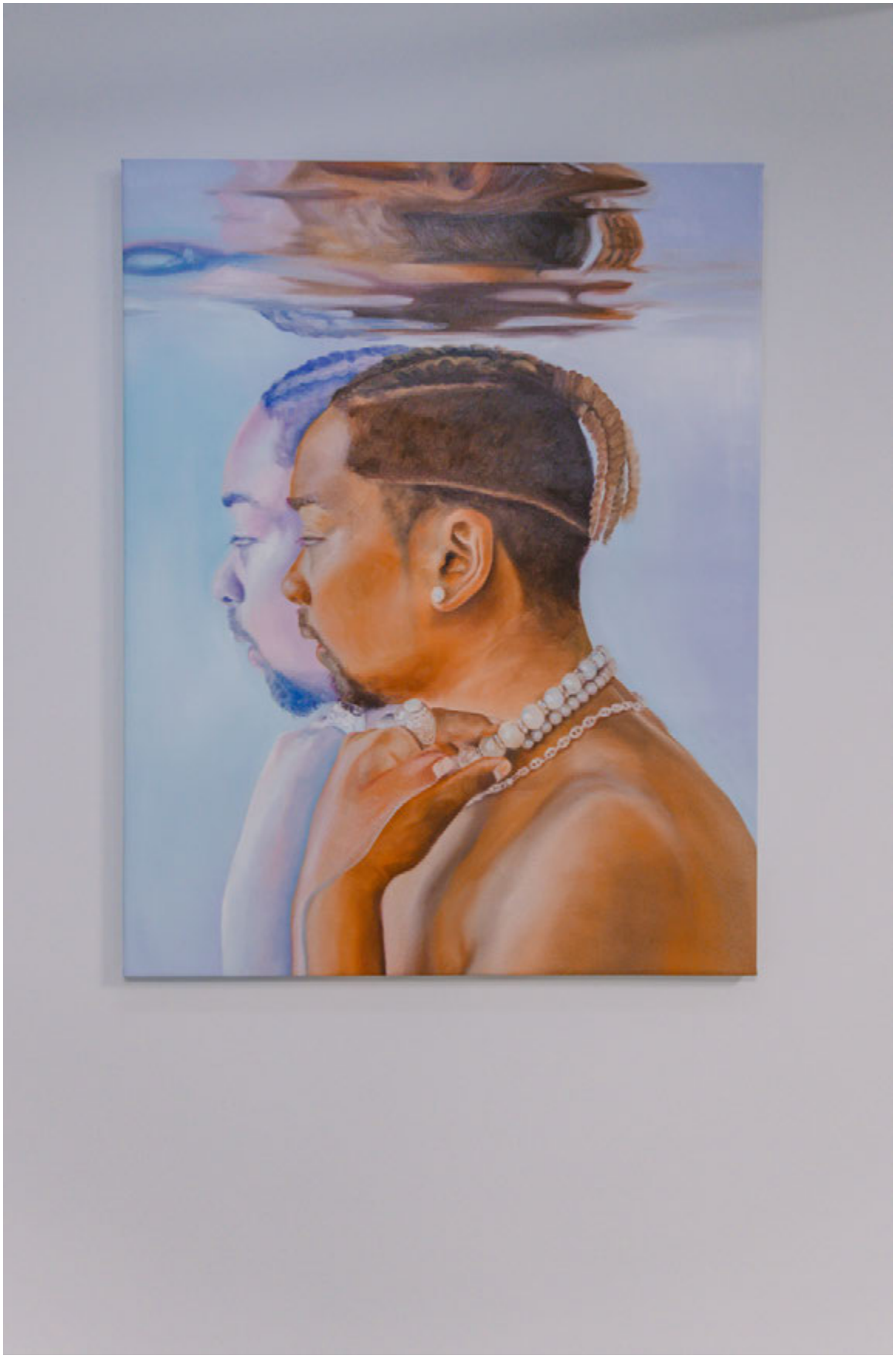
"*In the end, painting is a construction, photography is a construction, identity is a construction, and no one has to tell you how you have to identify yourself.*"
https://www.humansinthe.eu/stories/beauty-standards-celia-rakotondrainy







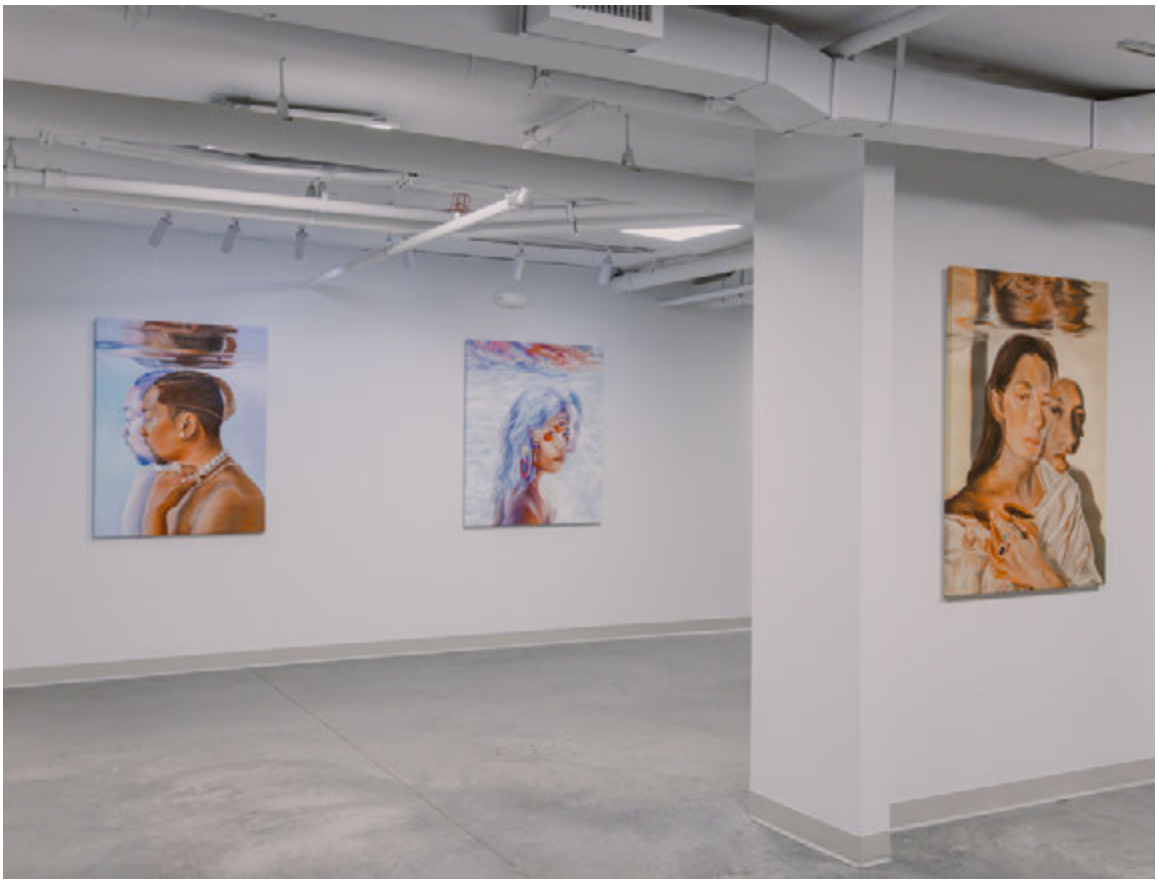


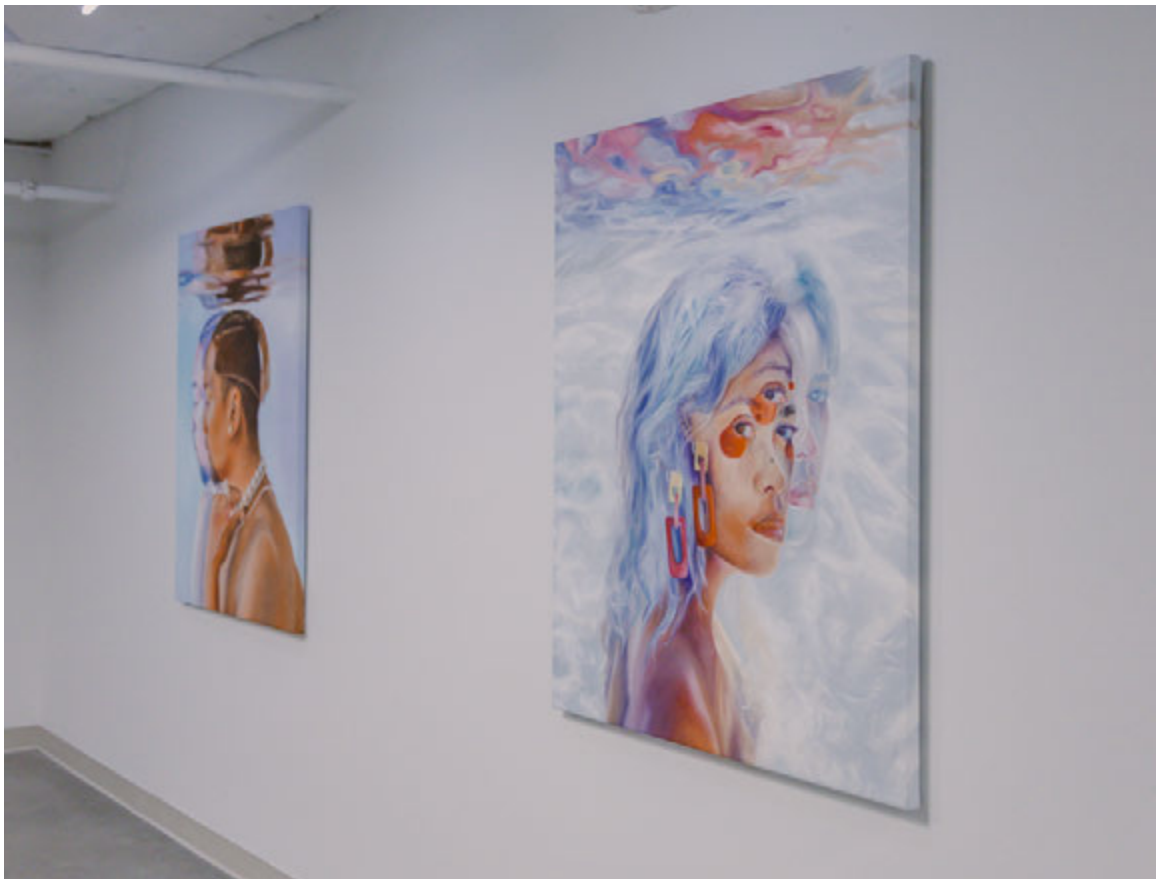







CELIA RAKOTONDRAINY
rising tide
november 8-january 20
FIRE ALARM TERMINAL CABINET

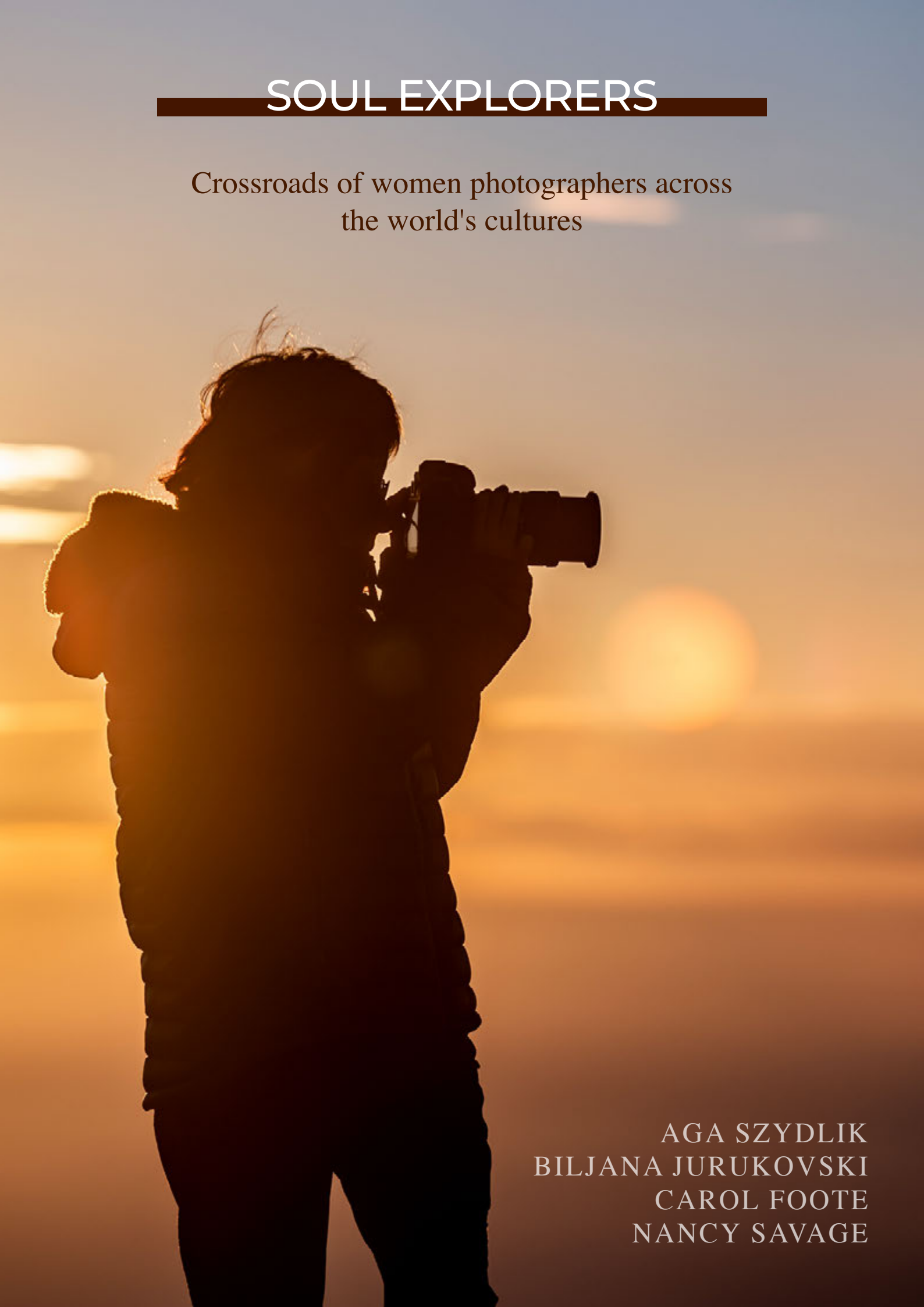





CHELA
MITCHELL
GALLERY

SOUL EXPLORERS

Crossroads of women photographers across the world's cultures



AGA SZYDLIK
BILJANA JURUKOVSKI
CAROL FOOTE
NANCY SAVAGE

Introduction ..... Na Hassi

In this vast world, the more we travel, the more unknown lands we have left to discover. Our steps forward only serve to push the boundaries further. In the work of these four women, the expression "to meet the other" has never been so meaningful. Because it's not just about photographs, but about a genuine dialogue between cultures and countries. In their approach, they have returned to the essentials: respect and trust. One does not go without the other. By respecting these tribes, their culture, and their identity, they have earned their trust. Since a picture is worth a thousand words, let each of them reveal to us the full power of a gaze, a posture, an angle, a landscape. Every moment is filled with emotions, symbols, and messages. Explore new horizons with our soul explorers.

.....

Dans ce vaste monde, plus on voyage, plus il nous reste des terres inconnues à découvrir. Nos pas qui avancent font davantage repousser les frontières. Dans le travail de ces quatre femmes, jamais l'expression « aller à la rencontre de l'autre » n'a été aussi porteuse de sens. Parce qu'il ne s'agit pas de simples photographies, mais d'un véritable dialogue entre les cultures et les pays. Dans leur démarche, elles sont revenues à l'essentiel : le respect et la confiance. L'un ne va pas sans l'autre. En respectant ces tribus, leur culture et leur identité, elles ont gagné leur confiance. Puisqu'une image vaut mille mots, laissons chacune d'elles nous révéler toute la puissance d'un regard, d'une posture, d'un angle, d'un paysage. Chaque instant est chargé d'émotions, de symboles et de messages. Parcourez d'autres horizons en compagnie de nos exploratrices de l'âme.

SUMMARY

p.320 ..... Aga SZYDLIK

p.338 ..... Biljana JURUKOVSKI

p.362 ..... Carol FOOTE

p.380 ..... Nancy SAVAGE



MOZAÏK



AGA SZYDLIK

« Cultural and Environmental Photographer »

Aga is a photographer based in the USA, and her work focuses mainly on documentary photojournalism, conservation, and preservation of heritage sites, indigenous tribes, and their rituals. In addition, she actively supports human rights and conservation efforts.

Aga's professional journey began with travel and sports photography while she lived in Thailand. Muay Thai was one of her many passions, and when she was presented with the opportunity to document Muay Thai fights, she didn't think twice about it and had the best time of her life doing it. Aga traveled extensively during her life in SE Asia, had many adventures, and met many fascinating people. Eventually, a few years later, her journey took her to Indonesia and South Africa.

Aga's passion for photography and travel is shared with her love for science, as she spends most of her time trying to cure people and the planet. Aga actively supports human rights movements, environmental protection, and conservation efforts.

Aga's assignments involve both freelance work and collaborations with various NGOs. In addition, she aims to portray the people she photographs in the most powerful and meaningful way one can achieve while making a difference in the communities she meets.

En savoir plus

www.agalphotography.com

@aga_szydlik

AGA SZYDLIK

QUESTIONS TO THE ARTIST

What event or inspiration led you to embrace photography, particularly in the cultural and documentary field?

Growing up, I used an old Zenith film camera to capture moments—primarily people. I also grew up being an avid reader. I was always fascinated by stories about explorers traveling into far corners of the earth and discovering new cultures. I wanted to be like the heroes I was reading about. My career is in science, and my soul is in humanities, which also translates into my photography. Through my work, I want to empower other women - those in STEM and those bound by tribal traditions. Both photography and science are tightly intertwined. I find inspiration in my daily life, a city that I love, the travel I take, and the people I interact with.

Could you describe an intense emotional experience you've had while documenting a culture through your photographs? How have these encounters enriched your worldview?

I'm always in awe when people from indigenous cultures surround me. It's like traveling in time or being in a cultural time capsule. Witnessing the daily life of a tribe allows me to reflect on human nature, our behaviors, and the similarities between our seemingly opposite ways of life. My worldview has been enriched beyond words, as indigenous tribes are the Stuarts of our ecosystems, guarding what is left of our natural resources.

I'm naturally very eco-conscious. I commute by bicycle or walking, recycle feverishly, and support sustainability in daily life. Climate change significantly impacts indigenous cultures, and our Western societies are the main contributors; I try to be part of the solution rather than a problem.

How do you navigate the process of selecting subjects for your photographs, especially when dealing with lesser-known or disappearing cultures?

So many destinations are on my travel list, more than I will ever have time to explore. I'm a reader and frequently segway into multiple directions, so when the opportunity arises and the thrill of traveling sets in, I do a deep dive into cultures, people and their stories, and social or ecological issues. Then, I assess logistics and safety before drafting my project plans.

At what point do you decide to use color or black and white in your photographs?

I love black-and-white photography, as the lack of color focuses the viewer's attention on the subject and storyline. I chose the format that best highlights the topic of my work. It's a challenging choice, which I make during the post-production stage.

As a photographer committed to humanitarian and environmental causes, how do you incorporate these values into your photographic work?

I placed the well-being of the people I work with ahead of my project; I would never want to be perceived as exploiting tribes and their cultures for my benefit. I'm not too fond of transactional relationships. Outside of very obvious consent, I focus on building

a relationship with those I work with; it's about my curiosity and bringing out stories we could share with our readers. It's about building trust into collaboration and being very sensible on the topic of a reportage.

Can you tell us about your transition from being a fight photographer in Thailand (Muay Thai) to exploring cultures around the world?

I was privileged to have an opportunity to pursue my passion for cultural photography in parallel to working on assignments and covering the fight scene in Thailand. My travel photography preceded fight photography.

So, when traveling on assignment, I bracket the trip, allowing myself to pursue my topics of interest.

How do you balance your scientific career with your passion for photography?

I am very fortunate to work for an organization that emphasizes life-work balance. In addition, my manager and teammates are very supportive of my work and travel on photography assignments. When not traveling, I focus on my scientific career, an essential part of my life. While working in the field, I disconnect from the office and go completely off the grid to immerse myself in the country and culture surrounding me. Having a singular focus helps a lot. That being said, I feel overwhelmed when juggling too many deadlines for submissions and publications. Regular yoga practice helps me to be more centered and understand that I'm doing my best.

Are there any photographers who inspire you or have influenced your style?

Yes, absolutely. I'm drawn to the powerful and very sensible at the same time work by Sebastião Salgado. I love work by Henri Cartier-Bresson, Joey L (Lawrence), a master of light in the field. I love Nick Brandt's focus on the rapidly disappearing natural world due to environmental destruction, climate change, and human actions. Visual storytelling and travel photography, one can't miss the work by one and only - Steve McCurry.

Could you shed light on your choice of photographic equipment and how you adapt it to different shooting situations?

I embrace the discomfort and the unknown. I'm an ultra-light packer, as my destinations are challenging to reach, and I carry my gear. I embrace "less is more" and travel with lean equipment (camera body + 2 lenses and a lume cube light, power source) and an excellent backcountry hybrid backpack. I get creative and work with what I have; working with a trusted guide to scout the locations ahead of time helps a lot. I love natural light and used Lume Cube to enhance it. I avoid the direct flash as it startles and can hurt older people's eyes.

How does practicing yoga impact your life and your work as a photographer?

Yoga practice is an integral part of my daily routine, indeed the fabric of my life. As an A-type personality, I am a perfectionist. When I haven't accomplished what I set out to, I can lean on yogic philosophy, knowing that I'm where I need to be, that I should focus on NOW, and that everything will be fine. Yoga centers me personally and professionally, placing gratitude as one of the most essential core values.

Could you share insights into your process for authentically and profoundly capturing the essence of the people you photograph?

Because of my sheer curiosity, lack of judgment, and not trying to change or influence other people's cultures, my focus is on people being open and comfortable around me. Allowing others to share what's important to them rather than focusing on what I have imagined the story will be about.

What are your future projects or aspirations in the field of photography that you're looking forward to realizing?

I would love to travel to South Sudan; however, given the current situation, I'm morally and emotionally conflicted about pursuing the project. Like every cultural photographer, I dream of Papaua and the diversity of the tribes inhabiting the island. I would love to see my work positively impact viewers and readers, as daily actions matter. One can always be better to the environment and be more aware of other people's struggles. I would love to be able to publish an anthology telling stories of the cultures I had the privilege to discover and document.





Himba Tribe | Namibia

Life, Culture and Rituals of the Iconic Himba Tribe

Himba tribe is indigenous to Kunene Region (formerly Kaokoland) in northern Namibia and southern Angola. Himba tribe is perhaps best known for coloring their hair and bodies with a red color paste (otjize), which is considered a sign of beauty. The otjize mixture is beautiful, scented with aromatic resins, deep in orange color symbolizing the earth's red color and blood—the essence of life.







Himba Tribe / The Origins

Around the 16th century, Himba people crossed to Namibia from Angola, settling in Kaokoland (Kunene) as part of the Herero tribe. Impoverished by disease and Nama cattle raiders, Himba were left without livestock, forced to rely on the land for their survival. Driven by hunger, many Himba fled to Angola, where they were called Ova-Himba, meaning 'beggars' in the Otjiherero language.





Proud and exquisite, Himba women are said to be one of the most beautiful in the world. Fiercely proud of their traditional hairstyles and clothes, taking several hours each morning for their beauty care, sleeping on the wooden pillows not to ruin their hairstyle. Both men and women take great care in wearing their traditional attire, clothes, hairstyle, and jewelry are all of particular significance to the Himba and are part of their tradition and culture..



Himba Tribe / Culture, Life and Braids

Himba homes are simple huts, made from a mixture of earth and cattle dung and contain little beyond a bed and collection of useful implements such as kitchen tools. Both woman and men wear their traditional dress, loincloths, and sandals for a man, often with foot soles made from old car tires, women dress in goat skinned skirts and jewelry. From the time a Himba girl is born, her hairstyle will identify her place in society, indicating the age, clan, and marital status of a woman.

A young girl typically has two plaits of braided hair (ozondato), the form of which is decided by the clan she descended on her father's side. A young girl who hasn't reached puberty yet will display two braids at the front of her head, if a girl is a twin, she will wear only one single braid, indicating she is only one-half of a pair of twins.

At puberty, the girl will wear braids up front covering her face, letting males know that she isn't ready to marry.



When a young woman is ready to marry, the same locks will be braided toward the back of the head, allowing potential suitors to see her face. First, the hair is lengthened with a straw woven together with the hair extensions to create dreadlocks, which are subsequently covered in otjize and finished with goat hair, added to give the distinct pom-pom look. When a woman has been married for a year or has had a child, she will wear the erembe headdress on top of her head.





Deadvlei Trees | Sossusvlei

Sossusvlei Clay Pan

Sossusvlei is located in the southern part of the Namib Desert, in the Namib-Naukluft National Park of Namibia. The name "Sossusvlei" is often used in an extended meaning to refer to the surrounding area, including other neighboring vleis such as Deadvlei and other high dunes in Namibia (Wikipedia).





Sossusvlei translates to “dead-end marsh”, as it is the place where the dunes come together preventing the Tsauchab River to flow any further, some 60km east of the Atlantic Ocean. However, due to the dry conditions in the Namib Desert the River seldom flows this far and the pan remains bone-dry most years. (Wikipedia)





Deadvlei / Ancient Acacia Trees

Deadvlei is another clay pan, about 2 km from Sossusvlei. A notable feature of Deadvlei is that it used to be an oasis with several acacia trees; afterward, the river that watered the oasis changed its course. The pan is thus punctuated by blackened, dead acacia trees, in vivid contrast to the shiny white of the salty floor of the pan and the intense orange of the dunes.

When the rivers dried out and the pan was cut from the nourishing moisture, the air became too dry for the trees to decompose. Blackened by the sun, the 10,000-year-old petrified acacia trees are one of the oldest trees on Earth.





Oldest Desert and Highest Dunes

The dunes surrounding a large, white, salt and clay pan of Sossusvlei are some of the highest in the world. The highest reaching 300–400 meters (350m on average, named "Big Daddy" or "Crazy Dune"), which rest on a sandstone terrace.



Lesotho | Kingdom in the Sky

The Lesotho Kingdom is an enclaved country in southern Africa and the only independent state in the world that lies entirely above 1,000 metres (3,281 ft) in elevation. Its lowest point of 1,400 metres (4,593 ft) is thus the highest in the world. Over 80 percent of the country lies above 1,800 metres (5,906 ft).



Young Shepherds of Lesotho

The Basotho are a Bantu ethnic group whose ancestors have lived in southern Africa since around the fifth century. The Basotho nation emerged from the accomplished diplomacy of Moshoeshoe I who gathered together disparate clans of Sotho–Tswana origin that had dispersed across southern Africa in the early 19th century. Most Basotho today live in South Africa, as the area of the Orange Free State was originally part of Moshoeshoe's nation (now Lesotho). (Wikipedia)










Nikon

MOZAÏK



BILJANA JURUKOVSKI

« Preserve the resilience of cultures amidst rapid change, akin to a digital time capsule »

Biljana, an acclaimed Macedonian Australian photographer, explores humanity through poignant portraits, particularly of isolated African tribes. Her award-winning work, exhibited globally, breaks boundaries and inspires empathy across cultures.

Biljana's photographs have graced the pages of esteemed magazines and newspapers, including the Australian photography magazine, The Guardian, Silvershotz Magazine, Lens Magazine, Sydney Morning Herald, La Fotografia, and many more. Her captivating portraits have not only adorned the pages of publications but have also been showcased in galleries in New York, Berlin, Barcelona, Macedonia, and France, leaving an indelible mark on the global art scene.

One of her most recent and remarkable achievements is her inclusion in the Sent Into Space project. This groundbreaking endeavor launched a framed screen exhibiting 200 shortlisted images from a prestigious competition, including one of Biljana's captivating photos. These chosen images were projected over 111,000 feet into the stratosphere, giving the featured photographers a once-in-a-lifetime opportunity to witness their work against the breathtaking backdrop of space.

En savoir plus

www.biljanajurukovski.com

biljana.jurukovski @ biljana.jurukovski.photography

BILJANA JURUKOVSKI

QUESTIONS TO THE ARTIST

How did your journey in photography begin, and what motivated you to pursue it as a career?

I have always been a keen photographer but after joining a local camera club I became interested in pursuing photography, not just as a hobby, but as a total creative endeavour.

Could you share your experience of studying at the Queensland College of Art and how it shaped your approach to photography?

For me, the best part of studying was being totally immersed in the world of photography. Its history, its masters, its use in advertising, its role in documenting our lives etc. etc. You are also surrounded by like-minded people who stimulate, inspire and also offer critique to your work.

What inspired your transition from working in photography departments and medical photography to focusing on street and travel photography?

Whilst I enjoyed working in government departments, the work could not be regarded as creative. In my free time I enjoyed working on my own projects which included street photography and taking minimalistic graphic images of architecture in my area. After retiring and having the opportunity to travel I had the desire to document people from cultures different to my own and learn more about their way of life and traditions.

What draws you to street photography, and how has your focus shifted towards travel photography over the past decade?

I love the work of Cartier-Bresson and Elliot Erwitt for example – photographs that capture spontaneous and amusing aspects of daily life. But I have also become interested in capturing indigenous people who maintain their traditions and culture despite the influence of the modern world.

Can you describe the allure of exploring unique cultures and traditions, particularly in countries like India, Bhutan, Tibet, and Nepal, through your lens?

I like to be taken out of my «comfort zone». To be in environments where everything is different and «foreign». For example, In 2019 I went to the Kumb Mela in Allahabad – the world's largest Hindu bathing festival which is attended by millions of worshippers and thousands of naked Naga Sadhus. I was also lucky enough to be in Dharamshala on the occasion of the Dalai Lama's 87th birthday celebration which featured performances of traditional Tibetan dancing.

How do you approach photographing people from diverse cultures, and what challenges or rewards come with capturing their stories?

I enjoy wondering the streets and soaking in the atmosphere of the places I visit. Often, I'll just watch the passing parade and wait for someone interesting to pass by Sometimes people welcome me into their lives and homes for a cup of tea and show me around their home.

What role do interactions with people play in your photography, and how do these encounters influence your work?

The key to taking a meaningful portrait is to create an authentic interaction with your subject. It's important to develop a rapport, to not just shove a camera in someone's face. I've met people who live in difficult circumstances but have a wonderful sense of community and pride in their culture and way of life.

Could you share a memorable experience or encounter that has left a lasting impression on you during your travels and street photography?

There have been many, but one experience remains in my memory- it happened early on in my travels. I was in a very crowded Mosque, the only European present. Suddenly, a door opened next to me and a most intimidating man appeared. He looked as if he'd stepped right out of the Bible, big black beard, flowing robes and huge turban. I desperately wanted his photo, but I was too scared to ask. But I plucked up all my courage, and to my surprise, he accepted. It is still one of my favourite photos and the experience taught me to not be intimidated.

How do you navigate the fear of rejection when photographing strangers on the streets, and what strategies do you use to build rapport and trust with your subjects?

As I pointed out previously, it can be challenging approaching strangers, especially if there is a language barrier. It's all about respect. If they refuse, accept and move on. But I have found that most people are amiable and often want their photo taken with me! It's important to be very friendly, maybe compliment them on their dress, jewellery or appearance in general – even if you can't speak the language, sign language can work wonders!

What do you find most rewarding about street photography, particularly in terms of capturing the unexpected moments and encounters that stay with you?

I have now taken thousands of pictures of completely diverse people who have enriched my life in so many ways. When I look back at my photos I can usually remember exactly where I was and what interaction took place – my photos are an archive of unique and special experiences through which I've learnt a lot about humanity.



Arbore married woman



Arbore unmarried woman



Bodi or Meen tribal woman



Bodi tribal girl



Hamar tribe unmarried girl



Hamar tribe woman



Karo tribe chil



Karo tribe woman



Mursi child



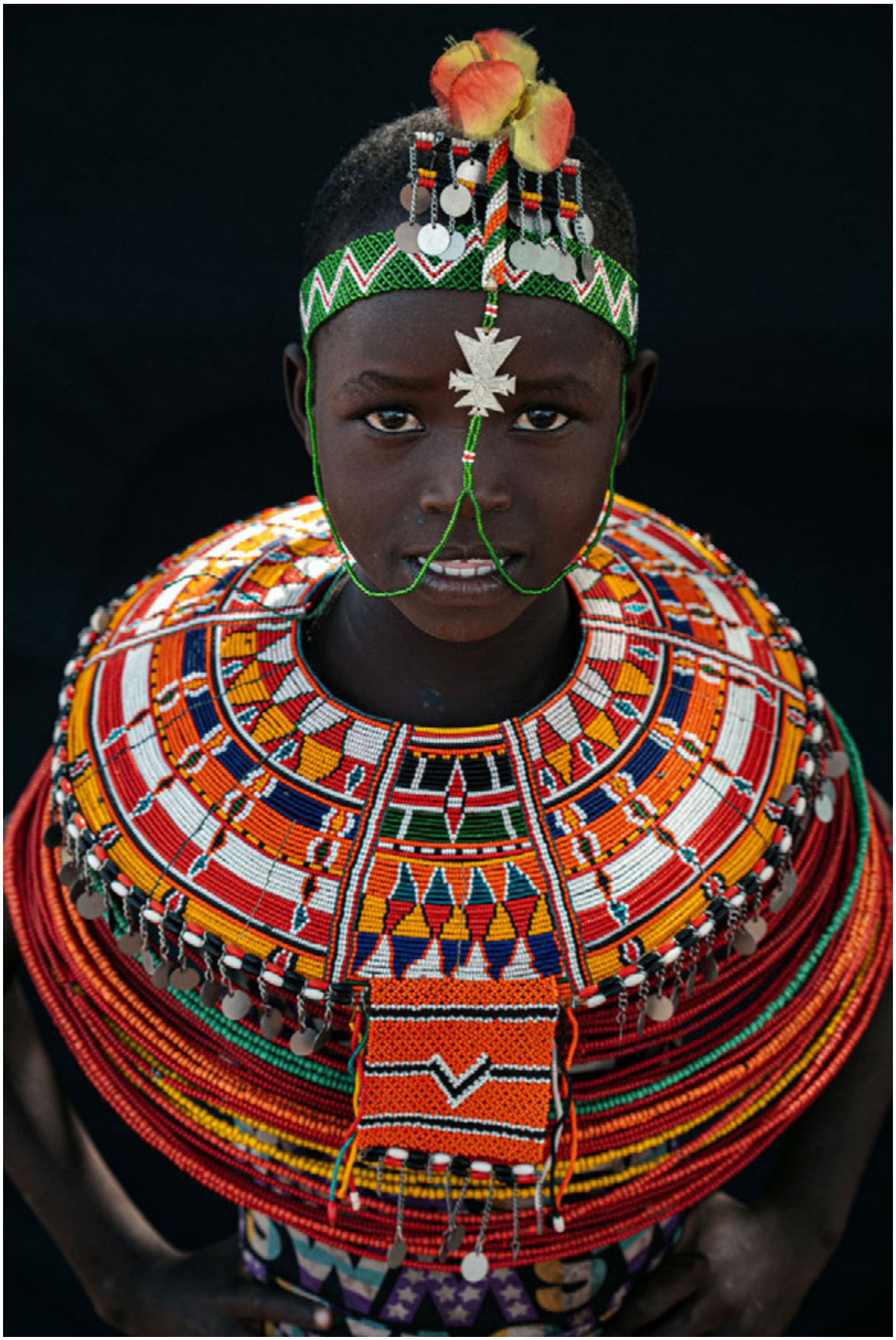
Mursi woman



Pokot married woman



Pokot tribe unmarried girl



Samburu girl



Samburu woman



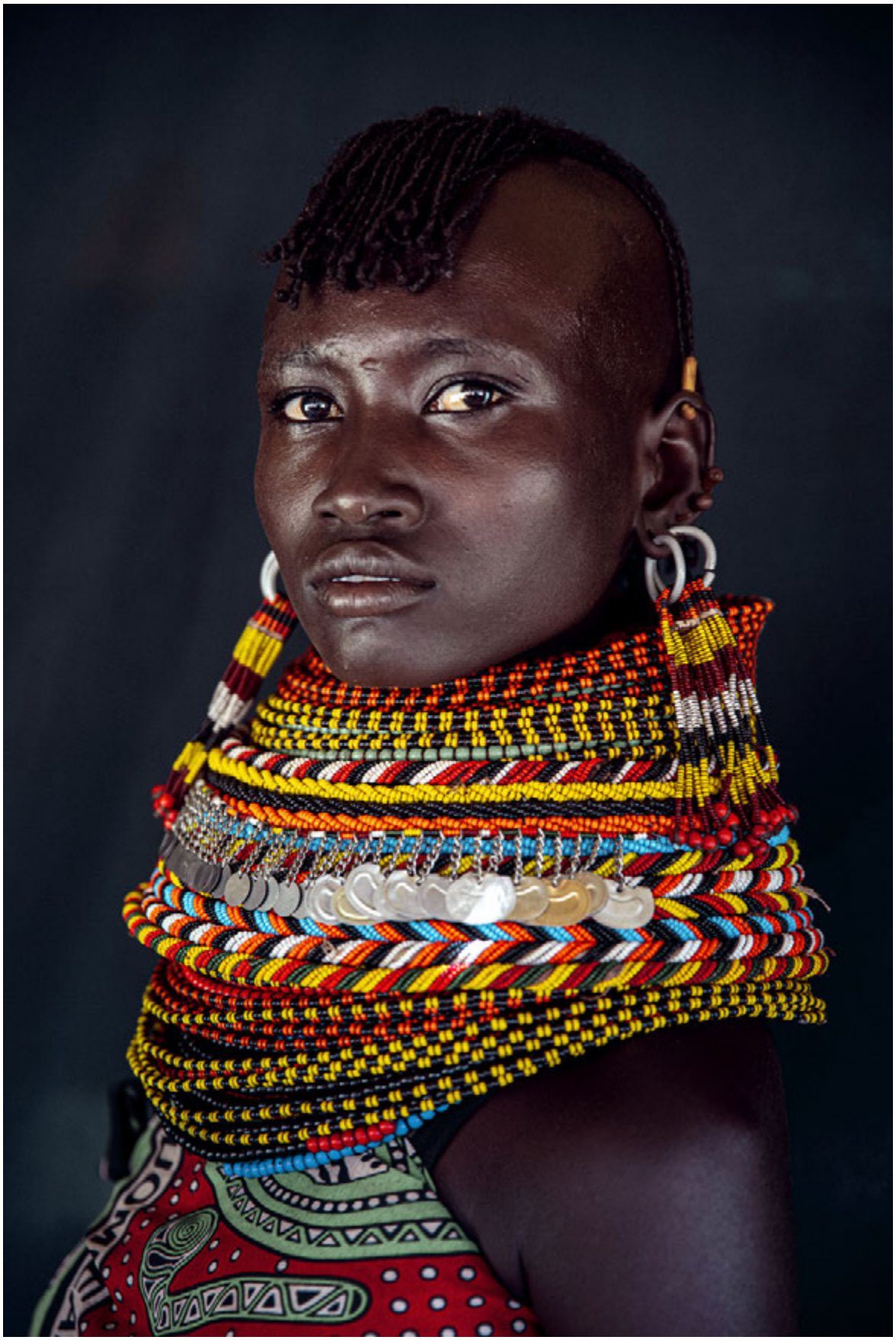
Suri boy Ethiopia



Suri Ethiopia



Suri tribal girl Ethiopia



Turkana tribe girl



Rendile tribe morans



Samburu Moran



MOZAÏK



CAROL FOOTE

« Cultural and Environmental Photographer »

Carol Foote began her journey in photography through a local camera club before furthering her education at the Queensland College of Art, where she earned an Associate Diploma of Arts in Applied Photography. Following graduation, she gained valuable experience in photography departments at the Queensland Art Gallery, Queensland Library, and as a medical photographer at the Brisbane Royal Hospital. Her passion for street photography has transitioned into a focus on travel photography, fueled by her fascination with diverse cultures, particularly in countries like India, Bhutan, Tibet, and Nepal.

While capturing famous landmarks is thrilling, it's the people she encounters during her travels that leave a lasting impression. Each portrait serves as a powerful memory of the interaction, often resulting in rewarding experiences. Overcoming the fear of rejection in street photography has taught her the value of approaching subjects with respect and a smile, sometimes leading to lasting friendships. What excites her most about street photography is the element of surprise; she never knows who she'll meet, and oftentimes, it's those encounters that stay etched in memory forever.

En savoir plus

www.carolfoote-photographer.com

@FootePrintz @carolfoote_photographer

QUESTIONS TO THE ARTIST

How did your journey in photography begin, and what motivated you to pursue it as a career?

I have always been a keen photographer but after joining a local camera club I became interested in pursuing photography, not just as a hobby, but as a total creative endeavour.

Could you share your experience of studying at the Queensland College of Art and how it shaped your approach to photography?

For me, the best part of studying was being totally immersed in the world of photography. Its history, its masters, its use in advertising, its role in documenting our lives etc. etc. You are also surrounded by like-minded people who stimulate, inspire and also offer critique to your work.

What inspired your transition from working in photography departments and medical photography to focusing on street and travel photography?

Whilst I enjoyed working in government departments, the work could not be regarded as creative. In my free time I enjoyed working on my own projects which included street photography and taking minimalistic graphic images of architecture in my area. After retiring and having the opportunity to travel I had the desire to document people from cultures different to my own and learn more about their way of life and traditions.

What draws you to street photography, and how has your focus shifted towards travel photography over the past decade?

I love the work of Cartier-Bresson and Elliot Erwitt for example – photographs that capture spontaneous and amusing aspects of daily life. But I have also become interested in capturing indigenous people who maintain their traditions and culture despite the influence of the modern world.

Can you describe the allure of exploring unique cultures and traditions, particularly in countries like India, Bhutan, Tibet, and Nepal, through your lens?

I like to be taken out of my «comfort zone». To be in environments where everything is different and «foreign». For example, In 2019 I went to the Kumb Mela in Allahabad – the world's largest Hindu bathing festival which is attended by millions of worshippers and thousands of naked Naga Sadhus. I was also lucky enough to be in Dharamshala on the occasion of the Dalai Lama's 87th birthday celebration which featured performances of traditional Tibetan dancing.

How do you approach photographing people from diverse cultures, and what challenges or rewards come with capturing their stories?

I enjoy wondering the streets and soaking in the atmosphere of the places I visit. Often, I'll just watch the passing parade and wait for someone interesting to pass by Sometimes people welcome me into their lives and homes for a cup of tea and show me around their home.

What role do interactions with people play in your photography, and how do these encounters influence your work?

The key to taking a meaningful portrait is to create an authentic interaction with your subject. It's important to develop a rapport, to not just shove a camera in someone's face. I've met people who live in difficult circumstances but have a wonderful sense of community and pride in their culture and way of life.

Could you share a memorable experience or encounter that has left a lasting impression on you during your travels and street photography?

There have been many, but one experience remains in my memory- it happened early on in my travels. I was in a very crowded Mosque, the only European present. Suddenly, a door opened next to me and a most intimidating man appeared. He looked as if he'd stepped right out of the Bible, big black beard, flowing robes and huge turban. I desperately wanted his photo, but I was too scared to ask. But I plucked up all my courage, and to my surprise, he accepted. It is still one of my favourite photos and the experience taught me to not be intimidated.

How do you navigate the fear of rejection when photographing strangers on the streets, and what strategies do you use to build rapport and trust with your subjects?

As I pointed out previously, it can be challenging approaching strangers, especially if there is a language barrier. It's all about respect. If they refuse, accept and move on. But I have found that most people are amiable and often want their photo taken with me! It's important to be very friendly, maybe compliment them on their dress, jewellery or appearance in general – even if you can't speak the language, sign language can work wonders!

What do you find most rewarding about street photography, particularly in terms of capturing the unexpected moments and encounters that stay with you?

I have now taken thousands of pictures of completely diverse people who have enriched my life in so many ways. When I look back at my photos I can usually remember exactly where I was and what interaction took place – my photos are an archive of unique and special experiences through which I've learnt a lot about humanity.



Beautiful eyes of mother & baby

Minali, India
2022



Naga Sadhu smoking a chillum

Varanasi, India
2019



Traditional dress of the Rai people

Nepal
2023



Sadhu dressed in rudrashka beads

India
2019



Woman in traditional dress

Ladakh
202



Elderly Nihang Sikh

Golden Temple in Amritsar, India
2022



Tibetan woman wearing a coral headdress

Tibet
2018



Brokpa woman with traditional headdress

Ladakh
2022



Boy dressed as the god Kali

Pushkar, India
2018



Street portrait of partially blind woman

Mcleodganj, India
2022



Street portrait

Haridwar, India
2022



Young Jangam Priest

Haridwar, India
2022



Jat tribal woman

Kutch, India
2018



Tamang woman wearing traditional felt hat

Nepal
2023


Culture
DIOR
adidas
Nikon

MOZAÏK



NANCY SAVAGE

« Love to capturing the diverse essence of people »

Nancy has embraced creativity and art in her personal and professional life as long as she can remember. Her first career was owner and Designer of her own Interior Designer Firm for over twenty years. When she decided to retire from that business she felt a need to fill her creative void. Little did she know that her desire and affection for extensive world travel would be the beginning of her photography career. The past twenty plus years Nancy made a commitment to explore and photograph the far ends of the earth and everything in-between. She treasures the many unique and exclusive places she's been, but her true love is the diversity of people she's come to know along her journey. She is a Colorado native and her style as a photographer lies somewhere between lifestyle and documentary photography. Nancy documents the candid essence of people, capturing their natural character and emotion

More

nancysavage.smugmug.com

@NancySavagePhotography @ savagen4231

QUESTIONS TO THE ARTIST

What made you move from owning and designing an Interior Design business, to pursuing a career in photography?

The transition from Interior Design to photography wasn't merely a shift in career; it was a journey of self-discovery—a realization that my gift for visualizing spaces transcended the confines of architecture and design. Photography became my new medium for artistic expression, allowing me to explore the world through a lens and capture moments frozen in time.

Could you share some of the pivotal moments or experiences from your many travels. Who sparked your passion for photography?

The genesis of my photographic career unfolded during a trip to Peru when, on a whim, I captured and submitted a photo of children in an elementary school to National Geographic YourShot Daily Dozen. The revelation came six months later, when I revisited YourShot site to submit another photo, only to discover that my Peruvian image had not only been selected, but had earned a coveted spot among the Daily Dozen. This pivotal recognition, chosen from millions of submissions, worldwide, ignited a spark within me to pursue photography as a career. This marked the beginning of a series of my photographs being selected by National Geographic YourShot, a thrilling journey that has seen my work featured in magazines, showcase in national and international exhibitions, and displayed in esteemed Galleries.

How has your photography evolved over the last twenty years, particularly in terms of capturing the essence of various cultures?

Over the past two decades, my photography has undergone a profound evolution, with a shift towards capturing the essence of various cultures through the lens of human experience. I've observed an emphasis on people and their unique customs and traditions. Photographing people became more than just capturing a moment; it became an avenue for forging connections and building trust with individuals from diverse backgrounds. Each click of the shutter became an opportunity to document uncommon lifestyles, cherished traditions, or simply a day in the life of the people I encountered. Through my photography, I aim not only to capture images but to celebrate the human spirit and honor the remarkable heritage and cultures that adorn our world.

I've had the privilege of capturing the diverse and vibrant cultures of indigenous peoples across the world. From the ancient tribes of Ethiopia and Kenya to the Maasai warriors of Tanzania, from the hill tribes of Vietnam and Thailand to the Quechua communities of Peru, and from the nomadic herders of Mongolia to the Andean villagers of Bolivia, to mention a few. Each encounter has been a profound journey of discovery. Through my photography, I strive to share the rich history of traditions, customs, and lifestyles that define these unique cultures, fostering a deeper understanding and appreciation for the extraordinary diversity of our planet.

Can you describe your approach to blending lifestyle photography and documentary photography in your work?

Blending lifestyle photography with documentary photography offers a powerful opportunity to craft a narrative that resonates deeply with viewers. When integrating these two styles, it's essential to understand their fundamental differences. Lifestyle photography typically revolves around curated scenes, portraying specific lifestyles or moods, whereas documentary photography strives for authenticity, capturing unfiltered moments to convey a natural narrative and or enviromental scenario.

What are the most exclusive and remarkable places that you have encountered during your travels, and how have they influenced your photography?

My first journey to the OMO Valley of Ethiopia in 2018, was filled anticipation and awe. I ventured into the remote corners of the OMO Valley, some of which brushed against the South Sudan border. As I left civilization behind, I embraced the serenity of the wilderness. The first few days were an immersion into the life of the Suri people, a tribe that called this mystical land home. Our camp was nestled under the vast canopy of stars, an unbroken canvas that stretched from horizon to horizon. This journey took me to several different tribes, each with their own unique customs and traditions. It was a kaleidoscope of culture, a tapestry of humanity, where every village was a chapter in an ancient story. These tribal communities opened their hearts and homes to me, sharing their world with the humility and grace that only those who are in touch with nature possess. My journey to the OMO Valley had a trememdous influence on my photography. I discovered more than a destination; I found a connection to the past, a deep appreciation for the present, and a profound hope for the future. The journey through this otherworldly land had left an indelible mark on my soul, reminding me of the beauty that exists in the untouched corners of the world. As I returned to the familiar world, my heart carried the memories of the OMO Valley, a place where time seemed to stand still, where nature and culture were inextricably intertwined, and where humanity's essence shone brightly against the backdrop of an ancient and unspoiled land.

You mentioned cherishing the diversity of people you came into contact with throughout your journey. Could you explain to us how these personal connections have impacted your photography?

The personal connections established with individuals from diverse cultures have profoundly shaped my approach to photography. Each encounter offers a unique opportunity to delve deeper into the human experience, capturing not just faces, but stories, emotions, and the essence of a community. These connections infuse my photography with authenticity and depth, enabling me to portray the nuances and intricacies of different cultures with sincerity and respect. Through these relationships, I gain a deeper understanding of the people I photograph, allowing me to tell their stories in a way that resonates authentically with viewers. These personal connections infuse my work with empathy, fostering a greater appreciation for the rich tapestry of humanity that I am privileged to document.

How do you approach storytelling through your photography, and what messages or stories do you want to transmit?

Embarking on my photographic journey, I realized that the true essence of travel lay in the connections forged with people. Exploring deeper into their lives became not just easier, but infinitely more enriching. Immersing myself in the world of indigenous people, I found myself drawn to the intricacies of their daily existence, their families, and their traditions. Each encounter creating indelible memories, irreplaceable and unparalleled. It's a privilege to embed myself within isolated communities, to witness and document their uncommon lifestyles or age-old traditions. For me, the heart of this odyssey lies not just in portraiture, but in the kaleidoscope of humanity I've encountered along the way. From pitching tents in remote villages to sharing in their daily rituals under the vast expanse of the night sky, every moment has been transformative. Despite their modest means, these communities exemplify resilience and ingenuity, crafting solutions with remarkable simplicity. Through my lens, I strive to weave together their stories, offering a glimpse into worlds rarely seen, inviting readers to embark on this journey of discovery alongside me.

Could you share a particularly memorable moment or encounter you had captured through your lens, and what makes it stand out to you?

In the Suri village of Ethiopia, the concept of modernity was a distant echo. There was no electricity, just a few solar lights that charged during the day, meagerly illuminating the village at night. Fresh mountain water flowed through a simple nozzle attached to a hose, offering a lifeline to the community. A makeshift shower stall, a humble but refreshing oasis, allowed us to wash away the dust of our journey.

The Suri people live by the rhythm of nature, embracing the simplicity of life. They adhere to a diet of two meals a day. I even witnessed a goat being sacrificed and roasted, an age-old tradition that spoke of sustenance and gratitude. Their existence was organic, and the land provided them with crops and small animals that sustained their tight-knit community.

What truly captivated me was the Suri people's artistic spirit. They adorned themselves with vibrant body paint, each stroke telling a story, each hue revealing a part of their identity. The materials they used were as natural as the land around them, a mixture of water, minerals, clay, ground chalk, charcoal, and ash. These artful strokes painted a tapestry of culture and heritage and allowed me to photograph and document this remarkable environment and beautiful existence of these tribes.

What advice would you give to budding photographers who are inspired by your journey and your job?

To aspiring photographers captivated by the prospect of documenting unique cultures and tribes in remote corners of the globe, I offer this advice: cultivate a deep sense of respect and humility in your approach. Every interaction is an opportunity to learn and connect authentically with the communities you encounter. Embrace cultural sensitivity and immerse yourself in the local customs and traditions, allowing them to guide and enrich your work. Prioritize building trust and fostering genuine relationships with the people you photograph, for they are the heart and soul of your storytelling. Stay curious, adaptable, and open-minded, embracing the unexpected moments and challenges as integral parts of your journey. Most importantly, let your passion for preserving and celebrating diverse cultures be your guiding light, driving you to capture their essence with integrity and reverence.

Looking forward, what are your aspirations or goals for your photography in the future?

Looking ahead, my aspirations for my photography are deeply intertwined with my passion for exploring and documenting the diverse cultures of the world's indigenous peoples and tribes. As an international photographer, my goal is to continue traversing remote corners of the globe, capturing the richness and authenticity of these communities through my lens. I aim to not only preserve their traditions and ways of life but also to raise awareness and foster appreciation for their cultural heritage.

Ultimately, I hope that my work serves as a bridge, connecting people across continents and generations, and inspiring greater understanding and empathy for the remarkable diversity of our shared human experience



Hamar Tribe

2023



High Profile

2023



Head Strong

2023



Coal Carriers

2023



Rakher Upobash

2023



Heart and Soul

2023



Golden Child

2023



One Brick at a Time

2023



Face Value

2023



Circles of Life

2023



Family Portrait

2023



Beauty on a Back Street

2023



Off the Beaten Path

2023



Blending In

2023



Thanks to

AGA SZYDLIK
BILJANA JURUKOVSKI
CAROL FOOTE
NANCY SAVAGE



[SAMWEL JAPHET]

Na Hassi

Samwel Japhet is a Tanzanian dance artist, choreographer and social entrepreneur and uses dance as artistic expression for storytelling. He has always been fascinated with human relationships and human relation to the world.

You have a particular story, and you are a model of resilience and determination. Can you talk about yourself, and how did you first come to dance? Tell us more about Makini, the Tanzanian non-profit organization you joined in 2009. Did you have dance studies here or are you self-taught?

I ran away from home between the ages of six and eight years old because of child abuse. I lived as a street child in different parts of Tanzania for over 10 years. In 2009 - 2013, I met and joined Makini, a Tanzanian non-profit organization that supports children and young people who live and work on the streets. Members of the organization would come to us on the streets as part of their outreach program and gather us to play games and eat together.

After a while, they started taking us to different public centers including art and cultural spaces in Dar es Salaam. We would take part in different activities like drama, music, dance etc. Because of the training at Makini, we eventually started performing on different platforms around Dar es Salaam. We learned how to live together and support each other whilst we were living on the streets. It was a space to reflect and connect, and the activities brought us together. Life on the streets was crazy. This was the beginning of my artistic journey but my background and experiences continue to influence my work to this day.

In 2014-2016, I had the opportunity to attend a three-year professional training course at the MUDA Africa School of Dance in Dar es Salaam. It was during this transformative period that I had the privilege of collaborating with international artists, including Nora Chipaumire. Nora introduced me to a new way of thinking. Her strong sense of purpose and vision for her work had a profound impact on me, inspired me to discover my own artistic voice and the creation of my first artistic statement and manifesto. This was a defining moment that shaped my perspective and ignited a profound ambition within me. This period of exploration and learning fueled my determination to pursue a career as a dancer and choreographer. As I delved deeper into the world of dance, I became more curious of what I could do with dance, researching various choreographers and people who had significant impact in the world, researching different artistic forms, and expanding my artistic interests.

In my work, I reflect on social issues and human experiences and creates a space for reflection, awareness and discussion. My work engages in extending choreographic practices by combining dance and movement with other domains such as visual storytelling, texts and music as tools to address the complexities and urgent questions of today.

Then, how does your cultural background influence your creative process? In addition, where do you find most of your inspiration?

My creative process is profoundly influenced by my cultural background, shaped by my upbringing as a street child in Tanzania. This background deeply informs my storytelling, which often revolves around social issues and human experiences. I find inspiration from personal experiences, the world around me, today's society and the world in which we live in, and the stories shared within the communities I interact with.

Growing up as a street child in Tanzania has had a significant impact on my artistic approach. Despite facing homelessness and abuse during my childhood, I have managed to overcome these challenges, and these experiences continue to shape my work. I strive to incorporate a collaborative and community-oriented approach into my creative process to ensure that my work reflects broader societal contexts and realities.

Let us talk about your artistic style. How would you describe it? Moreover, what are the most important elements you need to create?

My artistic style can be described as multidisciplinary, combining dance, movement, visual storytelling, texts, and music. I believe that art is an invitation to transcendence and critical reflection on the realities of our times. My work reflects this belief by engaging with reflection on situations within our societies through storytelling. This multidimensional approach of storytelling allows me to engage audiences on multiple levels, inviting them to participate in a dialogue about the complexities of the world we live in and to envision and shape alternative futures.

I aim to create a multidimensional experience that goes beyond mere entertainment, aiming to challenge perceptions and provoke thoughtful reflection. To bring my creations to life, I prioritize authenticity, personal stories, collaboration, and a profound understanding of the socio-cultural context, this serve as the foundation of my creative process. Collaboration is crucial in this process for ensuring that my work is inclusive and representative of diverse perspectives, as it allows me to engage with communities and cre-

ate works that resonate with a diverse audience on multiple levels.

These following questions are about what influences you. Which artists have influenced your work and your growth?

I have been significantly influenced and shaped by a diverse array of artists and individuals. Among them are Nora Chipaumire, Ruth Bader Ginsburg, and Faustin Linyekula. Chipaumire's fearless deconstruction of stereotypes and her exploration of issues surrounding gender, identity, and the African diaspora. Ginsburg's advocacy for women's rights and gender equality. Linyekula's multidisciplinary approach to exploring memory and societal challenges, particularly within the Democratic Republic of Congo, have profoundly broadened my artistic perspective and voice.

"A moment – Wataki" is the performance that holds a special significance to you. Can you tell us more about it, the inspiration, the collaborators or other details? By the way, would you like to talk about Nantea Dance Company, which you co-founded with Tadhi Alawi in 2015?

"A MOMENT – WAKATI" is a dance duet performance that holds profound significance, co-created by myself and long-term collaborator Tadhi Alawi. It serves as an exploration of the shared experiences we encounter in our daily lives, delving into how these moments shape us and offer support, care, and resilience. Drawing inspiration from our personal journeys, the piece reflects on the power of courage and patience in dealing with life's challenges and joys. Through intimate storytelling and expressive movement, we convey how these moments continue to influence our lives to this day.

In 2015, Tadhi Alawi and I co-founded the Nantea Dance Company, a Tanzanian non-profit company dedicated to showcasing multifaceted performances and organize community-based projects. Our mission is to contribute to the growth and development of contemporary dance in Tanzania, and inspiring youths to become ambassadors of growth and social change. Nantea's productions have toured internationally, with our latest work, "YIN-YANG," premiering in 2024 and set for performances in 2025.

In action throughout the region, Nantea Dance Company hosts bi-annual contemporary dance nights, providing a platform for Tanzanian and East African artists to showcase their work. We also conduct workshops and training programs, including "Nje Ndani" (meaning "In and Out"), an outreach project aimed at empowering emerging Tanzanian dance artists with skills in artistic expression and creative entrepreneurship through workshops and seminars.

From 2021 to 2022, Nantea Dance Company collaborated on the UMOJA project, facilitating artistic residencies between East African and European artists while promoting gender balance and social cohesion through the arts.

You have travelled around many countries because you have intensively been touring. Therefore, how do these experiences influence your vision of art, and did your process change? How did your process grow through those travels?

My travels have profoundly influenced my perspective on art and the world at large. The exposure to various cultures has led me to per-

ceive art as a universal language that transcends borders and historical periods. This understanding has inspired me to integrate elements from different cultural backgrounds into my work, expanding the creative possibilities within my practice.

One of the most significant shifts in my creative process has been the embrace of collaboration as a fundamental aspect of my approach. By engaging with different communities and artists from around the world, I have discovered new dimensions within my work, each collaboration adding layers of complexity and possibilities to create work that resonate with a diverse audience on multiple levels. Collaboration has not only enriched my artistic practice but also broadening my understanding of diverse perspectives.

Traveling has heightened my sensitivity to cultural context, making me more mindful of how art reflects and responds to social and political realities. This awareness has instilled in me a commitment to exploring themes that resonate with the experiences of different communities.

Moreover, my travels have taught me the value of adaptability, encouraging me to embrace uncertainty and welcome the unexpected have become basic to my creative journey, shaping both my work and life profoundly.

Do you still have time to dance only for your pleasure and how many hours a day do you spend to? Except residence or creative works?

Although a significant portion of my dancing revolves around creative projects and performances, I do make sure to set aside time for dancing purely for my own enjoyment. The hours I dedicate to this usually depending on my schedules, but I maintain a consistent practice routine, committing to at least three or four sessions per week.

Would you like to tell us how is to be an artist from the African continent? What was the worst thing that you had to deal with? Or what challenges have you faced in your career?

As an artist from the African continent, my journey has been marked by various challenges that have significantly shaped my artistic path. From unpredictable nature of the art world to freedom of expression constraints, bureaucratic hurdles and visa issues for international collaborations to limited financial support for the arts, these obstacles have played a pivotal role in influencing my trajectory as an artist from the African continent.

In Tanzania, for instance, engaging in artistic pursuits requires registration with the National Arts Council (BASATA), accompanied by fees both for the initial registration and for yearly thereafter. This bureaucratic hurdle adds complexity to the already complicated process of artistic expression in Tanzania.

One particularly frustrating aspect has been the nightmare of dealing with visas, a harsh reality for artists from the African continent. Performances, tours, and collaborations with artists from different African countries have to be cancelled in extremis because of the failure to issue the necessary visas. This not only has a financial and artistic impact on the institutions and artists in question, but is also a loss of face for the countries concerned. We know that many people, including in the world of politics, have deep respect for the arts and for international cultural cooperation, but still there seems to be a hesitation to translate that respect into a constructive, supportive and functioning system.

These challenges have influenced my career trajectory and have shaped my approach to artistry, which pushes me to find innovative ways to express myself within societal constraints, and develop a resilient and entrepreneurial mindset. Moreover, these challenges have deepened my understanding of the socio-political dimensions of artistic expression, pushing me to navigate restrictions creatively and contribute to meaningful conversations through my work.

You first began to perform in traditional dance, and now, your works turn to multidisciplinary approach. Especially, you are creating a dialogue between tradition and modernity. Do you have any advice or particular steps for people who want to work in this way?

Transitioning on a multidisciplinary artistic journey involves continuous self-discovery and collaboration, bridging the gap between tradition and with contemporary perspective. To those aspiring to work with a multidisciplinary approach, must keep an open mind, draw inspiration from diverse sources, and let the fusion of past and present shape your unique voice.

Authenticity should always remain the core of your work, ensuring that your work resonates genuinely with you and your audience. Remember to balance staying true to your vision with being open to the creative possibilities that emerge through collaboration and experimentation.

Through dedication, passion, and a relentless pursuit of artistic excellence, you will pave the way for a multidisciplinary practice that transcends boundaries and leaves a lasting impact on both yourself and your audience.

Any specific goals you are aiming for? Any message to people who read this interview?

As a dance artist, choreographer & social entrepreneur, I hope through my work, I can further contribute to the promotion and development of the dance and art scene in Tanzania, and inspiring youths to become ambassadors of development and social change. I hope to achieve this by continuing to initiate more projects and activities through the arts.

Through my performances, I want to continue engaging with the audience with urgent questions, societal issues, and reflections on progress. Through a multidisciplinary approach that combines dance, movement, visual storytelling, texts, and music, to challenge existing perspectives while giving room for new perspectives to emerge.

Moreover, a crucial aspect of my mission is to advocate for increased financial support from the Tanzanian government for the arts and cultural sector. I envision a future where the creative sector is recognized and invested as a valuable contributor to the nation's cultural richness and societal development.

Beyond my artistic pursuits, my commitment extends to providing fellow youths with comprehensive information about diverse opportunities. Through these efforts, I aim to empower the younger generation, enabling them to actively participate in development and social change. By creating possibilities for exploration and access to opportunities aligned with their aspirations, I hope to contribute to a more dynamic and engaged youth community in Tanzania.





Nantea Dance Company 2021
Crédit photos : Jimmy Mathias



ICAFF 2022
Crédit photos : Florian Braakman



Crédit photos : Patricia Poção



Tadhi Alawi and Samwel Japhet
A MOMENT - WAKATI
Xstudiosnow - AfroVibes
2021



Tadhi Alawi and Samwel Japhet
A MOMENT - WAKATI
Xstudiosnow - AfroVibes
2021



UN FILM DE
HACHIMIYA
AHAMADA

AVEC
SOEUF
ELBADAWI

OFFICIAL
SELECTION
INTERNATIONAL
FILM FESTIVAL
ROTTERDAM
2004

زَنَتَان

L'empreinte des linceuls esseulés

ZANATANY

Avec Hatia Ali, Moindjoumoi Ahmed Assoumani, T. Syldio Christophe Mana, Habib Cesar Larson

Direction photo : Charlotte Michel — Montage : Thibaut Verly — Son : Rafaël Bekouche — Monteur son : Liza Thiennot — Mix : Sébastien Van Dhelsen — Étalonnage : Audrick Mercier — Musique : Nawal Mlanao

Produit par The Blue Raincoat - Jérémy van der Haegen, Manon Coubia, Nicolas Rincon Gille. Coproduit par Aurora Films - Charlotte Vincent. Production exécutive (Madagascar) Films&Comics - Franco Clerc.

Avec l'aide du Centre du Cinema la Fédération Wallonie Bruxelles. En coproduction avec la RTBF (Télévision belge) et Shelter Prod. Avec le soutien de Taxshelter.be et ING, du Tax Shelter du gouvernement fédéral de Belgique, du Doha Film Institute, du Fond Image de la Francophonie. La production remercie particulièrement le Musée Royal de l'Armee.



Zanatany, l'Empreinte des Linceuls Esseulés

Joachin Michaël Rakotoarisoa

Lumière sur les événements de 1976

Mahajanga, 20 décembre 1976. Une simple dispute de voisinage entre une famille comorienne et celle du groupe ethnique malgache Betsirebaka a viré au drame, causant la mort de plus d'un millier de ressortissants comoriens et le départ collectif des rescapés. Si bien que les autorités malgaches et comoriennes n'ont établi aucun bilan officiel. 48 ans plus tard, la réalisatrice franco-comorienne Hachimiya Ahamada revient sur cet épisode tragique de l'histoire des deux îles sœurs dans son second court-métrage de fiction intitulé « Zanatany, l'Empreinte des Linceuls Esseulés ». Interview.

Dans un premier temps parlez-nous de votre parcours ?

Adolescente, je passais presque tous mes mercredis et samedis après-midi dans un atelier vidéo qui s'intitulait « l'Ecole de la Rue » au sein d'une MJC à Dunkerque. C'est là que je fis mes premiers pas en cinéma en réalisant des petits portraits documentaires en Betacam ou en Hi8. Avec mes amis, on échangeait autour de nos premiers essais filmés et également autour d'œuvres cinématographiques. Nous forgions notre regard à travers des films exigeants. Chaque été, un cinéaste confirmé était invité à collaborer avec nous pour un workshop. Il y avait une telle alchimie dans notre groupe qu'aujourd'hui quelques-uns d'entre nous avons un métier qui touche au cinéma (projectionniste, producteur, réalisateurs, coordinateur dans la diffusion auprès des écoles…). Par la suite, j'ai fait des études au sein de l'Institut national supérieur des arts du spectacle et des techniques de diffusion (Insas) à Bruxelles. A travers mes exercices d'école, je m'attachais encore plus à une écriture vers une approche documentaire. J'y ai acquis une certaine rigueur dans l'élaboration d'un projet cinéma tout en essayant de garder ma sensibilité ; ma réceptivité du Réel qui m'entoure. J'ai eu mon diplôme de Réalisation en 2004.

Pourquoi avez-vous ressenti le besoin de revenir aux Comores pour faire du cinéma ?

D'une manière plus précise, mon travail s'intéresse aux trajectoires de la diaspora comorienne. Après avoir répondu à un concours de scénario qui m'a permis de participer à un atelier d'écriture, j'ai réalisé un premier court-métrage de fiction sous format pellicule aux Comores, « La Résidence Ylang-Ylang », produit par Aurora Film et co-produit par Washko Ink. Sa première diffusion fut au festival de la Semaine Internationale de la Critique à Cannes en 2008. Il a ensuite circulé dans plusieurs festivals internationaux. Son long parcours était assez inattendu. Dans la foulée, j'ai travaillé sur un documentaire de création « L'Ivresse d'une Oasis » en 2011. Il est produit par Shõnagon Films asbl, le CBA Centre Audiovisuel de Bruxelles et Docs du Nord. Ces deux projets avec des formes d'écriture distinctes sont le prolongement de mon film de fin d'étude « Feu leur rêve ». Ils partent d'une même image : le rêve inachevé de construire sa maison familiale dans le village natal quand on est exilé. On passe du mythe de l'Eternel Retour à la maison de vacances puis à la Maison Tombeau. Des maisons vides et sans âme qui attendent indéfiniment leur propriétaire. Le premier film est raconté sous la forme d'une fable qui se déroule au sein d'un village comorien et le second est un road-movie et conte-documentaire prenant la température chez les insulaires de l'Archipel des Comores. Il pose la question jusqu'où peut aller chaque insulaire pour accéder à son propre Oasis ? Mon dernier film est un second court-métrage de fiction « Zanatany, l'Empreinte des Linceuls Esseulés » produit par The Blue Raincoat et co-produit par Aurora Films, puis pour la production exécutive s'ajoute Films & Comics.

Comment vous est venue l'idée de réaliser un film sur les événements de 1976 ?

Ce n'est pas un film « sur». Il n'est pas écrit avec cette frontalité-là. C'est un film « avec ». Il est raconté sous la forme de fiction et mis en place avec la collaboration des majungais. Il y a eu un long trajet d'écriture avec toute la solitude que cela inflige puis ensuite un beau travail collectif s'est opéré au moment des repérages et durant le tournage. Dans le récit, Mahajanga de cette époque-là est vue à travers le regard d'un père de famille veuf, Ali, le personnage principal, qui

a une relation très fusionnelle avec ses filles. Il travaille comme assistant chef dans un atelier de reliure. Aussi bien dans son quartier que dans son lieu de travail il observe un changement progressif autour de lui et dans ses relations. Un jour, il est témoin de ce qui semble être une simple dispute de voisinage… Pour essayer de mieux s'immerger dans l'univers d'Ali et dans cette période des années 70, il était plus pertinent de tourner en pellicule. Ce support se substitue à la mémoire d'Ali revenant peu à peu : un quartier, un logis protégé et rempli d'amour, ses filles allant à l'école, ses filles se chamaillant et riant ensemble, des couleurs vives, le travail de reliure au quotidien, la vie, les amis… Puis d'autres souvenirs surgissent… Sur la bande, l'image manquante est en train de se révéler délicatement pour notre mémoire collective.
Comment l'idée m'est venue ? Je suis issue de la diaspora comorienne. Lorsque je réalisais mon documentaire de création aux Comores, je suis tombée sur des photos de famille en noir et blanc avec des bords dentelés qui avaient attisé ma curiosité. Je découvrais que toute ma famille maternelle avait longuement habité à Mahajanga dans le passé. Mes grands-parents s'y étaient installés et y ont eu leur enfant. Mes tantes et mes oncles sont tous nés dans cette ville et y ont vécu jusqu'à l'âge adulte. Puis, ensuite est venu leur descendance. Les trois générations ont dû partir après les évènements. Après des recherches et avoir saisi la raison de leur départ, j'avais envie de comprendre pourquoi la nostalgie de vie là-bas dépassait le fait historique. Par ce récit, j'essaie avec de la pudeur de rendre hommage aux personnes disparues.

Depuis quand travaillez-vous sur ce projet ?

Durant mes études de cinéma à l'Insas, j'ai toujours su que je voulais raconter une histoire sur cette période. Je ne savais pas sous quelle forme j'allais le réaliser mais le désir était là. Les premières lignes du scénario sont apparues plus tard sur la feuille blanche en 2010 lors d'un atelier d'écriture « de l'écrit à l'écran » organisé par le Festival international du film francophone de Namur. Puis, il y a eu plusieurs moments de réécriture étalés sur plusieurs années. Je laissais reposer le script et j'y revenais. Le temps de gestation de ce projet a été particulièrement très long. Mais, c'était certainement le temps qu'il fallait pour sa réalisation. Il y a eu un temps pour la recherche, un temps pour le recoupement des informations récupérées avec beaucoup de patience et un temps de réécriture pour donner naissance à des personnages dans ce récit de fiction qui doit entrer en écho avec la grande Histoire. Doucement, le canevas du récit était en train de s'esquisser.

Quelle a été l'étape la plus difficile pour la conception de votre film ?

L'étape la plus difficile a été la recherche de financement d'autant que le film a été tourné en pellicule. Ceci dans un souci de restituer l'atmosphère de cette époque. Mais, aussi cela tient du fait d'assumer sur un format court la complexité des enjeux communautaires autour du personnage principal. Le récit n'est pas simple. De l'écriture au travail de montage et jusqu'à l'étalonnage tout se jouait avec de la nuance. Puis, en 2020 était arrivé soudainement le COVID. Pour des raisons sanitaires, l'île avait fermé ses frontières. Il a fallu attendre leur réouverture pour commencer mon observation sur le terrain. Après avoir effectué deux repérages, le tournage était une véritable aventure humaine. Le temps s'est arrêté pour laisser la place au film. Il y avait une belle synergie dans l'équipe. C'est ce que j'ai envie de retenir. Au final, j'ai appris qu'avec beaucoup de patience et de la détermination on arrive au bout d'un projet. C'était une forme d'endurance.

48 ans plus tard, que sait-on de cette affaire ?

Comme je ne suis pas historienne, à ce jour, il y a des questions qui doivent être dirigées aux historiens. Ils doivent prendre à bras le corps cette période des années 76-77. Il existe des travaux universitaires en France et aux Comores qui interrogent l'époque. En dehors des chercheurs, la descendance vient aussi sur place pour découvrir leurs racines et comprendre les départs collectifs. De mon côté, mon angle de travail reste la quête identitaire.

Les choix du titre et des protagonistes ?

Initialement, le film s'intitulait simplement « Zanatany » puis le titre complet m'est venu lorsque je sentais une écriture plus aboutie. Le titre fait écho aussi à la composition originale signé par Nawal Mlanao. Un chant à capella qui incarne la voix de ceux qui sont partis. C'est la seconde fois, qu'elle compose pour mes créations. Le personnage principal est interprété par Soeuf Elbadawi. C'est la première fois, qu'il collabore avec moi en tant qu'acteur. C'est un artiste incontournable sur la scène comorienne. J'ai mis ma confiance en lui pour qu'il endosse le personnage d'Ali. Le jeu en cinéma est à contre-courant de celui sur la scène qu'il est habitué à faire en one shot. Cela a été un bel exercice pour lui de travailler dans cet univers de tournage où la continuité du scénario a été découpée et filmée dans un ordre non chronologique, où il fallait répéter et tourner plusieurs fois les scènes pour nous laisser le choix au montage. Autour de lui, comme pour un film choral, il fallait constituer son entourage familial, ses collègues de travail, son quartier…

Comment s'est déroulé le casting des autres acteurs ?

Le casting pour trouver les autres acteurs s'est opéré en deux temps dans la ville. Avant que je vienne, un appel avait été effectué à Mahajanga avec la collaboration du producteur exécutif Franco Clerc Damy et avec l'aide d'Yves Drexler Kai. Plusieurs majungais avaient répondu à l'appel. A mon arrivée, le casting s'est poursuivi et les sélections se sont faites à travers les différentes rencontres et échanges avec les majungais. En majorité c'était des acteurs non-professionnels et certains avaient déjà fait un peu de théâtre. J'ai découvert de belles personnes dont je pense qu'elles doivent vraiment poursuivre cette voie dans le jeu d'acteur même si cette vocation est semée d'embûches. Je pense à Habib César Mason et Mohamed Romaric Chazuyli qui se sont révélés très fortement lors du casting et cela a continué durant le tournage. Puis il y a T. Syldio Christophe chorégraphe de formation et qui incarne l'ami et locataire d'Ali. Dans cette première fois où je me risque à un film de genre, durant les répétitions, je l'ai laissé chorégraphier avec Soeuf Elbadawi des scènes où ils devaient se confronter. Les filles d'Ali sont interprétées par deux amies dans la vie. Leur proximité m'a convaincue qu'elles pouvaient interpréter les sœurs. Puis enfin, sur place aussi il fallait constituer notre équipe technique qui allait collaborer avec la chef op et l'ingénieur son. L'équipe Tovo Cam s'est greffée à notre team et Combie en tant que perchman. La styliste Samira Mihadja Moumini a endossé le rôle de costumière avec son assistante Becky. Puis pour le maquillage FX c'est avec Mihamintsoa Rakotoniaina que nous avons collaboré et fait plusieurs essais.

Quelle relation entretenez-vous avec Madagascar et Mahajanga en particulier ?

En arrivant à Madagascar et à Mahajanga pour la première fois, la charge émotionnelle était très forte car je découvrais où avait vécu ma famille. Je devais me concentrer sur la construction du film mais même temps, je cherchais les lieux où avaient marché mes aïeuls et ma mère. C'était beau de voir certains citadins prendre part dans ma recherche intime. Le réel prenait place face à ce qu'on m'avait transmis par la nostalgie. J'ai envie de poursuivre mon exploration par le biais de l'image.

Quel est l'écho de la présentation en première internationale de Zanatany à la 53e édition du Festival international du film du Rotterdam ?

Je suis très reconnaissante envers le comité de sélection du Festival International du Film de Rotterdam qui a choisi le film et lui a permis d'être diffusé en Première Mondiale au sein de leur évènement. Cela a été une belle surprise. Après la projection, le public découvrait une ville et une histoire qui leur étaient méconnues. Le récit pour le moins reste universel. Il est encore trop tôt pour moi de dire quel impact a généré cette Première.

Votre agenda pour cette année ?

Zanatany, l'Empreinte des Linceuls Esseulés commence à peine à faire son chemin de diffusion. Je lui souhaite en tout cas une belle route ! Nous venons juste d'apprendre qu'il sera diffusé à l'île de la Réunion lors de la première édition du Festival International du Film de l'Océan Indien(FIFOI) du 8 au 12 avril 2024. Et parallèlement, dans mon agenda, je dois à nouveau plonger dans la réécriture d'un projet de long métrage qui me tient à cœur. J'ai conscience que je dois faire encore preuve de beaucoup de patience pour le concrétiser.



Hachimiya Ahamada est née à Dunkerque en France et vit à Bruxelles.



« Zanatany, l'Empreinte des Linceuls Esseulés » en première internationale au Festival international du film du Rotterdam. © Milan Graafland - International Film Festival Rotterdam



L'équipe de tournage. © Hachimiya Ahamada



Tournage © Hachimiya Ahamada



Tournage © Franco Clerc Damy



Tournage © Franco Clerc Damy



Tournage © Hachimiya Ahamada



Tournage © Hachimiya Ahamada



Tournage © Hachimiya Ahamada



Tournage © Hachimiya Ahamada



Tournage © Hachimiya Ahamada

Tournage © Samira Mihaja MOUMINI



ARTS VISUELS

REMERCIEMENTS

SPECIAL THANKS

Andra Daans
Charitini Thrasyvoulou
David Delepinne
Deborah Roubane
Miora Acker
Falhone Alice Ogoun
Helene Graff
Georges Assani
Jean Bernard M'radamy
Karine Maussiere
Kim Yip Tong
Mariam Amyra
Tat Rosso
Pandakroo
Lizre
Kristina Makeeva Aka Hobopeeba
Aga Szydlik
Biljana Jarukovski
Carol Foote
Nancy Savage
Sipakv
Nicolas De Stael
Hachimiya Ahamada
Samwel Japhet





CULTURES



MOZAÏK

[MARTIN ZEUGMA]

Na Hassi

Simple, fine et d'une extrême sensibilité, l'écriture de Martin Zeugma laisse entrevoir mille et une possibilités de d'observer, d'écouter, de sentir et de ressentir le monde. Mozaïk est parti à la rencontre du poète.

Quel rapport entretenez-vous avec l'écriture et quel sens donnez-vous au verbe « écrire » ?

Le même que le premier humain qui a dessiné le contour de sa main sur un rocher. Le même que celui qui a peint les premiers animaux sur les parois d'une grotte. Ça signifie dire son réel. Parce que le réel n'existe pas. On ne sait pas, on ne peut pas dire le réel, car chacun le voit avec son regard. Donc on ne peut dire que son propre réel. À soi. C'est ça, écrire. C'est comment je vois le monde, ou comment j'aimerais le voir. Ou devrais-je dire comment je voit le monde, et comment je aimerait le voir.

Et la poésie ? Quelle définition lui donnez-vous et en quoi repose la poéticité d'un texte ?

À l'origine, la poésie c'est une forme pour aider la mémoire à se souvenir d'une histoire. Quand ça rime et que c'est rythmé, c'est plus facile pour le cerveau. Avec le temps, faut être honnête, c'est devenu un outil à drague, c'est dire à une femme : regarde, chérie, à quel point avec moi ça sera différent. C'est trivial ce que je dis, mais Ronsard l'exprime à un point d'orgue, et Cyrano en est l'exemple le plus criant.



C'est toutefois un combat perdu d'avance. La femme, pourvu qu'elle ait le choix, préférera toujours l'abruti du coin qui n'a aucune technique d'art pariétal, qui a trois mots à son vocabulaire et qui va la prendre pour un étui pénien. La finesse du discours n'a jamais réussi à détourner de son lit la finalité de la vie : se reproduire, non pas avec le plus intelligent, mais avec le plus fort. C'est du darwinisme, mais au fond c'est ça, la poésie : une sorte de compensation pour les handicapés de l'évolution.

Vous souvenez-vous de votre première rencontre avec la littérature et comment êtes-vous amené à écrire ? Depuis quand et pourquoi avoir continué ?

Oui, très bien. Je devais avoir quatre ans, ma mère m'emmenait régulièrement avec elle faire les courses au supermarché, et je lui demandais de me dire ce qu'il y avait d'écrit sur toutes les étiquettes et les affiches. C'est comme ça que j'ai appris à lire. Et puis à six ans, j'ai lu mon premier livre : c'était David Copperfield de Charles Dickens, j'ai mis un an à le lire, je m'en souviens encore. À ce moment-là, mes petits camarades de CP apprenaient l'alphabet. Après, j'ai lu le dictionnaire junior, ça m'a pris trois ans.
Et puis, dès le moment qu'on rencontre d'autres galaxies, on sent l'ineffable présence de l'univers, et on se met en quête d'autres galaxies tout en sachant qu'on en est une soi-même. On lit beaucoup, on lit partout, et puis brusquement, un jour, on se met à écrire aussi. Et on ne sait pas pourquoi.

Qu'est-ce qui vous amènerait à ne plus écrire ? Vous est-il arrivé d'y penser d'ailleurs ?

Alors, en vrac : un arrêt cardio-respiratoire, un AVC massif, être broyé dans un amas de tôle, être décapité par un fanatique religieux, une maladie dégénérative, sauter du toit depuis le 30ème étage, un astéroïde qui s'écrase sur la péninsule du Yucatan, une invasion d'extraterrestres humanovores, une guerre thermo-nucléaire. Et je pense que j'en oublie. Mais j'y pense souvent, tous les jours pour ainsi dire, car pour moi ce serait synonyme d'arrêter de respirer, et surtout d'arrêter d'expirer, ce qui pour le coup est paradoxal.

Si vous étiez un autre poète à une autre époque, qui auriez-vous aimé être et pour quelles raisons ?

Aucun. Parce qu'aucune galaxie ne peut être sa voisine, si proche soit-elle. Mais, s'il fallait en choisir un, alors sans doute Pierre Reverdy. Il parle de et à la moelle des os. C'est un croyant contrarié, qui n'aspire qu'à la transcendance, mais qui a une conscience aiguë de la tripe. Comme n'importe quel croyant, il ne comprend pas comment l'idée de Dieu et celle de la défécation peuvent être réconciliables. C'est le poète dont je me sens le plus proche, écartelé entre les étoiles et les viscères. Mais chez qui, même les boyaux sont dits avec beauté.

À quel moment écrivez-vous ? Y a-t-il des contextes ou des situations qui vous poussent à écrire plus que d'autres ?

Je ne choisis pas. Et je n'ai pas choisi d'écrire en fait. C'est l'écriture qui a choisi de venir en moi, et par moi. C'est très durassien comme concept, mais c'est la réalité des choses. Écrire, c'est comme un trop-plein qui un jour déborde. Pour parler bourgeois, écrire c'est une piscine à débordement. Écrire, ça se fait tout seul dans la tête. Tout le temps. Il n'y a pas de moments pour écrire, alors qu'il y a des moments pour jouer au

tennis, pour randonner à travers champs ou pour faire l'amour.
Moi, dans ma tête, ça écrit en permanence. D'ailleurs, j'ai des carnets partout : sur ma table de chevet, dans ma voiture, dans ma veste, dans mes toilettes, partout, et je prends même des notes sur mon portable, sinon après j'oublie les idées ou les phrases ou les paragraphes qui s'écrivent tout seuls en moi.
Le seul acte qui relève vraiment de moi, c'est canaliser le débordement, le mettre en forme, et dans l'ordre, et faire en sorte que ça ne ressemble pas à un vomi continu, parce que je ne sais jamais qui va avec quoi. Parfois, ça peut attendre des années avant que je sache enfin comment ça finit.

En dehors de la poésie, écrivez-vous d'autres genres littéraires ? Lesquels ?

J'écris par ailleurs des nouvelles. J'apprécie particulièrement le genre fantastique, car il permet de développer un symbolisme qui ne peut pas, ou quasiment pas, exister dans le récit sociétal. Et le symbolisme permet de tout dire, et de toute faire comprendre à qui s'y intéresse au moins un peu, au contraire du récit pragmatique ou social qui, lui, reste la tête dans le guidon.
J'apprécie également le genre érotique, même très cru ou porno, à partir du moment où il transcende la sexualité pour dire l'au-delà de la rencontre biologique. J'écris aussi parfois des études sur des poètes que j'apprécie beaucoup, notamment Jean-Pierre Duprey et Paul Valet. Et sans doute un jour, sur Pierre Reverdy.
Et puis, j'écris des romans. Qui paraît-il, sont trop bien écrits, trop denses, et trop profonds, pour trouver le moindre public à notre époque où le manque de vocabulaire et le développement personnel se taillent la plus du lion. C'est ce que disent en tout cas les éditeurs à qui je les propose, en guise de refus. Mais ça, je n'y crois pas... je reste persuadé qu'il y a au moins quelques centaines de personnes –au moins un seuil de rentabilité– encore capables de lire autre chose que du Guillaume Musso ou du Maud Ankaoua.

Concernant la réception de vos œuvres, comment les lecteurs perçoivent-ils vos écrits ? Quels genres de retours avez-vous l'habitude de recevoir, vous qui avez été publié dans beaucoup de magazines dans le monde ?

C'est assez variable. Mes plus proches amis me disent souvent que ce que j'écris est assez chiant et plein de redites, ou bien passionnant et inattendu. Mes amis moins proches ont l'impression de découvrir quelqu'un qu'il ne connaissait pas dans la vie courante, soit moins drôle et plus sombre, soit plus réfléchi et moins clownesque.
Quant à mon lectorat qui ne me connaît qu'à travers mes écrits, lui aussi se divise en deux grandes catégories : celle qui rit, qui aime, qui en redemande, et celle qui souffle, qui peine, qui trouve ça asphyxiant. Et c'est aussi les réactions que me renvoient les revuistes à qui je propose mes textes : il y a ceux qui adorent et en redemandent, et puis ceux qui n'y trouvent ni intérêt ni style.
Mais globalement, même face à autant de réactions antagonistes, ce qui en ressort de manière collégiale, c'est que ce que j'écris est inédit et n'a pas été lu par ailleurs. Et rien que ça, c'est mon petit succès personnel.

Donnez-vous des ateliers ou faites-vous des rencontres avec des jeunes auteurs ?

Non, je doute bien trop de moi pour tenter la moindre transmission. En revanche, la rencontre de vieux auteurs, ça je sais faire.

D'ailleurs, je connais David Coulon depuis plus de vingt ans, et Olivier Maulin depuis près de vingt-cinq ans. Quand ils écrivaient déjà, mais avant même qu'ils ne publient le moindre texte. J'ai assisté à leur envol. Et le moins qu'on puisse dire, c'est que ça a eu de la gueule.

Selon vous, de quoi le monde a-t-il besoin actuellement ? Plus de livres, plus d'auteurs, plus de lecteurs, un genre nouveau ? ou autre ?

Le monde ? Oh il n'a besoin de rien, le monde. Et sûrement pas d'une avalanche de bouquins majoritairement insipides à chaque rentrée dite littéraire. Le monde, il a surtout besoin qu'on se reproduise beaucoup moins car c'est ce qui détruit la planète, mais qu'on baise beaucoup plus car c'est ce qui détend l'atmosphère entre les êtres. Difficile équilibre, hein...

« Il y a des soirs qui sont si doux qu'aucun matin ne les mérite », ainsi s'intitule votre recueil de poèmes, dont vous offrez quelques extraits dans ce numéro. Comment est né ce titre si évocateur et tellement nostalgique ?

J'ai trouvé ce titre, ou plutôt je devrais dire nous avons trouvé ce titre. Car c'était un soir que je passais avec le plus grand amour de ma vie, un de ces soirs où votre seul désir est qu'il ne se finisse jamais. Vous savez, enfin j'espère que vous savez, une fois peut-être dans la vie vous rencontrez quelqu'un avec qui vous n'avez aucun point commun, mais qui pourtant a les mêmes envies que vous, aux mêmes instants, avec qui vous vous sentez bien comme avec vous-même, des instants où l'autre commence une phrase que vous terminez avec les mots qu'il aurait utilisés lui-même, et inversement, et c'est tellement incroyable que vous trouvez cela magique ou carrément sorcier, vous vous demandez s'il lit dans votre tête et comment vous lisez en lui comme dans un livre ouvert. Comme quand deux galaxies se télescopent, et qu'après avoir détruit toutes vos certitudes et bâti tous vos nouveaux regards sur le monde, elles n'en forment plus qu'une, une autre, une différente, une à l'image de ce que vous n'auriez jamais imaginé pouvoir devenir. C'est hors du temps et c'est par-delà toute compréhension émotive ou toute pensée réfléchie. C'est une vague qui emporte tout, en même temps que vous avez l'impression d'être l'océan tout entier.

Et ce soir-là était tellement extra-ordinaire, qu'elle m'a dit : « Il y a des soirs qui sont si doux... » en insistant sur le « si », et moi j'ai eu l'impression qu'elle venait de lire dans mes pensées, et j'ai répondu : « ...qu'aucun matin ne les mérite ! », puis elle a souri d'un sourire grand comme un nébuleuse en riant que c'était exactement ce qu'elle aurait voulu dire. Ce genre d'instant, ce genre d'émotion, ce genre de sentiment, sont tellement fusionnels, que même le sexe en devient bien plus que remplissage, contraction, éviction, ou transpiration, que même les mots ne savent plus le dire. C'est toute la limite du vocabulaire quand il s'agit d'exprimer des choses non communes : il faut imaginer, mais les images n'ont plus de nom. Et, en plus, ce sont deux octosyllabes !

Les poèmes ne sont pas ponctués, offrant une certaine liberté et une légèreté dans leur appropriation. En est-il de même pour tous vos poèmes ? Est-ce un choix stylistique et pouvez-vous nous expliquer pourquoi ?

Oui. Résolument, c'est un choix. C'est le choix que fait Apollinaire : celui de dire que la poésie c'est d'abord la liberté absolue d'être. C'est se situer en dehors de la structuration du discours,

et c'est se rapprocher de l'intime. Aucun de mes poèmes n'a de ponctuation. Et, parfois, j'écris même quelques nouvelles qui n'ont ni ponctuation ni majuscules, dans une tentative plus ou moins aboutie de parvenir à un récit poétique qui serait la fusion entre la nouvelle et le poème.

Vous me demandiez plus haut ce qu'est pour moi la poésie et comment elle se manifeste. Plus sérieusement que ma réponse précédente, je dirais que c'est une espèce de déconstruction/reconstruction. Un peu comme un jeu de Lego. D'ailleurs, le mot « poésie » vient du verbe grec « poiein » qui signifie « créer, faire ». On utilise le même matériau, les mêmes briques, mais pour créer quelque chose de différent. Qui va l'être au niveau du sens, au niveau du son, et au niveau de l'image. Le tout avec des techniques et des méthodes précises. C'est la vision d'un auteur, structurée par la rhétorique, qui crée un style et qui fait un monde. Et dans le monde qui est mien, il n'y a pas de ponctuation, de la même manière que je trouverais toujours plus belle une femme nue au soleil que corsetée dans un tailleur à une soirée mondaine. C'est une question, encore une fois, de liberté d'être.

On m'a parfois reproché cette absence de ponctuation, en soulignant qu'on ne savait pas où reprendre son souffle et qu'on manquait d'air dans mes textes. Je l'ai pris comme un compliment : c'est exactement comme cela que je vois et que je vis le monde, précipité, étouffant, irrespirable.

Empreinte de subtilité mais porteuse de sens, telles pourraient être les caractéristiques de cette poésie que vous nous présentez. Comment cheminent vos émotions pour devenir des mots ?

Je dirais plutôt comme le décryptage d'une libération toujours renouvelée car jamais pleinement réalisée. Comme le dit très bien Paul Sanda dans sa revue Pris de Peur n°12 à propos de ma poésie : « Tout un monde se dissimule derrière un engagement évident à la peinture sauvage d'une société en suspens, un monde de sensations où rien n'est absent, de l'arrachement jusqu'à l'achèvement. » J'aime aussi beaucoup cette maxime de Jean Rostand : « Un grand écrivain est quelqu'un qui sait nous surprendre en nous disant ce que nous savions depuis toujours. »

L'idée qu'on n'invente jamais rien, mais qu'on ne fait que découvrir m'est tout à fait familière. D'ailleurs, le verbe « inventer » vient du latin et veut dire « trouver ». Alors oui, pour moi, créer un style, c'est trouver une manière de montrer, mieux, différemment -dans le sens être différent-, et peut-être autrement -dans le sens de l'altérité-, ce que tout le monde sait déjà, mais dont il n'a pas forcément conscience.

Parfois, vos poèmes résonnent comme des chansons. Quel rapport entretenez-vous avec la musique et la musique avec votre écriture ?

On me l'a fait remarquer à plusieurs reprises. Or, je n'en ai pas du tout conscience, et ce n'est pas du tout voulu. J'avoue que je serais curieux d'entendre mes textes mis en musique. Je pense que je serais surpris par une musicalité autre que celle que je leur imagine. Il paraît que j'ai l'oreille absolue, même si je ne joue d'aucun instrument. Peut-être l'explication vient-elle de là ?

En quoi ce recueil-ci est-il différent des autres ? Pourquoi ces choix de poèmes pour ce numéro ?

Ce recueil est différent des autres -des précédents comme des suivants- parce que j'ai voulu faire le choix d'une forme dans laquelle j'avais l'intuition de pouvoir exprimer toute une palette de choses. Cette forme est simple : il s'agit de deux fois quatre vers ; qu'ils soient libres ou versifiés.

Pour moi qui ai l'habitude d'écrire des poèmes longs et d'un seul bloc, c'était la contrainte et la promesse de devoir réduire à peu de mots la substance de ce que je voulais exprimer dans chaque texte. Et j'ai voulu m'y tenir le temps de cent poèmes. Un temps qui peut paraître long. J'ai mis deux ans à écrire ces cent poèmes. Mais un temps qui peut également se résumer à certains soirs qui, justement, sont si doux qu'aucun matin ne les mérite.

Sur quoi écrivez-vous actuellement ?

Je travaille essentiellement à un roman intitulé « Le Truc ». C'est l'histoire d'une bande d'amis, jeunes et insouciants comme on dit, à qui la vie va apprendre, au fil des rencontres, des succès et surtout des revers, ce que ça fait d'être, jour après jour, moins jeunes et surtout moins insouciants. Le tout, je l'espère, en provoquant le rire au détour de chaque page. Bref, comment être sérieux sans se prendre au sérieux.

Et puis, comme toujours, il y a des poèmes qui viennent tout seuls. Alors je les laisse venir et je remplis des carnets.

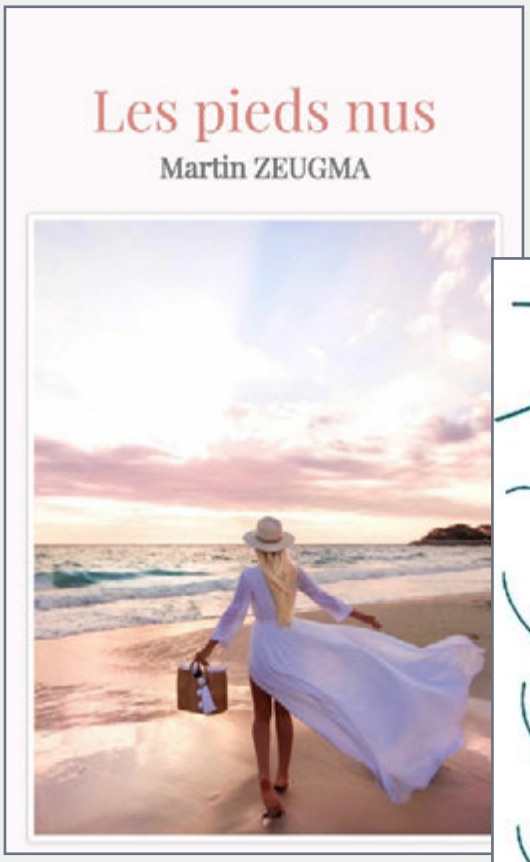
Que diriez-vous à un jeune poète qui vous lit en ce moment ?

De lire Lettres à un jeune poète, de Rainer Maria Rilke, qui est de bien meilleur conseil que moi.

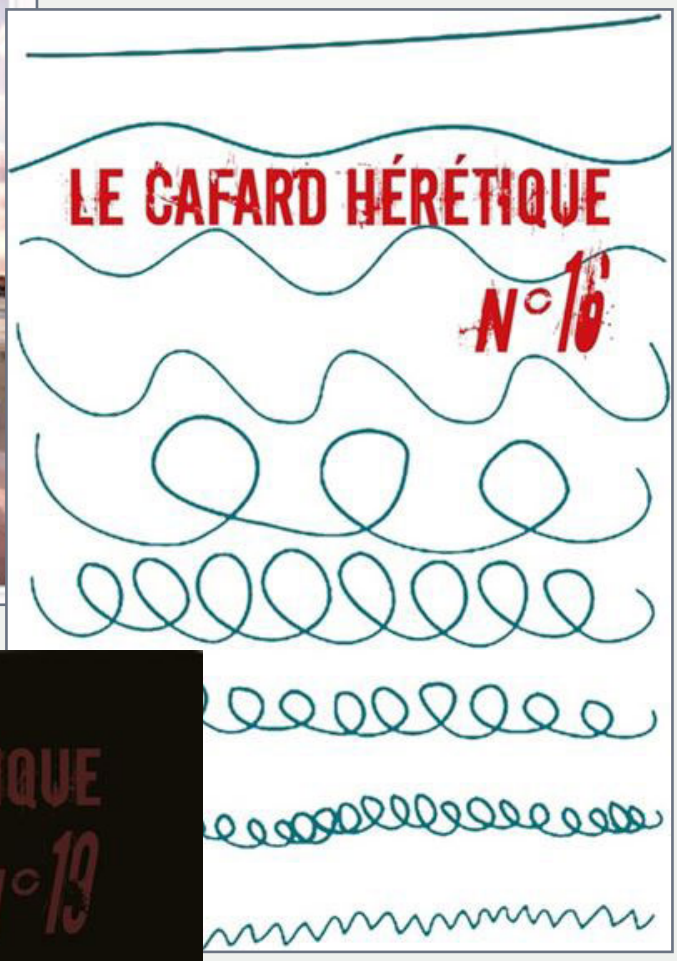
À propos de Martin Zeugma

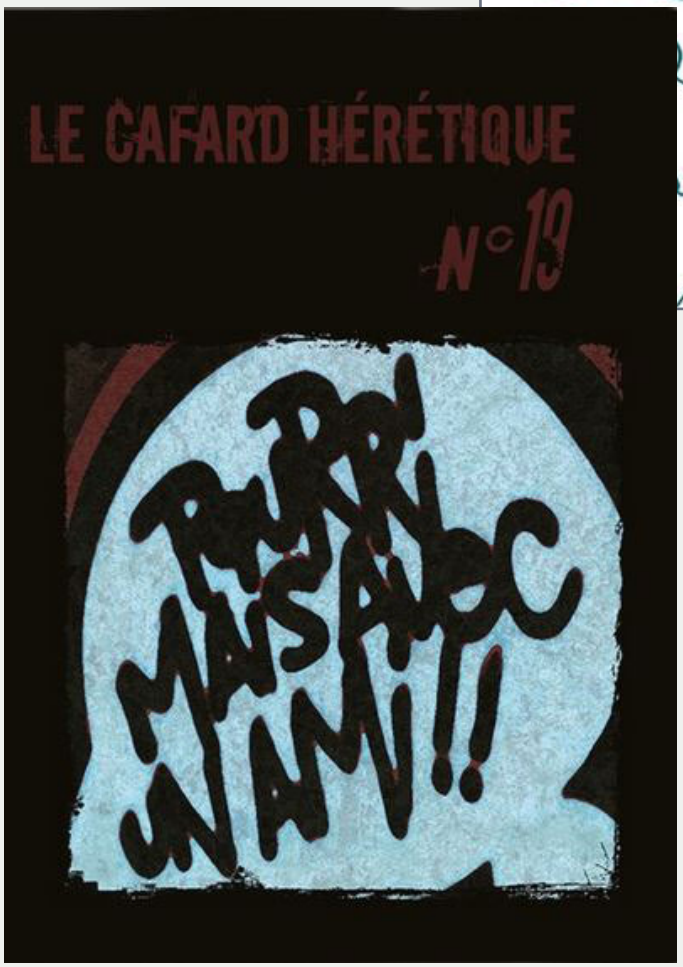
Martin Zeugma est né au milieu des années 70. Il a commencé à écrire à l'âge de 13 ans sur la machine à écrire à ruban de sa mère, qui enseignait le secrétariat. Dès lors, il n'a jamais arrêté, même s'il a souvent changé de machine.
Depuis 1997, il a publié 194 textes (poèmes, nouvelles, et études bio-bibliographiques notamment sur Jean-Pierre Duprey et Paul Valet) dans 65 revues francophones (France, Belgique, Suisse, Sénégal, Canada, Haïti).

Participation à des anthologies :
- « À l'assaut du ciel », Éditions La Clef d'Argent, 2021 (« En commun », nouvelle fantastique).
- « Rouge », Éditions Luna Rossa, 2022 (« Il y a des soirs qui sont si doux qu'aucun matin ne les mérite » 12/100, poème).
- « Si je te trouble », Éditions Alopex, 2023 (« L'autre nudité », nouvelle érotique).
- « Paris », Éditions Luna Rossa, 2023 (« Il y a des soirs qui sont si doux qu'aucun matin ne les mérite » 57/100 & 58/100, poèmes).



Dans la revue anthologique
permanente en ligne
POETIKA
2023

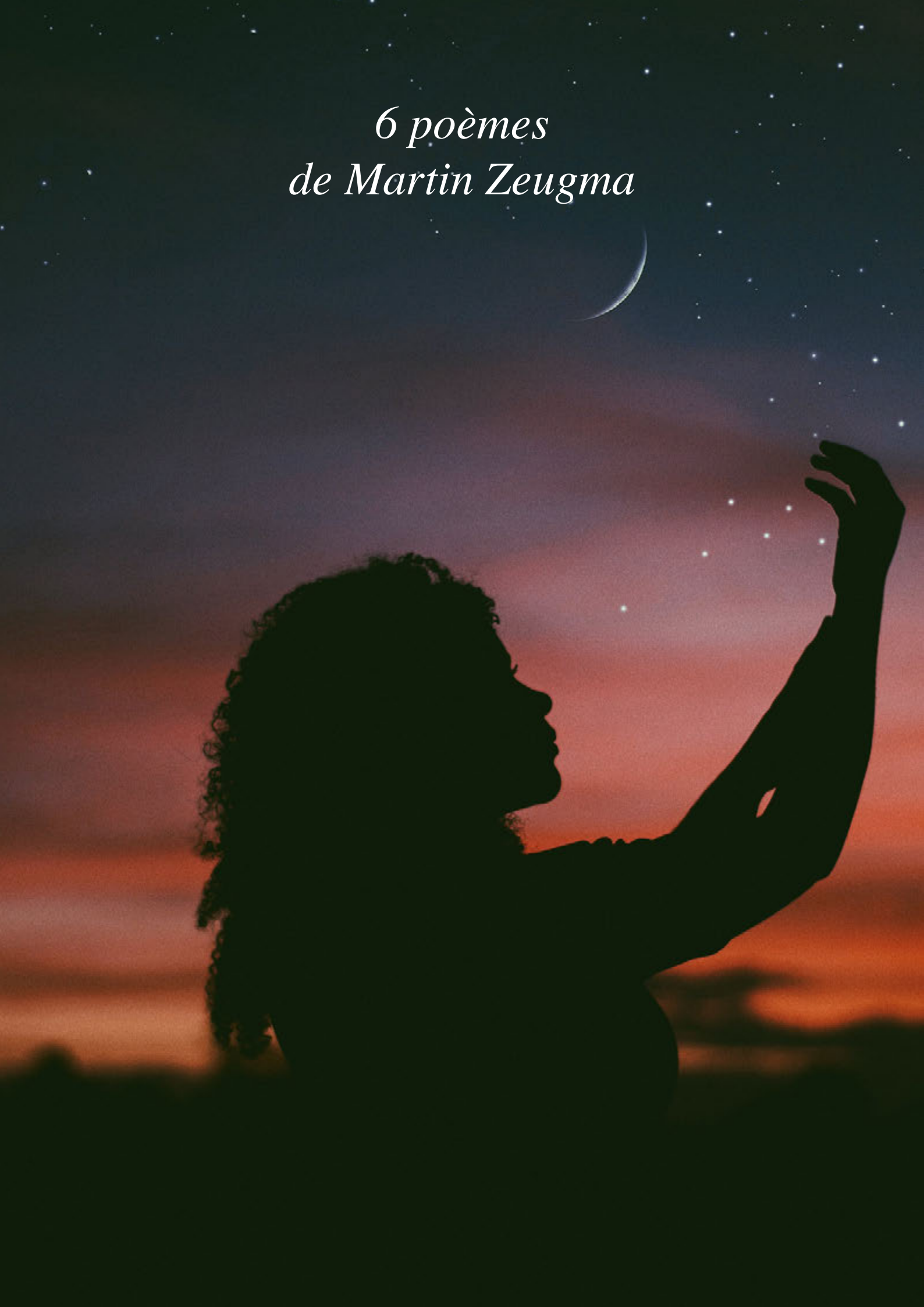




Le Cafard Hérétique
Editions Lunatique
2021

Le Cafard Hérétique
Editions Lunatique
2022

6 poèmes de Martin Zeugma



Il y a des soirs qui sont si doux qu'aucun matin ne les mérite…

Martin ZEUGMA

Il reste les choses
Quand les gens meurent
Les choses qu'il faut garder ou donner ces choses à répartir entre les survivants

A l'instant de trier
On se souvient des choses dans la main des morts les choses ne sont rien mais elles restent

Elle regarde le ciel nocturne
A travers le toit panoramique de ma voiture
La radio joue *brown sugar* des Rolling Stones peux-tu monter le son s'il te plaît me dit-elle

Quel âge a ma fille
La tête basculée et le sourire aux lèvres
Elle a l'âge d'ignorer que les étoiles qu'elle regarde sont pour la plupart déjà mortes

Crédit photo : Shutterstock

Où s'en vont donc les gestes les sourires et les mots quand on ne les voit plus
Quand ils sont dits à d'autres quand ils sont faits pour d'autres
Quand on ne perçoit plus la singularité d'une larme au sein d'un océan

Tes cheveux blonds follets frôlent la peau de ma mémoire comme ces vents trop tièdes des jours de fin juin
Où est mon sel dans toutes ces mers où est ma mer dans toutes ces larmes
l'absence est insoluble dans la douceur des soirs d'été

On ne meurt que de fatigue jour après jour c'est l'usure
On fête nos anniversaires on choque nos verres on mange nos gâteaux par lassitude que faudra-t-il pour implorer que cela cesse enfin
Nos sourires ont le pli de nos muscles

Quelle douleur faudra-t-il pour qu'on arrête de passer notre temps à caresser des chiens à

[Caresser des chats

A maudire notre solitude ou mieux notre conjoint
A s'entasser dans des hospices pour y perdre nos dents y chier nos intestins y attendre un

[Cancer comme on attend un bus

Nos sourires sont les mimes de nos renoncements

Maintenant que tes yeux ne sont plus là pleins des mots que ta bouche rete-
naient
[Prisonniers
Maintenant que je ne connais plus personne qui a la phobie des ascenseurs main-
Tenant que mes doigts ne lisent plus le braille de ta peau
Que toutes les autres femmes sont en papier de verre que tous leurs regards sont
muets

Que tes pas ne sont plus à côté de mes pas
Que ta fougue n'épouse plus les courbes de ma douceur maintenant que tu n'es
plus là
Pour monter jusqu'à chez moi je continue à prendre l'escalier

Les soirs qui sont si doux
Meurent comme tout le reste
Comme une tranchée abandonnée comme un bouddha de Bâmiyân comme une
bombonne
[de gaz dans une rame de métro
Ou comme une main qui gifle et qui a caressé

Dans la comptabilité de la vie dans l'inconsistance des choses
Chercher la fugacité des sourires trouver la pesanteur des larmes *il y a des soirs*
qui sont si doux
Qu'aucun matin ne les mérite



[GEORGES DE CAGLIARI]

« Mon écriture s'est voulue au service des valeurs humanistes et d'un monde plus juste. »

Na Hassi

Aussi loin qu'il s'en souvienne, l'écriture l'a toujours accompagné. Georges de Cagliari écrit avec le cœur et l'esprit, la sensibilité artistique en effervescence. Armé de sa plume, l'auteur manie les mots et les pensées, rappelant souvent aux choses oubliées, à ces valeurs qui font l'humanité.

Une invitation à la réflexion

Georges de Cagliari n'écrit pas pour écrire. Ses mots transportent dans toutes les réflexions possibles, cette époque étant trop encline à prendre des raccourcis. L'auteur amène à s'interroger sur les aspects de la vie et sur les conditions humaines. Son écriture n'est pas celle qui distrait ou qui aide à s'évader. Bien au contraire, elle a pour vocation de nous ramener à l'essentiel. Elle questionne sur le déconditionnement, sous toutes ses formes, dans une ère où tout est à reconstruire. « *Mon écriture s'est voulue au service des valeurs humanistes et d'un monde plus juste* », confie-t-il.

Et cet auteur ne mâche pas ses mots quand il le faut. Il n'est pas de ceux qui caressent dans le sens du poil, pour apaiser le démon, ni le sien et ni celui du monde. Il s'engage à mettre au jour ce qui doit l'être, à révéler l'incongruité qui tente (qui y parvient même) de régir l'humain. « *Je vous observe avec le plus grand intérêt et si cela ne m'a pas mené au suicide, c'est que vous me faites osciller sans cesse du désespoir le plus total à la plus franche rigolade* », expose-t-il dans une de ses chroniques « Le singe hurleur ».



De poète à homme de lettres

Pour Georges de Cagliari, écrire n'est ni une passion, ni un travail, mais une raison d'être. Il compte parmi les rares auteurs français qui vivent de leur plume. Il est venu à l'écriture comme il est venu au monde : le plus naturellement possible. « *Quand j'étais à l'école primaire, mes copains m'appelaient le poète* », se souvient-il.

À 16 ans, il est publié dans des revues littéraires, puis à 18 ans, il sort son premier recueil aux Éditions de l'Atelier. S'ensuit une carrière artistique riche et éclectique avec des publications de poèmes, de contes, de nouvelles, des créations de pièces de théâtre, des compositions de chansons, et bien d'autres. Le poète de l'école primaire est devenu un homme de lettres : poète, dramaturge, parolier, chroniqueur, journaliste et écrivain. « *J'ai toujours su que j'écrirais. La seule chose qui m'intéressait vraiment, c'était l'écriture* », affirme Georges de Cagliari. Ses œuvres, traduites dans une dizaine de langues, naissent dans le 18e arrondissement de Paris, dans son bureau-appartement à Montmartre.

Une plume aiguisée et un franc-parler

La plume de Georges de Cagliari ne déguise rien, il aiguise tout. Le franc-parler de l'écrivain n'a d'égal que sa sincérité d'homme. Il transcende la réalité sans distordre l'imaginaire pour en faire émerger la beauté. La vie prend d'autres couleurs et d'autres sens dans ses œuvres, des nuances tantôt grises tantôt chatoyantes. Il traduit le monde et ses problématiques, met le lecteur et le spectateur dans une sorte de face-à-face avec ses actes et leurs conséquences. La poésie – et par extension, la littérature – peut servir cette finalité. Par ailleurs, il soutient également que cette forme artistique est accessible à tous dans sa compréhension, mais n'est pas à la portée de tous, dans sa pratique. « *L'affirmation tout le monde est artiste est la meilleure façon de tirer l'art vers le bas et de faire croire aux gens des choses qui ne sont pas* », s'exclame-t-il. Le poète pousse la réflexion plus loin pour accompagner cette marche vers la beauté. Pourtant, il ne s'agit pas de donner à voir ni à réfléchir, mais avant tout de toucher, d'atteindre la sensibilité de l'autre. « *Pour moi, la poésie est d'abord un tableau verbal accessible à tous, que vous ne cherchez pas à analyser, mais qui vous secoue émotionnellement en l'entendant.* » énonce-t-il.

Georges de Cagliari témoigne aussi un immense respect envers le travail des artistes, celui qui aspire à rendre l'existence plus juste et moins absurde. « Même si je place l'art au-dessus de tout, je ne le sépare pas de ce qui doit faire la valeur de l'homme et du respect qui lui est dû », précise l'écrivain. Ainsi, ses œuvres ne cherchent en rien ni à rabaisser, ni à manquer de respect, seulement à donner à réfléchir. Loin de s'enorgueillir d'être moralisateur, Georges de Cagliari aime s'entourer de ceux qui - comme lui - aiment se questionner sur le monde. « *Vos réflexions, quelles qu'elles soient, me seront précieuses, car si je crois qu'un artiste fait entendre une voix unique, celle-ci tire son souffle des milles respirations qui lui parviennent* », déclare-t-il.

Une œuvre intitulée « Cécité pour mieux voir »

« *J'ai eu une vie avec une mauvaise vue, j'ai toujours été un grand myope… j'ai une vie de presqu'aveugle. Je ne vois plus les silhouettes, je ne peux plus lire…* », confie Georges de Cagliari en 2007. Devenu aveugle, il conti-

nue toutefois de partager ses visions. L'auteur a même su aller au-delà de ce défi quotidien pour servir son écriture, sa compagne de toujours. Nombre de ses œuvres font allusion à sa condition visuelle, comme Chroniques d'un aveugle à l'usage des sourds et des malentendants ou encore le recueil Cécité pour mieux voir.

Georges de Cagliari a toujours été du côté de ceux qui sont différents, et son écriture transcende le handicap. Il aborde cette réalité de manière tendre, lucide et émouvante, comme dans son conte « Kalika, le plumeur de lune ».

Pour découvrir l'immensité de l'univers de Georges de Cagliari, cliquez ici.

Biographie

Dès l'âge de 16 ans, cet artiste a commencé à laisser sa marque sur le monde de la littérature en publiant ses poèmes dans diverses revues littéraires. À peine deux ans plus tard, à l'âge de 18 ans, il a publié son premier recueil de poèmes aux Éditions de l'Atelier, marquant ainsi le début d'une carrière prolifique dans le domaine de la poésie.

Sa passion pour les mots l'a conduit à jouer un rôle clé dans la création de la revue littéraire "Calliope", où il a collaboré avec d'autres écrivains éminents. Cette revue trimestrielle a vu la publication de 22 numéros, avec des illustrations remarquables de la première de couverture réalisées par l'illustre artiste Jean Cocteau.

Parmi ses réalisations les plus remarquables en tant que poète, on compte la publication de "La pierre à la tempe", un recueil de poèmes accompagné de monotypes de Pierre Le Cacheux, publié aux Éditions de la Musaraigne. Ce travail a été même traduit en espagnol par le poète mexicain Ricardo Rueda sous le titre "La piedra en la sien".

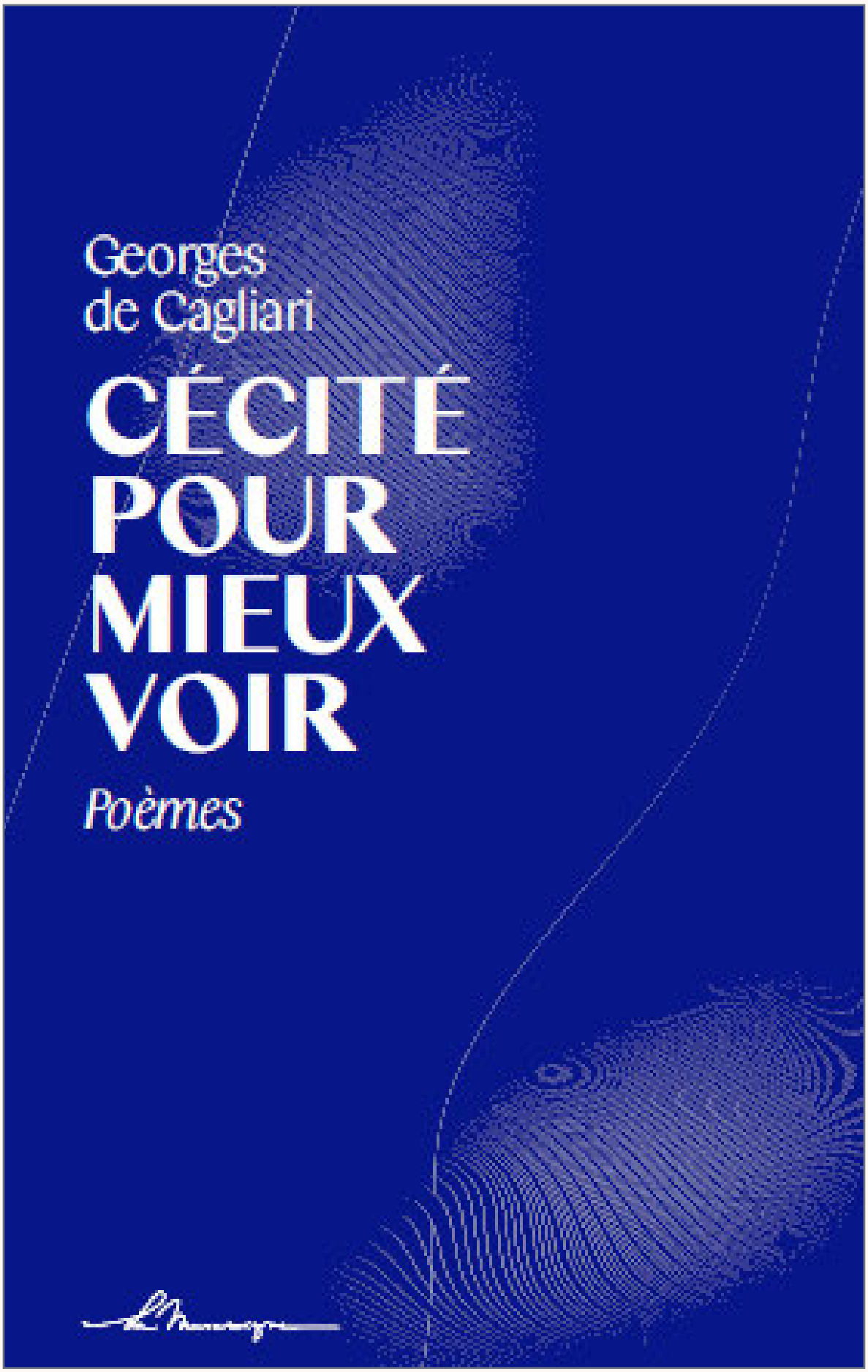
Parallèlement à son succès en poésie, il s'est également distingué en tant qu'auteur dramatique. Ses pièces de théâtre, telles que "Leila, ou le cri des pierres" et "Chien céleste", ont été applaudies sur les scènes nationales et internationales, tandis que ses œuvres destinées aux enfants ont enchanté des audiences à travers la France.

Son talent polyvalent s'étend également à l'écriture de chansons, ayant collaboré avec des compositeurs renommés et remporté le Grand Prix Albert Willermetz de la chanson française en 1995. Certains de ses succès musicaux incluent "Les rires et le clown", qui a obtenu un disque d'or après avoir été chanté par Yves Jamait.

En tant qu'écrivain, il a exploré divers genres, allant des aphorismes au roman-pamphlet, en passant par les contes. Ses contributions journalistiques comprennent des émissions radiophoniques hebdomadaires et des chroniques humoristiques, attestant de sa capacité à captiver les auditoires avec son esprit vif et son style unique.

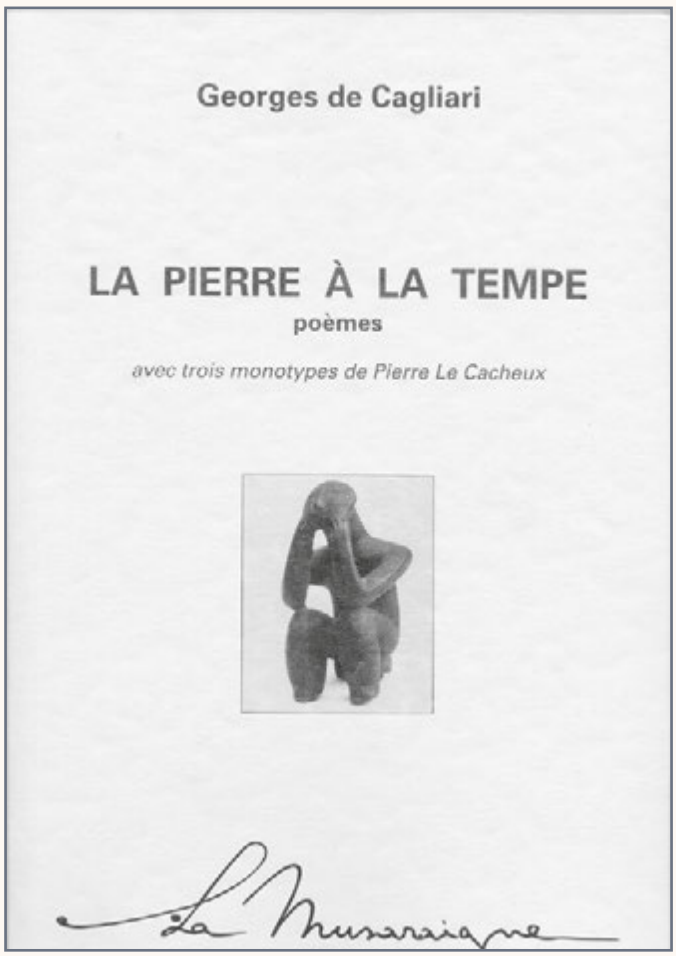
Dans l'ensemble, sa carrière remarquable témoigne de sa créativité infatigable et de son engagement envers l'art et la littérature sous toutes ses formes.

georgesdecagliari.fr @gdecagliari



Cécité pour mieux voir
La Musaraigne
Octobre 2019

Pierre à la tempe
La Musaraigne
Octobre 2005





Fin de Terre
La Musaraigne
2005


KASH

Lecture

Georges de Cagliari

Poème extrait de "La pierre à la tempe" - Editions de la Musaraigne

Ouvre le livre !
Le temps ne fait qu'aller les poings serrés sur le hasard
dont la page écornée avoue le va-et-vient.

Lis-nous l'obscur
entre l'étincelle et la braise,
entre l'éboulis et la cime,
lis-nous le livre des merveilles
jusqu'à saturation du verbe où glissent l'éclair et l'abysse.

Lis-nous les aubes calcinées
ou la mort du volcan dans la corolle de la fleur,
lis-nous la sarbacane pour le rougeoiement du soleil,
ou la cascade chuchotée par la peau courant sur la peau.

Lis-nous l'extase
ou l'horreur paradant sur le parvis des pages,
lis-nous la pieuvre et les grimoires,
lis-nous les lais subtils dont les tribus faisaient totem.

Lis-nous tout !
Lis-nous l'avers et le revers,
lis-nous le baume et la blessure,
mais n'ouvre pas la page où tu lirais nos noms !

Illustration : Kash

Florilège de poèsies



Blandine Jacquet Johasy

Illustrations : Adobe



Au marché

J'ai décidé ce matin
De faire un tour au marché
Que de couleurs ! Que d'odeurs !
Mais que suis-je donc venue trouver ?
Je déambule parmi la foule
Cherchant un peu à m'égarer
J'entends le caquètement des poules
Groupées dans un gros panier
Je contourne les étals
J'écoute les paysans crier
Et les ménagères qui râlent
En essayant de marchander.
Guidée, par des senteurs qui grisent,
J'approche un vendeur de fruits,
Qui vante tout haut sa marchandise
Au milieu de tous ces bruits ;
« Elles sont belles mes mangues, n'est-ce-pas ? »
Dit-il en me fixant des yeux,
«Pour trois mille, elles sont à toi,
Deux mille en négociant un peu ».
Je souris, poursuis ma route
L'homme, m'oubliant déjà,
Je le vois tout à l'écoute,
D'un meilleur client que moi.
Je repars le panier vide,
La tête remplie de brouhaha,
Les yeux de couleurs splendides,
Marchés typiques de MADA.



Dans les bouchons

A gauche, sortant de l'école
Des enfants rient aux éclats
Se lançant dans une course folle

A droite, des marchands de babioles
Haranguent les gens de vive voix
Pour écouler toutes leurs bricoles

Devant, un receveur racole
Perché sur le rebord du toit
D'un minibus couleur pétrole,

Derrière, des passagers rigolent
Ils reviennent de Majunga
Frimant dans leur Nissan Patrol

Et moi, assise dans ma bagnole
J'observe et j'entends toutes ces voix
Echos de ces instants frivoles



Au crepuscule

L'air sent bon les épices
Le vent embrasse les manguiers
Les pirogues glissent
Sur l'eau bleutée
Des hérissons, en vadrouille, surgissent
Le long des rizières
Une colonie de grenouilles se hisse
Et offre un concert

La robe blanche d'un ibis
Sur une branche se détache
Dans la brume qui tisse
Ses reflets argentés
En terre malgache
Je devine le sentier…. Je marche
Et soudain …. Retentissent
Les cris d'un gibier qui se cache

Mes chaussures crissent
Sur les cailloux
Mes yeux se plissent,
Je regarde partout
Dans la campagne sombre,
Entre les girofliers
Je vois danser des ombres,
De tous les côtés
Des silhouettes floues
Qui déambulent
Des paysans fourbus
Qui rentrent au crépuscule
En cette fin du mois d'aout

J'entends un hibou,
Au loin qui hulule
Je vois de la fumée
Jaillir d'un monticule
J'arrive devant chez nous
La porte s'ouvre, je recule
Ma fille me tend sa joue

Elle serre un peu son pull
Qu'elle a autour du cou
Sous l'air frais, elle tremble
Dedans, il fait plus doux
Nous rentrons ensemble
Chez nous à Tainakoho

**Nom de notre propriété à Matanga (Vangaindrano)*

La jeune fille et la mer

La jeune fille s'avance
Avec nonchalance
Trainant un peu les pieds
Sur le sable mouillé.
Elle défait ses tresses
Entre en douceur dans l'eau
Elle chante avec tristesse
En regardant les flots.

Et le vent s'adoucit
Et le soleil pâlit
Et tout le monde écoute
Cette jolie mélodie
Et la mer est en pleurs
Et les vagues se meurent
Le ciel change de couleurs
Et se teinte de gris.

Les nuages se resserrent
Et deviennent tout noirs
Le ciel lance des éclairs
Face à ce désespoir
La jeune fille repart
Sans même regarder
Le soleil qui se barre
Dans des reflets dorés.

Elle longe la petite plage
Ignorant la beauté
De cette côte sauvage
Bordée de cocotiers
Une dernière fois encore
Elle tourne la tête
Vers la mer couleur d'or
Vers l'horizon, elle guette

Un dernier signe d'adieu.
Sa frêle silhouette
Titube encore un peu
Elle abandonne la grève
Les larmes dans les yeux
Son regard s'achève
Au fond des vagues bleues
Qui ont brisé son rêve
Volé son amoureux.

Foot

Des petits pieds qui courent
Derrière une balle de chiffons
Et tous les gens autour
Acclament les douze garçons
C'est un match qui se tient
Sur un terrain asséché
Deux équipes de gamins
Vêtus de shorts usés
Ils multiplient les actions
Surveillent leurs adversaires
Une vraie compétition
S'engage sur la rizière
Cà court, çà tombe, çà crie
Même les spectateurs s'excitent
Quand le ballon atterrit
Entre deux blocs de granit
Quand le match enfin s'arrête
Les enfants morts de fatigue
S'étendent dans l'herbe verte
Qui pousse le long de la digue



L'absence

Pour Colombe en souvenir de Andry ….

L'absence, c'est difficile
On dit que le temps
La rend plus facile
Mais non...
L'absence n'est pas facile
L'inconscience, parfois
Y joue un rôle subtil
On sent la présence, légère,
Un brin tactile
Que faire ?
Pour garder cet instant fragile ?
Je veux que tu sois là
Mais finalement pas
Et pourtant,
D'un clignement de cils
Je t'aperçois...
Juste le temps de me sourire
De me dire :
Je te laisse tranquille
Car je dois partir
Ma femme, mon fils
Juste une dernière présence
Et ce sera l'absence
Car vois-tu
La vie
Si intense soit-elle
Ne tient que par un fil



Changer de vie

Je rêve,
Je pense,
Je reéfléchis
Mais où va donc ainsi ma vie ?
Je travaille
Je pinaille
Je baille
J'ai l'impression que je m'ennuie
Ce boulot
Ce bureau
Ces stylos
Matin et après-midi
Le même trajet
Mêmes passagers
Mêmes salariés
Du lundi au vendredi
Ce grand espace
Cette mer de glace
Ces plantes grasses
Que je regarde avec envie
Besoin d'air
Près de la mer
Ou d'un désert
Qu'importe l'endroit où j'atterris
Marre de la ville
Des choses futiles
Des liens fragiles
J'aimerai bien changer de vie

Passion

Un petit mot doux
Un tendre sourire
Un baiser dans le cou
Juste ne rien dire
Des yeux qui brillent
Des mains qui caressent
Un bras qui envahit
Beaucoup de tendresse
Des pieds qui se touchent
La peau qui frémit
Le murmure d'une bouche
Les prémices d'incendie
Deux cœurs qui soupirent
Des âmes qui s'unissent
Des corps qui transpirent
Des désirs si complices
Attentions délicates
A la douceur du jour
La passion qui éclate
Sous le feu de l'amour

Je plane

Je plane
Dans les nuages mes yeux se perdent
Je flâne
Entre les sillages de ce monde de merde
Je crâne
Mais mon visage reflète ma peine
Je glane
Les étincelles d'une vie de chienne

Je rêve
J'essaie d'oublier mes soucis
J'achève
De consumer ma vie aigrie
Je crève
Les abcès dus à mes ennemis
Je lève
Le voile qui cache toutes mes envies

Je plie
Sous la lourdeur de mes maux
Je crie
Toute ma détresse avec des mots
Je fuis
Tous les démons qui m'agressent
Je vis
Enfin ma vie dans ta tendresse

Mon jardinier



On se sent parfois perdu
L'esprit un brin vacillant
On n'espère plus,
On ne croit plus
On s'dit pourquoi on est vivant
Les joies, les peines
En vain, s'alternent
Mais on ne sait plus vraiment comment
Comme toutes les balivernes
Leur accorder plus d'attention

L'amour est un sentiment
Que l'on partage
Que l'on cultive
Si l'on y tient pas vraiment
Il s'en va à la dérive

Il est où mon jardiner ?
De ma tête, de mon cœur ?
Celui qui va faire pousser
Entre nous deux une jolie fleur ?
Semer de la tendresse
Du soleil tous les jours
Une brouette de gentillesse
Et des mains de velours ?

Pour certains, c'est un rêve
Moi, j'arrête pas d'y penser
Chaque jour quand je me lève
Je pense à ce jardinier
Où est-il ?
Que fait-il ?
A quoi pense-t-il ?
Il creuse peut-être des sillons
Pour semer ses grains fragiles
Pour faire naître une passion ?

Je te réserve mon jardin
Il n'est pas clôturé
Viens prends doucement ma main
Nous saurons le planter
Cet amour que nous cherchons
Que l'on entourera de haies
Et ce sera notre raison
Pour survivre puis exister



A propos de l'auteure

Originaire de Vangaindrano dans la région sud-est de Madagascar, elle est née à Antananarivo où elle a passé toute son enfance. Après un parcours scolaire au lycée Jules Ferry, elle a poursuivi ses études en France, se spécialisant dans le domaine du tourisme à l'Institut Privé Rue Monsieur à Paris 7ème, puis à l'école des cadres à Neuilly sur Seine. Diplômée en Administration et Développement touristique, elle a dirigé des agences de voyage locales et a occupé des postes au sein du ministère de la jeunesse et du sport ainsi que du ministère du tourisme. Suite aux événements de 2002, elle a déménagé à Dijon en Bourgogne Franche-Comté.

Se lançant dans l'immobilier en tant que conseillère en transactions puis responsable d'agence, elle a dû changer de domaine après la crise de 2008, rejoignant AXA France Vie en tant que chargée de clientèle en protection sociale et financière et conseils en gestion de patrimoine.

De retour à Madagascar en 2014, sa vie l'a inspirée à écrire sur ses expériences et observations, approfondissant ses connaissances sur la faune, la flore et les plantes médicinales locales, et ouvrant un Institut de bien-être pour les promouvoir. De retour en France en 2019, elle est aujourd'hui courtière en immobilier, tout en exprimant sa passion pour l'écriture et la photographie. Elle partage ses observations à travers des poèmes et des récits, ainsi que ses préoccupations environnementales sur la page Facebook "Carnets Madagascar". Engagée socialement, elle a été membre de l'UNICEF Côte d'Or et est maintenant active au sein de la Croix-Rouge de Côte d'Or, où elle occupe le poste de 3ème vice-présidente, s'occupant de la communication et du partenariat. Elle a également fondé l'association "Voninasy (Fleurs de coton)" pour soutenir les femmes artisanes de Vangaindrano et a été membre du club de service féminin "Soroptimist International Mandrosoa" à Antananarivo, défendant les droits des femmes et des enfants.

Bibliographie

- pour le journal de la Côte d'or : le Bien Public
- Pour Madagascar Magazine
- Mes poèmes ont été repris par le blog « Agir avec Madagascar »

NOUVELLE BASÉE SUR UN RECIT FICTIF

L'ÏLE AUX PARFUMS

DE LA PAUVRETÉ À L'OISIVETÉ



LIBERTADOR



[Section I - La recherche d'issue pour vivre décemment]

Pour Meva, sa plus grande angoisse, c'était de voir ses parents dans un état de pauvreté critique. C'est regrettable de voir que depuis plus d'un an, ces derniers n'arrivent plus à subvenir aux besoins physiologiques de leur fille.

Certes, cette dernière avait encore étudié dans une école privée quand elle était dans la classe de seconde, mais peu de temps après la rentrée scolaire, son père avait une crise cardiaque alors que ses soins coûtaient cher.

Suite à cette situation morose, ses parents avaient dépensé plusieurs millions d'Ariary jusqu'à mettre leur seul terrain de cultures d'ylang-ylang à Dzamandzar en vente.

Sa mère fit tout, et ce, il a été conduit à Antsiranana pour une opération.
Pendant ces temps, Meva ne faisait que prier, car c'était pour la première fois qu'elle avait vu son père tombait gravement malade.

Afin de venir en aide à ses parents pourvu que Meva n'ait pas bénéficié des aides apportées par une organisation non-étatique prenant en charge des jeunes méritants issus des familles défavorisées, elle devait à tout prix, bien étudier et chercher une issue favorable pour survivre.

Elle vendait des brochettes auprès des établissements touristiques presque tous les soirs et les week-ends, pour payer les factures de sa famille, hormis son frais de scolarité.

[Section II – Le bonheur éphémère]

Parfois, ce qui est choquant, c'est que Meva pleurait et pensait à mettre fin à ses études, mais sa mère essayait, tant bien que mal, de la réconforter.

Après des nuits blanches et tant de sacrifices, comme une manne tomba du ciel, Meva a pu décrocher son baccalauréat en fin d'année et toute la famille se réunira de nouveau pour célébrer sa réussite scolaire. Sa joie était impensable.

Trois mois après l'obtention de son diplôme, son père reprit son travail et sa mère aussi. Profitant de l'occasion, Meva a décidé d'approfondir davantage ses compétences linguistiques tout en continuant ses activités lucratives quotidiennes.

Comme Meva avait l'habitude d'amener son téléphone partout, elle était en salle de cours, quand son téléphone a sonné. Meva a décroché et c'était sa mère qui lui parlait d'une voix tremblante : « *Ma fille bien-aimée, ton père a encore fait une crise cardiaque. Rejoins-nous à l'hôpital car il est entre la vie et la mort* » poursuit-elle.

Juste après ce coup de téléphone, Meva a tout de suite pris un taxi pour la rejoindre. Quand elle arrivait à l'hôpital après une quinzaine de minutes de trajet, Meva a voulu entrer dans la salle où était son père, mais le médecin refusa catégoriquement.

Quelques minutes après son arrivée, la meilleure amie de sa mère lui toucha l'épaule droite, pour la demander de s'asseoir. Elle a ensuite dit à Meva qu'il y a très peu d'espoir.

Pendant que Meva s'est mise à pleurer au lieu de prier, le médecin ressortit de la salle, en sueur. Ce dernier appela sa mère et une fois devant la salle où était son père, le docteur leur ouvra la porte.

Sans plus attendre, Meva s'est agenouillé près de son père et disait : « *Papa, ne me quitte pas ». S'il te plait, ne quitte pas ce monde avant de recevoir ton valim-babena* ».

Juste après qu'elle a levé sa tête, sa mère avança vers lui, avec des yeux rougis, et pleura en tant qu'une bonne épouse.

En apprenant la mauvaise nouvelle, toute la famille était toute perdue et inconsolable.

[Section III – La facilité envoûtante]

Après le temps sombre vécu par la famille toute entière, pourvu que sa mère commence à vieillir, Meva était consciente qu'elle a du pain sur la planche.

Sur les conseils de ses anciennes camarades de classe qui ont déjà pris goût à la prostitution, elle essaya d'aller incessamment en boîte des nuits et aux soirées pharaoniques chaque fin de semaine.

Compte tenu de ses mauvaises fréquentations, elle était désormais prête à courir après les touristes étrangers dits Vazaha.

Depuis ces jours-là, encouragée par ses entourages, Meva se sentait plus sure d'elle et évidemment, prête à tout pour amasser de l'argent et de la richesse tant enviés depuis de nombreuses années.

Bien que Meva n'ait que 17 ans, elle multipliait des sorties nocturnes dans l'espérance d'une vie meilleure et plus épanouie.

Après plusieurs tentatives, elle a pu enfin faire la connaissance d'un touriste curieux de découvrir les jeunes femmes malagasy près d'un hôtel de luxe où elle exerçait ses ventes de brochettes auparavant.

Ce n'est pas tout, la jeune femme a réussi à sortir avec le genre d'homme dont elle rêvait depuis longtemps. En d'autres termes, un jeune européen à la fois beau et riche.

Depuis, elle a malheureusement, oubliée ces anciennes habitudes de vente et ne pensait plus à travailler.

Le pire dans l'histoire, c'est qu'elle ne sortait plus qu'avec des voitures luxueuses louées par son amant, Nathan qui est prêt à tout aussi pour plaire à sa conquête.

Quoi qu'on dise, son environnement actuel a bien changé le rapport de Meva à l'argent et à la fortune, car elle est devenue de plus en plus exubérante et attirée par les choses à la fois matérielles et superficielles.

[Section IV – L'escapade à fin tragique]

L'arrivée des touristes faisait l'objet d'une longue attente de la part des populations locales et la venue en masse de ces derniers dont Nathan faisait partie chaque semaine fut leur bonheur.

Les pancartes à l'aéroport de Fascène et la joie des opérateurs touristiques qui l'avait accueilli en disaient long. A son arrivée, grand était son étonnement en voyant la beauté paradisiaque de l'île où il venait tout juste de mettre le pied.

Après avoir fini sa réservation à l'hôtel de luxe qu'il avait déjà contacté il y a quelques semaines avant sa venue ici, Nathan s'apprêtait à faire la visite en taxi du centre-ville. Avant cela, il avait pris sa douche bien chaude à son hôtel.

Etant fils d'un homme riche et capricieux, Nathan ne pensait qu'à découvrir les choses qui ne se trouvent nulle part ailleurs et les mille facettes de cette localité tant prisée par les étrangers que par les nationaux.

Autrefois, il était un adolescent sage et attentif au conseil de ses ainés. Cependant, peu avant ses trente-deux ans, il avait décidé de parcourir le monde, à la recherche du plaisir qu'il n'a jamais eu en Europe.

C'est la raison pour laquelle il était devenu un grand amateur de découverte et du voyage. Pendant un mois après sa venue, il venait de sortir avec une fille encore mineure en la personne de Meva du coup, les juges d'enfants étaient à ses trousses.

Craignant la prison, il ne pouvait plus sortir en ville et il s'enfonçait de plus en plus profondément dans la forêt. Soudain, leur affectation se mit à tomber et grâce à cela, les juges ne purent le suivre puisqu'ils décidèrent d'abandonner les recherches.

Malgré leur changement de lieu de travail, il fallait à Nathan un abri pour la nuit, il partit donc à la recherche d'un endroit sûr où il pouvait cacher.

[Section V – Les pièges de l'argent facile]

Il fallait que Nathan fasse quelque chose pour sortir de ce trou à rat dont il se cachait. Il a alors décidé de rappeler sa petite amie pour qu'il puisse la revoir après plusieurs semaines de cachette à Ambatozavavy.

Compte tenu de la gravité de sa situation actuelle, Nathan n'est plus en condition d'exiger quoi que ce soit d'elle.

Quand Meva est arrivée dans un endroit sûr où ils puissent se retrouver, Nathan lui a supplié de ne pas le laisser tomber dans les moments difficiles auxquels il fait face récemment.

Toutefois, sa compagne avait refusé de lui donner un coup de main sous prétexte qu'elle n'avait pas assez de moyens pour trouver des solutions adéquates à ses problèmes. Par la suite, elle s'est mise à rire avec une amie.

Que devrais-je faire alors ? Lui demanda Nathan.

Je n'arrive pas à t'aider comme ça chéri ! Maintenant, tout est question d'argent. Sois coopérant et je t'aiderai à sortir de cette île en toute impunité rétorqua Meva. Entre le marteau et l'enclume, tout d'un coup, Nathan ne pouvait que lui donner une somme de 1.000 euros demandée par sa petite amie.

Malheureusement et ce qui est étonnant, tous les efforts consentis par ce dernier n'ont pas porté des résultats escomptés non pas parce que l'argent en question n'était pas suffisant, mais elle l'a usé à des fins personnelles.

A vrai dire, Meva ne pensait pas du tout à sauver son homme des chefs d'accusation annoncés par les juges d'enfants. Elle a juste tendu des pièges bien aiguisés pour prendre Nathan à contrepied.

L'amour qu'elle a donné à ce dernier n'était donc que par intérêt comme le disait Docteur JB durant son apogée.

[Section VI – L'oisiveté empoisonnante]

Contre toute attente, Meva a décidé de parcourir tous les endroits paradisiaques de l'île aux parfums avec un jeune adolescent avec tout l'argent soutiré d'une manière adroite à Nathan.

Epargnée de toute sorte d'inquiétudes, elle ne fit que savourer la belle vie en sillonnant les beaux coins de l'île aux parfums dont elle est originaire.

Elle passa la plupart de son temps à consommer de l'alcool puis à mastiquer des khats avec son jaombilo au-delà de myriade d'activités des loisirs praticables dans cette localité.

Même sa mère a été surprise des comportements inhabituels qu'elle a montrés envers l'homme qui l'a fait sortir de la misère grandissante dont elle a vécu durant son adolescence.

Pourtant, en voulant trop gagner, elle ignorait complètement que sa mère n'a pas reçu même une part de l'argent qui lui a rendu à la fois insouciante et incompréhensive de la situation vécue par ses entourages.

Etonnamment, Nathan a pu rencontrer un navigateur de Kwassa Kwassa après les multiples péripéties qu'il a connu par ignorance voire naïveté.

Grâce à l'argent transféré par son père via Mobile money à ce navigateur susdit, le jeune homme de trentenaire, en passant par Mayotte, a pu quitter clandestinement l'île aux parfums six jours après.

Son voyage a été minutieusement préparé. Nathan a donc quitté la Grande île en mer sans éveiller les soupçons des autorités portuaires et douanières. À son arrivée à Paris, il considéra l'île aux parfums comme une cage dorée où règnent la pauvreté et l'oisiveté.



Glossaire

• L'île aux parfums : Nosy-Be.
• Ariary : Unité de monnaie nationale malagasy.
• Vazaha : Etranger.
• Valim-babena : Reconnaissance morale voire un cadeau qu'un enfant ayant grandi offre, lors de sa réussite matérielle ou intellectuelle, à ses parents pour leur prise en charge.
• Jaombilo : Désigne un homme qui se fait entretenir en échange de faveurs sexuelles et/ou pécuniaires.
• Khat : Feuilles d'un arbuste de l'Afrique Orientale et de la péninsule Arabique, mâchées pour leur effet stimulant et euphorisant.
• Kwassa Kwassa : Canot à moteur ou petite embarcation motorisée assurant l'évasion et l'immigration clandestine.



ZAZAVINDRANO

SIRENE DE MADAGASCAR

La Zazavavindrano, littéralement "fille des eaux" en malgache, est décrite comme une créature aquatique dotée de pouvoirs extraordinaires. Elle symbolise la connexion profonde entre les peuples insulaires et l'univers marin.

Dans ce cahier spécial, nous explorons à la fois les légendes qui l'entourent et les connaissances ancestrales qu'elle détient sur le monde sous-marin. Découvrons comment elle continue d'influencer les pratiques culturelles, les rituels et la vie quotidienne des communautés de la Grande île.

Un entretien avec Sylvia Andriamampianina, une anthropologue, spécialiste des mythes aquatiques, transcende la simple narration pour inscrire la zazavavindrano dans le patrimoine culturel des peuples riverains. Cette discussion aide dans la compréhension de leur relation avec l'eau, élément vital. Nous aurons également le plaisir de lire la nouvelle écrite par Anse Etoile qui place la fille des eaux dans le contexte contemporain. Nos yeux s'éblouiront des illustrations signées Yasmine Fidimalala, pour qui ces créatures servent de guides tant artistiques que spirituels. Nous vibrons avec le témoignage d'une personne ayant accepté d'évoquer une infime partie de l'iceberg.

Na Hassi

p 466 ..... Entretien avec Sylvia Andriamampianina
p 470 ..... La Fille des Eaux
p 488 ..... La Danse de la Sirene
p 490 ..... Entretien avec Anse Etoile
p 494 ..... Yasmine Fidimalala
p 506 ..... Témoignage



Sylvia Andriamampianina

Na Hassi

Née à Fianarantsoa, HSA a passé son enfance dans la région Anosy et vit dans le Grand Sud depuis son adolescence. Son quotidien a toujours été bercé par les oralités que, dans son parcours d'universitaire, elle enseigne en études littéraires et collecte pour ses recherches et pour la formation à la recherche des étudiant-e-s dont elle encadre les travaux. Elle est également auteure de romans, de recueils de contes et de nouvelles, de poèmes et de hainteny, qu'elle écrit aussi bien en français qu'en malagasy. Elle a également publié des articles et des ouvrages scientifiques sur les littératures de Madagascar, notamment les littératures orales.

Pouvez-vous nous dire quelle place tient le surnaturel dans la conception ou la philosophie malgache ?

Le surnaturel fait partie du quotidien. Il ne provoque ni étonnement ni troubles. Les êtres surnaturels font, en fait, partie du naturel, et n'ont rien du fantastique occidental. Des êtres peuplent les eaux, tout comme il y en a qui peuplent les airs (ceux qui vivent sous les cieux, c'est-à-dire, nous autres). Des êtres peuplent le monde invisible (les ancêtres, les « choses »), tout comme il y en a qui peuplent le monde visible.

Pouvez-vous nous donner la définition d'une zazavavindrano ?

Femmes ou filles-des-eaux. Femmes des peuples aquatiques, plus connues que les hommes ou garçons-des-eaux, car plus enclines à fréquenter les aé-

riens. Les peuples aquatiques vivent dans des villages sous les eaux, où l'eau est plus douce que celle existant en surface.

Savez-vous quelles sont ses caractéristiques physiques et comportementales ?

Tout comme pour les aériens, les caractéristiques physiques diffèrent. Les plus connus dans les oralités, ce sont les cheveux longs. Mais il y a aussi le caractère pisciforme : ouïes sur les côtés du visage ou sous les aisselles.

Sirène, zazavavindrano, kalanoro, djinn : quelles différences y a-t-il entre ces appellations ?

La sirène est une femme des eaux occidentales, parfois aviformes (les plus anciennes de l'Iliade et l'Odyssée si je ne me trompe) parfois pisciformes, surtout avec une queue de poisson.
Pour sa part, la zazavavindrano correspond surtout à femme des eaux malagasy, ondines ou marines.
On parle de kalanoro pour désigner des êtres aériens, de petite taille, qui vivent en communauté, peuvent fréquenter les eaux sans être des aquatiques d'origine, réputés pour aimer voler chez les humains. En revanche, le djinn : je ne connais pas, n'existe pas à Madagascar, du moins sous cette dénomination.

Quelles sont les différentes appellations de zazavavindrano à Madagascar et sont-elles similaires ou ont-elles des traits distinctifs selon les régions ?

On parle de zazavavindrano pour évoquer la fille des eaux, qui est couramment rencontrée en régions centrales.
L'andriambavirano est une maîtresse des eaux, toujours dans les régions centrales, mais il s'agit d'une dénomination de respect.
La ndrembavirano renvoie à la maîtresse des eaux du Nord.
Dans le Sud-est, on utilise le terme kembarano pour appeler la fille des eaux.
L'ampelamananisa signifie surtout une femme qui a des ouïes, dans le Sud-ouest.
L'ampelanosendrano, c'est une femme des îlots d'eau, dans l'Extrême Sud.
La femme des eaux du Sud-ouest et de l'Extrême Sud sont dénommées par leur trait pisciforme. La différence avec la femme du Sud-est est tout simplement linguistique, fille se dit « kemba » dans le Sud-Est.

D'où viennent les zazavavindrano et leur mythe ?

Elles vivent dans les eaux, sans autre origine. Il y a surtout des récits de zazavavindrano, donc difficile de parler de mythe. Il y a des contes, mais créés plus tard, pour des livres pour enfants.
L'épouse du roi Andriambodilova, Ranoro, était une femme aquatique. L'ancêtre du clan Zafindramiry originaire de l'Extrême Sud de Madagascar était Remiry, une femme aquatique, et le clan conserve les coutumes instituées par l'ancêtre femme.
Le groupe ethnique Vezo marin descend d'ancêtres aquatiques. Le clan Rangonala de l'Extrême Nord est un clan d'êtres aquatiques, et ont des pratiques qui l'attestent.

Les zazavavindrano vivent-elles dans l'océan ou dans l'eau douce ?

Il y a des ondines et des marines, suivant la région de Madagascar où elles vivent. Ce sont surtout les marines qui ont recours aux queues de poisson pour se déplacer à grande distance, et qui développent les ouïes.

Qu'en est-il des zazalahindrano ? Ont-ils les mêmes caractéristiques physiques, comportementales et pouvoirs que les zazavavindrano ?

Oui, mais ils quittent rarement leurs milieux. Mon interprétation : ils sont interdits de mariage avec les aériennes, pour préserver la descendance ? Ma grand-mère maternelle, qui vivait à Fianarantsoa, dans la région centrale, nous a raconté avoir croisé un zazalahindrano, endormi sur un pont, alors que ma grand-mère, qui s'est trompée d'heure, était sortie dans la nuit, croyant que c'était déjà

le petit matin. En voyant l'homme nu sur le pont, elle a compris de qui il s'agissait et a toussoté pour lui signaler sa présence. Il s'est réveillé, levé et est descendu dans les eaux, sous le pont. Quant aux pouvoirs des zazalahindrano, je n'en sais trop rien, vu qu'on ne les connaît pas vraiment.

Quelle est leur place dans les cultes ancestraux malgaches ou dans la région sud ?

Dans la région Sud, les esprits de zazavavindrano peuvent être évoqués pour entrer en possession d'une femme afin de procéder à des soins, surtout lorsqu'il s'agit de maladies contractées par mauvais sort. Lors de mes recherches sur les esprits de zazavavindrano, ayant consulté un esprit d'Ancêtre qui entrait en possession d'un médium, j'ai « rencontré » une zazavavindrano vivante et qui possédait une femme par don d'ubiquité, elle était vivante sous les eaux et pouvait en même temps posséder une aérienne, phénomène très rare. J'ai obtenu d'elle beaucoup d'informations que j'ai publiées dans mes articles parus dans l'ouvrage collectif dirigé par Bernard Terramorsi (2010).

Pouvez-vous situer où se trouve la limite entre l'imaginaire et le réel dans la conception des zazavavindrano ?

Je ne peux pas. Je recommande plutôt l'ouvrage de Terramorsi, il y a beaucoup d'analyses de récits, de témoignages d'actualité, etc.

Quelles sont les pratiques cultuelles autour des zazavavindrano ?

Je conseille de voir le site de Ranoro, à Antananarivo. Chez les marins Vezo, il s'agit seulement de respecter leurs lieux d'habitation, qui sont des lieux sacrés, se défendre de prononcer les mots interdits, ne pas amener des matériels qui profanent les lieux. Exemple, à Fianarantsoa, dans le village de mes grands-parents, pas d'ustensiles d'aériens comme les seaux, les marmites, les bêches ; les traversées en pirogue sont également interdites.

Quels sont les pouvoirs qui leur sont attribués ?

Pouvoir de soin. Ce que je raconte dans mon roman Miangaly ou l'île en plainte, à propos d'une femme qui a obtenu le don de guérir et de faire accoucher est véridique. J'ai encore pu rencontrer la femme de son vivant.

Références bibliographiques sur les filles des eaux ou en partie

Conférences

- 2009, « Approche des filles des eaux malgaches à partir des parlers, des contes et des légendes », colloque international, CRLHOI et DIRE, Université de La Réunion,10 décembre 2009.
- 2022, « De la femme divine à la femme servante et possédée : l'évolution de la condition féminine dans la religion ancestrale à Madagascar », avec VERIZA Francis, Colloque international Femmes et religions dans les sociétés de l'Océan indien, Université de La Réunion, 21 avril 2022.

Publications

- 2010, articles in B. TERRAMORSI (éd), Mythes, récits, représentations. Les filles des eaux dans l'Océan Indien, Paris, L'Harmattan :
- « Sirènes malgaches : un flot de paroles. Les filles des eaux dans les parlers malgaches », pp. 259-268.
- « Divinités et génies aquatiques malgaches : glossaire », pp. 269-270.
- « La légende de Remiry : Fille des eaux de l'Androy désertique et le mythe d'Ampelanosendrano », pp. 375-394.
- « Pelakombo, la femme qui comble le handicap. Notes sur trois peintures funéraires insolites du sud-ouest malgache », pp. 543-547.





LA FILLE DES EAUX

Hanta RAJOHARISON

Illustrations : Anse Etoile

À cinq ans, on ne conjugue ni au passé ni au futur. On vit au présent et quand on est un radeau sans ancrage, on subit son présent. L'âme d'enfant, insouciante et sans rancœur, ne pose pas de question. Elle n'a aucune autre alternative que d'accepter, d'observer. Elle ne connaît même pas la peur du lendemain. Telle une jeune tortue qui se jette à la mer, surprise par la fraîcheur et le caprice de la houle, elle se laisse instinctivement emporter en toute confiance. Qui est-elle exactement ? D'où vient-elle ? A-t-elle eu une famille ? Un père ? Au moins, une mère… Elle est tombée dans cet orphelinat sans savoir ni comment ni pourquoi. Elle devait avoir un peu moins de trois ans. Ce sera dans cet autre monde qu'elle va croître et déployer ses ailes de papillon après s'être débarrassée de sa peau de chrysalide, pourtant seul vestige de son essence. Lui avait-on donné un prénom de nymphe, fille d'océan ou fille de pêcheur ? Maintenant, elle s'appelle Soa, tout simplement, comme n'importe quelle fille d'un village des hautes terres. Elle, la fille des dunes.

Sur un mur de la salle de jeu sont accrochés plusieurs dessins d'enfants et des inscriptions que Soa n'arrive pas à déchiffrer, car elle ne sait pas encore lire. Mais une illustration de dauphin bleu jouant avec des vagues sous un soleil aussi gros que le cétacé et des cocotiers joliment dessinés et colorés lui saute aux yeux. « Riaka !» (La mer !) Se dit-elle fascinée. Depuis ce jour-là, l'image d'une mer turquoise ne la quitte plus, surtout quand elle est dans son lit. Il suffit qu'elle prononce le mot « Riaka » que des bribes de sons qui lui semblent si familiers bourdonnent dans ses petites oreilles et s'estompent doucement comme le bruissement des vagues qu'on écoute dans le creux d'un coquillage. Quand elle ferme les yeux, elle revoit des images floues qui défilent perpétuellement dans son esprit. Des fois, ce sont les infinies étendues de dunes aveuglantes sous un soleil tapant qu'elle revoit, vaguement, et cette image s'allie toujours avec la sensation de brûlure de ses plantes de pieds, effet des grains de sable ardents sous ses pieds nus. Parfois, c'est une nappe turquoise dentelée qui flotte dans ses yeux et jette brutalement contre sa poitrine de grosses flaques mousseuses et cette scène s'allie toujours avec quelques sensations bien distinctes, celle d'un picotement dans les yeux, celle du goût de sel sur ses mèches de cheveux bouclés en bataille, et celle de la douleur piquante à la gorge après avoir accidentellement bu la tasse. Parfois, elle semble entendre des voix d'homme, ces silhouettes viriles tirant des pirogues

multicolores sur une plage, ou celle d'enfants en extase ou encore celle d'une femme, une voix chantante, toujours la même… D'autres fois, sur son lit d'enfant, elle ressent son petit corps balloté par la houle et ses pieds cafouillant dans un amas d'algues enchevêtrés. Au fil des années, ces images s'estompent, mais les sensations de balancement et d'algues qui emprisonnent ne l'ont jamais quittée. La voix de la femme, si familière, si proche s'est aussi envolée, engloutie dans ses souvenirs qui s'éloignent. Ses échos se sont volatilisés au-delà de l'horizon du temps.

Jalouse de son secret qui dévoile son origine, Soa n'a jamais éprouvé ni l'envie ni le devoir de révéler à quiconque ni ses souvenirs, ni ses fantasmes. Un secret qui risque pourtant de s'évaporer avec le temps, balayé par les vents de terre qui ne retournent jamais. Pourtant, à partir de sa neuvième année, elle s'accroche au moindre signe. À la moindre brise effleurant son visage, elle hume en fermant ses paupières pour retrouver le parfum de l'océan et l'atmosphère saline épaisse qui lui collait à la peau. Au moindre rayon de soleil à l'horizon, elle recherche en vain les fantômes des pirogues voguant sur l'étendue miroitante. Le soir, quand elle donne un coup de peigne à ses cheveux châtains aux boucles dorées, elle serre toujours une mèche entre ses lèvres espérant pouvoir y extraire le goût du sel. Il lui arrive de dérober du gros sel dans la cuisine pour le mettre sous sa langue jusqu'à ce que ça fonde et rende les parois de sa bouche flétries et rêches. Quand elle voit les enfants s'agiter devant une grande tarte aux pommes bien chaude et parfumée, elle ferme aussi ses yeux pour revivre l'excitation de ses petits fantômes. Quand elle prend sa douche et ressent l'eau tiède pénétrer son cuir chevelu, elle ferme aussi les yeux pour sentir la tiédeur des vagues plus douces en marée basse sous un soleil ascendant. Quand elle marche pieds nus sur les tuiles embrasées de la terrasse du Centre en ses jours de repos, elle savoure le feu qui brûle sa peau fragile.

Un jour d'été pendant les vacances de Noël, la Directrice a amené tous les enfants faire un pique-nique au bord du grand lac qui se trouve à quelques kilomètres à l'ouest de la ville, Andraikiba. Ce lac artificiel, entouré d'arbres et de nombreux coins verdoyants et paisibles est l'endroit prisé des familles et des amoureux. Le lac qui fait environ cinq kilomètres de circonférence était un lieu de compétitions de natation dans le temps. Les jeunes se baignent sur le rivage et font des plongeons sur le quai d'un complexe nautique construit durant l'époque coloniale. Quelques touristes y font encore des virées à bord de canots ou de pédalos avec la permission des autorités de la mairie d'Antsirabe. Les petits enfants ont eu le droit de patauger sur une rive ensoleillée juste avant le déjeuner. Bien que le soleil soit au zénith et l'eau tiède et légère, Soa eu un frisson au contact de l'eau. Elle avait environ sept ans. Elle s'avança dans l'eau, ressentit ses orteils s'enfoncer dans la vase, se coinça dans une herbe aquatique ; mais intrépide, elle entama une nage désarticulée sous les yeux apeurés des encadreurs et les cris d'émerveillement des autres bambins.

- Soa, surtout ne t'éloigne pas trop de la berge, interpellèrent en crescendo la Directrice et Mademoiselle Claire, son assistante.

- Il faut la surveiller quand même de près, ne la quittez pas des yeux ! Évoqua la Directrice. « Catherine, allez la rejoindre dans l'eau ! »

Soa ne veut rien entendre. Elle s'allonge sur le ventre à la surface, le visage sous l'eau et les paupières bien closes, et se laisse bercer par l'eau en douceur, retenant instinctivement son souffle. Pendant quelques secondes, elle n'entend que des bribes de cris d'enfants, des clapotis autour d'elle, puis plus que le murmure de l'eau. L'eau semble lui parler et elle prêta l'oreille docilement. Une musique de tintements aquatiques, douce et agréable s'éleva. Elle s'émerveille et commence à s'offrir à cette nature qui lui est intrinsèque. Soudain, un léger chuintement la fit sursauter. Elle bondit tel un têtard chassant un moustique et se mit sur pied. C'était le clapotement du pédalo de deux promeneurs à quelques mètres d'elle. Énervée, la petite fille s'allonge à nouveau, fait une deuxième tentative d'écoute sans vraiment réussir. Elle a perdu le fil de son orchestre. Elle s'est contenté de faire quelques mouvements non calculés, puis flotte nonchalamment sur l'eau.

Madame la Directrice se dressa au milieu des nounous qui s'affairent pour étendre la nappe de table sur l'herbe, se tourna vers le lac, une main sur son chapeau de paille au ruban de satin rouge à pois blanc et l'autre main sur son front pour mieux guetter Soa. Résignée, elle se rassit et dit : « Pas de panique, c'est une fille des eaux »

Un soir de février, une dépression tropicale survient amenant des rafales de pluie et un vent déchaîné qui s'abat sur les persiennes des chambres. Des volets mal fermés claquent violemment et un carreau de vitrage est fracassé dans la dernière chambre au fond du couloir. Le personnel se précipite de chambre en chambre pour essayer de limiter les dégâts. Sur le patio, des brindilles de bois virevoltent. Le grand palmier au milieu de la cour n'a pas pu résister à la tempête. Les tout-petits hurlent de frayeur et les plus grands, qui viennent de se sécher après l'école, n'osent pas quitter leurs lits pour rejoindre le réfectoire alors que la cloche du goûter avait déjà sonné. Les plus courageux se tiennent la main et traversent le long corridor à la queue leu-leu au ras du mur et d'un pas rapide. Un éclair éblouissant suivi d'un coup de tonnerre assourdissant. Certains rebroussèrent chemin en poussant des cris stridents et se bousculèrent les uns contre les autres pour se réfugier dans la chambre la plus proche, et d'autres accourent vers la cuisine pour se blottir sous la jupe de Neny, la vieille cuisinière, qui d'un coup, va ressembler à un épouvantail bouffi et chargé, avec ses deux manches levées à l'horizontale sur lesquels au moins dix petits bras s'accrochent. Une manche a gardé sa louche crémeuse de potage épais. Malgré sa robustesse, l'assaut de gamins grelottant d'effroi va presque déstabiliser la grosse dame. En cette circonstance, Neny devient l'épouvantail de l'épouvante. Sans broncher, celle-ci, embrassa ses petits naufragés avec ses deux bras costauds aussi fermement que possible jusqu'à l'étouffement. « Allez, ce n'est rien » dit-elle d'une voix douce et rassurante, « ça va passer » Les têtes s'enfoncent dans le creux de sa poitrine molle et volumineuse qui sent l'huile de coco mélangée avec l'odeur du savon de ménage de son cor-

sage. Les petits esprits se calment. Ils s'y sentent bien. Surprise par l'éclair dans son bain, encore noyée dans ses illusions aquatiques d'un passé en morceaux plaqué tout au fond de son subconscient et qu'elle veut recoller à tout prix, Soa ramassa sa serviette de bain et toute enduite de mousse de savon, courut vers sa chambre au bout du couloir, et fit une glissade spectaculaire sur une distance de deux mètres environ pour finir les quatre fers en l'air. En une fraction de seconde, elle eut envie de rire malgré son angoisse. Elle s'est vite ressaisie, gardant ses mains fermement sur son pagne et se leva calmement, secourue par Karina, la plus âgée et aussi la plus ancienne des pensionnaires. Claquant des dents, elle se sécha, se vêtit de son pyjama et de son peignoir qui étaient soigneusement pliés sous son oreiller, et se mit en boule sous sa couverture. On lui fit boire une tasse de thé brûlante. Plus de peur que de mal. Soa boit son thé à petits coups, l'esprit ailleurs. Sous un ciel assombri, le tonnerre continue tel un djembé et la pluie en trombe inonde le jardin, les ruelles, toute la ville. Elle revit des cocotiers qui tombent, des bourrasques de vent et des vagues folles qui s'abattent sur les pirogues en repos, des bouts de bois morts et des planches qui s'entrechoquent en pleine voltige, des cases fragilisées qui s'effondrent. Elle ferme ses yeux, met ses mains sur ses oreilles en pressant très fort, et enfonce sa tête entre ses genoux pour oublier, pour une fois…

Depuis le pique-nique d'Andraikiba, la Directrice a décidé d'amener régulièrement les enfants à la piscine du Centre Thermal qui est situé dans une cuvette en pleine ville, tout près du grand hôtel qui porte le nom d'Hôtel Des Thermes. D'ailleurs la ville, baptisée par les missionnaires norvégiens en 1872 sous le nom d'Antsirabe, qui veut dire « là où il y a beaucoup de sel », tient son nom de par sa source thermale. Plus tard, les colons français, ayant découvert que l'eau de cette source est gorgée de sel et d'autres substances minérales bénéfiques, y ont développé des activités similaires à celles de Vichy. L'eau de la piscine qui est à 37 degrés est agréable et relaxante. Soa y trouve un grand plaisir. Cette eau salée ne répond pas exactement à ses attentes. Elle essaie le coup des mèches de cheveux entre les lèvres, sans obtenir le résultat attendu, pas assez salé, donc aucune sensation. Elle ouvre ses yeux dedans, mais tout est brouillé et elle ne ressent pas le picotement recherché malgré quelques brûlures légères. Elle n'arrive pas à converser avec cette eau. Elle entend beaucoup de brouhahas, mais pas le chant qu'elle veut entendre. Elle ne comprend pas, mais elle s'y fait. À dix ans, elle s'écarte de tous les petits enfants qui pataugent brutalement et bruyamment dans l'eau afin d'avoir le calme le plus longtemps possible. Elle s'y allonge sur le dos, immobile, sans faire le moindre mouvement de nage, et s'y laisse ballotter par des vaguelettes, les yeux fermés pour ressentir le balancement de la vague de sa tendre enfance. Elle s'imagine un halo jaune puis orange qu'elle garde derrière ses paupières closes, la couronne du soleil de son ciel azur dépourvu de nuage, tant convoitée. À défaut de soleil, la piscine étant couverte, elle essaie de fixer une lumière furtive passant à travers le toit et la transforme dans son imagination. Elle y réussit à maintes reprises et s'en félicite. Cette piscine fait son bonheur pendant toute son adolescence. Une fois dedans, elle n'a pas besoin de s'immerger entiè-

rement. Elle n'écoute pas cette eau, qui y est plutôt capricieuse et sauvage, mais elle la savoure. Elle reste sur le bord à la sentir l'entourer, l'envelopper, la serrer puis la relâcher d'un rythme assez régulier. Elle se laisse masser tout le corps. Elle se relaxe et se laisse bercer, aussi légère qu'une plume d'oiseau tourbillonnant sur la surface de l'eau d'un lac. Automatiquement, ses jambes sont soulevées vers la surface et la forcent à faire la planche, mais cette température et la vapeur qui se dégage de cette eau l'étouffent. Elle reprend conscience et se redresse. Quand elle sort de l'eau, elle se sent détendue, soulagée, revigorée, comme si elle avait bu une potion magique.

Son rituel dans l'eau magique va être maintenu longtemps. Entre-temps, à partir de quinze ans, Soa rejoint un groupe de jeunes pour une course de natation. Personne ne lui a appris à nager, mais depuis sa neuvième année, elle observe les mouvements des jeunes qui semblent nager avec rapidité et grâce et sans grands efforts. Elle apprend toute seule à respirer en faisant un mouvement sinusoïdal et d'une amplitude régulière entre l'eau et l'air, tout en marchant dans l'eau. Dès qu'elle sentit qu'elle arrivait à maintenir son rythme sans s'essouffler, elle s'exerça aussi à respecter la régularité de ses gestes à la nage, remontant ses pieds à la surface. La brasse lui semblait plus facile et plus aisée. Lorsqu'elle sentit avoir atteint le niveau de synchronisation lui permettant d'avancer loin, vite, et calmement, elle osa participer à la course.

À quinze ans, Soa s'est fait des amis à la piscine grâce à la course. Un jour, elle remarque un nouveau venu, un jeune garçon, qui semble nager comme un athlète. À chaque longueur, il devance les autres d'au moins un mètre avec le minimum de mouvements et fonce sereinement telle une pirogue poussée par deux grands coups de rames dans le sens du courant. Elle est éblouie au point de l'envier. Ce garçon, qui doit avoir trois ans de plus qu'elle, a déjà un corps d'homme parfaitement bâti, des muscles si vigoureux et proportionnés avec sa taille et sa corpulence générale. Il a le teint très bronzé et les cheveux courts, fins, souples et bouclés, qui reprennent naturellement leur ondulation, une fois délestés d'eau. Deux ou trois mouvements de gauche à droite lui suffisent pour leur redonner un peu de volume. C'est un geste qu'il fait automatiquement à la sortie du bassin et qui charme la jeune fille. Elle est très intéressée de faire sa connaissance et pour lui demander le secret de sa nage, mais ne réussit pas à trouver le bon moment pour vraiment s'approcher de lui. D'ailleurs, une jeune fille bien élevée ne fait jamais le premier pas. Elle attend impatiemment le prochain mercredi pour le voir, mais il était absent. Déçue à deux reprises, elle s'était résignée à le garder dans ses souvenirs et a même décidé de manquer quelques mercredis pour d'autres occupations plus intéressantes comme la lecture avec la Directrice. Les séances de méditation aquatique ont été délaissées, classées, oubliées, avalées par sa déception.

Trois semaines après, se sentant un peu épuisée et démotivée, elle accompagne d'autres enfants, sans la conviction ni l'envie d'expérimenter le pouvoir magique de l'eau. Surprise, elle aperçut le garçon en train de rire avec des amis à l'entrée de la station thermale et apparemment prêt pour une partie de compéti-

tion. Cette fois-ci, c'est lui qui va s'adresser tout de suite à elle.

- « Tiens ! Où est-ce que tu étais passée ? On t'a attendu trois mercredis ! Je pensais que tu n'allais plus venir ! » s'écria-t-il. Puis il lui chuchota à l'oreille : « les autres filles sont nulles ! »

- « Euh… moi ? J'avais des devoirs à terminer…. Et un test … à préparer… » , répliqua-t-elle d'une voix hésitante.

« Je suis vraiment content de te retrouver. Tsalama, je m'appelle Tsalama. Et toi, Soa, n'est-ce pas ? » annonça-t-il

- « Comment le sais-tu ? Oui, Soa. Comment as-tu appris à nager aussi bien ? », demanda-t-elle impatiente.

- « Les autres me l'ont appris. Euh… Je veux dire pour ton nom. Il paraît que tu es une habituée ici. ... Merci du compliment. Toi aussi, tu nages comme une déesse... Entre vite ! On va commencer. Je te raconterai plus tard » dit-il d'un air espiègle. Il la pousse amicalement en posant sa main sur son épaule, naturellement, comme s'ils se connaissaient déjà depuis longtemps.

.

Elle n'arrive pas à définir ce qu'elle ressent. Cette admiration est-elle réciproque ? Pourquoi ce premier contact est-il un triomphe pour elle alors que c'est lui qui l'a amorcé ? Pourquoi veut-elle toujours le voir à la piscine ? Pourquoi se sent-elle mal à l'aise quand il ne vient pas ? Pourquoi tant d'allégresse intérieure quand ils se retrouvent dans ce Centre Thermal ? Pourquoi tant de bonheur quand leurs yeux se croisent ? Pourquoi n'arrête-t-elle pas de penser à lui, à sa nage gracieuse, ses beaux cheveux, ses muscles, ses yeux malicieux, son doux sourire, sa voix qui résonne dans sa tête comme le chant d'un océan perdu ? Voilà que son radeau tournoie dans cette eau magique. Elle ne sent plus ni ses dunes, ni ses vagues, ni sa brise, ni son sel d'océan, ni ses pieds brûlants. Elle ne sent même plus ses pieds, car elle a l'impression de planer. Elle n'a pas remarqué que depuis ce premier contact, elle n'est plus la petite Soa avec ses fantasmes. Ces derniers ont fait place à un délire chaotique qui lui renverse l'esprit et qui, bizarrement, ne la dérange pas. Enivrée par cette eau magique, le jeune dauphin qu'elle se voulait être semble prendre de grandes ailes de jeune aigle téméraire. Elle a cessé de naviguer entre les lames, de surfer sur les vagues, mais flotte maintenant dans une autre aventure, planant avec des ailes. D'autres intuitions ont remplacé ses sens enfantins. Elle est ballottée par une nouvelle vague et elle se laisse faire, consciemment ou inconsciemment, elle ne le sait pas elle-même. En entendant trop son cœur, elle n'a peur que d'une chose, par moments, celle de ne plus pouvoir écouter l'eau.

Soa et Tsalama ne se quittent plus à la piscine. C'est le seul lieu où elle peut prendre le temps de connaître et de côtoyer son athlète, car elle n'a pas le droit de sortir le week-end sauf pour le scoutisme et la messe du dimanche. Tsalama est effectivement membre d'un club de natation de Fianarantsoa, une ancienne province sur la route du Sud, de laquelle il est originaire. Orphelin de mère depuis ses cinq printemps, il habite chez ses grands-parents, mais il est monté à Antsirabe pour s'inscrire dans une université privée de renom dans cette ville. Il est aussi un habitué de la piscine thermale de Ranomafana qui se trouve à soixante kilomètres

seulement de l'ancienne province. Son rêve depuis son enfance est de devenir un nageur de haut niveau et il y travaille dur, tenant sa boussole et son gouvernail fermement dans le bon sens. Soa admire cette détermination et félicite ses efforts aussi bien que sa volonté de poursuivre ses études.

La natation de compétition demande de la technique et de l'endurance. Tsalama offre gracieusement des cours de perfectionnement à son amie, car il est convaincu qu'elle pourrait devenir elle aussi une athlète.

- « Il faut maintenir le cap et aller toujours jusqu'au bout de ses rêves, Soa. Ça ne vaut pas la peine de plonger dans l'eau si on doit retourner à mi-chemin. On aurait besoin de la même énergie, du même souffle pour rebrousser chemin. Surtout si tu dois traverser les océans, tu risques de couler en pleine mer ! » finit-il en souriant.

- « C'est sûr que je demanderai à un gentil dauphin de me porter ! » dit-elle en riant.

- « Et si c'est un requin que tu croises ? Ah ! Ah ! Ah ! » s'exclame-t-il, en ricanant.

- « Méchant ! » répliqua-t-elle en lui lançant une brassée d'eau à la figure.

Les deux jeunes gens plongent ensemble dans l'eau magique et font la course, comme deux dauphins enjoués et espiègles. Ce sont deux dauphins joviaux et courageux. Tels deux tourtereaux étourdis durant la saison d'amour, ils dansent dans leur eau comme dans leurs rêves suivant le rythme d'une idylle naissante, franche et pure. Ils ont traversé chacun leurs tempêtes. Ils ont été tous les deux blessés et fragilisés. Ils se sont battus contre vents et marées. Ils sont là parce qu'ils ont chacun un rêve à poursuivre. C'est leur raison de vivre, leur force motrice. C'est leur joie incarnée qui leur donne du courage pour tenir le cap. Ils ont tous les deux soif de réussir, mais sont tous les deux indépendants, moralement forts et avides de défis. C'est leur passion qui guide et maintient leur détermination.

L'admiration qu'ils ont l'un pour l'autre petit à petit se transforme en affection puis en attachement. À chaque rencontre, ils se construisent un puzzle qui va illuminer leur existence, et dont les moments de complicité en constituent les pièces. Dansant sur les mêmes ondes, celles de l'eau magique, ils finissent par se prendre la main ou la taille à la dérobée, à l'insu des encadreurs. Leurs sentiments d'attachement s'intensifient ; mais la présence des surveillants ne leur permet pas de se rapprocher intimement. Quelquefois, Soa se dit qu'elle préférerait que cette relation reste à ce stade pour que leurs sentiments d'amour-amitié ne changent pas et d'autres fois, elle aurait voulu pouvoir partager plus de choses avec Tsalama. Plus tard, les deux jeunes gens réussissent à se fixer des rendez-vous furtifs après les cours, le temps d'un trajet en cyclo-pousse, moyen de transport de la majorité des écoliers dans la ville, le temps d'une marche à pied entre le collège et le Centre ou encore entre deux matchs durant les événements sportifs, ou durant les grandes fêtes communales à Pâques ou à la Pentecôte, et pendant lesquels leurs mains se rejoignent, ainsi serrées et noyées dans la foule. Un baiser furtif, volé sous un parapluie ou dans un coin de rue sous un flamboyant écarlate est un délice pour eux.





Ces moments intenses sont tellement marqués par une complicité inégalable, des échanges fructueux, de l'entraide et surtout un respect mutuel indéniable, dont Soa est satisfaite, fière et reconnaissante à la fois.

Les mois passèrent. Les deux dauphins ont maintenu leur danse sur la même onde sans outrepasser leur ligne de nage ni leur ligne de conduite. Ils savourent la magie de l'eau sur leurs corps, leurs cœurs et leurs vies. Ils sont tout simplement heureux de vivre une belle aventure. Et ce fut une réelle aventure platonique qui a duré vingt-six mois. Une fois ses études terminées, Tsalama fut obligé de rentrer à Fianarantsoa. La jeune fille perd ses rames, le dauphin, ses nageoires. Son radeau tournoie au milieu d'une eau désormais hostile. Afin de garder sa dignité, le dauphin blessé se revêt de la vaillance d'une louve sauvageonne. Malgré son chagrin intérieur, Soa lui souhaite d'arriver au bout de ses rêves, tels qu'il lui avait dit pour elle. Pour la jeune fille, leur eau n'était plus magique, plus de chant, plus d'orchestre, plus de conversation intime. Leur puzzle s'écroule et les pièces s'effritent. Elles tombent une à une comme les ailes des fourmis volantes, s'éparpillent dans son esprit meurtri. C'est une autre tempête qui ravage son cœur, son corps, son rêve, son monde. Au bout de quelques mois d'errance et de désarroi cachés, sa fierté de louve a repris le dessus, guidée par l'idéal de persévérance comme ils se l'étaient promis et qu'elle a continué de construire malgré le vide, l'absence de son allié. Un deuxième espoir naquit dans son esprit : le revoir un jour, comme celui de revoir son océan. Graduellement, les morceaux de son cœur déchiqueté vont se rapiécer discrètement. Les pièces incomplètes de leur puzzle vont finir dans les pages de ses souvenirs. Elles vont aussi s'éloigner comme l'écho du vent dans un coquillage, comme la voix de la femme secrète…

Elle sombre discrètement dans sa solitude pendant trois mois. Où qu'elle soit, dans sa chambre, sur le patio, en classe, dans la rue, avec les scouts, cette solitude va lui peser, étant blessée et dépourvue de la lumière d'un cœur complice. Elle évite surtout les sorties et la piscine et préfère plonger dans les pages de livres d'aventures, dans l'espoir de faire renaître son courage. Son radeau ne rêve même plus d'océan et se fracasse sur une plage totalement déserte. C'est son ciel pur, cet espoir à fleur de peau, sa détermination, qui la maintiennent sur pied. C'est cet horizon d'écumes qui la pousse à ne pas se laisser aller. C'est ce même horizon qui lui permet, à elle, de ne pas baisser les bras. Puis, sur un déclic, elle eut le courage de replonger dans l'eau magique du Centre Thermal, pas pour nager, mais dans l'espoir de se délester du poids de son chagrin. Elle plongea, traversa le bassin dans sa largeur, fit d'emblée demi-tour en poussant rageusement le paroi du bassin avec ses pieds de nageuse confirmée pour mieux s'élancer aussi loin que possible avant de faire quelques mouvements pour une deuxième traversée, refit le même va-et-vient toujours avec la même fougue. Elle veut la défier, cette eau, ce présent, cette solitude, cette vie. Une fois arrivée, elle sortit sa tête, soupira, puis resta sur le rebord, les pieds droits à pic. Elle ferma les yeux et s'y laissa couler à la verticale. Quand ses pieds touchèrent le fond, elle s'accroupit et mit ses bras autour de ses jambes, y resta un certain moment, ballottée doucement de gauche à droite. Soudain, elle entendit, à sa grande surprise, les murmures de

cette eau magique. Quelques notes l'interpellent et des couplets subtils la surprennent. Un chant lointain se rapproche, puis une symphonie lyrique l'ensorcelle. Tout son corps frissonne. Elle plane dans cette eau trop longtemps reniée. Elle se soumet, enfin. Ce fut un début de réconciliation. Elle entend son appel. Son cœur se mit à battre plus fort et son visage s'illumina. Son âme s'apaisa. Elle sentit l'eau lui transpercer la peau et sa musique le cœur. Elle sentit une déchirure interne, puis eut l'impression que sa peau se détacha point par point tout le long de son corps fébrile. Elle se mua étrangement, telle une chrysalide qui s'apprête pour une nouvelle naissance, une nouvelle vie, une nouvelle aventure... Elle dénoua ses bras et ses jambes et se laissa docilement propulser vers la surface. Elle tâta le bord sans réussir, s'y étant écartée, rouvrit ses yeux, fit deux mouvements de nage indienne, s'y accrocha, referma ses yeux pendant quelques secondes et respira un grand coup pour reprendre la bouffée d'espoir qu'elle avait abandonnée trop longtemps. Le radeau fit peau neuve grâce à la magie de cette eau.

Sur ses dix-sept ans, Soa est une grande gazelle à la peau lisse et dorée. Elle a une carrure marquée et une cage thoracique bien bombée avec des seins bien formés et la taille bien marquée. Ses bras et ses jambes sont longs et fermes. Ses cheveux sont de couleur châtain, beaucoup plus bouclés qu'avant, volumineux mais aussi doux au toucher que de l'ouate. Ses traits sont minces et ses lèvres très sensuelles. Elle a une stature pleine d'assurance et des yeux qui virent du gris perle au vert lichen selon la lumière. Quand elle les observe dans le miroir, elle y voit la mer et l'horizon de son enfance lointaine. Madame la Directrice est toujours fascinée par cette variation de couleurs si énigmatique dans ce corps de bronze. Ce phénomène l'intrigue toujours et lui fait poser beaucoup de questions sur l'origine métissée des gens du Sud. D'ailleurs, les livres montrent que l'ethnie Vezo, celle des grands pêcheurs nomades du Sud, a une composante arabe. Soa est une jeune fille courageuse et intelligente. Elle s'applique beaucoup au collège. Curieuse, elle adore la lecture. Dans ses lectures, elle est friande d'aventures fantastiques et d'odyssées marines. Elle rêve de revoir la mer et se dit avec une conviction inébranlable qu'elle va finir par la voir, l'avoir.

Soa a grandi entre le Centre où elle n'avait pas d'amis de son âge, l'école des Sœurs en plein cœur de la ville d'Antsirabe et les activités du scoutisme à l'église presbytérienne qu'elle fréquente depuis ses huit ans grâce à Neny, la cuisinière. Cette école des Sœurs étant une des meilleures écoles de la ville offre une éducation très complète aux filles, mais selon Neny, elles ont besoin de renforcer leur éducation spirituelle ainsi que leur éducation à la vraie vie en côtoyant d'autres jeunes dans d'autres cercles. La Directrice du Centre n'y avait pas trouvé d'objection. À part pour les événements sportifs exceptionnels au collège et le scoutisme, les sorties hors du Centre ne sont pas autorisées, sauf pour la piscine avec l'encadrement des responsables. Pendant les périodes de vacances, Soa participe au ménage et aux activités potagères et plonge dans ses livres les après-midis. De temps en temps, elle fait la lecture à la Directrice et adore ces moments privilégiés à la lueur tendre du soleil couchant des jours d'hiver. La Directrice l'apprécie beaucoup. Elle la surnomme « La conteuse d'aventures ».

Tous les deux ans, la communauté des scouts organise des camps de découverte pour permettre aux jeunes de mieux connaître Madagascar et son peuple, les différences de cultures à travers les vingt-trois régions ainsi que la biodiversité si riche de la Grande Ile. À chaque sortie, les responsables visent des réserves et aires protégées. Autant que possible, Soa y participe. Depuis son arrivée dans le groupe, elle a pu visiter deux merveilles, dont l'aire protégée de Ranomafana à deux cents kilomètres vers le sud et celle d'Andasibe située beaucoup plus loin sur la route vers l'est au-delà de la Capitale. Mais quelle fut la joie de la jeune fille quand elle a appris que la prochaine destination serait le lac Tsimanapetsotsa, le lac salé des flamants roses et des petits poissons aveugles, et que les scouts séjourneront à Anakao, un village de pêcheurs Vezo, à environ une quarantaine de kilomètres de Tuléar. « Enfin, la mer ! On va à la mer ! » s'exclame-t-elle auprès de Neny.

Le jour du grand départ fut annoncé et l'attente fut encore plus longue pour la jeune fille, qui était tellement impatiente. Durant les préparatifs du voyage effectués avec l'aide Mademoiselle Florine, Soa a voulu tout emmener pour un maximum de confort. Puis, voyant son sac à dos distendu, elle s'est contentée du strict minimum comme un scout qui se mérite. « Tant pis, fit-elle, je n'en aurai même pas besoin finalement, car nous allons passer la plupart de notre temps en randonnée et à la plage ! ». Pour dix jours d'absence, elle va se limiter à un pullover, une chemise de nuit, deux robes d'été, trois tenues de scout, deux T-shirts et un short, un maillot de bain, une paire de flip-flop, une serviette de bain, un « lamba oany » (pagne) et quatre paires de dessous. La couverture va être enroulée et attachée en dehors du sac à dos.

- Rajoute au moins un pantalon si jamais il fait frais dans la soirée, ma chérie conseilla Mademoiselle Florine.

- Ce n'est pas la peine, Florine, le soir, on fera des feux de camp. Je n'en aurai même pas besoin ! » dit Soa

- « Et les moustiques ? » insista la nounou « Tu as encore de la place ! »

- « C'est pour les coquillages et les objets de souvenirs que je vais ramener de là-bas. »

- « On dit que ça porte malheur les coquillages, Soa ! » répliqua Mademoiselle Florine

- « shhh… Baliverne ! Tout dépend des gens. Le malheur n'arrive qu'à ceux qui l'auraient voulu. C'est l'impact de tes actes. Si tu fais du bien, si tu fais attention à ce que tu fais pour toi et pour les autres, si tu réfléchis bien avant de faire un choix quelconque, tu peux déjà éviter le malheur. Et plus tu y penses, plus il viendra à toi ! » annonça-t-elle avec conviction.

- « Peut-être que tu as raison… » dit-elle doucement, pensive. « Bon ! C'est comme tu veux, mais n'oublie pas ton savon et ton shampoing alors ! »

- « Et le savon pour la lessive…. Ah ! Mon chapeau, mon chapeau ! »

Le grand jour arriva. La caravane de trois minibus et une 4x4 quittèrent Antsirabe à l'aube dans le brouillard glacial du début du mois d'août. La majorité des enfants, n'ayant jamais vu l'océan de toute leur vie, sont aux anges. Soa fut prise

d'un sentiment à la fois d'excitation et d'appréhension étrange qui lui a donné un mal de cœur insupportable bien avant le départ. Elle insista pour se mettre près de la fenêtre pour mieux respirer. « Riaka… Riaka… Je viens vers toi ! Je suis à toi ! Tu m'appartiens ! » Chantonne-t-elle tout bas.

Puis c'est le défilement de paysages verdoyants, des rizières chatoyantes en escalier serties dans des massifs montagneux et quelques affluents de rivières rocailleuses par ci et par là la fascinent. Les charrettes tirées par des zébus, les hordes de zébus au travers de la route, les hameaux en terre cuite, épars ou en groupe à la lisière de la route, les marchands de fruits et de beignets dans les villages de halte sont des scènes typiques des Hautes Terres du centre de Madagascar. Après un déjeuner copieux à Ambalavao, la caravane a repris la route vers Ihosy, la première étape du périple. La deuxième étape fut marquée par le fascinant massif de l'Isalo, l'immense plateau de l'Ihorombe, paysages mythiques de la Route Nationale 7 et la route filiforme sillonnant des plaines arides et dégarnies. Très vite, la caravane atteignit la ville de Tuléar. Déjà à une vingtaine de kilomètres de la ville, Soa sentit une brise légère au parfum d'océan, l'atmosphère qu'elle attendait depuis des années. Son cœur se mit à palpiter plus fort. La visite de la ville ne l'a pas beaucoup impressionnée. L'ambiance animée de la soirée dans les gargotes à chaque coin de rue l'intrigue. L'accoutrement marquant un signe de richesse et la joie de vivre apparente chez les jeunes errant dans cette ville la surprennent. Ils sont d'allure plutôt costaude, pleins de force et de vitalité. Chez certaines jeunes filles, malgré une corpulence assez massive, les visages sont restés frais, presque enfantins avec des lèvres plus ou moins charnues.

Le lendemain de très bonne heure, tout le groupe, en tenue de scout, s'est rassemblé au port pour embarquer vers Anakao. Ce fut le premier contact avec l'océan. Le port de Tuléar, situé tout au bout d'une digue, était peu animé. Un boutre en mauvais état, un remorqueur couvert de rouille et une épave de bateau de pêche ornent le quai vieillot mais apparemment encore opérationnel. L'eau en cette heure matinale est calme et limpide sur ce port sans âme. À part le doux clapotis des vaguelettes sur les roches du quai, le silence est absolu. Soa se tourne vers l'horizon morne épiant quelques signes de vie et fait un grand soupir. Les palpitations de son cœur suivent le rythme des vagues encore somnolentes. Tant de quiétudes calment son esprit brouillé. « Riaka !... » murmura-t-elle. Face à l'horizon encore voilé de brume, elle s'assit par terre, médita en humant la brise timide et se laissa envelopper par cette atmosphère marine, s'y incrusta jusqu'à s'y fondre...

La traversée en pirogue motorisée vers Anakao, au-delà de la baie de Saint-Augustin fut à couper le souffle sur une mer légèrement capricieuse par moments. Trois heures de temps entre ciel et mer avaient mis les jeunes en apnée, ballottés entre l'intrigue, la curiosité et une peur inavouée. Situé près du Tropique du Capricorne, Anakao est une petite contrée aux paysages sauvages et pittoresques. Au départ simple hameau de pêcheurs Vezo, le petit village d'Anakao est devenu l'escale des pêcheurs traditionnels du Sud. Plus tard, la contrée connut l'immigration d'autres peuples des régions aux alentours et des Hautes Terres pour donner

naissance à une population cosmopolite. Les scouts atterrissent dans un paysage paradisiaque, un lagon turquoise d'une beauté indescriptible avec des plages infinies.

Après avoir monté les tentes, le groupe a eu le droit de se baigner. Soa se laissa couler dans cette eau translucide avec grâce, laissant ses cheveux en bataille. Elle sentit son corps frissonner plus de plaisir que de froid, car l'eau était agréablement tiède, exactement comme celle des marées basses incrustées dans son subconscient. Elle ressentit également les jets de fraîcheur traversant sa chevelure et picotant progressivement son cuir chevelu avant de le mouiller entièrement. Elle se laissa balancer comme dans le lac de son enfance et s'adonna à l'exercice d'écoute de la nature. Au bout d'un moment, elle ouvrit les yeux dans l'eau et vit quelques minuscules poissons multicolores valsant autour d'une touffe d'algues sur un banc de sable clair. Émerveillée, elle continua sa planche sur le ventre, la face immergée, en restant immobile pour suivre cette danse féerique, mais des enfants se mirent au travers de sa route et brouillèrent le fond. Elle se mit sur le dos, faisant face au ciel. Un ciel d'un bleu azur sans aucun nuage. Soudain, elle vit deux superbes oiseaux blancs à longues queues virevoltant gracieusement dans ce ciel si pur. Elle reconnaît les paille-en-queue, emblèmes de l'Océan Indien selon ses lectures. Bien que ceux de La Réunion et de Maurice à queues blanches passent aussi dans ces lieux, ceux de Nosy Ve, la petite île qui se trouve en face d'Anakao, devraient avoir des becs et des queues rouges. Elle aiguisa son observation et aperçut la couleur bien rouge de leurs queues. Ceux-ci viennent en colonie pour pondre et couver dans la petite île sacrée. Elle continua à les contempler tourbillonner en vol plané au-dessus d'elle. Elle eut l'impression de voltiger au même rythme que cette danse nuptiale. Cette danse lui rappelle une danse aquatique, celle de son idylle avec son athlète. Elle sourit et nage dans un bonheur indescriptible, étant une nouvelle personne tout en restant la même, celle qui souhaite ardemment de retrouver sa racine, sa nature, son village d'origine, la case de ses pairs, le visage d'une mère inconnue, dont elle ne se souvient que d'une voix lointaine et estompée.

Avant de remonter sur la plage, la jeune fille s'assit sur le bord pour accueillir les remous de vagues qui vont l'expulser hors de l'eau, la draguer vers l'océan, puis l'éjecter une deuxième fois avec une brassée de sable s'abattant sur son ventre et sa poitrine. C'est plus fort qu'elle, il fallait qu'elle joue à ce jeu-là. Elle semble bien le connaître. Malgré les picotements provoqués par le jet de sable sur tout son corps, elle s'extasia de joie et cria comme un enfant. Puis, elle se releva pour retourner un peu dans l'eau afin de se débarrasser de son lest de sable et sortit saoulée par ces moments d'enchantement. Et quand elle remonta vers la plage, la douceur du sable chaud s'étalant sur ses pieds froids et fripés par l'eau salée est encore une sensation qui ne lui est pas étrangère. Elle s'allongea à même le sol pour sentir les grains de sable brûlants picoter la peau de son dos. Les yeux clos, elle mordit ses lèvres gercées par le sel et serra une mèche folle entre ses dents pour la sucer. Elle a enfin retrouvé toutes les sensations qui ont toujours fait l'objet de ses fantasmes incarnés, celles d'une autre vie presque évaporée.

Les après-midis étaient consacrés aux visites culturelles pour découvrir les gens et leurs coutumes. La diversité des ethnies qui y cohabitent fait de ce lieu un kaléidoscope culturel très enrichissant pour les jeunes scouts. La population locale a gardé beaucoup de leurs mœurs et traditions, notamment le « tromba », un culte de réincarnation et de possession qu'ils pratiquent essentiellement dans la petite île voisine, Nosy Ve. Ainsi, dans cette île il y a beaucoup de « fady » (interdits) que les visiteurs doivent respecter. Les scouts en sont bien avertis.

Durant ses quartiers libres, Soa prend le temps de discuter avec les femmes du village. Étant souriante et ouverte, elle n'a aucun mal à se faire inviter dans les minuscules cases en bois, qui sont plus exiguës que sa chambre au Centre. La plupart du temps, les femmes font leur sieste sur les nattes tièdes à même le sol à l'arrière des cases où le soleil ne frappe pas. La jeune fille s'assoit avec quelques-unes pour papoter. Elle découvre. Elle s'y sent chez elle, et elle se rend compte bizarrement que cette chaleur chez ces gens pauvres, mais aux cœurs si simples, sans souci et heureux, l'attire autant que cette nature sauvage et accueillante à la fois. Cette appartenance est tellement évidente dans son for intérieur qu'elle a été tentée à plusieurs reprises de demander si ces gens auraient connu sa mère. Mais que dire sur une femme qui n'a pas de nom ? Elle ne possède aucun indice, ni même comment elle aurait pu être. Elle se retient, non par timidité, mais surtout par honte, celle d'avoir été abandonnée, et par respect de la dignité d'une mère étrangère. « Le passé appartient au passé, se dit-elle, maintenant, c'est mon présent qui compte. Je suis ici. Je me sens bien ici… chez moi ! »

Quelques jeunes munis de masques et de tubas ont pu découvrir la vie sous-marine. Soa n'a pas manqué de vivre elle aussi cette expérience inédite. Ce fut effectivement une expérience inoubliable. Elle eut l'impression d'avoir ouvert un livre géant dans lequel elle peut plonger, un peu comme dans le conte d'Alice à travers son miroir et en beaucoup plus vrai que dans les documentaires. D'ailleurs, les merveilles de la mer dont elle avait toujours rêvé sont une réalité maintenant pour elle. Elle n'a plus ni le besoin ni le temps d'écouter l'eau. Elle est ébahie par tant de splendeur : les algues qui dansent au gré des lames, le fond si clair dans cette eau translucide, et les poissons multicolores qui se faufilent si vite derrière les plantes ou derrière les récifs. Elle n'a jamais été aussi excitée et sereine à la fois. Elle se laisse entraîner dans ce monde féerique, son rêve est devenu réalité ….

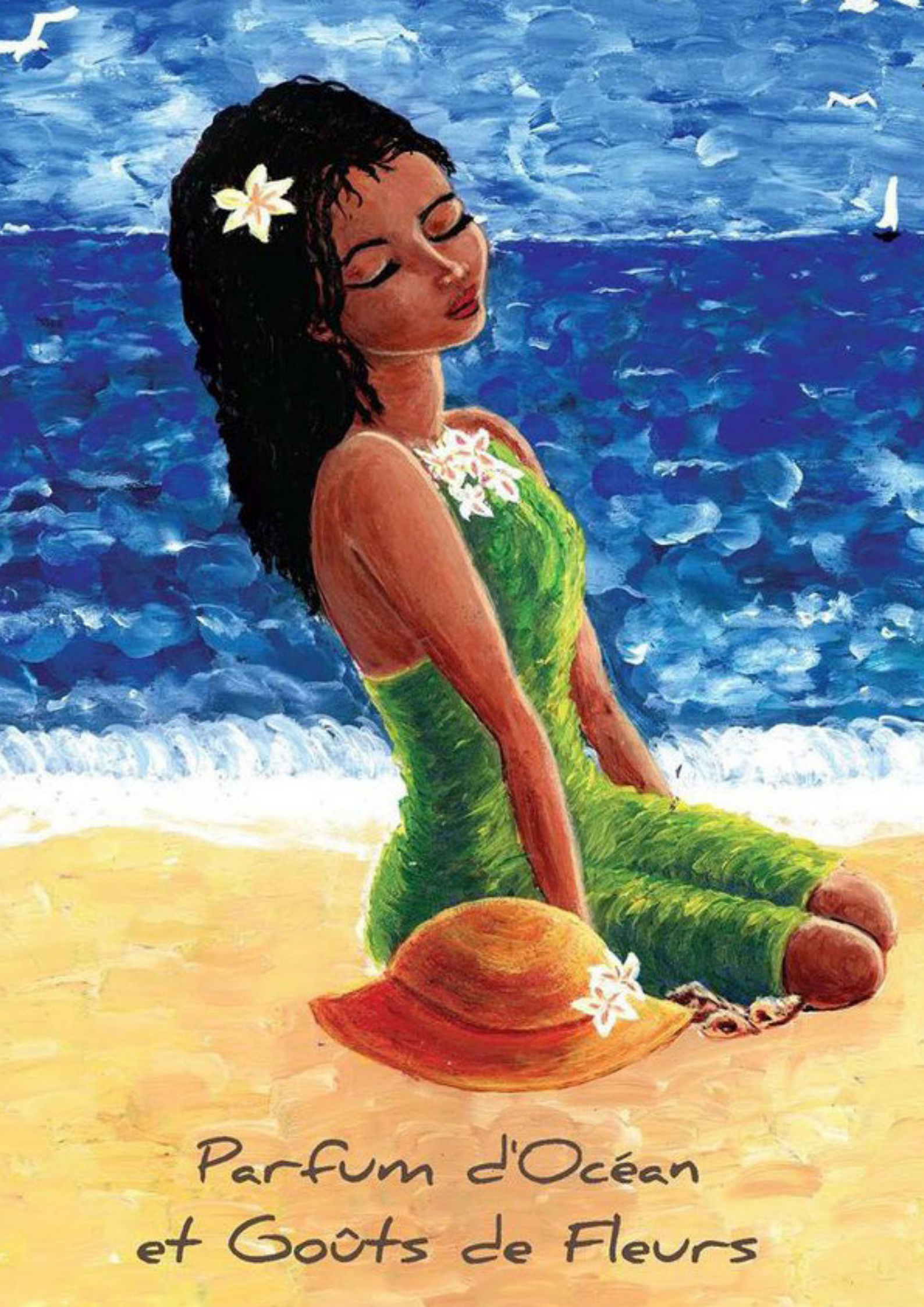
Le soir, elle ne sentit plus la dureté de son matelas de fortune sur le sable affaissé sous sa tente ni les moustiques qui tournoient, car elle se laissa encore balancer par la lame douce. Ballottée entre un passé inconnu, mais trop présent et un présent qu'elle se veut futur, elle est tel un radeau qui erre au large. Soa semble avoir à la fois retrouvé son essence tout en perdant son point d'ancrage. Elle a regagné ses fibres naturelles tout en perdant son identité, le masque qu'on lui a fait porter pendant des années. Elle est à la fois libre comme les paille-en-queue et écrouée dans les filets des pêcheurs Vezo.

La veille de leur départ, Soa a voulu tenter son expérience d'écoute dans l'océan, son océan. Elle mit un masque de plongée, et se coula dans l'eau avec douceur, voulant ressentir chaque centimètre de son corps s'immerger. Elle veut vivre les pincements de fraîcheur lui traverser la peau à mesure qu'elle avance vers le large. Son avancée est assez lente et pénible, étant secouée par la houle. Une fois que l'eau lui arriva en dessous de la poitrine, elle plongea d'un bond. Elle est devenue presque une athlète après des années d'entraînements dans la piscine au Centre Thermal. Elle fit quelques mètres sous l'eau, calmement, les yeux bien écarquillés et les cheveux éparpillés au-dessus de sa tête. Elle entrevit quelques minuscules poissons furtifs, puis commença son exercice d'écoute. Elle descendit encore plus bas pour ne plus entendre le rythme du tambour des jeunes scouts sur la plage et mieux entendre l'eau. L'eau lui parle d'un langage dont elle est la seule à détenir le secret. Elle engagea une conversation muette avec l'océan et resta sous l'eau en apnée pendant quelques minutes. Elle entendit d'abord un chuintement, comme une plainte qu'elle reçut de plein fouet tout droit dans son cœur, et auquel elle répondit avec un mea-culpa au nom de l'humanité, du plus profond de son être, sans prononcer un mot de sa bouche. Puis, une lame presque glaciale, qu'elle prit comme une bénédiction, lui transperça le corps. Elle frissonna à la fois de froid et de plaisir. Automatiquement, elle prononça du plus profond de son âme, une gratitude…

Elle s'éloigna du rivage, se laissant emporter vers le large. Sa grande Majesté la rassure en l'enveloppant d'un halo de lueur diaphane. Elle se sentit merveilleusement bien et continua son écoute. L'océan l'avala dans un gouffre sombre comme pour l'étreindre tout au fond de son antre, tout au fond de son âme. Elle ne ressentit aucune crainte dans cette vasque opaque. Un banc de poissons argentés frétillait autour d'elle. Elle ressentit comme une brise légère lui caressant le visage. Elle se laissa transporter vers un endroit plus transparent, presque illuminé où des méduses géantes papillonnent, lançant des myriades de couleurs au-dessus de sa tête. Elle, autrefois chrysalide muée en papillon encore frêle, s'est complètement transformée en nymphe gracieuse et audacieuse. Elle, fille des dunes, ayant laissé sa coquille de têtard de lac terrestre, désormais vogue librement dans son élément avec les dauphins, les vrais. Elle a compris. À quoi bon se poser tant de questions sur son passé, sa famille, ses origines, sa mère ? Elle est une fille des océans, délivrée des entrailles de l'océan, conçue pour l'océan. Un autre banc de poissons frôle ses épaules, lui chatouille le cou, se faufile vers le fond glauque et disparaît dans les ténèbres aquatiques laissant une traînée de lumière dansante telle un voile de mariée qui se dissipe dans le vide.

Audio à découvrir : https://bit.ly/4cIdzxN





Parfum d'Océan et Goûts de Fleurs

LA DANSE DE LA SIRENE

Anse Etoile



Extrait du recueil "Parfum d'Océan et Goût de fleur", 2015

Seule sur un rocher contemplant le rivage,
Qui renferme tant de rêves et de secrets,
La petite nymphe d'océan part en voyage,
Se laissant caresser par un souvenir nacré

Des milliers d'étincelles valsent à la surface,
Etalent à ses yeux un tapis phosphorescent ;
Elle suit la danse sur cette piste avec grâce
Surfant entre les replis des vagues, divinement !

Ses confidents de songe sous la voile dorée,
Discrètement restent des spectateurs éblouis,
Soufflent des bulles d'ovations pour sa volée,
Une pluie d'argent à la lueur du jour qui s'enfuit !

Sa parure fidèle, l'étoile de mer ainsi libérée,
Sifflote un air qui lui rappelle les profondeurs,
Se synchronise avec l'orchestre de la voie lactée,
Une musique qui lui donne tellement de bonheur !

Les chants de ces coquillages pleins d'énigmes,
Elle est bien la seule à en détenir le secret !
Ainsi le mystère se dévoile sous le rythme
D'une danse diaphane ouvertement dérobée !

Puis, la nymphe termine sa chorégraphie
Par un arc de révérence, caressant la voile ;
Ainsi ces instants pleins d'espoir et de vie
Se terminent par une vague qui se froisse !

Le voyage que la petite sirène vient de faire
Elle l'avait fait, elle le fera encore et encore
Une fois le bal terminé, elle retournera sur terre
Voilà que la solitude fanera l'éclat de son corps





[ANSE ETOILE]

Na Hassi

Comment votre nouvelle est-elle née ? Pourquoi cette histoire ?

Pour l'histoire, franchement, elle n'était pas intentionnelle au début car je voulais juste imaginer une fille qui parle avec l'eau, puis à mesure que j'ai avancé dans ma nouvelle et que je cherchais une chute qui pourrait surprendre le lecteur, ma sirène est née. Mais je la voulais subtile et discrète, perçue entre les lignes.

Cette thématique se retrouve-t-elle dans vos autres créations ? Dans vos poèmes ou dans vos peintures, par exemple ?

Dans mes écrits, j'aime beaucoup décrire la nature, surtout l'océan, et conjuguer cette description avec les sensations et émotions qu'elle peut produire. Et c'était mon défi pour « Fille des eaux ». On retrouve effectivement ces émotions également dans mes poèmes comme dans mes peintures. Par exemple, mon premier recueil de poèmes s'intitule « Parfum d'océan et Goût de fleurs ». Et la plupart de mes toiles montrent des femmes de pêcheurs ou des filles de la côte.

Pouvez vous nous dire ce que vous pensez des zazavavindrano ? Origine, habitation, morphologie, pouvoir associé, tabous ou autres ?

Ces créatures m'ont toujours fasciné. Ma sœur jumelle et moi avions une toile représentant une sirène avec une étoile de mer dans les cheveux et un hippocampe en compagnie et toute jeune j'ai dévoré les contes d'Andersen. Elles ont valsé donc dans mes rêves pendant mon enfance. J'étais convaincue qu'elles existent. Ce n'est que beaucoup plus tard qu'on m'a donné quelques récits sur le naïades des lacs, racontés par les chauffeurs durant mes missions en province.

Selon vous, quelle place occupent ces êtres surnaturels dans l'imaginaire collectif des malgaches?

Sur les Hautes terres, elles sont peu connues et restent des personnages imaginaires des contes. Sur les côtes, elles semblent tabous car paraît-il, il est interdit d'en parler surtout si on les rencontre. Elles apporteraient grâce et richesse à ceux qui les rencontrent mais qui gardent le silence.

Connaissez-vous une anecdote précis sur les zazavavindrano ?

Des pêcheurs sakalava au nord de Katsepy (Région Boeny) m'ont dit qu'ils sont des descendants d'une sirène. Selon la légende, un jeune pêcheur s'est marié avec une sirène et ils ont eu 4 enfants. Plus tard, la sirène serait rentrée chez les siennes emportant deux de ses filles et laissé un garçon et une fille au père. Le clan Ranginala serait les descendants de ces deux derniers.

En savoir plus

@hantajohary

Biographie.

RAJOHARISON Hantanirina Oliva est une Formatrice en entreprise de métier mais elle écrits des poèmes et des nouvelles dans ses moments libres. Son nom de plume est « ANSE ETOILE». Elle écrit depuis l'âge de quatorze. Elle affectionne sa langue natale et écrit également des poèmes en malagasy mais adore particulièrement la langue française de par sa richese. Elle a sorti en auto-édition deux recueils de poèmes, "Parfum d'Océan et Goût de fleurs et «A Fleur de Peau», respectivement en 2015 et 2016. Dans ses écrits, elle écoute son cœur et s'inspire de ses voyages, des paysages, de la nature abondante et des couleurs kaléidoscopiques de sa terre natale, la Grande Ile, Madagascar. Ses écrits sont plein d'émotions et de métaphores.

Anse Etoile est aussi peintre plasticienne sous le pseudonyme « Oliva ». Ses tableaux sont figuratifs avec des couleurs chaudes. Comme ses écrits, c'est une peinture pleine de sensualité et la vivacité des couleurs traduit à la fois la joie de vivre et la force de caractère d'une femme à la fois sentimentales et déterminée.







[Yasmine Fidimalala]

Na Hassi

Pourquoi et comment les zazavavindrano vous inspirent-elles dans vos œuvres ?

J'ai des origines de Zazavavindrano du côté de ma grand-mère maternelle, mais les Malgaches savent que les esprits des Zazavavindrano préfèrent la discrétion en général comparée aux autres esprits de la nature comme les vazimba ou autres.

Je sais juste que je dois exprimer cette partie de moi, alignée avec mes démarches en spiritualité, dans mes expressions artistiques, et je continue à apprendre.

Chez les esprits des Zazavavindrano ou certaines personnes qui ont ce don, car pour moi, il s'agit d'un fahasoavana comme le don des talents qui viennent des Zanahary, le concept est toujours à peu près le même. Il s'agit de réveiller ton Zanahary intérieur et son Hasina, je pense que nous sommes tous nés avec ce Zanahary intérieur qui diffère d'une personne à une autre.

Les esprits des Zazavavindrano sont liés au don de guérison et de créativité et du féminin sacré, ce sont des esprits purs qui ne s'activent que dans l'énergie positive en général. Leurs éléments, l'eau douce ou salée, sont liés à la pureté, la naissance de la vie ainsi qu'au rituel de purification.

Comme la plupart des divinités, elles ont de nombreux tabous. Personnellement, je ne suis encore qu'une apprentie, mais comme j'ai déjà entamé cette démarche spirituelle, je contacte de plus en plus le lien avec ces divinités des eaux.

Tout ce que je peux te dire, c'est que parfois, après des séances de médiation à des dates bien précises quand je prends mes pinceaux, mes inspirations sont comme guidées et quand j'observe le rendu final du tableau, je suis moi-même surprise par le résultat et je sens au plus profond de moi que je suis née pour faire ce métier à exprimer encore et encore mes inspirations et AINGAMPANAHY.

Quand je suis en contact avec de l'eau, je recharge ma batterie comme quand je vais à la mer, c'est comme si je faisais aussi des séances de médiation.

À part ça, je fais des rêves prémonitoires toujours liés à ma mère, comme si elle est devenue une sorte de guide pour moi depuis qu'elle nous a quittés.

En savoir plus

@yasmine.fidimalala @yasminefidimalala.artwork



Femme divine

Peinture à l'huile sur toile
60x80cm



Femme sacrée

Peinture à l'huile sur toile
60x80cm



Les gardiennes ancestrales

Peinture à l'huile sur toile
120x120cm



Zavavirano

Peinture à l'huile sur toile
60x50cm



Ifaravavy et son zébu sacré

Peinture à l'huile sur toile
60x80cm



Andriambavirano



Zavavirano Fille de l'eau

60×50cm
Peinture à l'huile sur toile



Femme sacrée

Peinture à l'huile sur toile



"Déjeuner sur l'herbe " selon les concept dans la mythologie malgache des Zazavavindrano

Peinture à l'huile sur toile
120x120cm



Autoportrait

TÉMOIGNAGE SUR LES ZAZAVAVINDRANO

La malédiction de traversée

Ceci est l'histoire tragique d'un grossiste de bœufs, provenant d'Ambohimalaza, vers le début des années 1900. Ce dernier parcourait la côte-est de Madagascar, Vatomandry et Mahanoro, pour collecter, en brousse, les meilleures têtes de bovidés et les ramener à la revente en ville.

Lors de son passage dans ces petits villages, il a l'habitude de se baigner dans la mer, notamment lorsqu'il lui reste encore un peu de temps libre avant son retour en ville. Un jour, une fois les négociations et transactions bouclées, il est parti se rafraîchir, mais n'en est plus revenu. Il ne restait plus aucune trace de lui, à part ses vêtements délaissés sur le bord de la mer. Un mois passa, pendant lequel aucune personne du village ne l'a revu. Alarmé par cette disparition étrange, un *ombiasy*[1] venant de son village a décidé de partir sur le lieu où on l'a entrevu la dernière fois. Il y a effectué des rituels, espérant ramener, au moins, son corps. Et cela, en prenant comme hypothèse qu'il n'est plus vivant, qu'il se serait éventuellement noyé.

Quelque temps plus tard, l'homme fut de retour à Ambohimalaza, sortant l'on ne sait d'où. Apparemment, ce revirement de situation proviendrait des rituels que l'ombiasy a pratiqués sur terre ferme. Tout ce qu'il a rapporté, c'est qu'il fut retenu par des êtres de la mer, et qu'ils ont fini par lui demander son avis : s'il veut rester ou s'il veut rentrer à la surface, mais ce, sous certaines conditions. En effet, les entités, qui l'ont retenu captif, l'ont sermonné de ne jamais s'aventurer ni sur les rives ni en pleine mer, au risque de ne plus jamais en revenir. Et cela s'applique aussi bien à lui qu'à toute sa descendance. La seconde recommandation des zazavavindrano, toujours envers lui et sa descendance, consistait à ne jamais boire du café ailleurs que sous son propre toit, au risque d'y perdre la vie. Aussi, face à ce dilemme, il a décidé de retourner chez les siens, acceptant malgré lui, les conditions imposées. Après cet épisode, il a repris le cours normal de sa vie.

Il a eu des enfants qui ont perpétué son gagne-pain, en allant chercher des bœufs dans des contrées lointaines de la côte-est afin de les revendre dans les grandes villes telles que Tamatave. Cette affaire a bien prospéré, d'après ce que nous raconte ma belle-mère, qui s'avère être la petite-fille de cet homme. Du temps de son enfance, il paraît qu'ils avaient près de 500 têtes de bœufs à eux tout seul, en moyenne.

Malheureusement, un jour, cet homme a malencontreusement oublié la recommandation relative à l'interdiction de boire du café chez les riverains. C'est ainsi qu'il en est mort, après avoir bu une tasse chez ses voisins.

Quant à l'un de ses arrière-petits-fils, un cousin de mon mari, il fut membre de l'équipe de football de Tamatave qui était parti disputer un match à Sainte-Marie, en mai 2001. L'équipe au complet a sombré à travers un naufrage de la samsonette, au cours du trajet reliant Soanierana-Ivongo à l'île Sainte-Marie. Toute la famille l'a déjà averti et lui a rappelé le pacte effectué par son arrière-grand-père, mais ce dernier, dans la fleur de l'âge, n'a pas voulu en tenir compte. Il est parti, défiant tout principe métaphysique qu'il juge comme étant des contes à dormir debout, et n'en est plus revenu. Il partage ainsi le sort des 21 autres disparus, cette nuit-là. Cinq morts ont quand même été retrouvés, mais le bilan est lourd, car c'est de l'équipe de football au complet que la ville de Tamatave a dû faire le deuil. Coïncidence ? Embouchure légendairement mortelle ? Malédiction accomplie ? Plus personne ne pourrait le confirmer ni en témoigner, car tous ceux qui ont enfreint le pacte en ont payé les frais, au prix de leur vie.

---

[1] Chaman



Sylvia Andriamampianina

Anse Etoile

Yasmine Fidimalala

LOUIS-FERDINAND CÉLINE

GUERRE

ÉDITION ÉTABLIE PAR
PASCAL FOUCHÉ

AVANT-PROPOS DE
FRANÇOIS GIBAULT

CÉLINE INÉDIT

Gallimard

MOZAÏK

D'UN AMI L'AUTRE
(GUÈRE NE PIQUE CE QUE L'ON DONNE)

« C'est pas d'une histoire comme ça que nous autres on a besoin »
— L.-F. Céline

Jean-Louis Cornille

L'on a récemment publié, outre la légende du *Roi Krogold*, deux romans inédits de Louis-Ferdinand Céline, *Guerre*[1] et *Londres*[2], tous deux vraisemblablement rédigés après *Voyage au bout de la nuit* et *Mort à crédit*, vers 1934 ou 1935 – faisant peut-être suite à Casse-pipe, roman resté lui-même inachevé. Ces deux « nouveaux » romans racontent les événements qui se sont succédé par suite de la blessure reçue par le narrateur : l'un, relativement court, se rapportant à la convalescence dans un village des Flandres de Ferdinand, blessé lors de combats en octobre 1914 ; et l'autre, comptant près de cinq cents pages, relatif au séjour que le narrateur fit à Londres, l'année d'après. Longtemps crus volés, selon les dires de l'auteur même[3], ils avaient en réalité été retrouvés et soigneusement gardés par un résistant de la première heure, nouvel occupant de l'appartement montmartrois de Céline après que celui-ci ait fui en Allemagne en juin 1944. Bien que l'un des héritiers de Céline estime inopportun, dans son avant-propos, « de rapporter ici les circonstances » (G, 16) dans lesquelles les manuscrits ont été rendus aux ayants-droits, il n'est pas sans intérêt de rapporter que c'est à un journaliste de *Libération,* Jean-Pierre Thibaudat que les descendants du résistant ont

---

[1] L.-F. Céline, *Guerre*, Paris, Gallimard, 2022 (G)

[2] L.-F. Céline, *Guerre,* Paris, Gallimard, 2023 (L)

[3] Soucieux d'apparaitre en victime, il s'en était plaint à plus d'une reprise à son retour d'exil en France, se disant dépouillé, entre autres dans ses romans de l'immédiat après-guerre, *Féerie pour une autre fois I et II,* où il évoque toute son œuvre dispersée sous l'effet des bombardements, des milliers de pages manuscrites s'échappant par le toit de sa maison : « il s'en échappait plein de papiers » (*Normance*, 451) : « je jette un œil, j regarde ces papiers… y a du « Roi Krogold » … « la Volonté du Roi Krogold » … œuvre commencée il y a trente ans ! et tout un chapitre de « Casse-Pipe » (*Normance*, 422). Des pinces à linge n'auraient pas suffi à les assembler. En tout il aurait été volé de trois romans, qu'il mentionne dans *D'Un Château l'autre*.

confié la malle contenant ces écrits, qui les a ainsi gardés pendant quarante ans, jusqu'au décès de la veuve de Céline[4].

Par-delà les affres de la première guerre mondiale, qui finalement passent assez vite au second plan (l'on est en zone plus ou moins sécurisée), et la description graveleuse d'amours occasionnels, *Guerre* met en scène avant tout une histoire d'amitié entre hommes. Retrouvé blessé sur le champ de bataille, Ferdinand se retrouve d'abord isolé dans un hôpital de fortune, entre les mains d'une infirmière spécialisée dans la branlette nocturne. Transporté ensuite dans la salle commune, il y fait la connaissance de son voisin de lit, Bébert, appelé ensuite Cascade, souteneur de son état, amoureux fou de son Angèle dont il fait l'éloge à son camarade au point de la lui proposer. Ferdinand a trouvé un ami, un égal à lui, le même dans un autre : « De Paris qu'il venait comme moi (...). Il m'a tout de suite ouvert des horizons » (G, 57). Les deux s'entendent comme larrons en foire. A deux, ils n'ont qu'une idée, sortir, aller prendre l'air malgré les canons qui tonnent au loin : ils en obtiennent l'autorisation, multiplient les sorties – jusqu'au jour où Cascade est rejoint par Angèle, que celui-ci ne tarde pas à surprendre en compagnie d'un Anglais. A partir de là, le déséquilibre s'installe entre les deux amis : Ferdinand auquel on vient de décerner une médaille, reprend du poil de la bête, alors que Cascade n'en mène plus large devant son Angèle. Tout explose à l'occasion d'un diner en famille, bien arrosé, auquel assistent les parents de Ferdinand, en visite : Cascade et sa femme s'invectivent, Ferdinand est pris d'un malaise, les parents rentrent au galop, nos deux amis se retrouvent dehors, seuls.

Peut-on soutenir, comme le fait l'un des préfaciers, qu'il s'agit, dans *Guerre*, de « la relation de souvenirs vrais » (G, 9) ? « Le parallèle avec la biographie de l'écrivain est évident », affirme un autre encadreur (G, 168), tout en s'empressant d'ajouter que « le roman prend très vite le pas sur la réalité ». Voyons dans le détail comment se produit cet effort d'imagination célinienne, ce travail de la mémoire relancé à coups d'exagérations, en prenant appui sur l'un des derniers chapitres du livre. Intervient en effet cette mise en garde que nous lance Céline au début du pénultième chapitre : « A tant d'années passées se souvenir des choses, bien précisément, c'est un effort (...). Faut se méfier. C'est putain le passé, ça fond dans la rêvasserie. Il prend des petites mélodies en route qu'on lui demandait pas (...). Faut demander alors du vif secours à la bite, tout de suite, pour s'y retrouver (...). Bander un coup féroce mais ne pas céder à la branlette. Non. Toute la force remonte au cerveau, comme on dit. Un coup de puritain, mais vite. Il est baisé le passé, il se rend, un instant, avec toutes ses couleurs, ses noirs, ses clairs, les gestes mêmes précis des gens, du souvenir tout surpris » (G, 117). Pour aussitôt affirmer d'aplomb : « Voilà dans la réalité comment les choses se sont arrangées, ou plutôt défaites » (G, 118). Et Céline de raconter alors comment les deux amis s'en retournent à l'hôpital. Cascade y apprend que des policiers le recherchent : il se serait auto-mutilé pour se faire réformer. Aussitôt ils quittent à nouveau l'hôpital. Cascade propose d'aller faire un tour « du côté de la campagne » (G, 121) : « finalement on est arrivés encore du coté de la campagne comme il l'appelait, celui derrière la ville qu'était opposé au front en somme. La paix quoi. Le canon de là on l'entendait

[4] Ce qui n'a pas empêché que les ayants-droits l'aient accusé de recel. Céline, d'outre-tombe, semble acquiescer : « C'est un voleur le Thibaut je l'ai toujours dit » (G, 40), en référence à un personnage de la légende de Krogold.

presque plus » (G, 122). Voulant s'aventurer plus loin encore, ils tombent sur « un guignol (...) sorti de derrière une guérite » (G, 123), qui les en dissuade en leur apprenant « que les Allemands étaient juste au ras des collines » (*id.*). On reste donc sur la berge du canal, dans la vase duquel Cascade ne manque pas de s'embourber, avant de se mettre en tête de vouloir pêcher, tout en s'arrosant copieusement. On s'arme de lignes, de quelques bouteilles, Cascade « attrape un vrai brochet, et puis des petites fritures » ; Ferdinand, dépité, rien du tout : « Lui qui a toutes les veines » (G, 126). Au retour, la sœur cuisinière leur lance : « C'est la pêche miraculeuse » (id.). Et le narrateur d'ajouter : « On n'a pas relevé le mot ». Mais nous, si.

Car ces « deux amis », cette histoire de pêche, cela ne rappelle-t-il rien ? N'est-ce pas là, le titre d'une nouvelle de Maupassant ? Celle-ci aussi se déroule sur fond de guerre contre les Allemands, en 1870, cette fois : deux amis en tous points pareils s'y rendent hors des murs de la ville assiégée en vue d'une partie de pêche aussi miraculeuse. Nous voici donc soudain avec quatre amis sur les bras. Voyons cela de près[5]. Tout comme après eux Ferdinand et Cascade, Sauvage et Morissot décident de « s'aventurer dans la campagne », non sans avoir au préalable visité plusieurs marchands de vin. Ils vont ensuite, munis de « leurs instruments », chercher un laisser-passer qu'un colonel de leur connaissance leur octroie facilement, et se positionnent, tout joyeux, le long de la berge, malgré les détonations qui grondent au loin. Ce fut « une vraie pêche miraculeuse » (M, 735), concluent-ils, lorsqu'apparaissent soudain quatre soldats ennemis qui les prennent pour des espions : ils auront la vie sauve à condition de divulguer le mot de passe. L'un comme l'autre héroïquement refuse : tous deux seront fusillés.

Ils meurent côte à côte, aussi pareils, semblables, identiques et indifférenciés devant le peloton d'exécution qu'au début du récit. Rien de tel chez Céline, qui donne à son récit une tout autre tournure : l'ami est toujours d'emblée le rival[6], un double mimétique dont il faut se méfier, se défaire à la fin. L'on ne prend pour ami que celui qui, pareil à vous, vous menace par sa ressemblance. Il n'existe pas d'équilibre dans ces rapports fraternels, comme c'était le cas dans « Deux amis », ou encore dans *Bouvard et Pécuchet*, de Flaubert – personnages dont ces deux amis ne sont qu'une pâle copie : tantôt c'est l'un qui l'emporte sur l'autre, tantôt la relation s'inverse et l'autre prend le dessus, nous enseigne Céline. Cascade à la fin est sorti des chiots et arrêté : « Quatre jours après il a été fusillé au cantonnement » (G, 129). On songe au sort de Robinson, double de Bardamu dans *Voyage au bout de la nuit*, qui ne cesse d'apparaitre et de disparaitre tout au long du roman : à la fin, lui aussi prend une balle et meurt de manière violente. Douterait-on encore de la validité de ce rapprochement pour le mettre sur le compte du hasard : une simple coïncidence ? Que l'on songe à ce que fait Cascade après être rentré de sa partie de pêche. Il veut se mettre à lire, s'enferme de nuit dans les « chiots », « lui qui lisait pour ainsi jamais d'habitude » (G, 127). Ferdinand lui sert de libraire, lui donnant quantité de « bouquins » :

---

[5] G. de Maupassant, *Contes et Nouvelles*, Paris, Gallimard, Pléiade, 1972, pp. 732-738. Autre écho possible à Maupassant, dans ce même chapitre : lorsque le narrateur évoque « Clémence », sa « mère qui boitait » (G, 118) : on songe à cette autre boiteuse, la mère « Clochette », dont le récit s'ouvre également sur l'étrange logique des souvenirs : « Sont-ils étranges, ces anciens souvenirs qui vous hantent sans qu'on puisse se défaire d'eux ! » (M, 851).

[6] Selon la proposition de Deleuze et Guattari, dans *Qu'est-ce que la philosophie ?*, Paris, Minuit, 1991.

« C'était *Les Belles Images*. Y en avait des volumes entiers » (G, 128). Pourquoi ce titre de journal pour enfants ? Sans doute parce que s'y retrouve, à peine déguisé, celui du plus célèbre des romans de Maupassant : *Bel-Ami*[7], l'histoire d'un jeune soldat revenu de la guerre.

D'où cet intérêt de Céline pour Maupassant, disciple de Flaubert, de Zola ensuite ? On se souviendra qu'en 1936, Céline avait rendu un hommage à Zola, auquel on le comparait alors beaucoup – hommage dans lequel il était d'ailleurs peu question de Zola. Deux ans plus tard, son avis sur les naturalistes est sans réplique. Maupassant en fait les frais : « Les lettres européennes (...) ont fait depuis un demi-siècle leur maladie naturaliste. Maupassant n'offre plus pour nous actuellement aucun intérêt - tout a été dit rabâché - en thèses, en des cours, en controverses sur le sémillant nouvelliste (...). Maupassant a été l'inspirateur de l'article " enlevé, sensible, pimpant " dont tous les journalistes actuels, du monde entier, usent et abusent - Quant au fond même, il est nul. Comme tout ce qui est systématiquement " objectif " - Tout doit nous éloigner de Maupassant - La route qu'il suivait, comme tous les naturalistes, mène à la mécanique - aux usines Ford - au cinéma - Fausse route ! » . Comme faisaient fausse route nos deux amis en s'aventurant vers le canal. La bonne « feuille de route » (G, 154), s'exclame à la fin Ferdinand, c'est d'aller en Angleterre, achever sa convalescence à Londres, si possible avec l'Angèle de feu Cascade, si férue d'Anglais. *But that's a whole different story : to be continued.*

[7] La présence d'ouvrages, de livres, de bibliothèques dans un récit s'est toujours avéré être un fort indice de récriture : l'auteur avoue à sa façon que lui aussi a lu avant d'écrire.



Illustration : Sabella Rajaonarivelo

LOUIS-FERDINAND CÉLINE

LONDRES

ÉDITION ÉTABLIE ET PRÉSENTÉE
PAR RÉGIS TETTAMANZI

CÉLINE INÉDIT

Gallimard

[London calling]

Jean-Louis Cornille

« Au début qu'on est arrivés à Londres je la voyais presque pas l'Angèle[1] », tout occupée qu'elle était par son riche amant anglais (L, 35). Ce sont les premiers mots de *Londres,* le second des romans de Céline récemment réapparus. Mais très vite Ferdinand va se retrouver drôlement encadré : ce ne sont plus « deux amis » que ce récit met en scène, c'est toute une « bande » d'énergumènes les uns plus équivoques que les autres – bande de guignols, dira-t-il plus tard. Cela se passe dans une pension mal famée à Soho, autour de Leicester Square, dans le quartier de la prostitution que le narrateur nous fait connaître en nous y promenant à la façon d'un guide touristique : « c'est moi qui vous promène, faut pas que je vous égare » (L, 51) ; « je m'embrouille. Ça m'empêche de vous montrer le quartier » (L, 55). Y abondent flics véreux, proxénètes (Cantaloup, Bijou, Moncul, Rodriguez, etc.) et prostituées (Aline, Angèle, la Joconde, Ursule, etc.). Mais d'autres personnages interlopes s'y ajoutent, qui finissent par prendre le dessus : Yugenbitz, médecin juif ; et surtout Borokrom, anarchiste mélomane, « un ami » (L, 79). En somme, c'est tout un « milieu » (L, 40) que nous décrit Céline, parfois sur un mode sociologique[2], dépeignant les bas-fonds de la capitale anglaise comme l'avait fait avant lui Jules Vallès dans *La rue de Londres* (dont l'un des chapitres portait sur le quartier de Soho, précisément ; un autre sur les Docks que fréquenteront à leur tour les amis de Ferdinand). Le nom de Vallès, auteur que l'on avait souvent comparé à Zola, se serait-il, dans cette suite à Guerre, subs-

---

[1] L.-F. Céline, *Londres*, Paris, Gallimard, 2022, p. 35(L).

[2] « Un bar c'est compartimenté à cause de la clientèle qui se mélange pas » (L, 71). Borokrom « m'a instruit comment il y avait des classes sociales et je m'en étais jamais douté » (L, 83).

titué à celui de Maupassant ? Ce qui est certain, c'est qu'à son égard, Céline éprouve nettement plus de sympathie : il s'était déjà souvenu de *L'Enfant*, dans son second roman, *Mort à crédit*[3], consacré à sa prime jeunesse.

Cependant, le plus intéressant, dans *Londres*, ce ne sont pas les petites réminiscences littéraires, les éventuels recoupements intertextuels, mais bien le fait que ce manuscrit, Céline va entièrement le récrire dix ans plus tard, avec *Guignol's band*. Ce roman paru en avril 1944, dans lequel certains (dont Gilles Deleuze) voient son chef-d'œuvre, présente aujourd'hui a posteriori un cas flagrant d'auto-textualité[4]. Qu'est-ce qui a bien pu pousser l'auteur à récrire Londres en le modifiant de fond en comble, tant sur le plan des événements narrés que sur celui du style ? N'en était-il plus satisfait au début des années quarante, après sa période incendiaire de pamphlétaire antisémite ? Certes, *Londres*, c'est déjà du Céline tout craché, vitupéré même, nulle part l'argot n'est aussi sollicité qu'en ces pages [5]; mais on est loin de son « métro émotif » (tube ou underground) : l'auteur n'en est pas encore à cribler ses pages de petits trous... à coups de trois points et de points d'exclamations !... il y manque son côté poinçonneur des lilas, qui ne se développera qu'avec ses pamphlets, en1938, et qu'il perfectionnera dans *Guignol's band* quelques années plus tard. Céline remaniera en outre en profondeur le scénario de Londres, tout en conservant le milieu de la pègre. Et pour ce faire, il y ajoutera une dimension nouvelle, en faisant appel au genre policier. Non pas le roman policier noble, à la Edgar Allan Poe, mais le mauvais genre, le genre bas de gamme, venu d'Amérique : le polar. Un meurtre crapuleux a été commis, Scotland Yard enquête, l'inspecteur Matthew veille au grain, Ferdinand est soupçonné, il rejette la faute sur Borokrom. Ce n'est plus Vallès qui inspire l'auteur, ce sont Peter Cheyney, James Hadley Chase, Raymond Chandler. Et comme par hasard, le livre paraît au moment même où Marcel Duhamel lance chez Gallimard la fameuse « Série noire ». Quant à son titre anglais, il ne fait guère de doute qu'il attendait son heure déjà dans les pages du manuscrit égaré.

Londres est en effet bâti sur un jeu de mot des plus douteux : la « bande » de petites frappes n'étant composée que de pervers et de déviants (tous des « bandeurs » L, 215), il n'étonnera personne que tout au long du récit, ces guignols « bandent » dur[6]. La composante pornographique, franchement vulgaire, étant fortement mise en avant, certains passages n'auraient sans doute jamais passé la censure à l'époque[7] : partouzes, orgies, enculades, beignes et bandaisons sur fond de rixe, d'alcool et de cocaïne ; on ne les retrouvera pas dans *Guignol's band*, si ce n'est dans le titre. Amoureux d'Angèle, mais pas ma-

---

[3] Entre autres, pour une scène de bagarre entre père et fils.

[4] C'est-à-dire bien avant que le manuscrit n'en soit perdu, en juin '44 (une perte quasiment contemporaine de sa réapparition), et donc nullement dans le souci de le retrouver. *Londres* serait à *Guignol s band* ce que Jean Santeuil est à la Recherche. Soucieux de renouer avec le succès, Céline remettra cela avec *D'un Château l'autre*, qui reprend la structure de *Voyage au bout de la nuit.*

[5] C'est l'argot de la pègre, l'authentique en d'autres mots, l'originel argot des malfrats : les éditeurs ont donc cru nécessaire d'ajouter un lexique de plusieurs pages.

[6] On se souvient que R. Roussel bâtit ses *Impressions d'Afrique* sur la ressemblance entre « bande de pillards » et bandes de billard ».

[7] En voici quelques échantillons : « Y avait la petite Peacock à genoux qui mangeait la motte à Angèle bien assise sur les cabinets, et puis après elle a fait pipi dans la bouche à la chanteuse » (L, 229) ; « J'y force la bite dans le cul à sec. Elle râle la vache. En même temps j'y tords ses nichons. *Et ran et ran.* Je la force. Elle se relâche. Je l'encule jusqu'aux couilles » (L, 240) : « Il lui déchirait toute sa robe. Il voulait pas qu'elle se déshabille elle-même. Il lacérait tout. Elle était plus qu'en morceaux. Il griffait aussi. Il lui tenait le cou comme pour l'étouffer. Ça faisait du râle. Après il s'est jeté sur sa motte. Il l'a fait reluire en la bouffant » (L, 269).

quereau pour un sou (L,167), craignant juste d'être renvoyé au front ou recherché pour désertion, Ferdinand reste discret. Il parle peu[8], mais n'en devient pas moins loquace lorsqu'il se met à réciter des bribes entières de sa légende de *Krogold* (L, 120, 173, 248), soulignant ainsi sa vocation naissante d'écrivain, en même temps que de médecin (L, 160). C'est Yugenbitz, médecin juif en situation irrégulière, qui lui donne l'envie d'exercer la médecine en l'emmenant visiter ses patients, en faisant de lui son assistant[9]. Il est le seul Juif à y jouer un rôle, et s'il nous est présenté de manière sympathique, c'est que *Londres* étant écrit en 1934-5, l'a été bien avant le déchaînement inouï contre les Juifs. Dans *Guignol's band*, qui signale un retour au roman après le recours au pamphlet, la présence juive est minimale aussi, pour d'autres raisons[10]. L'on dirait bien que Céline y tente de faire disparaître ses éructations antisémites sous un épais écran de fumée : Londres d'un bout à l'autre du récit y apparaît noyée sous une épaisse brume, encore bien discrète dans le manuscrit retrouvé, dont c'est pourtant l'image finale.

Après tant de bandaisons, à la fin, c'est la débandade complète. Parmi cette « bande de maquereaux français si rigolos, si affranchis » (L, 489), plusieurs camarades ont été arrêtés pour le vol et recel d'un diadème, dénoncés par Bijou, qui sera aussitôt liquidé par Moncul, avant que celui-ci ne soit à son tour tué, ainsi que Cantaloup, lors d'une fusillade avec la police. Leurs femmes les ayant toutes désertés, nos amis ne sont plus qu'une poignée : Ferdinand, Borokrom, Rodriguez et le médecin juif. La maison qui les abritait, louée par Angèle, étant partie en flammes, elle-même se réveillant, bien sonnée, en psychiatrie après un coup reçu à la tête (le décès de son amant anglais n'arrangeant rien), ils se retrouvent à la rue, traqués, se réfugiant dans le métro (pas l'émotif, l'autre), sans autre issue que de changer sans arrêt de station. Ils décident alors de s'en retourner en France, munis de faux-papiers ; ne voyant en eux plus qu'une « bande de chiures » (L, 520), une « bande de fiotes » (L, 525), Ferdinand se désolidarise d'eux, pour s'attarder encore un peu sur le sol anglais : « Ils sont partis tous les trois. Ils (m'ont) laissé, la brume les a pris » (L,528), une vraie purée de pois bien épaisse qui ne les lâchera plus, une fois qu'ils se retrouveront dans *Guignol's band*. Rideau !

---

[8] Encore moins en anglais. Il faudra attendre *Guignol's band* pour que Ferdinand se mette à parler l'anglais *fluently* – titre dont les initiales désignent bien sûr Great Britain. Le narrateur y avait déjà fait un séjour des plus muets dans son enfance, raconté dans *Mort à crédit.*

[9] Selon un procédé éminemment littéraire : « Lisez mes livres » lui dit Yuhenbitz (L,151).

[10] Titus Van Claben, juif sans doute, puisque désigné à une seule reprise comme « usurier youtre », y est mis à mort par le narrateur et Borokrom. Un Borokrom qui apparaît déjà au début de *Bagatelles pour un massacre*. Quant à Cascade, si présent dans *Guerre,* son nom revient dans *Guignol's band* pour désigner un autre personnage



A propos de l'auteur

Jean-Louis Cornille, né à Courtrai, dans les Flandres, est professeur émérite à l'Université du Cap, en Afrique du Sud, où il a enseigné la littérature en français durant trente ans. Il enseigne actuellement aux universités d'Antsiranana et de Toamasina, à Madagascar. Il est l'auteur d'une vingtaine d'ouvrages portant sur les littératures du 19 e au 21 e siècle (sur Baudelaire, Rimbaud, Apollinaire, Jarry, Céline, Sartre, Bataille, Chamoiseau), et a occasionnellement traduit des œuvres de J. M. Coetzee. Ses derniers titres, Le murmure des iles indociles et Lémures, aux éditions Passage(s), portent sur la littérature malgache.

ANDRY ANDRAINA



MITARAINA NY TANY

EDITONS MIXTE



DE DOULEUR, LA TERRE GÉMIT

Juliana Lovatiana

« Une si longue plainte d'un sujet-femme entre guerre et troubles contre la répression coloniale de 1947 » Andry Andraina, *Mitaraina ny tany*. Madagascar : Editions Mixte, [1975], [Janvier 2007], 2023, p.222. Traduction en français de Tefy, *De douleur, la terre gémit*. Madagascar : Editions Tsipika, octobre 2023, p.326.

Parcours d'un traducteur : qui est Tefy ?

Le livre nous fait une belle découverte, il n'est pas un écrivain, c'est un traducteur. Tefy, nom d'auteur de Andriamahery Raoelison Théophile Jean, est un enseignant de langues étrangères, français et anglais.

Ancien Proviseur d'un lycée public, ses activités actuelles se focalisent sur la traduction de manuels de philosophie en Malagasy, en proche collaboration avec Rex ou Rabemanantsoa François Régis.

Actuellement, Tefy s'intéresse à la production de manuels de Français Langue Etrangère pour les classes du second cycle du système éducatif malgache. Dans ses activités antérieures, il a adapté et traduit en malgache les deux œuvres de Rabemanantsoa François Régis, *Initiation à la philosophie* (pour les classes de Première) et *Cours de Philosophie* (pour les classes Terminales), toutes séries aux éditions Manarambato.

Une histoire est racontée : qui est Andry Andraina ?

Dans la version originale, on fait la connaissance de Andry Andraina, pseudonyme de Razafindrazaka. Né le 30 janvier 1922 à Amparafaravola (Ambatondrazaka) à Tamatave, il a connu un parcours scolaire exemplaire. À 17 ans, il entre aux Ecoles Régionales de Tamatave et une année plus tard, il poursuit

ses études à Ambatondrazaka. Alors, il a effectué deux années d'études préparatoires à l'Ecole Le Myre de Villiers en vue d'intégrer l'Ecole de Médecine en 1947. Médecin au service public, il a travaillé un peu partout dans le pays selon ses obligations, en même temps, il continuait ses formations en autodidacte.

L'année 1957 marque un grand tournant dans sa vie, il obtint son Baccalauréat et ce diplôme lui permettait de poursuivre ses études de Médecine à Paris jusqu'en 1961. Son parcours se poursuivait dans la chirurgie cette fois-ci après trois années d'études et de recherches à Strasbourg (1964-1967). Une fois de retour au pays, il a exercé en ce sens et fait preuve de professionnalisme. D'une part, depuis son jeune âge, il adorait lire des textes et des livres en Malagasy. À peine âgé de dix ans, il avait lu la Bible en entier et consacrait une lecture complète d'un journal intitulé « *Ny Mpandinika*[1] » en trois volumes. En effet, si la lecture ne présente pas de difficulté, le goût de la lecture naît alors. On tient compte que la lecture est synonyme de curiosité et de maturité car le désir d'écrire y était déjà. D'autre part, son vécu est fortement marqué par la période coloniale où il était témoin des événements sociaux à Ambatondrazaka et la région Alaotra. Engagé et déterminé, il décidait d'écrire *Mitaraina ny tany,* comme porte-parole des voix opprimées, pour restituer l'histoire du pays pour son peuple afin qu'histoire et récit soient imbriqués l'un dans l'autre avec la volonté nette de la part de l'auteur, d'éclairer l'un par l'autre et de les mêler intimement.

Ecrivain post(colonial) d'un roman historique

Décédé en 2006, Andry Andraina est très connu de la littérature malgache : membre de l'Union des Poètes et Ecrivains Malgaches, puis membre de HAVATSA/UPEM et membre actif de l'Académie Malagasy. Il se fait publier beaucoup plus tard et il n'avait que 55 ans lorsque l'Académie Malagasy a publié son premier roman *Vola*. Son deuxième roman, *Mitaraina ny tany*, traduit *De douleur, la terre gémit*, a été primé par le Ministère de la Culture et des Arts Révolutionnaires en 1975. Depuis, il a écrit un certain nombre de pièces de théâtres et de nouvelles radiophoniques.

On peut formuler ici que le roman post(colonial)[2] perd les illusions lyriques de la période de décolonisation et s'interroge sur la problématique du devenir de l'Afrique à travers des héros dont l'identité reste troublée dans un monde sans repères.

---

[1] Traduction libre, « Ny Mpandinika » en malgache signifie « Les penseurs ».

[2] Comment expliquer le terme « postcolonial » ? Cet adjectif a fait l'objet de nombreuses discussions. Il convient de tenir compte du préfixe « post » au sens strictement historique qui situerait ces littératures après la fin de l'époque coloniale. En effet, nombre d'œuvres postcoloniales précèdent les indépendances. Il semble plus utile d'interpréter ce « post » comme un « par-delà », c'est-à-dire, comme un dépassement de l'idéologie et de la rhétorique colonialistes.

Andry Andraina est un romancier post(colonial), il investit davantage son texte sur le travail d'écrivain que sur la personne. Quant à Tefy, dans son travail de traduction, dès le titre, très significatif, proleptique face aux événements socio-politiques actuels, il nous montre un roman qui s'ouvre sur une originalité pour ne pas trahir la douleur d'une terre meurtrie au sens original de l'œuvre : « Mitaraina ny tany ». Les deux romans nous livrent deux couvertures différentes.

Dans la version de l'éditions Mixte, on peut voir du M.O.B. graphic design, deux personnages superposés, différents en genre et en statut social, celui d'un officier colonisateur, arme à feu en main, placé en dessus afin de montrer cette verticalité d'ordre et de domination et une esclave, « mainty[3] », placée en dessous, se resigne dans le silence et accepte toute forme de répression. Le silence provoquerait un sentiment de culpabilité plus ou moins constant.

Dans la version traduite de l'Edition Tsipika, cette couverture souligne bien la médiation sur la réalité malgache. Cette réflexion est double, elle porte d'abord sur les événements d'un passé à travers la libération de l'esclave déchaîné, avec l'aide d'un insurgé, cette fois armé, non pas de sagaie mais d'arme à feu. Marqué par un renversement d'une situation, l'ordre de verticalité perd sa prédication par un bain de sang symbolisé par cette présence coloniale tombée et désarmée. L'arrière-plan est révélateur, une scène de fuite, de liberté, cette fois moins idyllique, même si la partie côte Est du pays est exotique. Seul le reflet du soleil couchant illumine une nuit noire avec cet effet de projections dans l'avenir, incertain, certes, mais reliés les uns aux autres à l'événement présent : affronter l'insurrection populaire.

Au final, dans cette réflexion, une telle remarque rapproche différemment Andry Andraina de Tefy, l'un montre l'image d'une femme captive, asservie, l'autre transmet l'image d'une femme libérée, délivrée.

La part du récit, la part de l'histoire

Le travail de traduction a été difficile et qu'il a fallu trois ans pour venir à bout, dixit Maradona Philipson, directeur d'édition chez Tsipika. Les droits sur la version malgache de Mitaraina ny tany de Andry Andraina quant à elle reste toujours à la Librairie Mixte chez Editions Mixte et après ce dur labeur de traduction, 500 exemplaires de la version traduite en français seront mis sur le marché pour le grand plaisir des lecteurs. Pour l'heure, selon Tefy, les gens doivent savoir comment les peuples dominés ont ressenti la colonisation.[4]

---

[3] Voir Raharimanana, *Nour, 1947.* Paris : Le Serpent à Plumes, 2001. Il parvient à cette subversion en jouant avec les stéréotypes des Noirs comme dans la scène de description de Nour dans une volonté d'embellir cette image : […] « Mainty ! », sa peau s'affine de jour en jour, d'heure en heure. (*Nour,* p.30/71).

[4] L'écriture féministe malgache, in Conférence « Quelles conditions féminines dans la littérature malgache postcoloniale ? », posté par Lovatiana Juliana, du jeudi 30 novembre 2023, à la Bibliothèque Nationale de Madagascar à Anosy, salle David Jaomanoro, Antananarivo, on https://www.facebook.com/share/v/435fXzaN6DMooAYV/?mibexxtid=oFDknk/.

Ce roman fait partie des ouvrages étudiés en secondaire dans des établissements malgaches. Près de 50 ans après sa sortie, sa traduction présente un grand intérêt pour un lectorat francophone et s'adresse essentiellement au reste du monde cette fois.

Roman historique de l'époque de la royauté jusqu'aux premières années de l'indépendance, d'une hétérogénéité narrative, on entrevoit les périodes de la colonisation et de la révolte populaire de 1947 : périodes douloureuses dans l'histoire de Madagascar. Dans ce roman, l'histoire du roman *De douleur, la terre gémit* est divisée en quatre parties, avec l'histoire de Marovato, de la peste, de la guerre et des troubles. On entrevoit trois personnages Manana, fille ainée, Feno, frère cadet et Faly le benjamin, issus de la même famille, la misère était leur quotidien à l'époque coloniale. Andry Andraina met en scène l'histoire coloniale du pays, en particulier celle d'Ambatondrazaka et ses environnants pour marquer l'histoire de la violence de la décolonisation et de la lutte de l'indépendance : les représentations idylliques sont contournées.[5]

La littérature post(coloniale) s'engage alors dans une nouvelle esthétique qui bouscule et heurte les habitudes du lecteur ; les nouvelles formes de l'écriture exigent de lui de la réflexion et interpellent son esprit critique. Le texte littéraire place la lecture des textes dans un esprit de remise en cause ou de controverse car l'écrivain d'un pays dominé n'a le choix qu'entre deux stratégies : soit « l'assimilation » ou « l'intégration » par une dilution ou un effacement de toute différence originelle, dans un espace littéraire dominant ; soit, « la dissimilation » ou « la rupture », par l'affirmation d'une différence à partir d'une revendication nationale[6].

L'évolution du roman *De douleur, la terre gémit* montre son cheminement à divers niveaux, certes, mais Tefy, moins violent que Raharimanana se situe dans la préoccupation de réapprendre et de réécrire sa langue d'écriture sans renier aucun mot, aucune variante[7].

Discours du refus du « sujet-femme »

Ce roman renvoie donc fréquemment au passé douloureux d'un trio familial, le personnage-narrateur nous livre ses souvenir d'enfance misérable marqué par le drame familial. L'écriture, en tant que travail sur les mots et sur la syntaxe, se fait élaboration et « refaçonnage [8]» des formes du langage. Texte féministe et engagé, *De douleur, la terre gémit* est une relecture beaucoup plus réaliste où l'image de la « femme résistante » s'impose de manière fragile pour

---

[5] Cf. Gilles DELEUZE, « *Causes et raisons des îles désertes* », in Dialogues. Paris : Flammarion, 1977.

[6] Pascale CASANOVA, *La République mondiale des lettres*. Paris : Seuil, 1999, pp.483-491.

[7] JRAHARIMANANA, « *Dires et détours. La part de la perte* », in Notre Librairie, Revue des Littératures du Sud : « *Langues, langages, inventions* ». Paris : adpf/Notre Librairie, n°159, juillet-septembre 2005, p.108.

[8] Ngalasso MWATA MUSANJI (Professeur des Universités), « *Langage et violence dans la littérature africaine écrite en français* », in Croire en l'homme : Mélanges offerts au Professeur Georges Ngal à l'occasion de ses 70 ans. Publiés par le Professeur Papa Samba Diop (Université de Paris12, Créteil). Paris : L'Harmattan, 2006, pp.211-224.

reconstituer sa résilience dans des mots. Récit pathétique de douleur des protagonistes tel que Manana, personnage « sujet-femme [9]», soumise au chef de gouverne[10] dont Feno, son frère cadet, conteste vivement cette servitude, et, au péril de sa vie pour honorer l'honneur sa sœur, refuse violement cette insulte à son égard traitée de calebasse trouée[11]. À la fois en colère et craintif, la peur et le courage l'emmènent à défendre la liberté, tant pour la femme que pour le pays, liberté entremêlée des bouleversements quotidiens. Ainsi, avec des interrogations, le narrateur nous dira d'un comportement conditionné par une situation nouvelle où Manana accepte de se juger avec lucidité, de chercher sa part de responsabilité, de réaliser sa réussite sociale, de regarder en face son avenir :

> - Devenir fonctionnaire sera un éclaircissement d'un horizon à toute la famille. Quant à Manana, c'est une femme. Peut-on attendre qu'une femme finisse ses études ? Lorsqu'elle sera adulte, on verra Manana se marier et la cause sera entendue.
> - Ô, Père, que dites-vous ? Manana a répondu.
> - Et quoi encore ? Tu penses donc téter longtemps aux seins d'Itavy à la maison[12].

On découvre alors la littérature comme lieu d'interrogation et de reconstruction. L'écriture est envisagée ici comme quête et conquête de l'espace de libération. Manana fait d'immenses efforts pour admettre cette réussite même si elle a arrêté si tôt les études scolaires (p.37/p.59). Depuis sa jeunesse, elle a désiré un destin « hors du commun » (p.49), elle s'est destinée à une mission émancipatrice (p.50) et même patriotique de la femme (p.51), malgré les abus sexuels qu'elle subissait, au quotidien, par le chef de gouverne en l'absence de son père (p.53/54/55). Sa personnalité est en elle-même un message : on peut d'ores et déjà définir cela comme un engagement féministe de l'auteur. Malheureusement, à la fin de la 2ème partie intitulée « La peste », elle est emportée par sa maladie au beau milieu du récit car Manana avait vécu dans la douleur et elle était aussi morte dans la douleur :

> Je sus que Manana est morte. Mon cœur était rempli de douleur. Je me mis à pleurer de tout mon soûl. Je me rappelai alors de tous les malheurs que ma sœur aînée avait endurés. J'essayai de me rappeler les moments où je l'aurais vue ressentir de la joie ou de bonheur : je ne m'en rappelai aucun. Peut-être que, dorénavant, elle n'allait plus souffrir.[13]

---

[9] Catherine Clément, Julia Kristeva. *Le féminin et le sacré*. Paris : Éditions Albin Michel, 2015, pp.142-143.

[10] Chef de gouverne ou chef de gouvernement local ou chef de canton que les gens appellent « Ragôva » (Mot de l'auteur), p.17.

[11] Tefy, *De douleur, la terre gémit*. cit., p.62.

[12] Tefy, *De douleur, la terre gémit*. cit., p.16.

[13] Tefy, *De douleur, la terre gémit*. cit., p.111.

Marqué par cette perception désolante, l'auteur déjoue les attentes, les clichés et les stéréotypes de la terre natale qui ne pouvait être qu'une antithèse du paradis tant désiré (Deleuze, 1977), ce pays, qui se veut recommencement de la terre natale, devient maudit également marqué par la mort de Feno (p.285). Le sujet désigne ici l'ordre dans lequel le texte présente un ensemble d'unités narratives[14]... Pour Paul Aron, le « sujet d'une œuvre » est une expression très générale, par ailleurs, elle recouvre sans nuances le thème, l'intrigue, le temps et les lieux, les personnages, toutes les composantes significatives d'un propos littéraire. Le « sujet-féminin », nuancé par Manana, est une clarté toute particulière dans le texte. Cette fois, le sujet en possession de générer l'écriture de l'œuvre, propose une énonciation verticale de « vous » (p.16) vers le « je » (p., l'auteur a le choix entre modifier sa phrase ou laisser tomber comme pour insister un ensemble de « textes miroitants [15]» la spontanéité de l'écriture. Ainsi, ce style reflète le respect du rang familial en utilisant le vouvoiement aux parents et les aînés comme le veut la tradition malgache. Le personnage sujet-féminin de ce roman apparaît plus porteur d'une idéologie comme individu de devenir femme et de devenir féministe (Michelle Perrot, Eduardo Castillo, 2023). Dans ce document, le fait d'être victime n'autorise pas tout et on voit rétrospectivement un regard presque masculin sur les femmes. Cette déconstruction se veut dépasser les clivages du féminisme contemporain et Manana a eu beaucoup de chance, soutenue par ses parents, par son père notamment, par son frère également, puis portée par sa propre histoire, par son milieu car être une femme libérée, ce n'est pas si facile. Ainsi, les femmes sont avant tout une sœur épaulée et non des proies de l'amour masculin ; les frères, Feno et Faly, sont responsables, par leur union, d'immenses fiertés familiales. L'écriture du chaos sociaux et de drames familiaux du roman *De douleur, la terre gémit* s'agit bien de servir la cause des femmes : promouvoir la femme malgache en l'aidant à refuser l'impérialisme masculin autant que le silence de la soumission, à exiger de se sentir libre pour être une femme et vivre en femme, non pas un repli sur soi mais une volonté d'être un rempart défensif.

---

[14] Paul Aron, « *Du sujet dans l'analyse littéraire* », in MALELA Buata B., FÄRNLÖF Hans, Position(s) du sujet francophone. Paris : Editions du Cerf, coll. Cerf Patrimoines, 2021, pp. 217-227.

[15] Michelle Perrot, Eduardo Castillo, *Le temps des féminismes*. Paris : Editions Bernard Grasset & Fasquelle, 18/01/2023, p.208. L'auteure insiste sur le mot « gommer » pour nuancer toute modification de l'énonciation.



Ouvrages consultés et cités :

Sitographie

1. L'écriture féministe malgache, in Conférence « Quelles conditions féminines dans la littérature malgache postcoloniale ? », posté par Lovatiana Juliana, du jeudi 30 novembre 2023, à la Bibliothèque Nationale de Madagascar à Anosy, salle David Jaomanoro, Antananarivo, on https://www.facebook.com/share/v/435fXzaN6DMooAYV/?mibexxtid=oFDknk/.

Bibliographie

1. RAHARIMANANA, Nour, 1947. Paris : Le Serpent à Plumes, 2001, p.212.
2. Gilles DELEUZE, « Causes et raisons des îles désertes », in Dialogues. Paris : Flammarion, 1977.
3. Pascale CASANOVA, La République mondiale des lettres. Paris : Seuil, 1999, pp.483-491.
4. RAHARIMANANA, « Dires et détours. La part de la perte », in Notre Librairie, Revue des Littératures du Sud : « Langues, langages, inventions ». Paris : adpf/Notre Librairie, n°159, juillet-septembre 2005, p.108.
5. Ngalasso MWATA MUSANJI (Professeur des Universités), « Langage et violence dans la littérature africaine écrite en français », in Croire en l'homme : Mélanges offerts au Professeur Georges Ngal à l'occasion de ses 70 ans. Publiés par le Professeur Papa Samba Diop (Université de Paris12, Créteil). Paris : L'Harmattan, 2006, pp.211-224.
6. Catherine CLEMENT, Julia KRISTEVA. Le féminin et le sacré. Paris : Éditions Albin Michel, 2015, pp.142-143.
7. Tefy, De douleur, la terre gémit. Madagascar : Editions Tsipika, octobre 2023, p.16.
8. Tefy, De douleur, la terre gémit. Madagascar : Editions Tsipika, octobre 2023, p.111.
9. Paul ARON, « Du sujet dans l'analyse littéraire », in MALELA Buata B., FÄRNLÖF Hans, Position(s) du sujet francophone. Paris : Editions du Cerf, coll. Cerf Patrimoines, 2021, pp. 217-227.
10. Michelle PERROT, Eduardo CASTILLO, Le temps des féminismes. Paris : Editions Bernard Grasset & Fasquelle, 18/01/2023, p.208.



Biographie.

Juliana Lovatiana est Maître de Conférences en Littératures francophones à l'Université d'Antsiranana (Madagascar). Ses travaux postdoctoraux en cours se portent sur la problématique de genre, littéraire ou non, dans des textes contemporains malgaches. Sa recherche en Littératures Francophones dans sa thématique actuelle s'articule sur les « Discours de nouvelles voix d'Afrique émergentes ». Elle examine notamment la possibilité d'une écriture d'intervention dans le cadre d'approches méthodologiques de recherche féministes dans la littérature malgache – c'est-à-dire, l'écriture féministe des auteurs.es malgaches francophones depuis les années 80.

Elle a écrit un texte sur Jean-Luc Raharimanana et Raphaël Confiant qui tire son intérêt du concept d'identité de l'écriture, « Une approche intertextuelle de la réfutation dans littérature malgache, de l'une, et dans la littérature antillaise, de l'autre » (2019). Puis un autre document retraçant la thématique de l'écriture de la migration dans la littérature en matière de frontières, passages, errances et figures du tragique moderne de « L'écriture de l'exil à l'exil de l'écriture dans Nour, 1947 de Jean Luc Raharimanana » (2019). Elle a continué de travailler sur les « Traversées identitaires dans les littératures francophones malgache et martiniquaise postmodernes » (2020).

Elle s'intéresse dernièrement aux études de genre, au local que global, et elle se définit comme « féministe et engagée », cette année, dans la 2ème édition du Projet « Mars au féminin » et « Mars à l'égalité de genre » dans des séries de conférences-débats et d'entretien avec les femmes scientifiques enseignantschercheurs ou non. Puis, des manifestations culturelles sur l'égalité de genre et l'égalité des chances, en Collaboration avec L'Alliance française de Diégo-Suarez et l'Université d'Antsiranana, durant les Semaines de la Journée Internationale de la Francophonie et dans le cadre la semaine de la langue française. Cette initiative reconsidère une approche-genre des œuvres et des thématiques féministes malgaches contemporains avec ceux des auteurs.es francophones ou non impliquant l'interdisciplinarité de recherche. Le projet « Juin ou la valorisation du mois de la langue malagasy » sera réédité cette année pour un nouveau thématique sur « la langue malagasy », suite à la 1ère édition 2023 sur « la Malgachéité entre oralité, légende, histoire et biodiversité » : une conférence interdisciplinaire culturelle du Nord.

Elle est enseignant-chercheur depuis 2010 et Responsable de Parcours « Ethno-littérature » en Master « Littérature et Interculturalité » où elle est la Responsable de Mention depuis 2022. En mars 2023, elle est nommée Chef de Service de Communication au sein de la Direction de Communication et Partenariat auprès de l'Université d'Antsiranana. Actuellement, elle participe activement, dans ses activités pédagogiques que scientifiques à l'Université d'Antsiranana. Depuis janvier 2024, elle fait partie de la Ligue des Femmes Ecrivaines Malgaches (LIFEM) en tant que « Critique littéraire » et membre de la Ligue des Féministes d'Afrique de l'Université Afroasiatique.


© THIBAUDEPECHE.COM

MOZAÏK



[EAT MY BUTTERFLY]

Na Hassi

Comme l'embouchure d'une ravine qui mélange eau douce et eau salée, Eat My Butterfly allie acoustique et électronique, féminin et masculin, nature et urbain. Entre explosions de percussions et mélodies enchevêtrées, elle vagabonde dans une mouvance à tendance électro qui reste sans frontières.

Eat My Butterfly

En savoir plus

linktr.ee/eatmybutterfly

Initialement formée à la batterie, vous participez actuellement à de nombreux festivals en tant qu'artiste féminin qui combine musique acoustique et électronique. Comment a cheminé cette idée de mélange et comment travaillez-vous en général ?

Oui, le rythme est entré dans ma vie de manière frappante. C'est depuis 2019 que j'ai effectué un grand virage pour quitter la pratique musicale qu'on pourrait décrire comme "technique". En effet, j'exploite aujourd'hui une forme artistique plus globale qui consiste à mélanger tout ce que j'aime : les mots, les sonorités acoustiques, traditionnelles, électroniques, les visuels, les plantes, etc.

Je n'ai pas de protocole de travail, mais j'utilise divers outils et instruments pour développer les projets que je fabrique. J'aime jouer des percussions, utiliser la flûte plongée dans une grande réverbération, faire grogner mes synthétiseurs, aller dans la nature pour enregistrer des oiseaux ou encore des scènes de vie. Cette idée de mélange fait partie intégrante de ma personnalité qui n'aime pas être bridée, enfermée dans une case et qui a une curiosité accrue pour le monde qui l'entoure.

Comment ressentez-vous la (votre) musique et que souhaitez-vous transmettre à ceux qui vous écoutent ?

Je ressens la musique de manière plurielle. J'adore écouter beaucoup de genres différents et me plonger dans leur histoire. Je peux passer du son cubain, au ndombolo, à l'edm ou encore au rock progressif sans problème ! Ma musique sous Eat My Butterfly (car je compose beaucoup d'autres choses sous d'autres pseudonymes pour d'autres projets - encore cette histoire de case -), est essentiellement un mélange d'électronique et d'acoustique, mais ce n'est pas cela qui la définit. Pour moi, la musique qui émane de ce projet est très visuelle, comme des tableaux sonores qu'il faut prendre le temps d'écouter. Ce n'est pas forcément quelque chose à danser, mais plutôt quelque chose de tourné vers une certaine introspection.

Ayant fait de votre passion votre métier, comment vivez-vous chaque festival ou chaque projet ? Comment les collaborations diverses influent-elles sur votre processus de création, par exemple ?

Oui, chaque nouveau projet est comme une renaissance où je découvre une autre partie de moi, de mes goûts et de mes capacités. Les collaborations me permettent aussi de travailler avec des gens que j'admire et qui m'inspirent tant de choses ! Elles donnent de nouvelles couleurs à ma palette et me permettent d'exprimer autre chose en mélangeant mon flux artistique avec quelque chose qui aurait voyagé en terre d'autrui.

Vous puisez votre inspiration dans l'île de La Réunion. Comment se traduit cette approche dans vos œuvres ?

La Réunion est vaste, infinie et complexe. Elle est guerrière, résiliente et parfaite. Elle m'inspire comme une muse, comme quelqu'un que je n'arriverai pas à suivre et qui serait divin. C'est son côté spirituel aussi qui m'émeut beaucoup, par ses plantes, son énergie et ses populations qui ont travaillé main dans la main avec elle. Dans mon travail, elle m'inspire par la liberté et elle m'incite à connaître davantage son histoire et ses secrets.

Combien d'albums avez-vous sorti et pouvez-vous nous en parler un peu plus ?

J'ai sorti principalement des ep (mini albums).

Le premier a été Déor, un titre sorti avec le label les Disques du Bord de l'Eau (Suisse) - qui est la branche d'un très beau festival : Week-end au bord de l'eau. Le concept était de créer un titre qui serait ensuite retravaillé par plusieurs artistes. Ce titre comprend des sons d'oiseaux et était une ode à l'extérieur en période de confinement. Il a été retravaillé par 3 artistes situés partout dans le monde : Afrique du Sud, Argentine et Allemagne. Ensuite, j'ai demandé au label d'appliquer le même concept, avec le même titre, pour le faire travailler par des artistes réunionnais. Les versions des EP "Déor" sont disponibles en version internationale et réunionnaise sur toutes les plateformes ;)

Puis, Labalamer, en 2021 qui illustre un voyage sonore apaisant rempli de collaborations. Le fait de collaborer, de mettre en commun est capital à mon sens, car aujourd'hui dans cette société individualiste, on pense que les artistes existent seuls. Hors, personne n'est là où il est seul. Nous sommes des héritier.es. Nous ne nous construisons pas seuls et nous avons sur notre route des petites ou grandes aides qui développent notre chemin.

C'est donc comme ça que je vois la musique, comme une plateforme pour se réunir et partager. Et ce, même dans la musique électronique, qui souvent implique d'être seul.e avec ses machines.

Enfin, c'est Esperar El Sol le petit dernier, qui puise ses racines dans l'Est de la Réunion, en Amérique Latine et dans la lenteur de la musique électronique. C'est encore une fois un mini album où on peut découvrir plusieurs voix...

Quelle place tient le kréol, la langue et la culture, dans votre processus créatif ?

Le kréol tient une immense place dans mon processus par son vocabulaire imagé ! Il stimule un imaginaire qui voyage beaucoup et qui est hérité de son histoire. Comme mentionné plus haut, la Réunion coule dans mon processus créatif et j'essaie au maximum de traduire cela sur mes scènes, lorsqu'elles sont végétales ou encore par l'incorporation d'instruments traditionnels.

En tant qu'artiste féminin, quels ont été les défis que vous avez eus à relever dans votre parcours professionnel ?

Les défis sont nombreux à partir du moment où on est numéro 2, où on est femme.

C'est très compliqué de faire sa place dans un milieu qui est moins paritaire que les forces armées. LOL

Bon, trêve de rires jaunes... Je vais faire quelques points d'anecdotes qui parleront d'eux-mêmes :

- "tu joues bien de la batterie pour une fille"
- "bravo la fille" (en descendant de scène)
- " ceci est un câble xlr" , merci, je connais mon métier
- On est le 8 mars et je reçois 80 % de demandes de programmation pour venir jouer, j'existe aussi le reste de l'année
- "hey la djette, tu vas danser chaleureusement en même temps ?"
- "alors la MISS, tu nous joues quoi ce soir"

Engagée dans les actions écologiques, comment associez-vous musique et environnement ? Quelle est votre démarche artistique dans ce sens ?

J'ai une démarche de conscience et de curiosité envers l'environnement qui m'entoure. Je fais beaucoup de médiation culturelle autour de ça et j'essaie de monter des projets qui peuvent aller dans ce sens. Par exemple, ça peut être de choisir du végétal pour décorer la scène ou encore de faire des collectes de déchets avec des enfants pour les sensibiliser et les inclure dans des projets artistiques. Ainsi, nous avons réalisé la première édition de La Semaine de l'Environnement Local en 2023, qui a consisté en diverses actions :

Travail avec des élèves autour des déchets, de réutilisation de matériaux pour faire du rythme, collaborer avec Greenpeace pour inclure des sons de leurs missions dans une compilation pour le climat, etc.

C'est une démarche de partage et de conscience en passant par des choses positives plutôt que culpabilisantes.

Le milieu dans lequel vous évoluez étant très hétéroclite, avez-vous des influences ? Si oui, pouvez-vous nous les citer ? Comment et dans quelle mesure influent-elles sur votre propre production musicale ?

Mes influences sont très variées... Elles inspirent et nourrissent mes différents projets ou ma vie en général. J'aime les personnes qui s'affranchissent des codes et celles qui donnent à voir par d'autres prismes sur le monde. Je suis émue de pouvoir regarder à travers des paires de lunettes différentes et remettre en question mes pratiques et fonctionnements. Parfois l'influence est si forte que je me retrouve à faire de nouvelles activités !

Face au vaste panel de logiciels et d'outils numériques permettant de créer toutes sortes de styles de musique, sur quels critères choisissez-vous vos instruments, qu'ils soient traditionnels, acoustiques ou électroniques ?

C'est une question très pertinente! Aujourd'hui, on peut facilement se noyer dans cet immense flux qu'est la production musicale. Mon problème est que beaucoup de choses me font vibrer ! J'ai donc beaucoup d'instruments et je m'amuse avec eux sans prétention de pouvoir les maîtriser. Je n'ai plus cette vision élitiste de "il faut d'abord maîtriser parfaitement quelque chose avant de passer à autre chose". Je me concentre ainsi sur ce qui fait bouger mes cellules, ce qui me fait du bien. Je pense d'ailleurs que c'est quelque chose à changer dans l'éducation des enfants, c'est-à-dire la liberté de tâtonner et d'essayer beaucoup de disciplines sans avoir pour but la performance, mais plutôt le plaisir.

L'univers de la musique est toujours en effervescence, en constante mutation. Vous arrive-t-il de « surfer sur les vagues », de suivre les tendances ? Comment procédez-vous pour garder votre authenticité parmi toutes les productions musicales qui font leur apparition ?

Oui, c'est une course effrénée vers la nouveauté tout en remettant au goût du jour des formes passées. Je suis vraiment plurielle et je n'appartiens à aucune case. Je pratique le jazz, les musiques traditionnelles, électroniques et bien d'autres encore. Je sais aussi que je vais découvrir d'autres mers et me laisser emporter dans de nouveaux courants et je suis à l'aise avec cette idée. C'est très compliqué pour les gens de concevoir qu'on puisse être autre chose que ce qu'ils ont écouté sur Spotify. Récemment, après un dj set, un directeur de label m'a dit "ce sont des sons différents, Eat My Butterfly, c'est normalement plus lent et moins dansant". Je lui ai répondu qu'il n'y avait pas de "normalement", que ma musique, même sous ce projet, suivait mes états d'âme et se montrait mouvante.

Rien n'est définitif, tout est mouvement. Je prône le fait de grandir et d'évoluer dans tout ce qu'on fait et je refuse de m'enfermer dans une case pour être mieux catégorisée par un public ou des gens du milieu.

Le mot de la fin ?

Soyez libres d'essayer, de faire des erreurs, de vous plonger dans des choses qui vous font envie. Ne culpabilisez pas de ne pas être ou faire comme il faudrait et laissez la créativité vous emmener sur des terres inconnues et surprenantes.



Labalamer EP, Shika Shika Records



Les Inouïs du Printemps de Bourges, photo par Emmanuel Gleyzes

CULTURE

REMERCIEMENTS
SPECIAL THANKS

Blandine Jacquet Johasy
Georges De Cagliari
Martin Zeugma
Libertador
Jl Cornille
Anse Etoile
Yasmine Fidimalala
Sylvia Andriamampianina
Eat My Butterfly
Juliana Loviatiana


M



LIFESTYLE


PinPin
ሰላምታ
in peace
made



Pinpin Khandan

" Une marque libre et éthique "

Son nom est Abasse, il est né à Madagascar où il a grandi avant de quitter l'île pour poursuivre ses études. Ses parents sont commerçants dans le tissu et très tôt, il a touché, côtoyé, palpé cette matière qu'il a toujours respectée. Il n'a pas toujours baigné dans l'art et l'artisanat, c'est plus tard, grâce aux rencontres et aux voyages que son esprit s'est ouvert et qu'il s'est initié. Il a passé un an à Bamako, où il a découvert la culture du bazin, des motifs faits à la main, le wax dans son habitat. Il adore le bazin, c'est un tissu très précieux en Afrique de l'Ouest, il est damassé et brillant. Puis lors d'une année sabbatique pour voyager en Inde et au Népal, il s'est familiarisé avec la soie, le chanvre, la permaculture. C'est en 2017, riche de ces expériences, qu'est née la marque Pinpin Khandan qui est dédiée aux sarwels. Chaque sarwel est un modèle unique qui est fabriqué à la main avec des tissus de qualité. Elle véhicule des valeurs de respect de la nature et de l'humain. Elle est libre et éthique.

Vasanda V.

En savoir plus

@ pinpin.khandan @pinpin.khandan

Qu'est-ce qui vous a inspiré à créer des sarouels, et depuis quand pratiquez-vous cet artisanat ?

L'aventure a commencé en 2012, lors d'une année sabbatique prise pour voyager en Inde. J'y ai acheté mon premier sarwel, et depuis, cet habit, ce style, ne m'a plus jamais quitté. Quelques années après, en 2017, J'ai lancé la marque Pinpin Khandan, dédiée aux sarwels, après avoir suivi une formation de couture.

Comment décririez-vous le style et l'esthétique de vos sarouels, et quels éléments les distinguent des autres modèles sur le marché ?

J'ai toujours voulu démocratiser le sarwel, je souhaite qu'on puisse le porter dans les occasions les plus chics, comme les plus décontracté, et c'est avec cet esprit que j'imagine chaque modèle. Chaque sarwel à son identité, il est unique et fabriqué à la main. Je souhaite aussi qu'il soit durable et responsable, l'accent est mis sur la qualité des matières, de la couture, et de la coupe, qui doit être impeccable.

Quelles sont vos principales sources d'inspiration lors de la conception de nouveaux modèles de sarouels ?

Ce sont les tissus qui m'inspirent. J'adore en rechercher, je suis patient aussi, j'attends d'avoir le bon assemblage pour lancer un modèle. Certains coupons viennent de loin, comme de l'Afrique de l'ouest, du Japon, d'Europe. Ils sont précieux, ils arrivent au détour d'un voyage ou d'une rencontre, et c'est eux qui déclenchent souvent une création.

Comment choisissez-vous les tissus et les matériaux pour vos sarouels, et quels critères sont importants dans ce processus de sélection ?

Les matières naturelles sont toujours privilégiées, que ce soit au niveau des tissus, ou des accessoires, comme les boutons, qui sont en nacre, bois ou coco. Pinpin Khandan est une marque éthique et responsable, loin de la fast fashion et de la consommation à outrance.

Quelles sont les techniques de fabrication spécifiques que vous utilisez pour créer vos sarouels, et quelles sont les caractéristiques qui définissent votre artisanat ?

Une des spécificités de mon travail est le bemiray. C'est le mot malgache pour patchwork. Car c'est naturellement que j'ai toujours conservé toutes les chutes de tissu, même les plus petite. J'adore les assembler et avec, créer un nouveau tissu. C'est comme peindre un tableau.

Et c'est bien sûr à la main, et individuellement que chaque sarwel est assemblé. Le secret réside dans la rigueur, le sérieux, la bonne humeur, l'absence de stress et de pression.

Comment prenez-vous en compte le confort et la fonctionnalité dans la conception de vos sarouels, tout en maintenant un aspect esthétique distinctif ?

Le sarwel est par nature un habit très confortable. J'adore y rajouter des éléments fonctionnels qui s'adaptent à notre mode de vie actuel. Récemment, j'ai créé un sarwel pour le jardinage, avec des poches pour les pinces et les outils. Il fallait aussi qu'il soit très solide. Et par exemple, un modèle pour le yoga sera très différent, car il n'a pas les mêmes besoins. Je crois qu'il y a un sarwel pour chaque activité.

Quels défis rencontrez-vous lors de la création de sarouels, que ce soit sur le plan technique, créatif ou commercial ?

Pour moi, il est très important de garder le coté artisanal des sarwels, c'est lui qui assure sa qualité et son authenticité. Un des principaux challenges consiste à l'allier avec la commercialisation. Sur le plan créatif, l'univers de la couture est vaste et laisse libre l'imagination. Je sais que j'ai encore beaucoup à apprendre et à explorer.

Dans quelle mesure tenez-vous compte des tendances de la mode et des préférences des clients dans vos créations de sarouels ?

Les valeurs de la mode, sont très différentes des valeurs de la marques pinpin khandan, et il me semble qu'elles ne sont pas compatibles. C'est pour ça que je m'inspire librement, indépendamment des phénomènes de tendance et de saison. Les clients par contre, sont ma référence pour améliorer mes produits, leurs avis et conseils sont toujours écoutés avec beaucoup d'attention.

Enfin, comment percevez-vous le rôle des sarouels dans le paysage de la mode contemporaine, et quel message ou sentiment cherchez-vous à transmettre à travers vos créations ?

Le sarwel est un habit intemporel et pour cela, il ne fait pas de doute qu'il a sa place dans le paysage contemporain. Je le recommande à ceux qui l'aime, à ceux qui grâce à lui peuvent s'épanouir et vivre leur style. Il transmet des valeurs de respect de l'humain et de la matière.


PinPin



Modèle : Faïda
Sarwel en lin coton et poche en bemiray (patchwork)



Modèle : Faïda
Bemiray fait avec de très nombreuses chutes de tissus précieux, Bazin, wax, tissus japonais Klimt



Modèle : Sarah
Sarwel en lin coton turquoise pailleté et Wax 100% coton



Modèles Sarah et Nella
Bazin riche bleu nuit et tissu japonais avec des tableaux de Klimt



Modèle : Alex
Sarwel 100% lin



Modèle : Hasina
Le « pinpin thaï » en assemblage de tissus coton
Poches sur la ceinture



Modèle : Alex
Sarwel-salopette avec bemiray



Modèle : Faïda
Sarwel salopette en lin Noir, wax et Bemiray sur les poches



Modèle : Shaïna
Assemblage de wax



Modèle : Sarah
Sarwel La reunion, en lin bleu, et drapeau brodé à la main



Modèle : Faïda
Sarwel en soie sauvage, lin, et bazin teint à la main du Togo



Modèle : Faïda
Bemiray et tissu denim coton


Ker Mélis
RÉUNION
NOIR GINGEMBRE
NOIR PIMENT
9,10
10,95
10,50
11,50
5,50
5,50
5,50

MOZAÏK



La Kaz A Kam

Une boutique gourmande et culturelle

Fabienne NEMOZ propose une entrevue avec la fondatrice et gérante de La Kaz A Kam, une épicerie de produits locaux et une galerie d'art située à Etang-Salé les Hauts. Depuis son ou-ver-ture en septembre 2023, La Kaz A Kam est devenue un lieu incontournable pour les amateurs de produits authentiques et d'art local. Dans cet entretien, nous explorerons le parcours de la fonda-trice, l'évolution de son concept, les défis rencontrés et les aspirations pour l'avenir de cette bou-tique-galerie unique. Sans plus tarder, plongeons dans cette rencontre passion-nante avec la créatrice de La Kaz A Kam.

Fabienne Némoz

En savoir plus

www.la-kaz-a-kam.re

La Kaz à Kam lakazakam.974

Quelle est la date d'ouverture de la boutique ?

La boutique a ouvert ses portes en septembre 2023 à Etang-Salé les Hauts.

Êtes-vous seule à la tête de cette boutique ?

Oui, je suis à l'origine de ce projet et la gérante de la boutique.

Quel est votre parcours professionnel, personnel ?

Auparavant j'étais caviste puis responsable en épicerie fine. Aujourd'hui je suis gérante de ma propre épicerie péi.

La Kaz A Kam est à la fois une épicerie de produits locaux et une galerie d'art. Comment a mûri ce concept et comment a-t-il vu le jour ?

J'ai toujours apprécié manger et boire et je suis très sensible à l'Art d'une manière générale. Plus jeune je voulais être galériste. Aujourd'hui, j'ai décidé de réunir mes 2 passions et je me lève chaque matin avec la joie d'aller travailler dans un lieu que j'aime et à mon image.

Combien de temps vous a-t-il fallu pour que votre boutique de produits locaux voit le jour ? Quelles sont les difficultés que vous avez rencontrées ?

Ce projet a commencé à mûrir en mars 2023. Les travaux en ville d'Etang-Salé sont une difficulté que vivent tous les commerçants du centre ville et ralentissent notre activité.

Pour quelles raisons avez-vous choisi de vous installer à Etang-Salé les Hauts ?

J'ai choisi de m'installer ici car la ville est riche de ses artisans de bouche. Le fromager, le boucher, le chocolatier... cela permet de créer une belle dynamique gourmet. La Kaz A Kam y avait naturellement sa place pour compléter l'offre déjà en place.

Comment sélectionnez-vous vos fournisseurs ? Avez-vous une charte « qualité », quels sont vos critères d'exigence ?

Je travaille essentiellement par bouche à oreille, avec les producteurs sur les marchés et sur recommandations.

Votre clientèle a-t-elle un profil particulier ?

Non, pas particulièrement. Les clients sont des locaux, des touristes, de tout âge, toute origine et tout portefeuille.

Proposez-vous des animations ou évènements particuliers dans votre boutique ? Dans quel but ? Promouvoir un produit en particulier ou plutôt célébrer un évènement spécifique ?

J'organise un vernissage toutes les 6 semaines et des animations dégustation en direct avec les producteurs, un marché de Noël et beaucoup d'autres évènements.

Pour la partie artistique, avez-vous un programme thématique établi pour chaque période de 6 semaines ? Où fonctionnez-vous uniquement avec les artistes qui vous sollicitent ?

Pour chaque exposition, un thème est défini. En général, ce sont les artistes eux-mêmes qui se présentent directement en boutique.

Quels sont les exigences que vous fixez pour exposer un artiste ?

Aucune, hormis la liberté, le partage, l'échange et le plaisir de créer. Je demande uniquement « pas de nudité » car beaucoup de familles passent au magasin.

Envisagez-vous une évolution de votre boutique-galerie, même s'il est peut-être tôt pour en parler. Est-ce l'aboutissement de votre projet initial ou d'autres évolution sont-elles à venir ?

La boutique est toujours en évolution. J'aimerais organiser des expos pour des associations (humanitaires, en lien avec les animaux ou autre). J'envisage aussi de développer et proposer des ateliers santé, des ateliers cuisine…

Aimeriez-vous développer davantage la partie galerie et si oui de quelle manière ?

J'évolue en fonction des artistes avec lesquels je travaille. Peut-être que des ateliers dessin verront le jour.

Au niveau des produits que vous proposez, quels seraient ceux qui n'y sont pas encore et que vous aimeriez offrir à la vente ?

J'aimerais proposer des produits « lontan », gourmands, 100% péi, authentiques mais aussi originaux. Je souhaite faire découvrir aux clients de nouvelles saveurs tout en respectant les traditions culinaires de la Réunion, pour régaler tous les palais.




LA KAZ À KAM
épicerie & cave péi





La philosophie profonde du Karma

L'univers est régi par plusieurs lois et la loi du Karma en fait partie. Le mot sanskrit « Karma » signifie littéralement « action ». Cette loi nous enseigne que nos actions, bonnes ou mauvaises auront toujours des répercussions. Nous la connaissons à travers des expressions telles que « on récolte ce que l'on sème » et « la vie est un écho ; ce que tu envoies, te revient »... Chaque culture a sa propre interprétation de ce mot. Par exemple, à Madagascar son dérivé est le « karama » qui signifie « salaire », donc la contrepartie d'un travail. En revanche, le mot qui se rapproche le plus du sens du mot karma est le « tody ». Par ailleurs, le principe d'action-réaction de Newton traite de ce sujet également.

Nivo Lalandy (Brahmine)

En savoir plus

@nivolalandy.razafimanantsoa @yogigasy

© Shutterstock

La compréhension de cette dynamique des actions nous permet de cerner notre vie en général. D'une part, cela va nous permettre de répondre aux différentes questions existentielles que l'on se pose, c'est-à-dire, les « pourquoi » de notre vie quotidienne. D'autre part, cela va nous aider à être plus conscients de nos actes, ce qui va nous pousser à agir en connaissance de cause.

Nous pouvons regrouper nos actions en trois catégories :
• Les actions positives qui procurent du bonheur vont engendrer des retours positifs.
• Les actions négatives ou qui sont influencées par une certaine forme de négativité auront des conséquences de la même nature.
• Les actions neutres lesquelles comme son nom l'indique ne produiront aucun effet. Cette dernière est l'idéal parce qu'à terme nous visons la neutralité, c'est ce qui va nous rendre réellement libres.

Mais alors, qu'est-ce qui nous pousse à agir d'une telle ou telle manière ?
Ce sont nos pensées qui sont traduites en actions. Par exemple, si je crée des pensées bénéfiques et emplies de valeurs, celles-ci se refléteront naturellement à l'extérieur. De ce fait, c'est surtout l'intention qui se cache derrière une action qui va déterminer si le retour sera positif ou négatif.

Ainsi, nous devons avant tout apprendre à réorienter nos pensées et se demander si nous sommes dans notre forme spirituelle pendant que nous agissons. Dans le Raja Yoga, nous appelons cela le Karma Yoga. C'est se souvenir du fait que c'est l'esprit qui contrôle le corps tel un chauffeur qui conduit un véhicule. Si nous maintenons cette conscience élevée, si nous nous détachons du corps, alors celui-ci ne nous poussera pas à accomplir des actions limitées ou erronées.

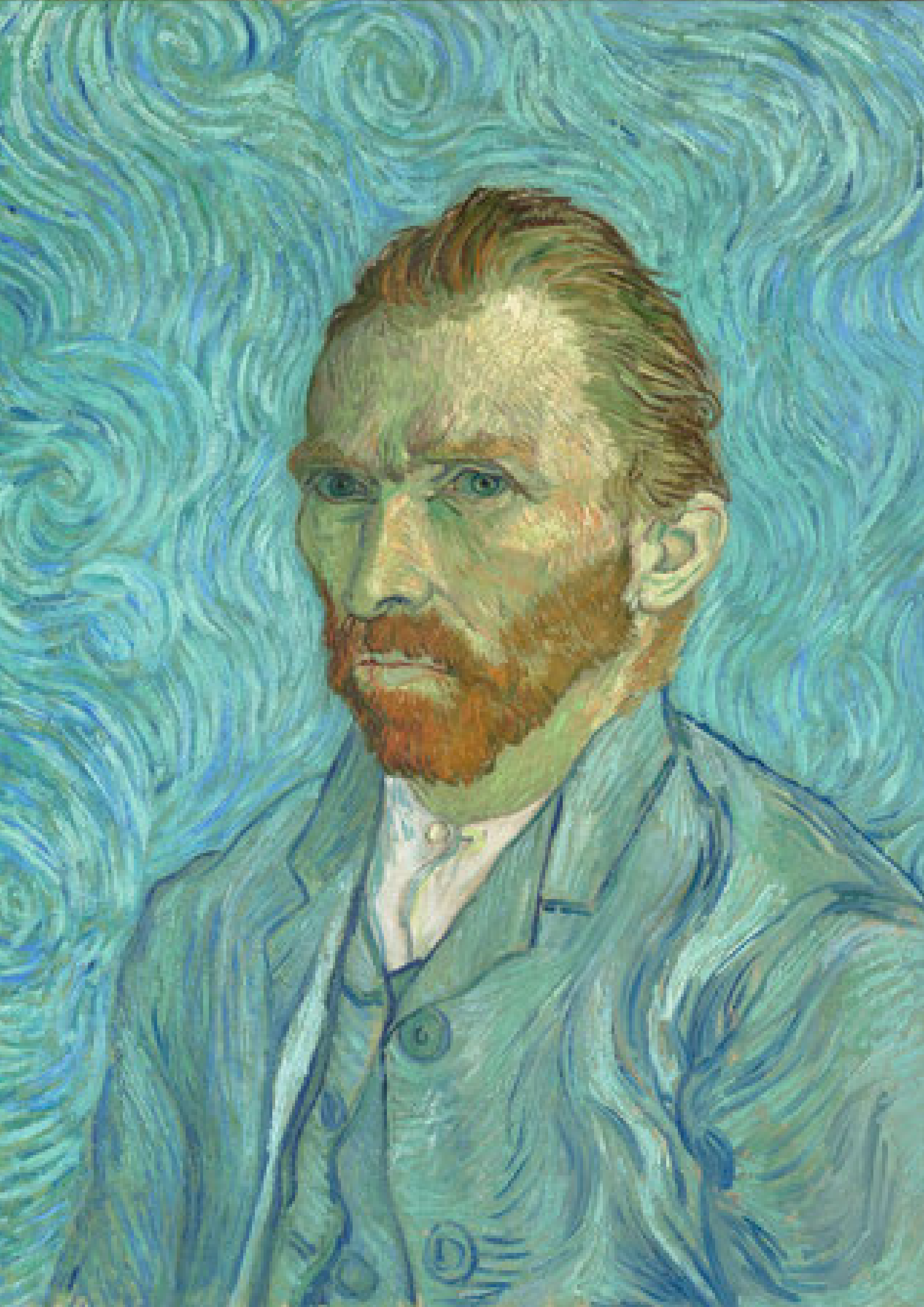
Les pensées sont certes le point de départ de toute action, mais à partir du moment où nous interagissons avec les autres, des liens karmiques vont être créés avec eux. C'est ce qui explique les difficultés que nous rencontrons dans nos diverses relations. Mais cela veut également dire que nous pouvons tout à fait créer une relation harmonieuse avec eux. Il suffit d'appliquer la bonne formule.

Connaître la Loi du Karma est juste la première étape, il faut surtout la comprendre dans son essence et l'assimiler. Elle devrait transparaître dans la vie pratique en vérifiant à tout instant si chacune de nos pensées, paroles et actions sont conformes aux lois de l'univers.

Une fois que nous avons compris ce mystère du karma, nous allons comprendre facilement que nos actes ont des conséquences directes ou indirectes sur la vie des autres, sur une communauté, sur un pays, voire le monde entier. En fait, nous créons nous-mêmes nos comptes karmiques, personne n'est victime de quoi que ce soit. Ainsi, nous sommes tous responsables de l'état du monde où nous vivons. C'est pour cela que le changement commence d'abord chez soi.

Om Shanti





Van Gogh à Auvers-sur-Oise

Dans l'univers de Van Gogh à Auvers-sur-Oise
Les deniers mois au Musée d'Orsay

L'exposition du Musée d'Orsay consacrée aux derniers mois de Van Gogh à Auvers-sur-Oise vient de s'achever. La visite de cette expo a été un émerveillement que je ne suis pas près d'oublier. Voir ces toiles si expressives, fulgurantes m'a procuré un bonheur immense. Et les conférences organisées autour de l'expo m'ont permis d'en apprendre beaucoup plus sur ce peintre à l'œuvre foisonnante, à la vie courte et à la fin tragique. Je partage ici l'éclairage de ces experts et historiens de l'art passionnés.

Soraya Patel De Zorzi

En savoir plus

shot-de-culture.fr

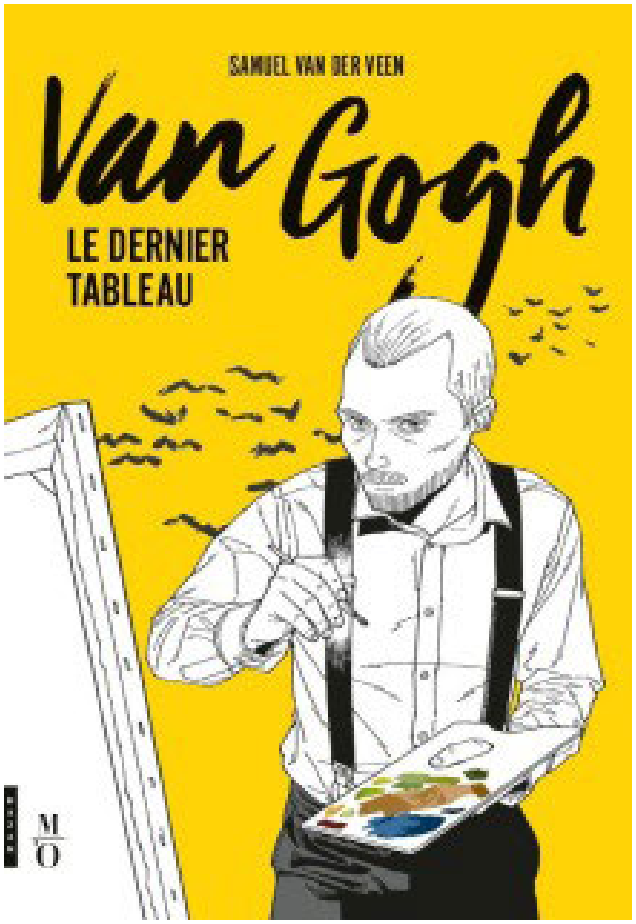
Vincent Van Gogh - Portrait de l'artiste (détail) - 1889 © Musée d'Orsay, Dist. RMN-Grand Palais / Patrice Schmidt

Dans les derniers tableaux de Vincent Van Gogh présentés dans l'exposition *Van Gogh à Auvers-sur-Oise - Les deniers mois* au Musée d'Orsay, on sent comme une urgence, un bouillonnement créatif. Ces touches vibrionnantes éblouissent. Le peintre semble arrivé au faîte de son style si particulier, après des années de travail acharné et des crises qui ont affecté sa santé psychique à Arles et à Saint-Rémy-de-Provence. Pour moi, toutes les toiles exposées sont fascinantes et j'ai eu la chance de pouvoir les admirer de près, certaines pour la première fois. Et les conférences organisées en parallèle éclairent l'état d'esprit dans lequel se trouvait Vincent Van Gogh dans ces derniers mois de vie et sa manière de travailler.



Vincent Van Gogh, *Champ de blé aux corbeaux* - 8 juillet 1890 - Van Gogh Museum, Amsterdam
© Van Gogh Museum, Amsterdam

Lors de la ***conférence dessinée Admirer Van Gogh. Les raisons d'une célébrité d'exception*** le 26 octobre 2023, Pierre-Michel Menger, professeur au Collège de France, promène son regard et son expertise de sociologue sur ce qu'on appelle le « phénomène Van Gogh ». Pourquoi le peintre est-il si célèbre, alors que peu de personnes connaissaient sa peinture de son vivant ? Qu'est-ce qui a suscité tant d'admiration pour l'homme et son œuvre ? Pendant que le conférencier explique les mécanismes à l'œuvre dans cette renommée hors du commun, le dessinateur et auteur de bande dessinée Samuel Van der Veen travaille sur sa palette graphique. Lors de brefs intermèdes, l'auteur de l'album *Van Gogh, le dernier tableau* coédité en 2023 par Hazan et le Musée d'Orsay, montre comment il a créé ses images. Un contrepoint graphique en noir et blanc éloigné de l'univers du peintre, mais très intéressant.



Van Gogh, le dernier tableau © Hazan - Musée d'Orsay - Samuel Van der Veen



Samuel Van der Veen à l'œuvre lors de la conférence dessinée du 26 octobre 2023 © S. Patel De Zorzi



La palette graphique de Samuel Van der Veen projetée lors de la conférence dessinée du 26 octobre 2023 © S. Patel De Zorzi

Pour commencer, Pierre-Michel Menger expose ce que l'histoire de l'art dit de l'œuvre et de la technique de Vincent Van Gogh, qui a innové en peignant par points et traits de couleur, jouant sur leur épaisseur. Il cite Ernst Gombrich, grand spécialiste de l'histoire de l'art du XXe siècle qui reste une référence aujourd'hui. « *Pour Van Gogh, ce n'était pas seulement un moyen de diviser la couleur, mais aussi* ***d'exprimer ses émotions*** », écrit Gombrich dans son ouvrage L'art et l'illusion, publié en 1959. *« (...) la touche de Van Gogh nous révèle quelque chose de son état d'esprit. Aucun artiste jusqu'alors n'avait employé ce procédé aussi méthodiquement et avec autant de force. Chez Van Gogh, c'est l'expression directe de* ***l'exaltation même de l'esprit de l'artiste.*** » Dès lors, Van Gogh s'attache à « des motifs propres à mettre en valeur cette technique nouvelle » : les cyprès et les oliviers peints en Provence, les champs de blé, les chaumes de la campagne autour d'Auvers-sur-Oise.



Vincent Van Gogh - *Chaumes de Cordeville à Auvers-sur-Oise* - fin mai - début juin 1890 - Musée d'Orsay © S. Patel De Zorzi

« Il est clair que Van Gogh ne se souciait pas essentiellement d'une représentation correcte des choses. Il employait couleurs et formes pour ***exprimer son sentiment relatif aux objets qu'il peignait***, et en vue de ce qu'il voulait faire ressentir au spectateur », écrit aussi Gombrich. Dans son ouvrage Histoire de l'art, publié pour la première fois en 1950, Gombrich compare Van Gogh a un autre grand peintre de son époque : « C'est ainsi que par des voies différentes, il rejoignit Cézanne au cœur des problèmes que ce dernier explorait vers la même époque. Tous deux franchirent le pas décisif ***en renonçant délibérément à considérer l'imitation de la nature comme le but de l'art de peindre*** ».

Composante importante du « mythe Van Gogh » : sa supposée folie. Les violentes crises qui l'ont conduit à se mutiler à Arles et à un séjour d'un an à l'asile de Saint-Rémy-de-Provence, puis son suicide à Auvers-sur-Oise, nourrissent le mythe du créateur fou. Pierre-Michel Menger cite Gertrude Benson, qui, dans un article de janvier 1936 publié dans l'*American Magazine of Art*, fustige ce désir de mythologie, « ***racolage sans scrupules qui met l'accent sur les frustrations et les tragédies, et non sur les réussites,*** *d'une vie qui a été obstinément marquée par l'infortune » (« Exploding the Van Gogh myth »).*

Le sociologue s'intéresse ensuite à la relation entre l'état psychique de Van Gogh et son œuvre, soulignant que l'artiste n'a jamais peint pendant ses « crises », sauf pendant son séjour à Saint-Rémy-de-Provence. Dans une lettre à son frère Theo écrite alors qu'il est à Arles (février 1888 - mai 1889), Vincent Van Gogh qualifie « *le travail mental d'équilibrer les six couleurs essentielles* » de « *pur travail et (du) calcul, avec l'esprit concentré au maximum, comme un acteur sur scène dans un rôle difficile, avec cent choses auxquelles penser en même temps en une demi-heure.* » Il tente de rassurer son frère sur sa manière de travailler : « ***Ne pense pas que je maintiendrais artificiellement une condition fiévreuse, mais comprends que je suis au milieu d'un calcul compliqué qui a pour résultat une succession rapide de tableaux rapidement exécutés mais calculés longtemps avant. Ainsi, lorsque quelqu'un dit que ceci ou cela est fait trop vite, tu peux répondre qu'il a regardé trop vite*** ».

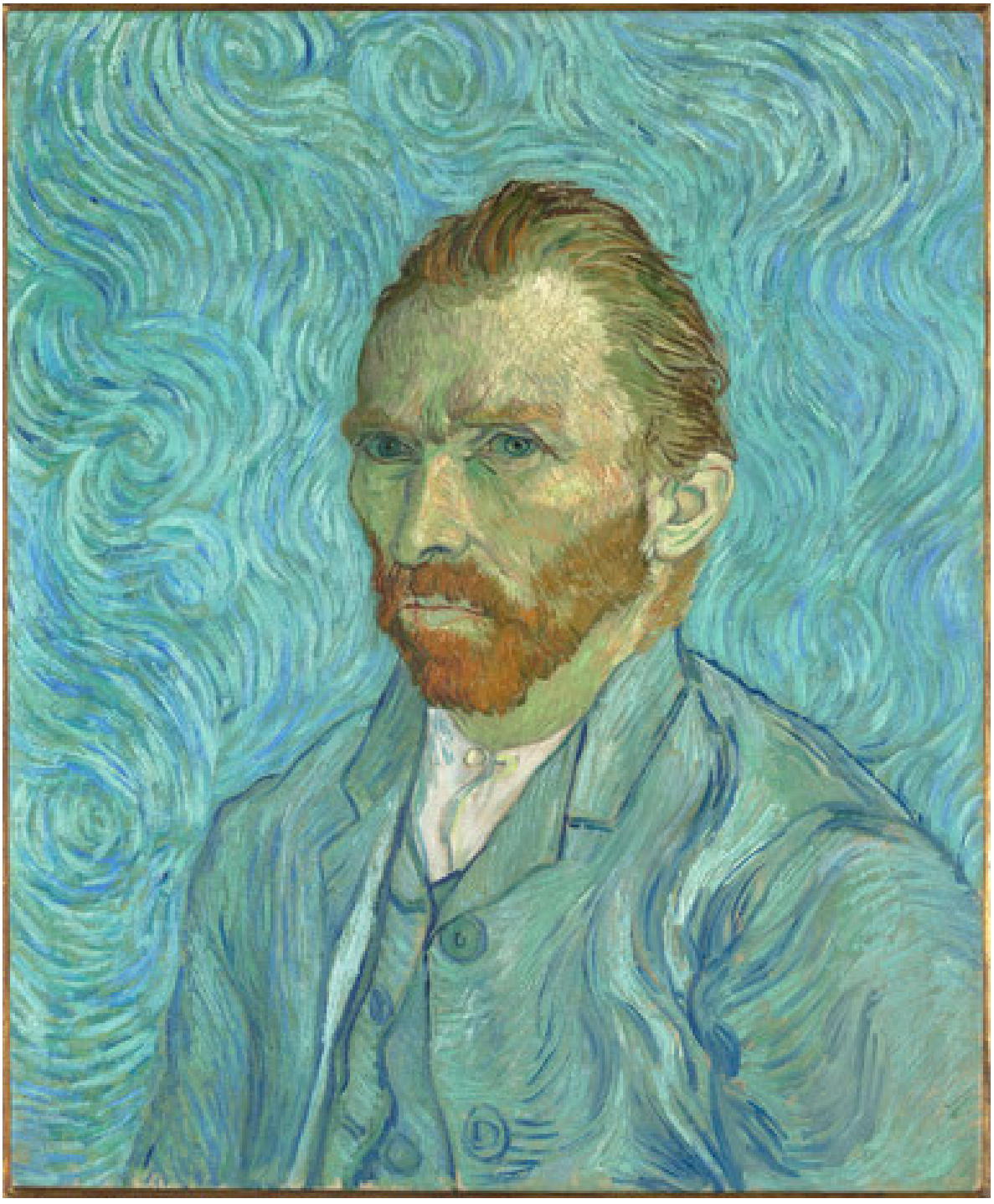


Vincent Van Gogh - *Maisons à Auvers-sur-Oise* - 9 - 10 juin 1890 - Boston, Museum of Fine Arts © S. Patel De Zorzi

Continuant à explorer la vie de Van Gogh et à mettre au jour de « bonnes » raisons d'admirer le peintre, Pierre-Michel Menger rappelle qu'en plus d'être **autodidacte**, c'était un **travailleur acharné et passionné**. Plus tôt dans sa vie, Van Gogh a travaillé pour des marchands d'art grâce à ses oncles qui étaient du métier, notamment à Londres, mais la dimension mercantile l'aurait dégouté. Il n'est pas allé au bout des formation de peintre qu'il a entreprises, renonçant à trois reprises, à l'Académie royale des Beaux-Arts de Bruxelles, à Anvers et à Paris, où il fréquente l'Académie du peintre Fernand Cormon. Mais dans tous les lieux où il a séjourné, Vincent Van Gogh a été en **permanence au contact de situations d'apprentissage**, côtoyant et se liant d'amitié avec d'autres peintres auprès desquels il s'essaie à de nouvelles techniques : Georges Seurat, Camille Pissarro, Henri de Toulouse-Lautrec, Émile Bernard notamment à Paris en 1886-1887. La maîtrise de quatre langues, l'anglais, le français et l'allemand, en plus du néerlandais, apprises durant ses jeunes années, l'ont certainement aidé à communiquer.

« Douloureux, mais toujours joyeux » : Van Gogh avait fait de l'Épître aux Corinthiens (6:10) sa maxime. Pour nous éclairer un peu plus sur la personnalité du peintre, Pierre-Michel Menger cite Leo Jansen, Hans Luijten, Nienke Bakker : « *Van Gogh était enthousiaste jusqu'au fanatisme, il s'imposait des obstacles insurmontables qu'il s'efforçait de franchir avec acharnement. Sa vie personnelle est devenue complètement subordonnée à l'art. Il donnait sans cesse le meilleur de lui-même pour avancer ; et il estimait tout à fait naturel de le faire* » *(« Van Gogh, Ever Yours. The Essential Letters »* - 2014, Yale University Press).

La production artistique de Vincent Van Gogh illustre cet acharnement : en 12 ans, il a peint 870 toiles, réalisé plus de 1 000 dessins, environ 150 aquarelles et 133 croquis dans ses lettres, et pas moins de 35 autoportraits. Dans l'éthique du travail de Van Gogh, le processus créateur est un apprentissage constant, nous apprend Pierre-Michel Menger. **Apprendre et travailler**, c'est ce qu'il aura fait pendant les années qu'il consacre au dessin et à la peinture. « *Pensez-vous que je ne me soucie pas de la technique ou que je ne la recherche pas ? Si, mais seulement dans la mesure où je veux dire ce que j'ai à dire et où je ne peux pas encore le faire, ou pas assez bien, j'y travaille pour m'améliorer. Mais je me fiche de savoir si mon langage correspond à celui de ces orateurs, des artistes qui s'appuient sur la routine et les clichés, qui préfèrent la manière "correcte", en somme* », écrit-il.



Vincent Van Gogh - Portrait de l'artiste (détail) - 1889 - © Musée d'Orsay, Dist. RMN-Grand Palais / Patrice Schmidt

« *Comment apprendre sans se désespérer de n'apprendre pas assez vite ?* », se demande Pierre-Michel Menger. Selon lui, la science du travail de Van Gogh consiste à « *équilibrer l'impulsion, la puissance expressive et le travail raisonné* ». Et quand le peintre maîtrise la technique dont il avait besoin, il aboutit à l'accélération du travail qu'il met en œuvre lors de ses deux derniers mois à Auvers-sur-Oise. **Une accélération fulgurante.**

Analysant la célébrité **posthume de Van Gogh**, le sociologue souligne que c'est un cas rare : très peu d'artistes peu ou très peu connus de leur vivant connaissent une gloire ascendante après leur mort. A son ouverture en décembre 1986, le Musée d'Orsay consacre sa première grande exposition à Van Gogh à Paris. A cette époque, on parle beaucoup du rôle qu'a joué le frère du peintre, *Theo Van Gogh*, pour populariser son œuvre. Mais c'est oublier que Theo est mort seulement 6 mois après Vincent, souffrant de syphilis. Désormais, et le sociologue le souligne, on sait que c'est surtout **Johanna Van Gogh**, l'épouse de Theo, qui a accompli tout le travail pour faire connaître le peintre au plus grand nombre. À la mort de son mari Theo, Johanna van Gogh rentre en Hollande et ouvre une pension de famille. Elle a hérité d'un grand nombre de tableaux et de gravures, et de l'œuvre de Vincent Van Gogh.

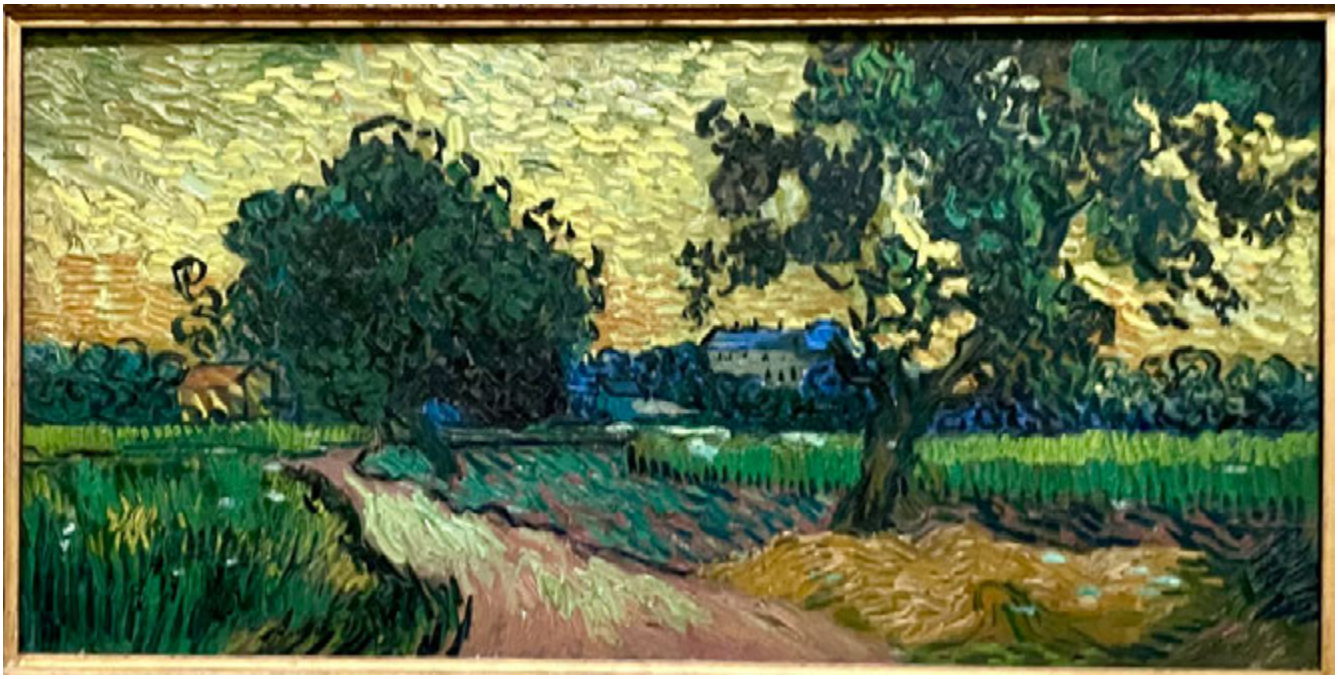


Jo van Gogh Bonger avril 1889 @ Woodbury_and_Page

Tout en élevant son fils Vincent Willem Van Gogh (1890-1978), Johanna entreprend de valoriser et faire connaître l'œuvre de son beau-frère. Le 14 novembre 1891, elle note dans son journal intime : « *A côté de mon enfant, Theo m'a laissé une autre tâche - l'œuvre de Vincent. Pour la rendre visible et la faire apprécier autant que possible, garder les trésors que Vincent et Theo ont collectionné pour l'enfant, c'est aussi mon travail », puis elle ajoute : « Maintenant je vais commencer par les lettres avant l'été* ». C'est aussi Johanna Van Gogh qui a fait transférer en 1914 la dépouille de son mari, enterré en 1891 au cimetière d'Utrecht (Pays-Bas), pour que les deux frères reposent côte à côte au cimetière municipal d'Auvers-sur-Oise, ce village au nord-ouest de Paris où le peintre a passé ses dernières semaines.

C'est seulement récemment, dans le sillage de cette exposition, que j'ai pris connaissance du **rôle déterminant** de Johanna Van Gogh pour la postérité de l'œuvre de son beau-frère. Encore une femme qui a été en quelque sorte effacée de l'histoire, dont l'action a été mise sous le tapis. Le beau documentaire *Van Gogh, deux mois et une éternité,* réalisé par Anne Richard (France, 2022) et diffusé sur Arte en octobre 2023, éclaire la détermination de cette jeune professeure d'anglais, mère d'un enfant en bas âge, veuve à 29 ans. Acharnée et fine négociatrice, elle saura créer et entretenir l'intérêt des riches collectionneurs tout en faisant en sorte que des tableaux entrent aussi dans les musées, pour que tout le monde puisse les voir. C'est à elle que l'on doit l'organisation de grandes expositions consacrées à Van Gogh et la publication de la correspondance des deux frères en 1914. Heureusement que cette exposition et les publications et films récents remettent son action à sa juste place.

C'est d'ailleurs à la prolifique correspondance du peintre qu'est consacrée la **conférence-lecture Avec les mots de Van Gogh**, le 23 novembre 2023. Emmanuel Coquery, conservateur général du patrimoine, directeur du développement culturel de la Bibliothèque nationale de France et Wouter Van der Veen, chercheur indépendant et directeur scientifique de l'Institut Van Gogh, y montrent comment ses lettres et sa peinture s'entremêlent. Et l'importance de l'écrit et de la langue chez l'artiste. Grand spécialiste de la vie et de l'œuvre de Van Gogh, Wouter Van der Veen est un personnage incontournable pour ses connaissances et son rôle de passeur de cette connaissance auprès du grand public. Ses ouvrages sont ainsi accessibles gratuitement en version numérique sur son site internet et il anime une chaîne YouTube sur Van Gogh. Le comédien Matthieu Marie ponctue l'exposé de lectures de passages de certaines lettres.



Vincent Van Gogh - *Paysage au crépuscule* - 20 - 22 juin 1890 - Amsterdam, Van Gogh Museum © S. Patel De Zorzi

La conférence s'ouvre sur cette phrase révélatrice que Van Gogh a écrite, peu avant son suicide : « *Eh bien mon travail à moi j'y risque ma vie* ***et ma raison y a fondrée à moitié…*** », peut-on lire dans le brouillon de sa dernière lettre à Théo, retrouvée sur le peintre après son suicide. Dans cette éventuelle faute de français, le néologisme « fondrée » peut aussi se lire comme un mélange d'« effondrée » et de « fondue ».

Wouther Van der Veen, Néerlandais de naissance et bilingue français-néerlandais, raconte comment en 1998, détenteur d'une maitrise en littérature comparée, il se voit confier une première mission professionnelle : retranscrire les lettres de Van Gogh écrites en français. Depuis, il n'a cessé d'étudier l'œuvre et la vie de son compatriote, lui consacrant même une thèse. Pour Wouther Van der Veen, il est clair que Van Gogh avait pour but que nous lisions ses lettres, il parle d' « ***autobiographie épistolaire*** ». Il estime que la correspondance est vraiment ce qui lie Van Gogh au réel.

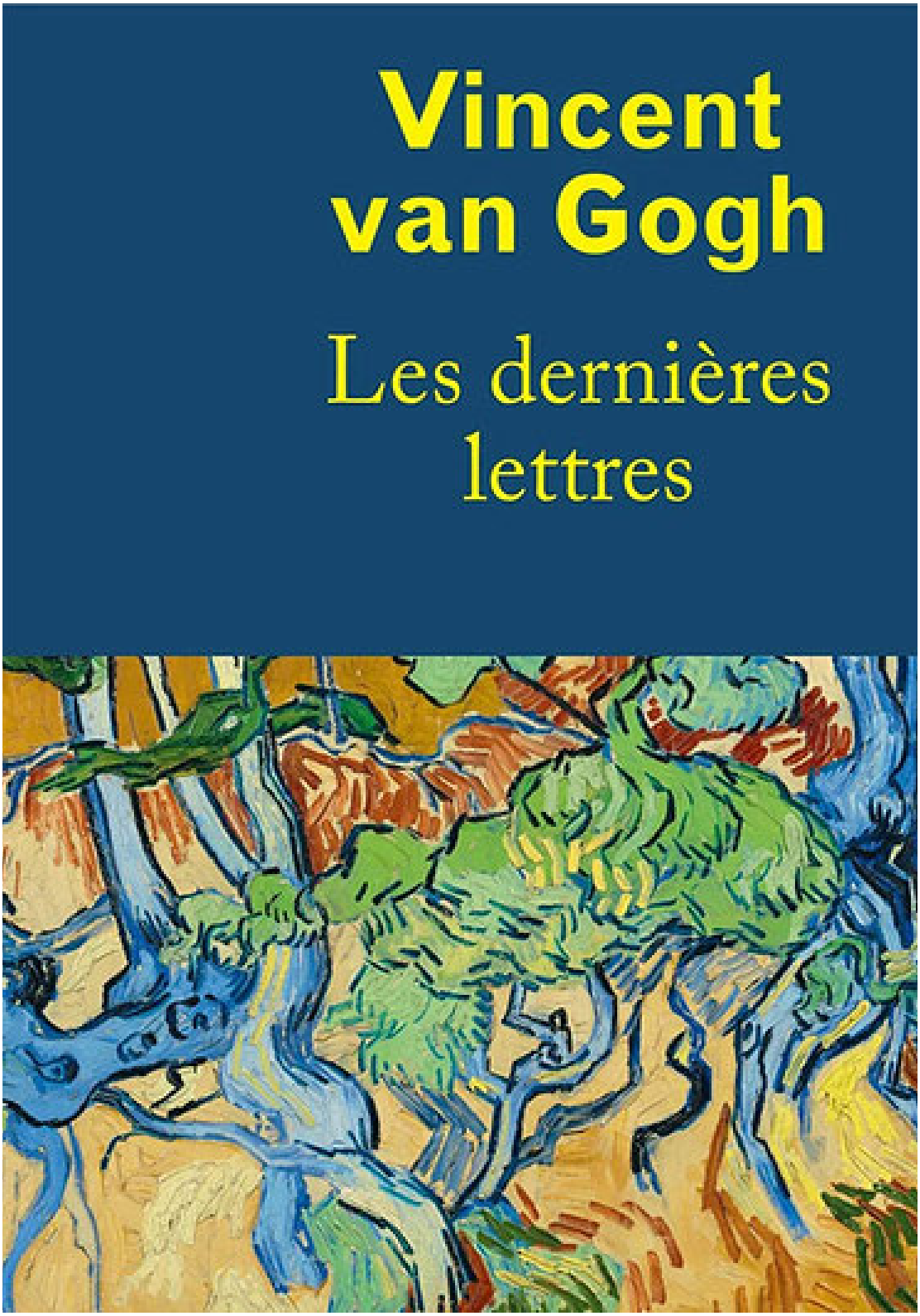
Des 902 lettres retrouvées, les dernières 350 sont écrites en français. En échange, il n'en aurait reçu que 70… Vincent Van Gogh écrit à sa mère, à sa sœur Willemien, à ses amis peintres, mais il écrit surtout à Theo. Quand Theo devient son mécène, les lettres du peintre deviennent des comptes rendus de son activité et de sa méthode. Le spécialiste précise que les lettres de Van Gogh publiées jusqu'en 2009 avaient été censurées par Johanna. Certaines contenaient aussi des passages biffés, jugés probablement trop intimes.



Vincent Van Gogh - *Champ de blé sous des nuages d'orage* - 9 juillet 1890 - Amsterdam, Van Gogh Museum © S. Patel De Zorzi

Aujourd'hui, **toutes les lettres ont été numérisées et traduites**, on peut les lire et admirer les nombreux dessins et croquis qui les ornent sur le site en anglais https://vangoghletters.org. Les lettres y sont classées par destinataire et par période et ville de résidence. C'est d'ailleurs l'occasion de se pencher sur tous les lieux où le peintre a vécu, à travers les Pays-Bas, en Belgique, à Londres, puis en France. Tous ses déménagements successifs me font un peu penser à ceux de Baudelaire, qui a eu de nombreux logements à Paris qu'il quittait généralement rapidement pour ne pas payer le loyer. Lors de l'exposition consacrée à Baudelaire à la BNF François Mitterrand en 2021-2022, tous les logements qu'a occupés le poète étaient d'ailleurs recensés sur une grande carte de Paris.

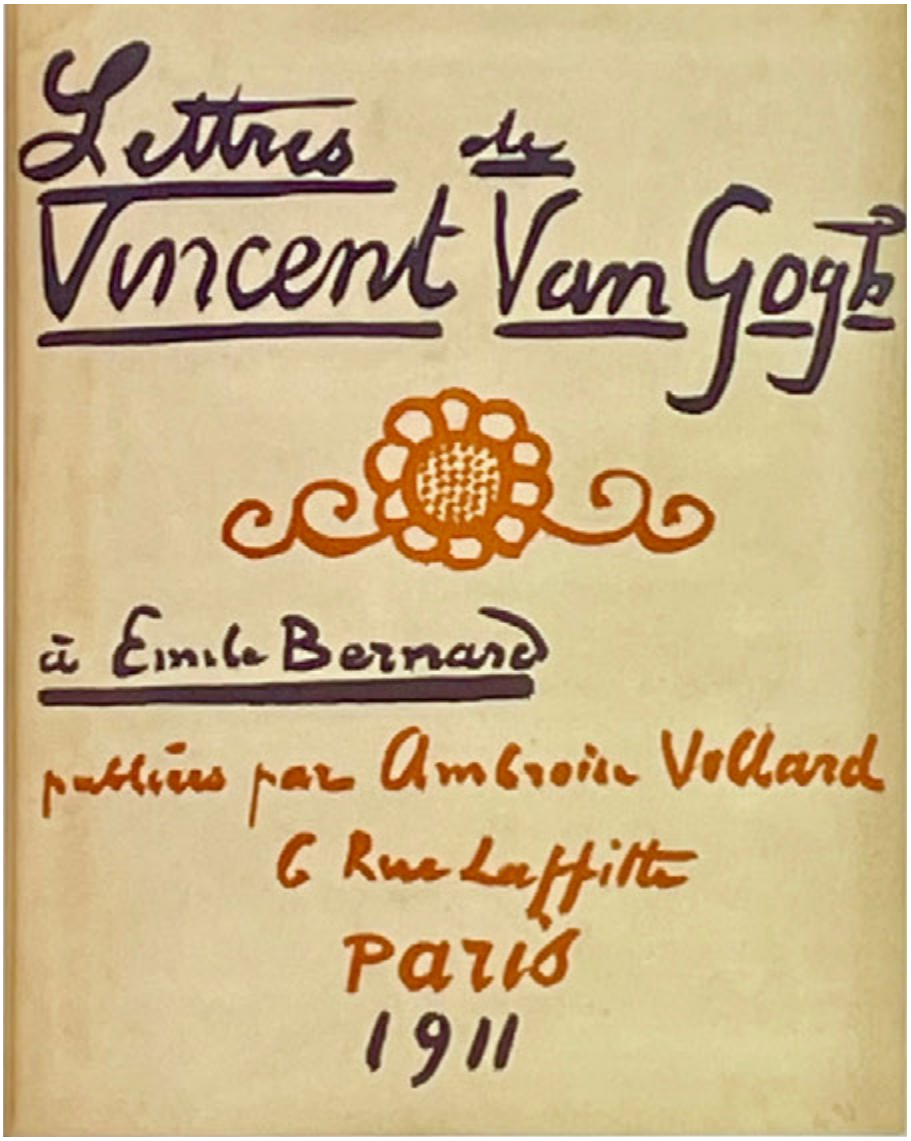
La lecture de la lettre du 25 mai 1890 destinée à H. Isaacson, un critique hollandais, lettre qui n'a pas été envoyée, permet de se rendre compte de la variété de ton et de sujets. Van Gogh y parle de ses œuvres sur le motif de l'olivier, de son séjour dans le Midi, de l'impressionnisme, d'autres peintres, dont Eugène Delacroix. Pour Emmanuel Coquery, qui a signé l'introduction de l'ouvrage *Vincent van Gogh - Les dernières lettres* édité à l'occasion de l'exposition par le Musée d'Orsay, l'élément caractéristique des dernières lettres écrites à Auvers-sur-Oise est la présence de **brouillons**. Il souligne qu'on retrouve parfois le côté torturé du peintre dans ces brouillons : son état intérieur y est plus visible que dans les lettres envoyées.



Le livre Vincent van Gogh - *Les dernières lettres* © Hazan - Musée d'Orsay

Emmanuel Coquery estime que les lettres de Van Gogh sont « ***un chemin qu'on peut tracer*** » entre son œuvre, ce qu'il omet et ce qu'on a pu reconstituer. Johanna Van Gogh a d'ailleurs fait le parallèle entre les dernières lettres et les derniers tableaux de son beau-frère.

Dès 1893, le peintre Émile Bernard a confié au Mercure de France les lettres que son ami Van Gogh lui avait envoyées pour que le public connaisse « *ce qu'il avait de plus puissant : sa sincérité* », selon lui.



Couverture de la correspondance publiée par Emile Bernard en 1911 projetée lors de la conférence du 23 novembre 2023 © S. Patel De Zorzi

Depuis son enfance, Vincent Van Gogh a eu des contacts fréquents avec le français, qui est *la lingua franca* de l'époque. Il reçoit une éducation très particulière, où le langage et les mots prennent beaucoup de place : son grand-père était pasteur protestant, d'obédience évangélique, son père était pasteur de l'Église réformée néerlandaise. Les protestants évangéliques ont pour mission de témoigner et de propager le message de l'Évangile. Van Gogh est **un grand lecteur.** Quand il essaye lui-même de devenir pasteur, dans les années 1877-1879, il apprend des textes religieux par cœur et se nourrit de cette littérature. Les auteurs qu'il aime lire sont Jules Michelet (une voix républicaine agnostique qu'il apprécie à l'époque où il se fâche avec son père), Émile Zola, dont il admire la manière de construire des phrases très structurées, Voltaire (en particulier *Zadig et Candide*), Alphonse Daudet et Ernest Renan.

Pour Emmanuel Coquery, la langue de Van Gogh est « *un immense champ de bataille* » : sa volonté de faire de la littérature se heurte à sa maîtrise lacunaire du français, qui le handicape. Comme beaucoup d'autres avant lui, le docteur en histoire de l'art a cherché dans les dernières lettres du peintre **des signes** pour comprendre ce qui s'est passé. Affichant à l'écran le brouillon et la lettre envoyée par Vincent à Theo le 23 juillet 1890, juxtaposés, il commente les différences importantes des deux écrits. Et d'en revenir à cette question qui demeure un mystère : pourquoi Van Gogh avait-il ce brouillon sur lui quand il s'est suicidé ? Sachant que le peintre semblait ne rien faire au hasard… Emmanuel Coquery note également l'étonnant post-scriptum de la dernière lettre, où il décrit le croquis du tableau *Le jardin de Daubigny*, qui figure dans la lettre et ses 3 dernières mots : « *Ciel vert pâle* ».

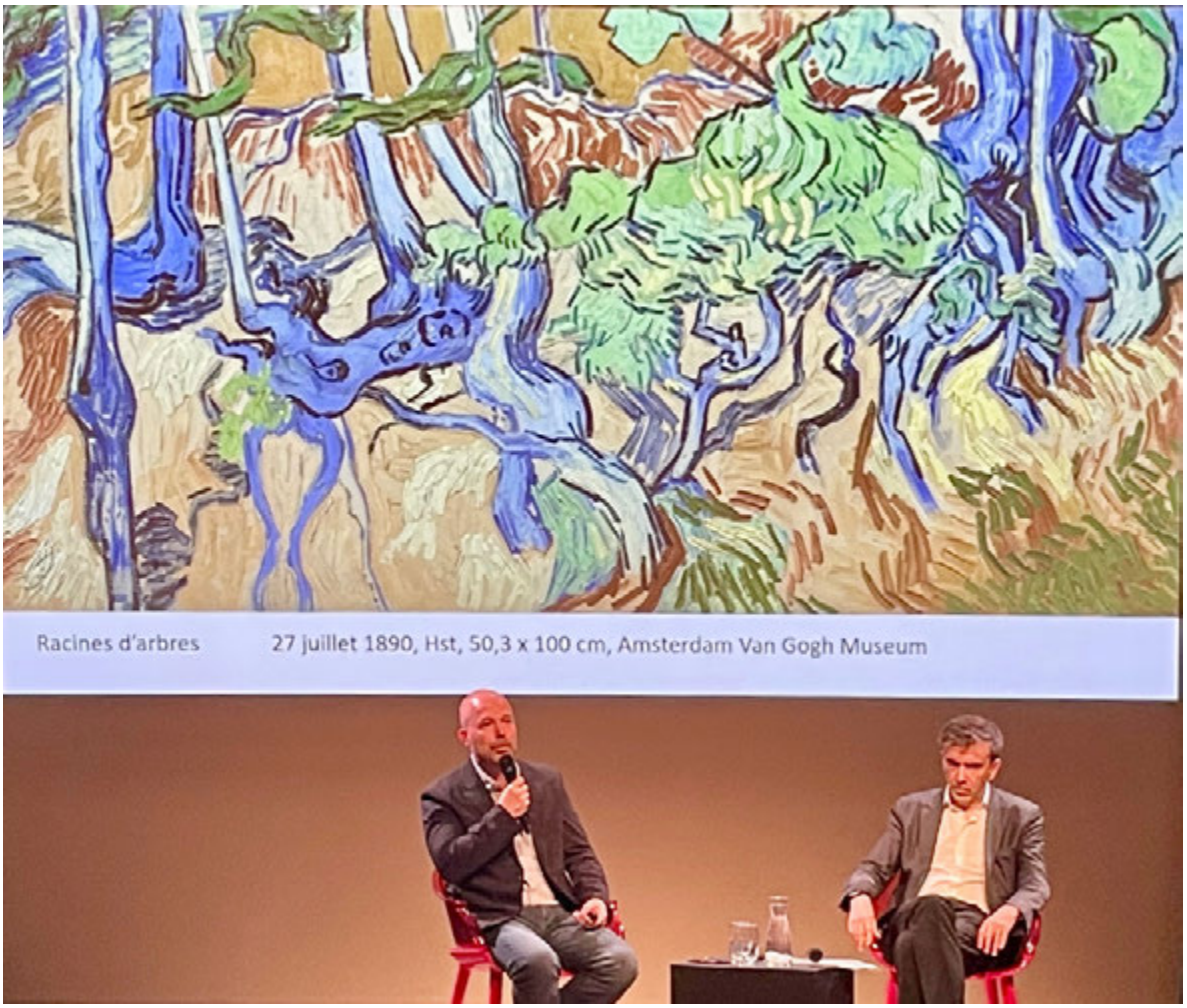


Vincent Van Gogh - *Le Jardin de Daubigny* - vers le 10 juillet 1890 - Collection Rudolf Staechelin © S. Patel De Zorzi



Un croquis figurant dans la dernière lettre de Vincent Van Gogh à son frère et la photo du tableau projetés le 23 novembre 2023 © S. Patel De Zorzi

Des mystères, il en demeure beaucoup dans la vie et l'œuvre de Van Gogh. L'un d'entre eux a trait au lieu où il a peint sa dernière toile, inachevée et baptisée *Racines d'arbres*, une toile au format double carré caractéristique de cette période. Les trois derniers tableaux signés Van Gogh n'ont pu être empruntés par le Musée d'Orsay pour cette exposition, mais cette ultime toile, inachevée, y occupe une place spéciale. C'était la première fois que je la voyais « pour de vrai ». Je me souviens, d'avoir lu dans *Télérama*, en juillet 2020, un article sur l'enquête menée par Wouther Van der Veen : en plein premier confinement, il avait enfin localisé les motifs de racines représentés dans la dernière toile du peintre ! Soit à deux pas de l'Auberge Ravoux, où Van Gogh logeait. Ce dernier tableau est le sujet de la **conférence du 21 décembre 2023**.



Wouther Van der Veen et Emmanuel Coquery devant la projection du tableau Racines d'arbres le 21 décembre 2023 © S. Patel De Zorzi

Le directeur scientifique de l'Institut Van Gogh d'Auvers-sur-Oise explique qu'on a « *rendu sa voix* » à ce tableau qui était mis de côté et dont on ne parlait pas, dont on avait d'ailleurs mis du temps à comprendre ce qu'il représente. Un historien de l'art avait même estimé que c'était une œuvre sans queue ni tête ! Jusqu'en 1999, c'était une toile « flottante » dans la collection du Musée Van Gogh, à Amsterdam : on savait qu'elle avait été peinte à Auvers-sur-Oise, donc pendant les dernières semaines de vie du peintre, c'est tout. Puis il a été établi que c'était sa dernière toile, peinte le jour de son suicide.



Vincent Van Gogh - *Racines d'arbres* - 27 juillet 1890 - Amsterdam, Van Gogh Museum © S. Patel De Zorzi

Lorsqu'Andries Bonger, le frère de Johanna Van Gogh, a dressé la première liste de tous les tableaux de peintre, cette œuvre n'y figure pas. Andries Bonger a rencontré Theo lorsqu'il s'est installé à Paris et s'est intéressé à l'art moderne à son contact. C'est lui qui a présenté à Theo à sa petite sœur Johanna. Le tableau inachevé est mentionné par la suite, puis dans le nouvel inventaire que fait le fils du docteur Gachet.



Photo d'Andries Bonger projetée le 21 décembre 2023

Wouther Van der Veen rappelle le contexte de l'arrivée de Van Gogh à Auvers-sur-Oise : après avoir passé un an à l'asile de Saint-Rémy-de-Provence et après les quatre crises graves qui l'avaient amené à penser qu'il était atteint de syphilis, le peintre constate que Theo est malade lui aussi. Cette « *double menace* » le motive à travailler encore plus, à se réfugier dans le travail comme l'y encourage d'ailleurs le docteur Gachet. En 70 jours, il réalise 74 tableaux et 45 dessins !

Une quinzaine d'années après la mort de Van Gogh, des photographes réalisent des vues d'Auvers-sur-Oise pour des cartes postales. La petite ville n'a pas encore beaucoup changé par rapport à ce qu'elle était en 1890. Une série de ces cartes postales d'Auvers vers 1905-1910 a d'ailleurs été utilisée pour le diaporama projeté à l'auberge Ravoux. Pendant le premier confinement, en mars 2020, comme beaucoup de personnes, Wouther Van der Veen s'est mis à ranger. Il tombe alors sur cette série de cartes postales et en particulier, sur celle qui représente la rue d'Aubigny. Il a alors l'intuition que c'est cet ensemble de racines d'acacias que Van Gogh a représenté sur sa dernière toile.



Carte postale de la rue d'Aubigny à Auvers-sur-Oise projetée le 21 décembre 2023

Selon le spécialiste, la lumière du soleil peinte sur cette toile indique même que « ***les derniers coups de pinceau ont été peints vers la fin de l'après-midi***, *ce qui fournit plus d'informations sur le déroulement de cette journée dramatique se terminant par son suicide* ». C'est en effet en fin de journée, le 27 juillet 1890, alors qu'il est sorti peindre, que le peintre a tenté de se suicider d'un coup de revolver en pleine poitrine. Il est mort après 30 heures d'agonie.

Wouther Van der Veen soumet son idée à ses collègues d'Amsterdam, qui confirment son intuition, puis demande au président de l'Institut Van Gogh, qui se trouve alors à Auvers, en plein confinement, s'il peut aller vérifier. Dominique Janssens lui confirme que l'acacia est toujours là, cette espèce invasive ayant résisté à la putréfaction… Quand on regarde la carte postale colorisée qui est projetée, aucun doute n'est possible ! Pendant son séjour à Auvers-sur-Oise, Van Gogh passait tous les jours devant cet ensemble de racines remarquable pour aller peindre dans les bois environnants.



Photo des acacias de la rue d'Aubigny à Auvers-sur-Oise projetée le 21 décembre 2023



Carte postale colorisée de la rue d'Aubigny à Auvers-sur-Oise projetée le 21 décembre 2023

Pour Wouther Van der Veen, le peintre a eu tout le temps de réfléchir à ce qu'il allait faire, comment il allait représenter ces racines. Et la composition complexe du tableau prouve que son suicide a été pensé à l'avance et n'est pas la conséquence d'une crise de démence : il rappelle que Vincent van Gogh réfléchissait longtemps avant de peindre. « *Son geste ultime (son suicide) a été commis de manière consciente et lucide* », estime le spécialiste.

Ce n'est pas la première fois que le peintre représente des racines. On retrouve ce sujet dans un tableau peint quand il était aux Pays Bas, qu'il avait intitulé Racines, en français. Il existe aussi dans l'œuvre de Vincent Van Gogh d'autres toiles conçues comme des plongées dans la nature, comme *Champs de blé près d'Auvers-sur-Oise ou Branches d'acacia en fleurs*, un tableau captivant aux teintes sombres. Regarder la nature de très près, dans un cadrage particulier : il s'inspire sans doute là des estampes japonaises qu'il collectionne. Ce tableau inachevé peut être mis en parallèle avec deux autres tableaux peints à Auvers : *Gerbes de blé* et le touchant *Sous-bois avec deux personnages*, où des troncs arbres bleu-violet s'érigent, droits comme des colonnes ou comme les barreaux d'une cage.



Vincent Van Gogh - *Champs de blé près d'Auvers-sur-Oise* (détail), 1890. Vienne, musée du Belvédère. © Johannes Stoll -Belvedere, Vienna



Vincent Van Gogh - *Sous-bois avec deux personnages* - 20 - 22 juin 1890 - Cincinnati, Cincinnati Art Museum © S. Patel De Zorzi

Van Gogh semble donc fasciné par ces acacias d'Auvers-sur-Oise, essences venant de régions plus chaudes qui se sont manifestement bien acclimatées. Le petit tableau ***Branches d'acacia en fleurs*** représente l'arbre dans le jardin du docteur Gachet, Van Gogh l'aurait peint le 7 juin 1890, juste après avoir fait le portrait du docteur. J'ai découvert que le bois d'acacia était cité dans la Bible pour la fabrication de l'Arche de l'Alliance ainsi que de l'autel... Peut-être que Van Gogh, qui a été tenté par le métier de pasteur et connaissait beaucoup de textes religieux, le savait. En ce qui concerne la teinte bleue des racines représentées, il semble que ce soit un choix du peintre et que ces racines n'étaient pas bleues dans la nature. On retrouve ce bleu violet dans d'autre tableaux de cette époque.



Vincent Van Gogh - *Branches d'acacia en fleur* - 7 juin 1800 - Stockholm, Nationalmuseum © S. Patel De Zorzi



Le Docteur Gachet - 1890 -© Musée d'Orsay, Dist. RMN-Grand Palais / Patrice Schmidt

S'attachant à interpréter **la portée symbolique de ce dernier tableau**, pour essayer de comprendre ce que le peintre a voulu signifier, Emmanuel Coquery cite une phrase de sa dernière lettre à Théo (non envoyée) : « *Eh bien vraiment nous ne pouvons faire parler que nos tableaux* ». Si certaines de ses toiles ont une dimension naturaliste, qui montrent des hommes face à la puissance de la nature, tel son *Champ de blé derrière l'hospice Saint-Paul avec un faucheur* (1889) peint pendant son séjour à l'asile de Saint-Rémy-de-Provence, Van Gogh exprime surtout des sentiments dans sa peinture. « *Mes tableaux sont pourtant presqu'un* ***cri d'angoisse*** *tout en symbolisant dans le rustique tournesol la* ***gratitude*** », écrit-il. L'innocence, l'amour, la bonté, la sagesse, la patience infinie font partie des sentiments qu'il s'attache à évoquer. Dans une lettre à sa sœur Willemien, le 13 juin 1890, il explique : « *De ces jours-ci, je travaille beaucoup et vite ; ainsi faisant je cherche à exprimer le passage désespérément rapide des chôses dans la vie moderne* ».



Vincent Van Gogh - *Un escalier à Auvers-sur-Oise* - fin mai - mi-juin 1890 - Saint-Louis, Saint Louis Art Museum © S. Patel De Zorzi

Que symbolisent les racines représentées dans cette dernière toile ? Emmanuel Coquery relève que le terme « racines » revient souvent dans les lettres du peintre, associé à l'idée de source originelle et de renaissance. Autre terme récurrent qu'on trouve dans sa correspondance : le mot « exil ». Vincent Van Gogh se sent rejeté de sa famille, de son pays. A cette période de sa vie, il semble s'identifier au Nord et y penser avec nostalgie, comme écrasé par le poids de ses souvenirs. Cette aspiration à revenir dans le Nord le mène à Auvers-sur-Oise, près de Paris. Mais ses écrits révèlent aussi le sentiment d'un impossible retour et d'un impossible enracinement.

Selon l'historien de l'art, Van Gogh semble chercher à rendre sa peinture vivante : la peinture est pour lui le pays de la nostalgie, mais elle est aussi perçue comme un remède. « *(...) dans la peinture, je ne cherche que le moyen de me tirer de la vie* », écrit-il à Theo le 30 août 1888, alors qu'il est à Arles. Ce sentiment de la **vie de l'œuvre** s'illustre aussi quand il assimile la création artistique à un registre de la reproduction : la peinture comme procréation. L'art semble être en concurrence avec la vie : vers la fin de sa vie, Van Gogh se demande s'il a fait le bon choix, il regrette l'amour, la vie en couple.

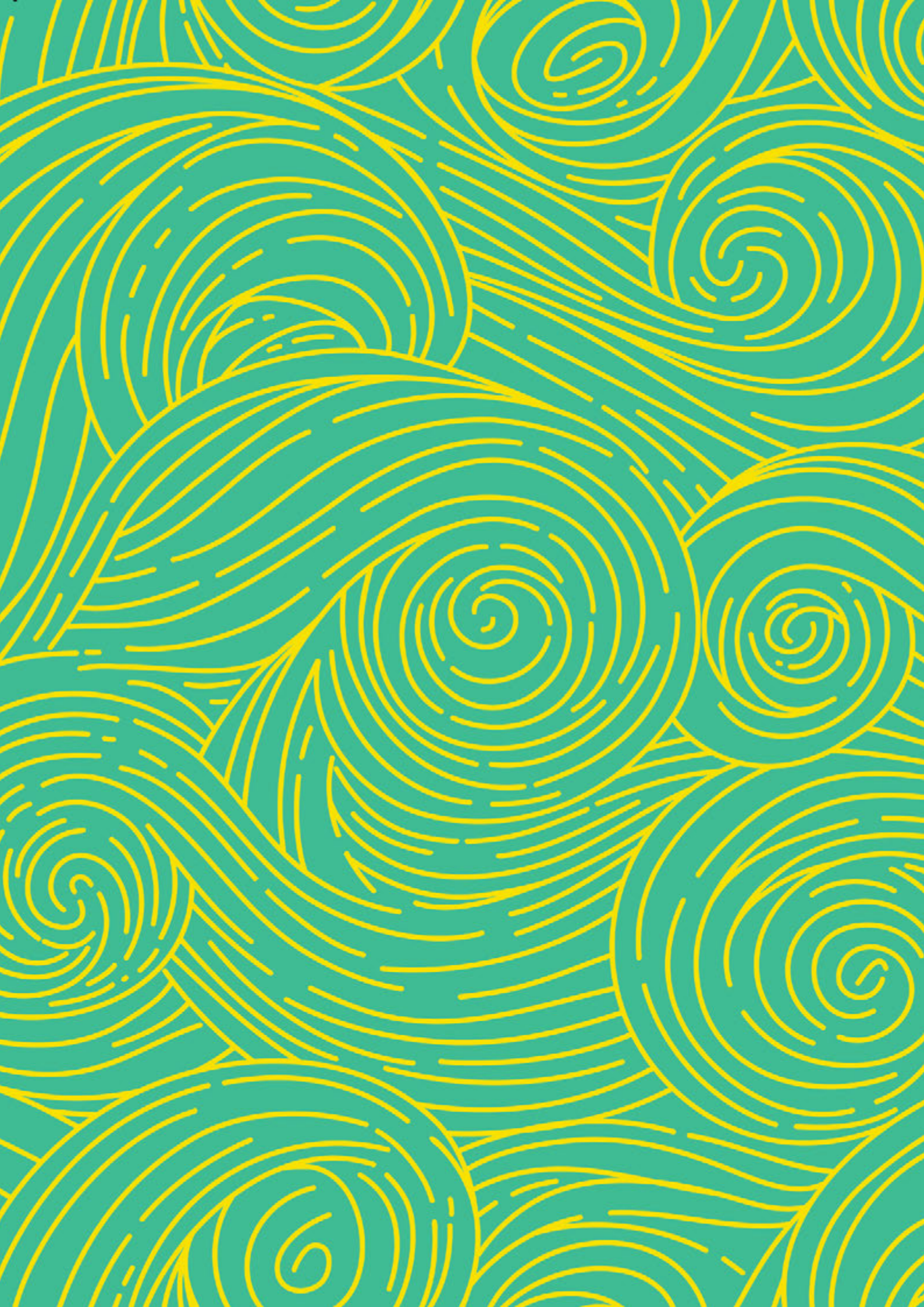


Vincent Van Gogh - *Champs aux meules de blé* - juillet 1890 - Riehen/Bâle, collection Beyeler © S. Patel De Zorzi

Les racines de l'arbre généalogique de Van Gogh sont également une piste d'interprétation qui s'impose : il y a 5 Vincent dans sa famille ! L'oncle marchand d'art qui l'initie à ce métier s'appelle aussi Vincent. Le père du peintre, Theodorus, n'a jamais accepté sa condition d'artiste et ne lui a pas pardonné d'avoir abandonné la religion. Emmanuel Coquery souligne que le père de Vincent Van Gogh l'a déconsidéré car il a échoué dans sa vocation pastorale. En ayant une relation forte avec son frère Theo, qui porte le même prénom que leur père, c'est comme si cela lui permettait de se racheter.

Surtout, cet arbre généalogique nous apprend qu'un premier Vincent est né un an avant l'artiste, en 1852, et le même jour que lui, un 30 mars. Le peintre est donc né exactement un an après un frère mort-né... et ses parents lui ont donné le même prénom que cet enfant. Il serait donc ce qu'on appelle en psychogénéalogie un **enfant de remplacement**, qui s'est retrouvé investi des attentes de ses parents et de leur deuil. Plusieurs biographes de Van Gogh ont estimé que cette situation a probablement beaucoup influencé sa vie et serait liée à ses difficultés, le deuxième Vincent se sentant incapable de remplacer le premier, perçu comme idéal, et ses parents étant d'emblée affligés par la déception liée au deuil.

On l'a vu, plus de 130 ans après la mort du peintre, l'œuvre de Vincent Van Gogh continue d'émerveiller et de fasciner chercheurs, connaisseurs et grand public. Grâce à tout ce que j'ai appris au cours de ces trois conférences, en lisant les lettres du peintre, en voyant ces toiles dont certaines que j'ai découvertes, je suis encore plus convaincue du génie de cet artiste hors-normes et de son avant-gardisme.



LIFE STYLE

REMERCIEMENTS
SPECIAL THANKS

Pinpin Khandan
La Kaz A Kam
Nivo Lalandy
Soraya de Zorsi


M

JOURNAL

Actualités /// Événements

– p. 600

EXPOSITION

Antres Sauvages

Du 23 Mars jusqu'au 1er Juin 2024 à la Cité des Arts, Saint-Denis, RE



Cette exposition collective rassemble les illustratrices Sara Quod, Natacha Eloy et Edwina Leclerc, et met à l'honneur leurs trois univers dans tout ce qui les rassemble autant que dans ce qui les singularise. Une scénographie conçue spécialement place le public et la rencontre au cœur de l'exposition, pour un résultat inédit à découvrir dans le cadre du temps fort bande dessinée.

ARTISTES //
Sara Quod, Natacha Eloy et Edwina Leclerc.

PARTENAIRES //
Le Cri du Margouillat.

Vernissage le samedi 23 mars de 14h à 20h.
Exposition jusqu'au 1er juin 2024, du lundi au samedi de 10h à 18h.

--
Accès aux expositions
L'accès aux expositions est gratuit.
L'accès aux expositions est libre, sauf :
- Les dimanches et jours fériés,
- Lors des locations et privatisations d'espaces,
- Lorsque l'accès à la Cité des Arts est payant dans le cadre d'un événement.
Pour plus de renseignements, contactez la billetterie au 02 62 92 09 90.

VERNISSAGE LE SAMEDI 23 MARS
DE 14H À 20H
EXPOSITION JUSQU'AU 1ER JUIN 2024

JOURNAL

Galerie la Kour

Du 12 au 14 avril, au 211 à Saint-Leu, RE



La galerie éphémère fait son grand retour!
La nouvelle affiche pour la 4e édition de la @galerielakour est sortie!!!
Création de @rantdanrond

C'est avec joie et fierté que nous vous retrouverons d'ici à 4 semaines pour découvrir les artistes :
@doudou_did
@tika97455
@nucleus_pulp
@geraldinegabin
RantDanrond
Julie Massicot
et en parallèle des artisans/ateliers créatifs :
Aux rendez-vous de la lune rose
@latelier2chris_artherapie
@L'ilot Bijoux
@lesépischics

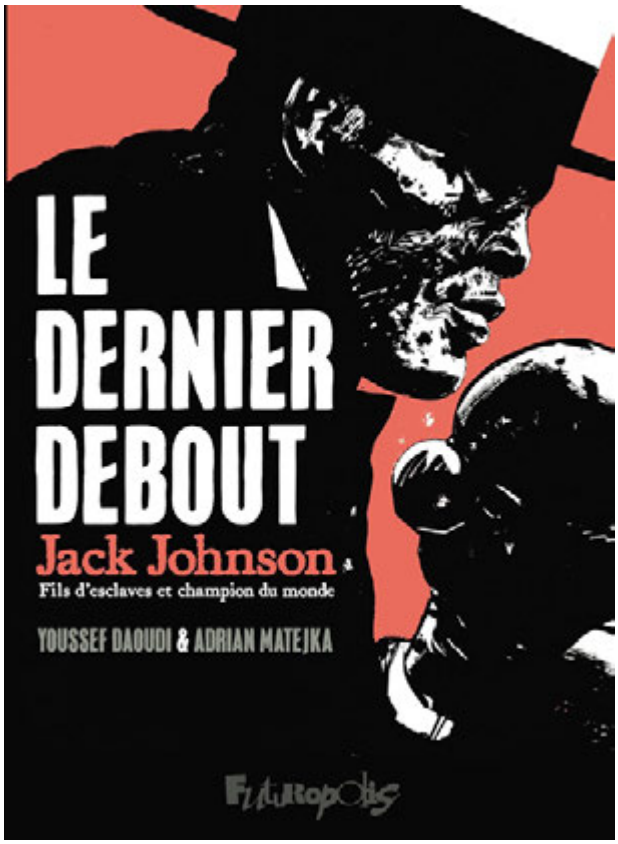
–

En savoir plus

https://www.facebook.com/events/774232880904888

Le dernier debout: Jack Johnson, fils d'esclaves et champion du monde

Adrian Matjeka & Youssef Daoudi, Editions Futuropolis



Au matin du 4 juillet 1910, des milliers de fans de boxe prennent d'assaut le nouveau stade de Reno, Nevada, pour assister à une confrontation épique et controversée : Jack Johnson, le premier champion noir catégorie poids lourds au monde, arrogant, frimeur, macho, manipulateur et star malaimée des médias, est confronté à un ancien champion blanc Jim Jeffries, décidé à monter sur le ring pour l'argent, mais aussi porté par les suprémacistes blancs.

La guerre de Sécession est encore dans toutes les mémoires, le Ku Klux Klan renait de ses cendres mal éteintes dans le sud des États-Unis, la presse défend le « grand espoir blanc ». C'est l'apogée de l'ère des lois Jim Crow, imposant la ségrégation raciale aux États-Unis pour entraver les droits obtenus par les Afro-Américains au lendemain de la guerre de Sécession (abolissement de l'esclavage, citoyenneté pour toute personne née ou naturalisée aux États-Unis, droit de vote pour tous les citoyens). Les spectateurs attendent avec impatience que Jeffries rétablisse la hiérarchie raciale que Johnson a bousculé.

–

En savoir plus

https://www.futuropolis.fr/9782754841863/le-dernier-debout.html

Un coup de soleil

Serena Giuliano, Editions Robert Laffont



À Salerno, les jours se suivent mais ne se ressemblent pas pour Éléonore. Entre ses ménages et ses jumeaux ados, elle n'a pas le temps de goûter à la dolce vita.
Surtout, Éléonore ne parvient pas à oublier Marco, dont elle vient de se séparer.
Pendant qu'elle récure chez les autres, au moins, son esprit est occupé.
Mais en pénétrant dans l'intimité de ses clients, elle va s'apercevoir que les apparences sont trompeuses, et sa routine bien huilée pourrait se trouver chamboulée…
Son rêve de toujours deviendra-t-il réalité ?
Et si un hasard s'apprêtait à rebattre toutes les cartes ?

–

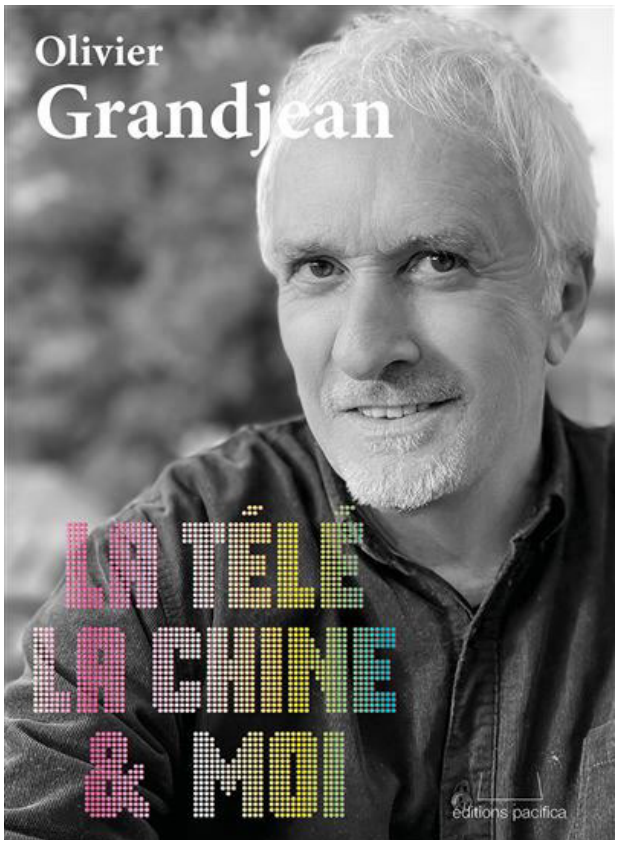
En savoir plus

https://www.livredepoche.com/livre/un-coup-de-soleil-9782253248453

SORTIE DE LIVRE

La Télé, la Chine & Moi

Olivier Grandjean, Editions Pacifica



Dans ses pages mémorielles, retour sur ses années de pérégrinations et de Chine, Olivier nous livre une floraison d'anecdotes et d'historiettes ravivées par une plume vive et élégante, se forçant à la simplicité, virevoltant comme il l'a fait en s'adonnant à son Tour de Chine filmé, dont le jingle est l'acouphène de tous ceux qui l'ont suivi. Si son récit se transformait en peinture, ce serait celle d'un essaim de lucioles s'égaillant dans un champ de coquelicots, un mille-fleurs repris à quatre mains par Seurat et Jackson Pollock, ou plutôt un Kandinsky luisant aux confins des rêves et de la musique. Chapitre après chapitre, Olivier partage son amour de la Chine fait de découvertes, de rencontres éphémères mais intenses, d'une visualité traduite en mots à un rythme haletant, toujours à la recherche de la joie tapie dans la normalité de la vie commune.

A propos d'Olivier Grandjean
Homme de télévision, animateur star de la mythique émission Intervilles en Europe de l'Est et en Asie, Chine en tête. Éternel voyageur et aventurier, toujours enthousiaste à la découverte des pays, cultures et peuples du monde.

–

En savoir plus

https://www.fnac.com/a19542896/Olivier-Grandjean-La-tele-la-Chine-et-moi

Priya, le silence des Nonnes

Marie Capron, Editions Viviane Hamy



Agent dormant de la CIA mis au placard au pays du pastaga, McKay est chargé de surveiller Tristan et Bérénice Martinez, héritiers d'un célèbre chimiste de la French connection et dirigeants d'une prétendue entreprise de phytothérapie. Quand McKay comprend qu'ils sont parvenus à mettre au point une terrible drogue qui rendra à leur famille ses heures de gloire, il voit là l'occasion de revenir en grâce auprès de sa hiérarchie. Parallèlement à ces faits, Priya, commissaire de 54 ans, finalise l'adoption de Lison Ober. En plein entretien avec la psychologue chargée du dossier, elle reçoit un appel du "boss", le commissaire divisionnaire de l'Unité centrale de criminologie. Avec Ziad, son jeune lieutenant, elle doit se rendre de toute urgence au carmel de Montmartre où des nonnes sont retenues prisonnières. À la découverte d'une effroyable scène de crime, ils sont loin d'imaginer l'horrible machination qu'ils devront déjouer... Géopolitique, services secrets, jeux de pouvoir, armes chimiques et humour noir sont les ingrédients de cette enquête aussi palpitante que désopilante. Un pulp polar addictif, la French touch en plus !

–

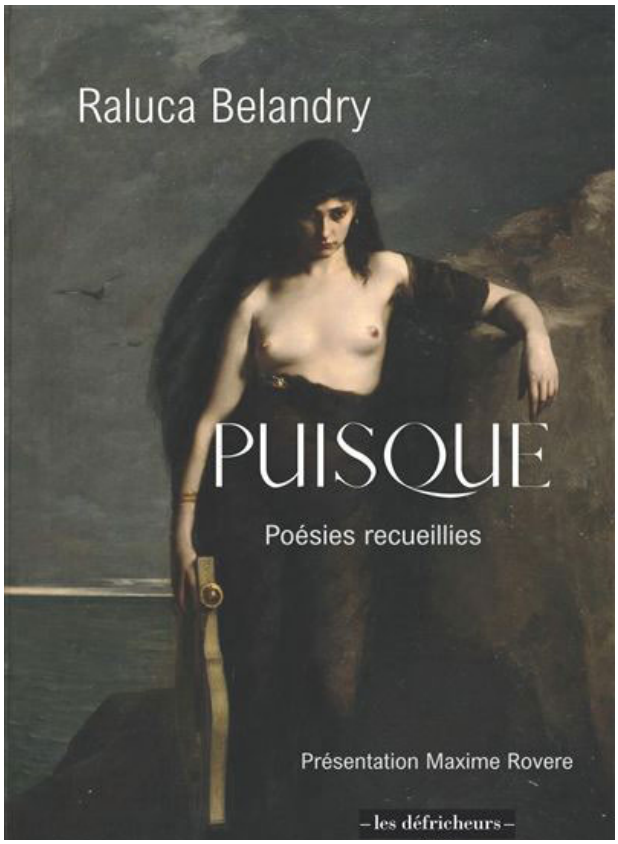
En savoir plus

https://actualitte.com/livres/1583279/priya-le-silence-des-nonnes-marie-capron-9782381402109

Puisque

Poésies recueillies

Raluca Belandry, Maxime Rovere, Editions Les Défricheurs



Partant du célèbre Fragment 31 inachevé de Sappho, s'ouvre un archipel d'îles poétiques, autant de recueils placés sous l'inspiration d'autres grandes figures tutélaires, comme Christine de Pisan, Mallarmé, Rilke, Lorca, Célan... Pétrie de ces influences, Raluca Belandry forge une langue originale, osée, où l'imaginaire voyage entre réel et abstraction, entre objets et rêves. Elle conte le choc entre philosophie et poésie, les amours survoltées par la raison, s'aventure dans une mythologie propre de la féminité, évoque une enfance transylvaine, écrit une partition pour une musique adorée. Et nous entraîne dans son périple...

Dans sa préface au recueil, Maxime Rovere présente la poésie de Raluca Belandry comme une "danse entre formalisme et expressionisme, où la nécessité de magnifier les émotions, d'explorer l'intimité, de plonger dans les méandres d'une expérience mêle le subjectif et le cosmique." La poète "écrit comme on avance dans une forêt où l'on se serait perdu, sentant par tout le corps qu'il y a quelque chose à trouver."

–

En savoir plus

https://www.fnac.com/a19280653/Raluca-Belandry-Puisque

Son odeur après la pluie

Cédric Sapin-Defour, Editions Stock



C'est une histoire d'amour, de vie et de mort. Sur quel autre trépied la littérature danse-t-elle depuis des siècles ? Dans Son odeur après la pluie, ce trépied, de surcroît, est instable car il unit deux êtres n'appartenant pas à la même espèce : un homme et son chien. Un bouvier bernois qui, en même temps qu'il grandit, prend, dans tous les sens du terme, une place toujours plus essentielle dans la vie du narrateur.

Ubac, c'est son nom (la recherche du juste nom est à elle seule une aventure), n'est pas le personnage central de ce livre, Cédric Sapin-Defour, son maître, encore moins. D'ailleurs, il ne veut pas qu'on le considère comme un maître. Le héros, c'est leur lien. Ce lien unique, évident et, pour qui l'a exploré, surpassant tellement d'autres relations. Ce lien illisible et inutile pour ceux à qui la compagnie des chiens n'évoque rien. Au gré de treize années de vie commune, le lecteur est invité à tanguer entre la conviction des uns et l'incompréhension voire la répulsion des autres ; mais nul besoin d'être un homme à chiens pour être pris par cette histoire car si pareil échange est inimitable, il est tout autant universel. Certaines pages, Ubac pue le chien, les suivantes, on oublie qu'il en est un et l'on observe ces deux êtres s'aimant tout simplement.

C'est bien d'amour dont il est question. Un amour incertain, sans réponse mais qui, se passant de mots, nous tient en haleine. C'est bien de vie dont il est question. Une vie intense, inquiète et rieuse où tout va plus vite et qu'il s'agit de retenir. C'est bien de mort dont il est question. Cette chose dont on ne voudrait pas mais qui donne à l'existence toute sa substance. Et ce fichu manque. Ces griffes que l'on croit entendre sur le plancher et cette odeur, malgré la pluie, à jamais disparue.

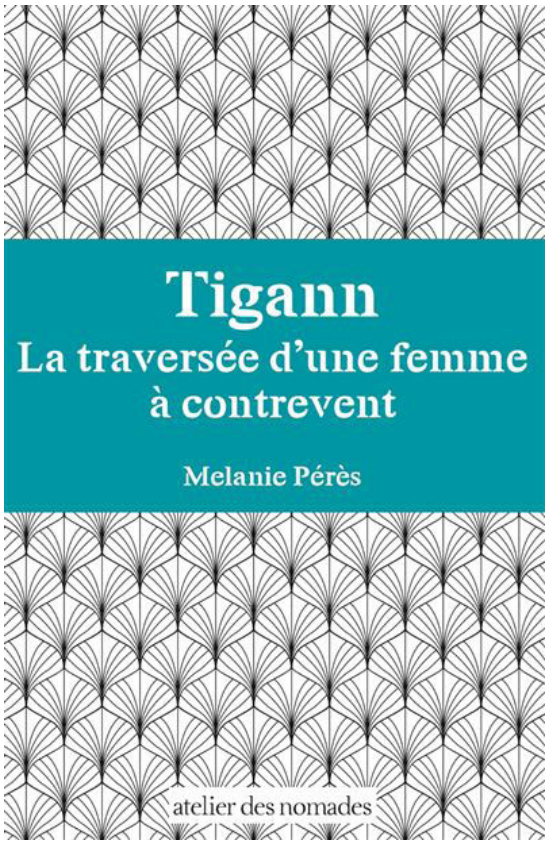
–

En savoir plus

https://www.editions-stock.fr/livre/son-odeur-apres-la-pluie-9782234093966/

Tigann
La traversée d'une femme à contrevent

Melanie Pérès, Editions Atelier des Nomades



Déportées de Diego Garcia, deux soeurs s'engouffrent, à l'île Maurice, dans une vie à la merci des hommes. Tigann, héritière de cette malédiction qui enferme et broie les femmes de sa famille, se débat entre son enfance volée par un père incestueux et le vide laissé par une mère injustement incarcérée. Enceinte à l'adolescence, elle se heurte aux regards méprisants d'une société traditionnelle et au poids des croyances.

Tigann se livre alors à Dieu, à la sorcellerie de Mme Kola, à des relations illusoires, pour conjurer le sort de sa condition précaire et pour rêver un peu, peut-être... Derrière les plages de Rivière Noire, Melanie Pérès peint des portraits de femmes cabossées par la violence patriarcale. Lauréat du concours littéraire de la Creole Speaking Union en 2015, Tigann. La traversée d'une femme à contrevent est le premier roman de Melanie Pérès.

–

En savoir plus

https://www.decitre.fr/livres/tigann-9782919300679.html

Une saison aux Comores

Cédric Sapin-Defour, Editions Stock



Ce joli recueil de nouvelles, est défini par l'auteur comme un "témoignage contre l'oubli?" et "contre l'amnésie qui ronge les mémoires des peuples dominés". Ce "voyage en dix nouvelles à l'intérieur de (la) terre comorienne" rénove le thème de la tranche de vie et l'inclut dans une perspective plus large : faire vivre la société comorienne à travers des histoires, recomposer la mosaïque des "fragments de vie". En jetant un regard sur la matière des nouvelles, oscillant entre la description sociale, l'anecdote comique et les drames quotidiens, on est frappé par la sensation de lire un livre plein de vie, où l'oralité est la bienvenue et où les personnages sont tout sauf artificiels. Une "oeuvre de fiction" sans doute... mais une belle illusion de réalité !

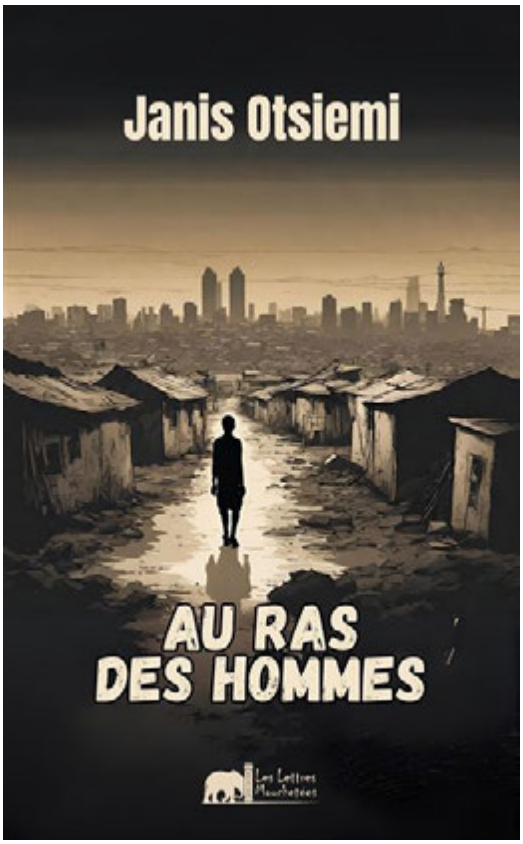
–

En savoir plus

https://www.fnac.com/a4103276/Nassuf-Djailani-Une-saison-aux-Comores

Au Ras des Hommes

Janis Otsiemi, Editions Les Lettres Mouchetées



À Libreville, heure de pointe, un homme tire à l'arme lourde sur la foule au carrefour Rio avant de tenter de se tuer. Cette tuerie qui fait plusieurs morts plonge la ville dans l'effroi et l'incompréhension. Pour les officiers de police, le capitaine Koumba et son adjoint Owoula, il ne peut s'agir que d'un ancien militaire qui a perdu la tête. Quelques jours plus tard, alors que l'enquête piétine, une autre fusillade éclate... La psychose est à son comble. Koumba et Owoula sont loin de se douter que les deux affaires sont liées et qu'ils vont être l'objet d'une manipulation aux relents politiques sur fond de crise électorale.
Janis Otsiemi est de retour dans le paysage littéraire avec un polar inédit. L'ambiance est moite et tendue jusqu'au dénouement.

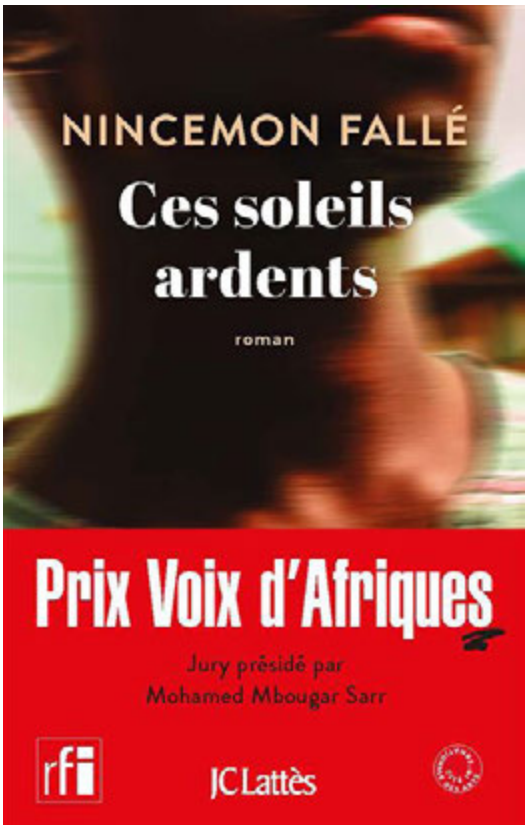
–

En savoir plus

https://www.amazon.fr/Au-ras-hommes-Janis-Otsiemi/dp/2487254017

Ces soleils ardents

Nincemon Fallé, Editions JC Lattès



Iro a quitté son village pour poursuivre ses études à Abidjan. Ses amis, Thierry, Malick, Yeo et lui forment une bande joyeuse, ambitieuse, multipliant les petits boulots dans les rues d'Abjamé et les couloirs de la cité universitaire. De tous, Iro est le plus déterminé. Mais son père meurt au village et tout est bouleversé. Il doit faire face aux souvenirs de cet homme dont il ignore presque tout. Quelle vie a eu son père, quels rêves étaient les siens, à quoi a-t-il renoncé ? Ses certitudes s'effondrent, et des vérités nouvelles, plus complexes, apparaissent qui permettront à Iro et ses amis de tracer leur chemin et de trouver pour eux et leur famille une forme de réconciliation et de paix.
Un roman magnifique qui vient questionner l'héritage des pères, l'ambition des fils, ces lignes de tension, de trahison et d'amour qui traversent les générations et relient les hommes. Un roman magnifique qui vient questionner l'héritage des pères, l'ambition des fils, la fracture entre les villages et leurs lois face aux libertés et aux solitudes des villes. Il est question de devoir, de transmission, de révolte et de retrouvailles, d'un jeune homme qui s'élève, s'émancipe, et dans le même temps se retrouve.

–

En savoir plus

https://www.editions-jclattes.fr/livre/ces-soleils-ardents-9782709673907/

Couronnées d'oiseaux

Estelle Coppolani, Editions Project'Iles



Couronnées d'oiseaux est un tendre chant constitué d'éclats d'épopées et forgé dans un bruissement de voix.
Inspiré par la période de transition entre esclavagisme et engagisme à l'île de La Réunion, ce recueil sÊ¼attache à faire exister différentes figures féminines de l'île dans une langue poétique lumineuse et qui porte un regard de gratitude vers un passé où l'amour a survécu à la violence. Les figures légendaires que la culture orale a popularisées, telles que les Marronnes, rencontrent alors des Indiennes des plantations pour chanter les liens de solidarité.
Pour redonner une voix forte à celles dont les archives parlent si peu et pour leur rendre hommage, Estelle Coppolani a puisé dans les légendes de la culture orale et la littérature tamoule. Son expérience intime de l'île, lui permet de guider ses figures féminines depuis la plantation jusqu'au domaine des montagnes transformé en royaume, et à celui enfin de la forêt brumeuse plus trouble, celle des fantômes. S'y tissent alors les liens d'amitié et d'amour. La résistance à la dépossession et une forme de spiritualité restée lumineuse.

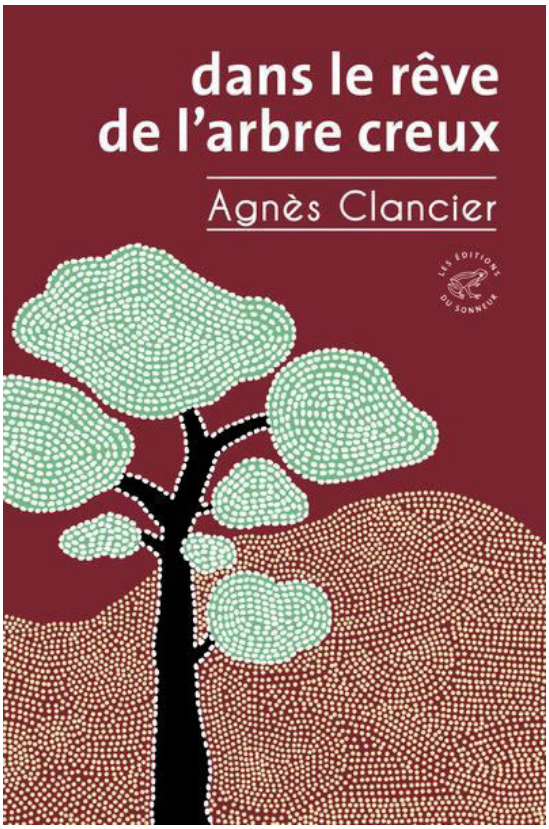
–

En savoir plus

https://www.millepages.fr/livre/9782493036186-couronnees-d-oiseaux

Dans le rêve de l'arbre creux

Agnès Clancier, Editions du Sonneur



Une nuit de janvier 1791, une jeune femme, Elizabeth Murray, s'évade de la colonie pénitentiaire de " Botany Bay ", implantée aux confins de l'Australie par le gouvernement de Londres.
Dans le rêve de l'arbre creux est un roman d'aventures comme on n'en fait plus.
Une nuit de janvier 1791, une jeune femme, Elizabeth Murray, s'évade de la colonie pénitentiaire de " Botany Bay ", implantée trois ans plus tôt aux confins de l'Australie par le gouvernement de Londres. Affrontant seule l'immensité du bush et de ce pays encore vierge de toute présence européenne, elle prend rapidement conscience qu'il ne lui sera pas possible de survivre sans le secours de ses habitants. Boire, manger, dormir en sécurité : plus rien n'est donné, tout est à conquérir. Intégrée – non sans mal – à une tribu indigène, adoptant bon gré, mal gré, son mode de vie, ses coutumes et ses rituels, c'est sa propre identité qu'elle finira par interroger, peut-être par découvrir. Tout en guettant les navires qui passent à l'horizon, et sans perdre espoir de revoir un jour son Angleterre natale.

Témoignage d'amitié aux civilisations lointaines et hommage aux récits des grands explorateurs d'antan, Dans le rêve de l'arbre creux est un roman d'aventures comme on n'en fait plus. Entre les lignes, au fil de son écriture délicate, évocatrice, tout à la fois sensuelle et très documentée, Agnès Clancier montre la force de certains liens communautaires ancestraux et, ce faisant, interroge les fondements mêmes de nos sociétés contemporaines.

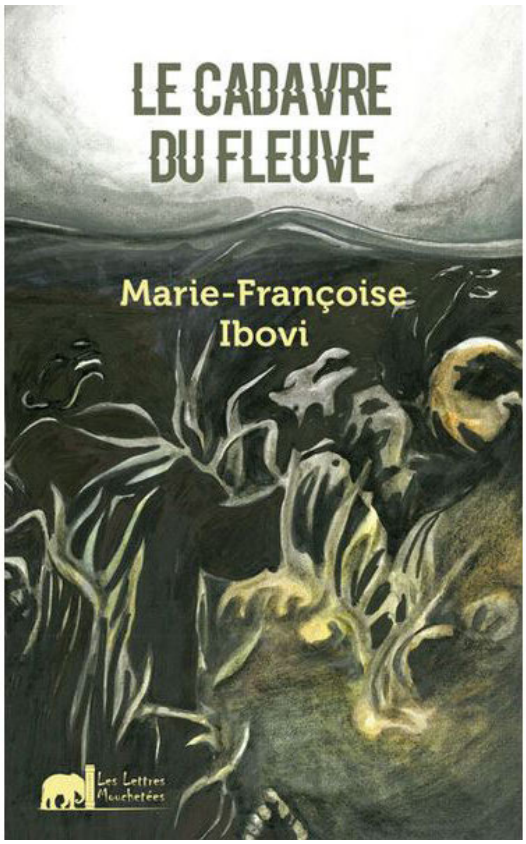
–

En savoir plus

https://www.editionsdusonneur.com/livre/dans-le-reve-de-larbre-creux/

Le Cadavre du Fleuve

Marie-Françoise Ibovi, Editions Les Lettres Mouchetées



À Brazzaville, un homme est découvert gisant dans la boue au bord du fleuve. Surnommée "Dangereux Mobali", la victime est un ex voyou reconverti avec succès dans les affaires qui règne sur l'empire du jeu. L'affaire est confiée au commandant Magali Foundou qui mène l'enquête tambour battant avec ses lieutenants. Elle entraîne le lecteur dans ses investigations et le tient en haleine jusqu'au dénouement.
Marie-Françoise Ibovi publie son deuxième polar avec brio.

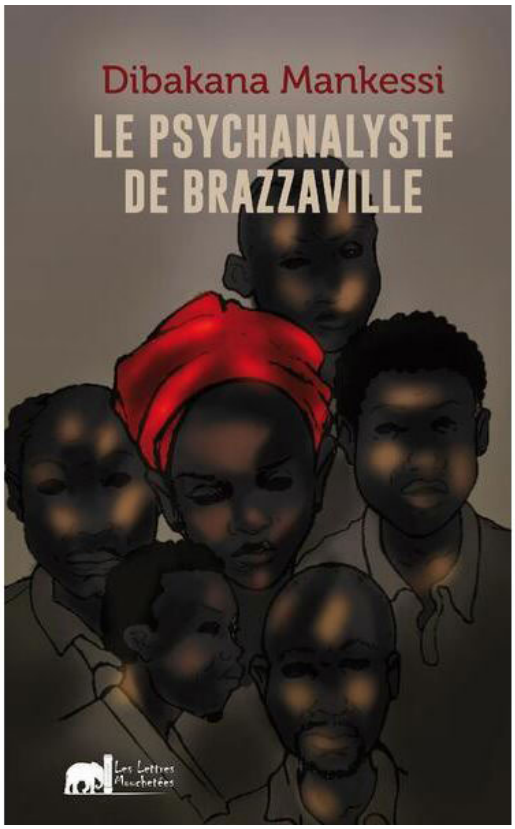
–

En savoir plus

https://www.eyrolles.com/Litterature/Livre/le-cadavre-du-fleuve-9791095999942/

Le psychanalyste de Brazzaville

Dibakana Mankessi, Editions Les Lettres Mouchetées



Brazzaville dans les années 60. Le docteur Kaya est le seul psychanalyste de la ville. Sur son divan, il accueille l'élite africaine, ainsi que des européens. Son activité qui attire déjà bien des regards, se trouve encore plus scrutée lorsque l'un de ses patients, le procureur Lazare Matsocota est sauvagement assassiné dans des circonstances non élucidées. En parallèle et à l'insu du thérapeute, sa jeune femme de ménage, la mystérieuse Massolo, vit sur le plan personnel de profonds remous en lien avec le tumulte de l'actualité du pays.
S'inspirant de faits réels, l'auteur explore la construction des consciences individuelles et collectives. En toile de fond, les soubresauts d'une ville en plein essor, épicentre d'un pays à peine sorti de la colonisation et déjà pris dans la nasse de la guerre froide. Un bijou littéraire sur les fondements de la jeune république du Congo...

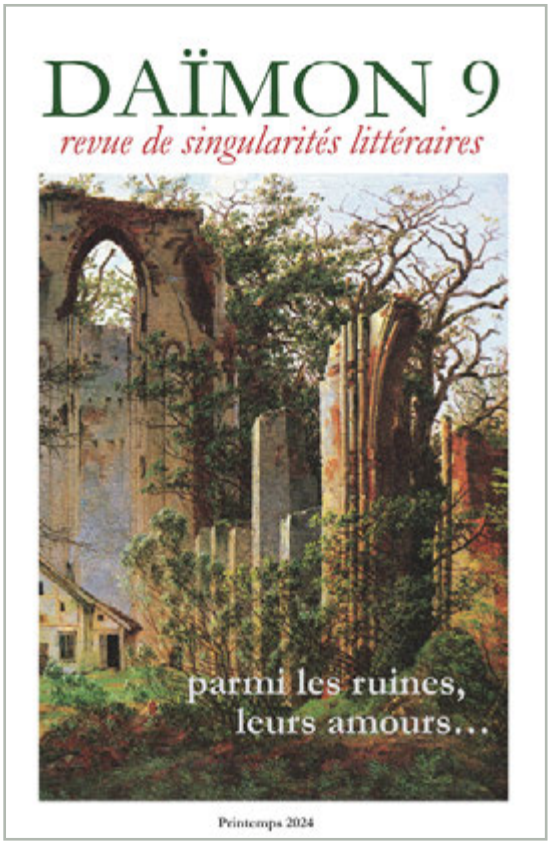
–

En savoir plus

https://www.fnac.com/a18279515/Dibakana-Mankessi-Le-psychanalyste-de-Brazzaville

Daïmon 9

Revue de singularités littéraires



Présent et passé se joignent pour revenir au Romantisme, qui ne cesse de vouloir renaître, à travers nos désirs de renouveau, de renaissance, de rébellion, de rêve.

« Ce mouvement de l'esprit en Occident est peut-être un cas unique dans l'histoire des hommes […] car il y a un romantisme juridique, un romantisme politique, un romantisme scientifique incontestables, à côté des romantismes de la philosophie, de la religion, de la métaphysique, de la peinture, de la musique, de la poésie, de la sculpture ou de l'art d'enseigner. Pas un seul des domaines où les hommes se sont retranchés pour vivre et pour mourir, qui soit exempt d'un particulier romantisme. »

- Armel Guerne, Les romantiques allemands

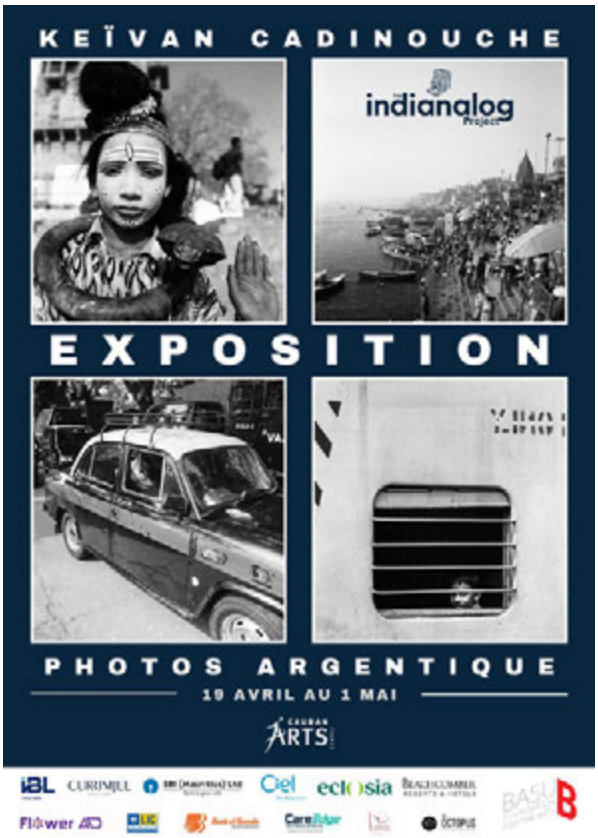
–

En savoir plus

https://www.revuedaimon.com/daimon9parmiles-ruines

The Indianalog Project

Caudan Art Center à Port-Louis, sur l'île Maurice, du 19 avril au 1er mai



C'est avec grand plaisir que l'artiste-photographe mauricien Keïvan Cardinouche présente l'affiche officielle de « The Indianalog Project », sa vision captivante de l'Inde contemporaine.

Cette exposition se déroulera au Caudan Art Center à Port-Louis, sur l'île Maurice, du 19 avril au 1er mai. Elle proposera un concentré de vingt-six tirages issus de six semaines de photographie argentique monochrome.

Les organisateurs seraient ravis de vous accueillir lors de cet événement et de partager avec vous cette immersion visuelle dans l'Inde d'aujourd'hui.

–

En savoir plus

https://caudanartscentre.com/event/exposition-photos-argentique-par-keivan-cadinouche/



« L'art c'est le reflet que renvoie l'âme humaine éblouie de la splendeur du beau ».

– Victor Hugo

Illustration : Véro Yasumi Inuzuka

Revue de poésie et de littérature

Verse-nous ton poison pour qu'il nous réconforte !
Nous voulons, tant ce feu nous brûle le cerveau,
Plonger au fond du gouffre, Enfer ou Ciel, qu'importe ?
Au fond de l'Inconnu pour trouver du nouveau !

— *Charles Baudelaire*



Ho avy tsy ela... Coming soon... Bientôt disponible...


AUSTRALIE
COMORES
MADAGASCAR
MAURICE
MAYOTTE
REUNION
TANZANIE
BELGIQUE
FRANCE
GRECE - CHYPRE
MACEDOINE
PAYS BAS
RUSSIE
USA
MOZAÏK